



Présentation du corpus

Le projet de numérisation et de valorisation des collections anciennes, présenté par la Bibliothèque Universitaire de Lettres et Sciences Humaines de Nancy et porté par l'Université de Lorraine, concerne un programme de numérisation en Arts, Lettres, Sciences Humaines et Sociales.

Ce projet, piloté par la Direction de la Documentation et de l'Édition de l'Université de Lorraine, présente un ensemble d'ouvrages édités aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, en relation avec l'histoire, la littérature et les sciences humaines.

Plus qu'un simple catalogue d'ouvrages anciens et intéressants à plus d'un titre, c'est une véritable démarche scientifique que la Bibliothèque Universitaire de Lettres et Sciences Humaines de Nancy met en œuvre.

L'Université de Lorraine prend ainsi pleinement part à un vaste projet national de constitution d'une bibliothèque numérique patrimoniale et encyclopédique.

HISTOIRE

DE

TOM JONES,

OU

L'ENFANT

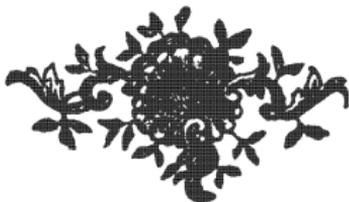
Trouvé.

Traduit de l'Anglois de M. FIELDING,

PAR M. DE LA PLACE.

QUATRIEME ÉDITION,
revue & corrigée.

TOME SECOND.



EN FRANCE,

1762.



L'ENFANT TROUVÉ,

OU

HISTOIRE DE TOM JONES.



LIVRE TREIZIEME.

Contenant l'espace de douze jours.

CHAPITRE PREMIER.

Extrait d'invocation.



'AUTEUR Anglois, effrayé de la nouvelle carrière dans laquelle il introduit ses Héros, fait ici une invocation générale, en style gravement comique; mais dont le Traducteur a désespéré de faire passer à son gré toutes les graces dans notre langue. Il laisse à des plumes plus exercées, & par

A 2

conséquent plus hardies, l'honneur de tenter certaines entreprises qu'il reconnoît sincèrement au dessus de ses forces. Plus occupé de l'intérêt qu'inspirent *Jones* & son amante, que des brillans détails dont leur Histoire est semée, il se flatte que les Lecteurs, affectés du même sentiment, lui pardonneront ce défaut d'exactitude, en faveur du plaisir de perdre moins souvent de vue des personnages que l'Auteur Anglois a rendus si dignes d'être aimés. Le Traducteur supprime donc la première partie de l'invocation, pour en crayonner, peut-être, hélas! encore très-foiblement la seconde.

O Génie! s'écrie M. Fielding, ô toi précieux don du Ciel! toi, dont le secours seul nous rend capables de lutter contre le cours vulgaire des choses d'ici-bas; toi, qui fais germer ces divines semences que l'art mûrit & conduit à la perfection, viens, accours, sois mon guide! que ton flambeau m'éclaire, & me dirige à travers les détours obscurs & tortueux, qui dérobent à l'œil mortel les sublimes opérations de la Nature. Hâte-toi de m'initier dans ses profonds mystères; daigne me dévoiler ces ressorts imperceptibles aux profanes, & qui font pourtant mouvoir l'univers. Enseigne-moi, ce qui pour toi seul est aisé, à connoître l'homme mieux qu'il ne se connoît lui-même. Ecarte ces nuages qui obscurcissent l'intelligence des humains; qui leur font prostituer l'encens à l'artifice, & haïr des objets dignes à peine de leur mépris. Arrache le voile

de la sagesse à l'amour-propre , de la libéralité à l'avarice , de la gloire à l'orgueil. Et vous , que ce divin génie inspira , échauffa de sa vive lumière , *Aristophane , Lucien , Cervantes , Rabelais , Moliere , Shakespeare , Swift , & Marivaux !* accourez , venez remplir mes pages de vos vives & brillantes saillies. Que l'homme apprenne enfin à se contenter de rire des travers de ses semblables , & à connoître les siens propres.

Et toi , compagne presque toujours constante du vrai génie , aimable *Humanité* , fais passer dans mon cœur ce que tes sentimens ont de plus tendre. Si tes deux plus chers favoris , *Allen , & Littleton ** , sont seuls dépositaires de tes trésors , implore-les pour moi ; dérobe-les , s'il le faut , en ma faveur ; sans ce secours , tous mes tableaux seront sans vie. Ce n'est qu'avec ton aide , qu'on peut peindre énergiquement la grandeur d'âme , l'amitié désintéressée , le véritable amour , la bonté du cœur , la vive gratitude , l'indulgente pitié.

Je t'invoque , ô *Science !* car sans toi ,

L'ouvrage du génie est toujours imparfait.

Ne laisse point broncher ma plume. Souviens-toi , que fidèle à ton culte , tu m'as vu , dès l'âge le plus tendre , essayer d'embellir tes Autels. Quitte un instant ce vaste & précieux amas de richesses , dont l'Antiquité t'éleva de si glorieux trophées , &

z C'est au dernier que M. Fielding a dédié son Ouvrage

fonge combien je suis pauvre : l'heureux & sçavant *Warburton* * est trop riche , pour m'envier un peu de tes faveurs.

Viens enfin , utile *Expérience* , ame & bouffole du commerce des hommes sages , bons , sçavans & polis ! Toi , que tous les différens caractères amusent , qui trouves également à t'instruire au lever d'un Ministre , & au souper de son dernier Commis ; qui vois d'un œil également attentif , les airs panchés d'une Duchesse dans son carrosse , & ceux d'une Marchande dans sa boutique. C'est par toi seule , que les mœurs & les ridicules des hommes nous peuvent être bien connus : sans toi , le Pédant reclus & sédentaire , quoique très-sçavant à certains égards , est presque toujours étranger dans son propre pays.

Accourez donc , s'il est possible , en plus grand nombre encore : l'ouvrage que j'entreprends est difficile. Si vous êtes sourds à ma voix , je suis perdu ; mais si vous m'exaucez , j'espère.

* M. Warburton est célèbre dans la Littérature.

C H A P I T R E I I.

JONES à Londres.

C E ne fut que le lendemain de son arrivée dans cette grande Ville , que *Jones* , qui s'étoit déjà épuisé en recherches

vaines, fut conduit par un des laquais du Pair d'Irlande, à la porte de Madame *Fitz-Patrick*, où il apprit par la femme-de-chambre, que *Sophie* en étoit partie depuis un quart-d'heure ; mais qu'on ignoroit pour quel endroit. La même réponse lui fut faite de la part de Madame *Fitz-Patrick*, qui regardant *Jones* comme un émissaire de M. *Western*, étoit trop généreuse pour trahir sa cousine.

Quoique notre Héros n'eût jamais vu Madame *Fitz-Patrick*, il avoit pourtant oui dire, qu'une cousine de *Sophie* avoit épousé un homme de ce nom. Il se souvint alors de l'histoire de ce mariage, qu'il avoit autrefois oui raconter, & fut d'autant plus surpris de la réponse qu'il avoit reçue de la part de cette Dame. Cette réflexion lui fit prendre le parti de demander à parler à Madame *Fitz-Patrick* elle-même : mais cet honneur lui fut positivement refusé.

Jones, quoiqu'élevé loin de la Cour, avoit pourtant plus d'éducation que bien des gens qui la fréquentent, & étoit incapable d'aucun mauvais procédé, sur-tout envers les femmes. Lorsque le refus de la Dame lui fut notifié par la femme-de-chambre, il répondit, que si le moment présent n'étoit pas convenable, il repasseroit l'après-midi, dans l'espérance que Madame *Fitz-Patrick* ne lui refuseroit pas l'honneur de la saluer. L'air de douceur & de politesse dont il assaisonna ce peu de mots, joint aux agrémens de sa figure, firent assez d'impres-

fion sur la Soubrette, pour l'intéresser en faveur de *Jones*, & pour l'engager à prier sa Maîtresse de ne pas refuser sa porte à un aussi aimable Cavalier, au cas qu'il revînt dans l'après-dinée.

Jones soupçonnoit fortement que *Sophie* étoit encore chez sa cousine ; mais que le ressentiment de ce qui s'étoit passé à l'Hôtellerie d'*Upton*, avoit motivé le refus qu'il venoit d'essuyer.

Après avoir dépêché *Partridge*, pour lui chercher un logement un peu plus décent que celui où ils étoient descendus en arrivant, il se mit en sentinelle dans une allée vis-à-vis la porte de la maison qui lui recéloit son Amante. Notre Héros y resta constamment jusqu'au soir, & n'en vit sortir qu'un domestique. Il partit alors pour faire sa visite à Madame *Fitz-Patrick*, qui eut enfin la bonté de l'admettre.

Il est un certain air de Noblesse naturelle, que tout le pouvoir de l'ajustement ne peut ni donner, ni cacher ; & *M. Jones*, comme nous l'avons déjà remarqué, le possédoit au degré le plus éminent. Il fut par conséquent un peu moins mal reçu de la part de la Dame, que son habillement ne sembloit le promettre : on le pria même de s'asseoir.

Le Lecteur est peu curieux, sans doute, de sçavoir toutes les particularités d'une conversation, dont *M. Tom* n'eut pas lieu d'être fort satisfait. Car, quoique Madame *Fitz-Patrick* n'eût pas tardé à voir un amou-

reux en lui, (en pareil cas, les femmes ont des yeux d'Epervier) elle pensoit pourtant qu'il n'eût pas été bien à elle de trahir son amie, en faveur d'un galant de cette espece. Elle croyoit, en un mot, parler à M. *Blifil* lui-même, à cet amant que détestoit *Sophie* ; & toutes les réponses qu'elle avoit adroitement tirées de *Jones*, concernant la famille de M. *Alworthy*, la confirmoient encore dans cette opinion. Elle se tint, par conséquent, sur ses gardes, évita ou refusa de donner aucun éclaircissement sur l'asyle qu'avoit choisi *Sophie*, & n'accorda qu'à peine au pauvre *Jones* la permission de revenir la voir le lendemain.

Dès qu'il fut sorti, Madame *Fitz-Patrick* fit part de son soupçon, concernant M. *Blifil*, à sa femme-de-chambre, qui lui répondit avec feu, non Madame, vous vous trompez : il est trop bel homme, & trop aimable, selon moi, pour qu'il se trouve une femme d'assez mauvais goût pour se sauver ainsi de lui. Je le prends, moi, pour M. *Jones*, & je le parierois.... M. *Jones* ! dit la Dame, quel est donc cet homme-là ?

Le Lecteur sçait que *Sophie*, en racontant son histoire à sa cousine, n'avoit pas dit un mot de lui ; mais Madame *Honora* n'avoit pas été si discrète avec sa consœur *Abigail*, à qui elle avoit raconté toute l'histoire de *Jones*, que celle-ci apprit alors à sa maîtresse.

Madame *Fitz-Patrick*, après cette découverte, revint aisément à l'avis de sa femme-de-chambre, & trouva des charmes dans

L'Amant aimé qui ne l'avoient frappée que foiblement dans celui qu'elle croyoit haï. Tu as raison, *Betty*, lui dit-elle ; il a très-bonne mine ; & je ne m'étonne plus, sur ce que tu me rapportes des discours d'*Honora*, que tant de femmes aient eu du goût pour lui. Je suis fâchée maintenant de ne lui avoir pas dit où étoit ma cousine.....

Cependant, s'il est aussi libertin qu'on te l'a dit, ce seroit pitié qu'elle le revît encore : ce seroit une fille perdue, si elle épouvoit un libertin, & qui pis est un gueux, sans le consentement de son pere....

Non, s'il est tel qu'on te l'a peint, je ne puis vouloir tant de mal à *Sophie* : j'ai trop éprouvé les infortunes de ces sortes de mariages.

L'arrivée de *Mylord* interrompit cette conversation. Et comme il ne se passa rien de nouveau, ni d'extraordinaire dans cette visite, nous terminerons ici ce Chapitre.

C H A P I T R E I I I .

Projet de Madame FITZ-PATRICK. Sa visite à LADY BELLASTON.

M Adame *Fitz-Patrick*, avant que de s'endormir, fut long-tems occupée de sa cousine, & de *M. Jones* : elle étoit réellement un peu offensée du peu de franchise de la première à son égard. En méditant sur tout ceci, il lui vint dans la tête, qu'un

moyen certain de se raccommo^{der} elle-même avec M. *Vestern* & sa sœur, étoit d'empêcher que *Sophie* ne revît *Jones* ; & de la remettre, s'il étoit possible, entre les mains de son pere.

Comme cette réconciliation faisoit le plus cher des vœux de cette Dame, l'espoir du succès lui parut si probable, qu'elle ne songea plus qu'aux moyens les plus propres à faire réussir son projet.

Si le Lecteur veut se ressouvenir que la connoissance de *Sophie* avec *Mylady Bellaston* s'étoit faite chez Madame *Vestern*, & que Madame *Fitz-Patrick* demouroit alors chez elle avec *Sophie*, il n'aura pas besoin d'autre éclaircissement pour concevoir que Madame *Fitz-Patrick* étoit connue de *Mylady Bellaston*. D'ailleurs, elle étoit sa parente, ainsi que *Sophie*, quoique dans un degré plus éloigné.

Après très-mure réflexion, Madame *Fitz-Patrick* se détermin^a donc à se lever le lendemain de grand matin, pour aller informer *Mylady* de toute l'aventure, à l'insçu de *Sophie*. Ce qu'elle connoissoit du caractère de cette prudente Dame, ennemie déclarée de toute passion romanesque, & des mariages mal assortis, ne lui permettoit pas de douter qu'elle n'employât toute son autorité pour prévenir le malheur dont *Sophie* étoit menacée.

Cette résolution fut, non-seulement prise, mais exécutée par Madame *Fitz-patrick*, qui dès huit heures du matin fut in-

troduite, sous prétexte d'affaires importantes, au chevet de *Mylady Bellaſton*, à qui elle raconta tout ce qu'elle avoit appris de *Betty*, ſans oublier la viſite qu'elle avoit reçue la veille, de la part de *Tom Jones*.

Lady Bellaſton, levant alors nonchalamment la tête, lui répondit, en ſouriant. Madame a donc vu cet homme ſi redoutable ?.. Eh bien, ſa figure eſt-elle auſſi frappante qu'on a voulu me le perſuader ? *Etoff* ne ceſſe de m'en étourdir depuis hier ; & je l'en crois preſque amoureuſe, ſur la ſeule réputation du perſonnage.

Pour prévenir la ſurpriſe du Lecteur, il ſçaura que Mlle *Etoff* avoit l'honneur d'habiller & de déſhabiller *Mylady* : que cette fille avoit eu de très-amplés informations dans l'Hôtel même, concernant M. *Jones* ; & qu'elle en avoit entretenu ſa Maîtreſſe pendant une heure entière, en la mettant au lit.

Le portrait que Mlle *Etoff* avoit fait de notre Héros, d'après le rapport de Madame *Honora*, avoit paru digne d'attention : ce que Madame *Fitz-Patrick* y ajoutoit encore, en exagérant autant la bonne mine de *Jones*, qu'elle rabaiſſoit ſa naiſſance & ſa fortune, acheva d'exciter la curioſité de *Mylady*.

Loſqu'elle crut avoir ſuffiſamment interrogé Madame *Fitz-Patrick*, en vérité, lui dit-elle d'un air grave & réfléchi, tout ceci me paroît d'une très-grande conféquence ! Rien n'eſt certainement plus louable que votre

procédé ; & je ferai charmée de concourir avec vous , pour empêcher la perte certaine d'une jeune personne aussi digne de mon amitié que de mon estime.

Madame ne seroit-elle pas d'avis , dit Madame *Fitz-Patrick* avec vivacité , d'écrire dès aujourd'hui à mon Oncle *Vestern* , pour l'informer que sa fille est ici ?

Lady Bellaston , après avoir rêvé un instant , répondit d'un air affectueux , pourquoi cela ? non , je n'en vois pas la nécessité. La *Vestern* m'a dépeint son frere , comme une si cruelle brute , que je ferois conscience de remettre en son pouvoir toute femme qui a eu le bonheur de s'en affranchir. Ce monstre , à ce que l'on m'a dit , en a si mal agi avec son épouse même !.... ho , je sçai de ses nouvelles ! c'est un de ces brutaux , qui s'imaginent avoir droit de tyranniser notre sexe ; je plains & je protège toutes celles qui ont le malheur de tomber en de pareilles mains. ... Il ne s'agit maintenant , chere cousine , que d'empêcher *Sophie* de voir ce faquin-là , jusqu'à ce que la bonne compagnie qu'elle verra ici , donne à ses idées un tour plus noble & plus digne de sa naissance.

Mais , Madame , s'il découvre qu'elle est chez vous , repartit l'autre , il est homme à tout tenter pour se rapprocher d'elle !

Mais , Madame , répliqua *Mylady* , il est impossible qu'il soit admis chez moi..... Il est vrai pourtant , qu'il pourroit se procurer quelques intelligences dans l'Hôtel , & peut-

être s'y cacher sous quelque déguisement... pour prévenir de semblables projets, je voudrois le connoître. Ne pourroit-on pas le voir ? Il m'a menacé d'une seconde visite, pour cette après-dînée, répondit Madame *Fitz-Patrick*. A quelle heure comptez-vous qu'il vienne ? interrompit *My lady*. Entre six & sept, lui dit l'autre.

Cela suffit, dit *Lady Bellaston* ; je ferai en sorte d'avoir dîné pour cette heure-là, & je me rendrai chez vous : il est absolument nécessaire, que je connoisse un homme si terrible. Comptez sur moi, Madame, & recevez mes sincères remerciemens, des soins que vous prenez pour conserver l'honneur d'une maison dont vous êtes si digne d'être née.

Madame *Fitz-Patrick*, très-contente de la réception de *My lady*, revint chez elle, sans avoir été vue par *Sophie*, ni par *Honora*, & se mit en état d'attendre ses visites.

C H A P I T R E IV.

Visites.

MOnsieur *Jones* s'étoit promené, sans quitter de l'œil certaine porte pendant tout le jour, qui quoique l'un des plus courts, lui parut cependant l'un des plus longs de l'année. L'Horloge ayant enfin frappé cinq heures, il retourna chez Madame *Fitz-Patrick*, où malgré l'indécence de s'être présenté chez une femme de condition, avant

fix heures, il fut pourtant reçu poliment, quoiqu'elle persistât toujours dans sa prétendue ignorance sur ce qui concernoit *Sophie*.

Tom, dans le cours de la conversation, fit connoître qu'il n'ignoroit pas que Madame *Fitz-Patrick* étoit cousine de *Sophie* : Sur quoi, cette Dame saisit l'occasion de lui porter cette attaque ; puisque Monsieur sçait que Mlle *Vestern* est ma parente, il ne trouvera sans doute pas mauvais que je m'informe des affaires qu'il prétend avoir avec elle ?

Jonas, interdit de la question, hésita quelques momens ; il répondit enfin, qu'il étoit dépositaire d'une somme d'argent considérable, qu'il desiroit lui remettre en mains propres. Il produisit alors le porte-feuille, & informa Madame *Fitz-Patrick* de l'aventure qui l'en avoit rendu possesseur.

Cette histoire étoit à peine finie, qu'un bruit violent & soudain fit trembler toute la maison.

La description de cette espèce de bruit, seroit superflue pour ceux dont les oreilles y sont faites, & plus inutile encore pour ceux qui n'en ont aucune idée. Bref, un laquais frappa enfin, ou plutôt tonna à la porte.

Notre Héros, qui n'avoit jamais rien entendu de semblable, marqua d'abord quelque surprise. Madame *Fitz-Patrick* lui dit, d'un air tranquille, que puisqu'il arrivoit compagnie, il n'étoit pas possible qu'elle lui répondît maintenant : mais, que s'il lui plaisoit de rester, jusqu'à ce que le monde

fût parti, peut-être auroit-elle alors quelques mots à lui dire.

La porte de la chambre s'ouvrit alors à deux battans, un énorme panier se présenta de côté, & *Lady Bellaston* parut, qui, après une profonde révérence à Madame *Fitz-Patrick*, & une autre tout aussi profonde à *M. Jones*, fut conduite au haut bout de l'appartement.

Nous remarquons ces minuties, en faveur des Bourgeoises rengorgées, & des Campagnardes de nos amies, qui se croient deshonorées en s'inclinant tant soit peu pour un homme.

Nos Dames, n'étoient pas encore bien établies dans leurs fauteuils, lorsque l'arrivée du Pair d'*Irlande* déranger tout, & fit recommencer un nouveau cérémonial.

Ceci coulé, la conversation devint (comme l'on dit) extrêmement brillante. Cependant, comme elle n'a aucun trait à l'intérêt principal de notre Histoire, & que les conversations les plus vives sont souvent plattées par écrit, épargnons-nous la peine de la raconter. Disons seulement, que l'ami *Tom* étoit ici un peu plus Spectateur qu'Acteur; car, quoique les Dames, avant l'arrivée de Mylord, lui eussent quelquefois adressé la parole, l'aspect de ce Seigneur avoit tout-à-coup tellement réuni & fixé toutes leurs attentions, que le pauvre *Tom* auroit pu passer pour nul dans cette assemblée, si l'illustre Pair, & les Dames, à son exemple, n'eussent pas laissé tomber de tems en

tems sur lui quelques coups d'œil étonnés ou distraits.

La Compagnie étoit déjà depuis si longtemps chez Madame *Fitz-Patrick*, que cette Dame imaginant enfin que chacun avoit dessein de rester après les autres, prit le parti de se défaire d'abord de *Jones*, comme de celui avec lequel elle croyoit pouvoir agir avec moins de cérémonie. Un moment de silence lui fournit l'occasion de lui adresser la parole : Monsieur, lui dit-elle, a peut-être des affaires? & je ne prévois pas pouvoir lui répondre aujourd'hui sur celle qui me procure sa visite. S'il lui plaisoit de laisser ici son adresse, je pourrois le faire avvertir demain....

Jones qui n'avoit d'autre éducation que la naturelle, au lieu de donner en sortant son adresse à un domestique, la détailla tout bonnement à la Dame; &, après beaucoup de révérences, prit congé de la Compagnie.

A peine étoit-il sorti, que les grands personnages qui paroïssent ne l'avoir point aperçu, s'étendirent beaucoup sur son chapitre. Mais, si le Lecteur nous a pardonné la suppression du plus brillant des premiers propos de ce cercle, il voudra bien sans doute excuser encore notre silence sur ceux-ci. Il paroît pourtant utile, pour le bien de cette Histoire, de ne pas supprimer la sortie de *Mylady Bellaston*, qui s'étant levée quelques instans après le départ de *Tom*, dit en embrassant Madame *Fitz-Patrick*, je suis main-

tenant tranquille sur le compte de ma cousine *Sophie* ; je ne vois rien à craindre pour elle, de la part de ce drôle-là.

C H A P I T R E V.

Aventures de JONES, dans son nouvel-apartement.

LE lendemain matin, dès que *Tom Jones* crut qu'il pouvoit être jour chez *Madame Fitz-Patrick*, il se présenta à sa porte : mais on lui dit qu'elle étoit déjà sortie.

Cette réponse le surprit d'autant plus, qu'il s'étoit promené en long & en large dans le quartier, depuis le point du jour, sans avoir vu sortir qui que ce soit de la maison. Il fallut pourtant se contenter de cette réponse, non seulement pour le présent, mais pour cinq autres visites qu'il fit à cette Dame dans le courant de la journée. Agissons franchement avec le Lecteur ; disons-lui, tout d'un coup, que le Pair d'Irlande, Protecteur déclaré des Dames, & toujours jaloux de leur réputation, avoit conseillé, & même exigé que la porte fût fermée à l'avenir à un homme qu'il regardoit, du haut de sa grandeur, à peu près comme un polifson.

Nous avons déjà dit, que *Jones* avoit chargé *Partridge* de lui chercher un autre logement ; c'est de quoi nous allons parler.

Tom avoit souvent oui citer à *M. Alvorthy*, une très-honnête femme, chez laquelle

il avoit costume de loger , lorsqu'il alloit à Londres. Cette femme qui demouroit dans *Bond-Street* , l'un des plus beaux quartiers de la Ville , étoit veuve d'un Ministre , qui en mourant l'avoit , laissée propriétaire de deux filles & de beaucoup de Sermons manuscrits.

De ces deux filles , *Nancy* , l'aînée , étoit âgée d'environ dix-sept ans ; & *Betty* , la cadette , en avoit au plus dix.

C'est là que *Jones* avoit envoyé *Partridge* , qui lui avoit arrêté une chambre au second étage , & une pour lui-même un peu plus haut.

Le premier , étoit occupé par un de ces jeunes gens , qui dans le dernier siècle , étoient connus par la Ville , sous le titre de gens d'esprit & de plaisir ; & cette dénomination n'étoit pas trop impropre : car , si les hommes tirent leurs qualifications des différens métiers ou professions auxquels ils s'occupent , ceux-ci n'en ayant d'autre que de rechercher le plaisir , étoient parfaitement nommés. Les Spectacles , les Caffés , & les Tavernes étoient leurs rendez-vous ordinaires : le bon goût , & la gaieté occupoient leur loisir , & l'amour leurs momens les plus sérieux. Les Muses , & le vin , concouroient à la fois à allumer dans leur sein les plus brillantes flammes ; non contents d'admirer les charmes d'une Maîtresse , ils scavoient la rendre célèbre ; & presque tous étoient bons Juges , non-seulement de leurs propres Ouvrages , mais encore de ceux d'autrui.

Tels étoient ceux que nos peres appelloient gens *d'esprit & de plaisir*. Mais, je demande si ce titre peut être aussi proprement appliqué aux jeunes gens d'aujourd'hui, qui cherchent à se distinguer dans le monde? car, l'esprit n'est certainement pas de leur ressort, ils n'ont rien à démêler avec lui. Rendons-leur pourtant justice, ils ont monté un degré plus haut que leurs prédécesseurs; on peut même les appeler gens de *sagesse & de vertu*. (Ne vous trompez pourtant pas dans l'acception de ce dernier mot.)

Ainsi, tandis que les jeunes gens, dont nous avons parlé d'abord, passaient leur tems à boire à la santé de leurs Maîtresses, à faire des sonnets à leur louange, à juger d'une pièce de Théâtre, ou à prononcer sur un Poème au Café de *Vill*, & de *Button*: ceux d'aujourd'hui, par toutes sortes de moyens, cherchent à s'assurer les suffrages de certaines communautés, méditent des harangues pour la Chambre des Communes, ou plutôt pour le *Magazin*.* Mais la science du jeu est celle de toutes qui exerce le plus leur génie: c'est leur étude la plus sérieuse; tandis qu'un cercle de Connoisseurs en Peinture, en Musique & en Sculpture, remplit les heures destinées à leur amusement. Ajoutons-y pourtant, des Professeurs de Philosophie, prétendue naturelle, toujours planant dans les espaces imaginaires,

* *London Magazine*. C'est un Ouvrage Périodique, qui paroît tous les mois.

& ne connoissant rien de la nature, que ses monstres & ses imperfections.

Lorsque *Jones* eut passé la journée à attendre en vain Madame *Fitz-Patrick*, il revint très-affligé à son appartement. Au milieu des tristes réflexions qu'il faisoit seul sur son malheur, un grand bruit se fit entendre dans l'appartement d'en-bas. L'instant après, il distingua la voix d'une femme, qui le prioit au nom du Ciel de descendre au plutôt, s'il vouloit prévenir un assassinat. *Jones* n'avoit jamais pensé deux fois pour voler au secours des opprimés : il franchit les escaliers comme un éclair ; & arrivant à la porte de la Salle à manger, d'où partoit le bruit, il voit le jeune homme dont nous avons déjà parlé, & qui logeoit au dessous de lui, collé contre le mur par son propre Domestique. Il voit, en même tems, une jeune fille effrayée, qui se tordant les bras à côté d'eux, crioit au meurtre, & se désespéroit. Il est vrai que le pauvre Gentilhomme alloit être étouffé, si *Tom* n'étoit venu fort à propos le délivrer des mains de son ennemi.

Quoique le Domestique eût déjà reçu nombre de coups, tant de pieds que de poings, de la part du jeune Gentilhomme, qui avoit beaucoup plus d'esprit que de force, le coquin s'étoit fait une espee de scrupule de frapper son maître, & se contentoit de l'étrangler tranquillement. Mais, il n'eut pas tant de respect pour *Jones*. Il ne se sentit pas plutôt mené un peu plus durement par ce nouvel adversaire, que se

retournant tout-à-coup , & tombant sur no-
Héros , il lui planta dans le ventre un de ces
vigoureux coups de poing , que les Spectateurs
de l'Amphitéâtre de *Broughton* voient don-
ner avec tant de plaisir , mais qui en font si
peu aux combattans qui les reçoivent.

Le fier & robuste *Jones* , n'eut pas si-tôt
reçu cette politesse , qu'il s'empressa de la
rendre au double. De-là s'ensuivit un com-
bat , terrible à la vérité , mais qui ne dura
pas long-tems : le laquais n'étoit pas plus
capable de lutter contre *Jones* , que le maî-
tre ne l'avoit été l'instant auparavant de se
défendre contre le domestique.

Ainsi la fortune , suivant sa coutume or-
dinaire , changea tout-à-coup la face des
choses : le premier vainqueur étoit par ter-
re , presque sans sentimens ; & le Gentil-
homme vaincu en avoit assez recouvré ,
pour remercier M. *Jones* de l'avoir secouru
si à propos. Il reçut aussi les remerciemens
les plus vifs & les plus sincères de la part
de la jeune personne spectatrice de la scè-
ne , & qui n'étoit autre que *Miss Nancy* ,
la fille aînée de la maison.

Le laquais ayant enfin retrouvé ses jam-
bes , s'adressa à *Jones* , en branlant la tête ,
& en le regardant d'un air aussi étonné que
respectueux : je n'aurai plus rien à démêler
avec vous , (s'écria-t-il , en jurant à l'An-
gloise) vous avez payé de votre personne
à l'Amphithéâtre , ou je suis diablement trom-
pé. Plus de guerre entre nous , Monsieur ,
vous êtes trop fort pour moi.

Il est vrai que ce soupçon étoit assez fondé : *Tom* étoit à la fois, & si agile & si robuste, qu'il étoit peut-être en état de présenter le cartel aux plus fameux champions à coups de poings, & de terrasser à son aise tous les Héros emmistoufflés * de l'illustre Ecole de *Broughton*.

Le jeune homme, qui s'appelloit *Nightingale*, ne voulut absolument pas permettre à son libérateur de sortir sans avoir bu une bouteille de vin avec lui. *Jones* y consentit, plus par complaisance, que par inclination : la tristesse & le trouble de son ame, le rendoient alors peu sensible au plaisir, & moins propre encore à la conversation. *Miss Nancy*, la seule femme qui fût alors dans la maison, sa mere & sa sœur étant à la Comédie, consentit aussi de leur faire compagnie. Les verres & la bouteille sur la table, *M. Nightingale* apprit à Jo-

* De crainte que cette Epithète n'embarrasse la Postérité, nous croyons à propos de l'expliquer, par un Avertissement qui fut publié à Londres, le premier Février 1747.

N. B. M. Broughton, si on veut l'aider convenablement dans son entreprise, offre d'ouvrir une Académie dans sa maison, au *Marché au Foin*, pour l'instruction des personnes qui voudront être initiées dans la science de se bien battre à coups de poings. On y enseignera la théorie & la pratique de cet Art vraiment Anglois ; les différentes touches, blessures, attitudes usitées dans cette espece de combat, y seront expliquées à fond, & disertement démontrées Et pour que les personnes de distinction, ne soient point détournées d'entrer dans ce *Cours de Leçons utiles*, on aura attention de les leur donner avec toute l'indulgence & la circonspection que peuvent exiger la force & le tempérament de l'Ecolier. On leur fournira, pour cette effet, des *Muffles* postiches, qui les préserveront d'avoir les yeux pochés, les joues meurtries, & le nez cassé.

nes le sujet de sa querelle avec son laquais, qu'il venoit de chasser.

Je me flatte, Monsieur, lui dit-il, que vous n'induisez pas de cette aventure, que je sois dans l'habitude de battre mes gens : c'est, en vérité, la première fois que je m'en avise ; mais j'en avois déjà tant pardonné à ce coquin, que ma patience étoit à bout ; & j'espère, que vous me trouverez excusable. Le hazard m'ayant fait rentrer aujourd'hui, beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, jugez de ma surprise, en trouvant quatre grands Laquais, jouant aux cartes autour de mon feu ! . . . & mon *Hoyle*, * Monsieur . . . mon beau *Hoyle*, qui m'a coûté une *Guinée*, tout ouvert sur la table, & tout taché par ces gredins, dans le plus bel endroit du Livre ! Ce spectacle, vous l'avouerez, n'étoit pas plaisant pour moi. Je me suis cependant possédé, jusqu'au départ de cette honnête Compagnie ; alors, j'ai un peu chapitré mon homme, qui au lieu de m'appaiser, en convenant de son impertinence, m'a dit, fort gravement, que les domestiques étant hommes, devoient ainsi que les autres avoir leurs momens de récréation. Qu'il étoit fâché de l'accident arrivé à mon Livre ; mais que plusieurs de ses amis en avoient eu d'aussi beaux, pour un *Shelling*, * & que j'étois maître de
lui

* Le Livre d'*Hoyle*, est un Traité du Jeu de Cartes appelé *Whisk*, le plus pratiqué des Anglois. Ce Livre, dans la nouveauté, se vendoit une *Guinée*. On l'auroit aujourd'hui pour 24 sols.

† Le *Shelling* revient à peu près à notre pièce de 24 s.

lui en rabattre ce prix sur ses gages. Je me suis alors emporté... il est devenu furieux... bref, il a interprété mon retour à la maison, plutôt que de coutume..... il a fait certaines réflexions..... il a nommé certaine jeune Demoiselle, de façon..... de façon, que je me suis oublié moi-même, & que je l'aurois volontiers assommé de tout mon cœur.

Cette relation finissoit, lorsque la mere & la sœur de *Nancy* rentrèrent. Tous passèrent gaiement la soirée ensemble; & *Jones* fut assez maître de lui-même, pour contribuer au plaisir de la Compagnie. Il est vrai, que la moitié de sa vivacité naturelle, jointe à la douceur de son caractère, suffisoit pour en faire un très-aimable Convive: aussi plut-il tant à tout le monde, que M. *Nightingale* lui demanda son amitié, que Mlle *Nancy* lui fit des politesses, & que la veuve, enchantée de son nouveau Locataire, l'invita avec l'autre à déjeuner le lendemain.

Jones, de son côté, étoit aussi fort content d'eux. Mlle *Nancy*, quoiqu'une très-petite créature, étoit extrêmement jolie; & la veuve avoit tous les charmes que peut avoir une femme qui vise à la cinquantaine. Née sans malice, elle étoit toujours gaie, ne pensant, ne parlant jamais mal de personne, & n'en ayant jamais souhaité à ses plus grands ennemis; cherchant à plaire à tout le monde, elle y étoit parvenue, parce que ce desir, naturel en elle, étoit exempt d'affectation: amie chaude & fidelle, quoique peu riche, sa parole valoit un contrat.

Elle avoit été digne épouse, elle étoit bonne & tendre mere.

Il n'en est point de notre Histoire, comme de ces papiers publics, où l'on nous peint des caractères que l'on n'a jamais vus, & dont on n'entendra plus parler : ainsi le Lecteur peut conclure, que cette bonne femme reparoîtra sur la scène, pour y faire un rôle de quelque importance.

Jones avoit aussi conçu d'assez bons sentimens pour *M. Nightingale*, chez qui il avoit apperçu du bon sens, quoiqu'un peu frelaté par quelques nuances des ridicules à la mode.

Ce qui le lui rendoit plus cher, étoient les sentimens d'humanité & de grandeur d'ame que ce jeune homme laissoit échapper en toute occasion, & sur-tout ceux du plus grand désintéressement, en fait d'affaires amoureuses. Son langage, sur cette matiere, étoit celui d'un Berger de l'ancienne *Arcadie*, & paroissoit assez surprenant dans la bouche d'un jeune Cavalier moderne : mais ce rôle n'étoit qu'étudié, & la nature l'avoit formé pour en jouer un bien plus estimable.



C H A P I T R E VI.

Evénement du déjeuner. Observations sur l'Education des filles.

LA Compagnie se rassembla le lendemain matin, avec les mêmes sentimens que chacun avoit conçu l'un pour l'autre en se séparant la veille. Mais le pauvre *Tom* étoit extrêmement affligé. *Partrigide*, qu'il avoit envoyé dès le matin chez Madame *Fitz-Patrick*, l'avoit trouvée délogée, sans avoir pu apprendre en quel quartier elle avoit établi sa demeure. La peine que *Jones* avoit ressentie, au récit de cette nouvelle, étoit si vivement peinte sur son visage, qu'il auroit en vain prétendu la cacher.

La conversation roula, comme précédemment, sur l'amour; & M. *Nightingale* se répandit encore en sentimens tendres, généreux, & désintéressés. Madame *Miller* (car c'est ainsi que s'appelloit la Maîtresse de la maison) les approuvoit beaucoup: mais lorsqu'il s'adressa à *Nancy*, pour sçavoir ce qu'elle en pensoit; je crois dit-elle, que celui de la Compagnie qui a le moins parlé sur cette passion, est peut-être celui qui ressent le plus vivement ses effets.

Ce compliment étoit si probablement adressé à *Jones*, que nous eussions été fâchés de le laisser tomber, sans y faire attention. *Tom*, en y faisant une réponse très-

polie, fit pourtant entendre délicatement à la Demoiselle, que son propre silence sur la même matière, pouvoit faire naître d'elle un semblable soupçon. Il est vrai, qu'elle avoit peu parlé la veille, & moins encore ce jour-là.

Je suis charmée, dit Madame *Miller*, que Monsieur ait fait cette remarque, & je suis presque de son opinion. Qu'avez-vous donc, mon *Enfant*? je ne vous vis jamais si morne! Que devient donc votre gaieté?... Croiriez-vous, Monsieur, que je ne l'appelle ordinairement que ma petite *jaseuse*? Elle n'a pas parlé vingt fois depuis huit jours.

La conversation fut ici interrompue par l'arrivée d'une Servante, qui apportoit un gros paquet, à l'adresse de M. *Jones*. Un Domestique venoit, dit-elle, de le lui remettre, & étoit disparu sur le champ, en disant qu'il n'exigeoit point de réponse.

Tom, surpris de l'aventure, dit que c'étoit sans doute une méprise: mais la Servante, persistant à soutenir qu'elle étoit certaine du nom qu'on lui avoit dit, toutes les femmes furent d'avis d'ouvrir le paquet; dans lequel on trouva un *Domino*, un masque, & un billet de Bal.

Jones, alors, soutint encore plus fortement qu'auparavant, que l'on s'étoit trompé; & la Compagnie ne sçavoit plus qu'en dire, à l'exception de M. *Nightingale*, qui prétendoit qu'il s'agissoit ici d'un rendez-vous, & d'une bonne fortune pour M. *Jones*, lorsque Mlle *Nancy*, ayant secoué le Do,

mino, en fit tomber une carte, sur laquelle on lut ces mots.

A Monsieur JONES.

C'est la Reine des Fées, qui t'envoie ce déguisement. Rends-toi digne de ses bontés, en obéissant à ses ordres.

Tout fut alors de l'avis de M. *Nightingale*; & *Jones*, lui-même, se vit presque forcé de s'y rendre. Sûr de n'être connu dans Londres que de Madame *Fitz-Patrick*, il se flatta que tout ceci venoit de sa part, & qu'il seroit peut-être assez heureux pour revoir enfin sa *Sophie*. Ce raisonnement n'étoit pas trop fondé; mais les Amans se flattent toujours, & souvent même avec moins de raison. *Jones* étoit vif, il se livra tout entier à cet espoir, & reprit toute sa bonne humeur.

M. *Nightingale* se chargea de le conduire au Bal; il offrit même des billets à *Miss Nancy*, & à sa mere: mais on ne les accepta point. Ce n'est pas, dit cette bonne femme, que je conçoive le mal que certaines personnes trouvent dans ce qu'on appelle Masquarades; je pense seulement, que ces sortes de plaisirs vifs & éclatans ne conviennent qu'aux gens riches ou d'un certain rang, & non aux jeunes filles destinées à gagner leur vie, & à épouser tout au plus un bon Artisan.... Un Artisan! s'écria *Nightingale*, c'est estimer bien peu.

votre *Nancy*. Et moi, je la crois digne de prétendre à tout ce qu'il y a de plus illustre & de plus grand dans le royaume.... Eh, de grace, M. *Nightingale*, répondit la mere, ne lui remplissez pas la tête de pareilles chimères !... Je crois pourtant, ajouta-t-elle en souriant, que si elle étoit née assez heureuse pour trouver un mari qui pensât aussi généreusement que vous, elle seroit trop reconnoissante pour se livrer à des plaisirs de cette espèce. Les femmes, dont la fortune a beaucoup ajouté à celle de leurs époux, peuvent avoir quelque droit d'écouter leurs fantaisies : c'est en quelque façon leur propre bien qu'elles dépendent ; elles abusent même assez souvent de ce prétexte. Et c'est à propos de cela, qu'un Gentilhomme de ma connoissance me disoit, il y a quelques jours, qu'un homme qui prend une femme pauvre, fait souvent un meilleur marché que celui qui en prend une riche.... Mais, que mes filles épousent qui elles voudront, je tâcherai de faire en sorte, que leurs époux soient contents d'elles..... Ne parlons donc plus de Masquarade, je vous en prie : *Nancy* pense sûrement trop bien, pour avoir envie d'y aller. Elle se souvient, sans doute, que lorsque vous l'y menâtes l'année dernière, ce spectacle lui avoit tellement tourné la tête, qu'elle fut plus d'un mois à revenir à elle-même, & à son aiguille.

Quoiqu'un petit soupir, qui échapa alors à *Nancy*, semblât prouver que le sentiment

de sa mere n'étoit pas trop de son goût, elle n'osa pourtant pas le combattre. Car la bonne femme, avec toute la tendresse d'une mere, en avoit conservé toute l'autorité; & comme sa complaisance pour ses filles, n'étoit jamais limitée que par la crainte de ce qui pouvoit nuire à leur santé, ou à leur futur bien-être, elle ne souffroit pas que ses ordres, fondés sur de pareils motifs, fussent sujets à désobéissance, ou à contestation. M. *Nightingale* même, qui depuis deux ans logeoit dans la maison, connoissoit si bien là-dessus le caractère de la Maman, qu'il se garda d'insister davantage.

M. *Nightingale*, dont l'amitié pour *Jones* augmentoit à chaque instant, vouloit absolument l'emmenner dîner au cabaret, où il offroit de lui faire faire connoissance avec plusieurs de ses amis. Mais *Tom* s'en excusa, sous pretexte que ses habits n'étoient point encore arrivés.

Il étoit, à dire le vrai, dans une situation singuliere, mais où tombent pourtant quelquefois des jeunes gens d'un plus haut rang que lui : il n'avoit pas un sol dans sa poche. Situation jadis plus en crédit parmi les anciens Philosophes, qu'elle ne l'est aujourd'hui parmi les Sages de la rue des *Lombards*, & du Café de *White*.

Tout amoureux qu'étoit *Jones*, tout transporté qu'il étoit de l'espérance de revoir sa *Sophie*, il sentit pourtant, dans le courant de la journée, que quelque nourriture un peu plus solide ne lui feroit pas mal. Par-

tridge fit aisément cette découverte, & en prit occasion de lâcher quelques propos détournés, concernant le billet de banque. Il eut même assez de courage, en s'apercevant qu'on l'écouloit sans daigner lui répondre, pour hasarder encore quelques conseils mesurés, touchant la pressante nécessité de retourner chez M. *Alworthy*.

O *Partridge* ! s'écria *Jones*, tu ne peux voir ma fortune dans un point de vue plus désespéré, que je ne la vois moi-même ; & je commence à regretter avec douleur, d'avoir souffert que tu quittasses ton établissement, pour suivre un malheureux banni ! Quitte-moi, mon ami ; va, retourne dans ta maison, c'est moi qui t'en conjure. Je t'ai causé de la dépense, tu as même souffert pour moi ; plutôt au Ciel, que je fusse en état de te récompenser à mon gré ! en attendant que je le puisse, prends le portemanteau que nous avons laissé chez toi, vends tout à ton profit, je te le donne, en attendant (mais dois-je l'espérer !) que je puisse mieux faire.

Ces mots furent dits d'un ton si vrai & si pathétique, que *Partridge*, qui parmi ses défauts n'avoit pas celui d'avoir le cœur dur, fondit tout-à-coup en larmes. Après avoir juré qu'il ne quitteroit jamais son maître, & sur-tout dans l'adversité, il recommença les instances les plus pressantes, pour l'engager à retourner dans le Comté de *Somerset*. Au nom du Ciel, Monsieur ! daignez seulement jeter un coup d'œil sur

l'avenir. Que voulez-vous faire ici ? sans argent, sans crédit, sans amis, comment vivre ? je ne vous quitterai jamais : non ! par-tout où vous puissiez aller, quelque parti que vous preniez, je ne vous quitterai jamais !..... mais de grace songez..... songez, Monsieur, que votre intérêt seul, & que la raison même vous ordonnent, vous forcent de partir au plutôt !.....

Combien de fois ne t'ai-je pas dit, répondit *Jones*, combien de fois faut-il te répéter, que je n'ai point d'asyle ? Si j'avois quelque esperance que les portes de *M. Alworthy* pussent encore m'être ouvertes, attendrois-je, hélas ! que la misère me forçât de revoler chez lui ?..... quel obstacle, grand Dieu, quelle terreur pourroit me retenir un instant, ou m'empêcher d'aller tomber à ses genoux ? mais, hélas ! il m'a banni..... & pour jamais de sa présence..... ô *Partridge* ! je me rappelle encore ces mots..... c'étoit en me donnant une somme d'argent, qui certainement devoit être considérable..... ses derniers mots, furent..... *ma résolution est prise : à compter de ce jour, je ne veux plus de commerce avec vous.*

Ici, la douleur ferma la bouche à *Jones*, & la surprise à *Partridge*. Ce dernier, recouvra pourtant la parole ; & après quelques légers préliminaires, où il protesta plus d'une fois qu'il n'avoit pas le défaut d'être curieux, il s'informa du montant de la somme que *Jones* disoit avoir reçue de *M*

Alworthy, & de ce qu'étoit devenu cet argent.

On le satisfit pleinement sur ces deux points ; & *Partridge* étoit en train de faire sur ce sujet de très-amples Commentaires, lorsqu'un domestique vint avertir *Jones*, que M. *Nightingale* l'attendoit dans son appartement.

Dès que nos deux jeunes gens furent prêts pour le bal, & que M. *Nightingale* eut donné ses ordres pour des chaises à porteurs, M. *Jones* se vit accablé d'un nouvel embarras, qui paroîtra peut-être ridicule à quelques-uns de nos Lecteurs. C'étoit de sçavoir, où trouver un *Sheling* ! mais, si ces mêmes gens ont la bonté de réfléchir un instant, sur ce que la difficulté d'en trouver mille, dix, ou vingt mille si l'on veut, pour satisfaire une fantaisie, leur a causé d'inquiétudes & de peines, ils se formeront peut-être une idée de ce que M. *Jones* a dû souffrir en cette occasion. Il se détermina enfin, pour la première fois, à s'adresser à *Partridge*, très-resolu pour l'avenir, à quelque extrémité qu'il dût se voir réduit, de ne plus exposer le pauvre homme à rien avancer pour son compte.

Il est vrai, que depuis peu de jours, soit que *Partridge* eût envie que le billet de banque fût négocié, soit qu'il imaginât que la famine pourroit chasser son maître de Londres, il avoit cessé de lui faire offre de sa bourse.

 CHAPITRE VII

JONES au Bal.

NOS Cavaliers arriverent enfin dans ce Temple, où *M. Heydegger*, * ce grand Prêtre *des plaisirs* d'Angleterre, ainsi que les anciens Prêtres du Paganisme, annonçoit toujours la présence d'une Divinité, que l'on ny trouvoit jamais.

M. Nightingale, après avoir introduit *Jones*, ne lui tint pas long-tems compagnie : une femme masquée qu'il rencontra, au second tour, s'empara de son bras. Adieu, dit-il, mon ami : vous êtes bien ici ; travaillez maintenant pour votre compte.

Jones avoit dans la tête que *Sophie* devoit être au Bal : cette espérance lui donna plus d'esprit & de gaieté que les lumieres, la Musique, & la nombreuse Compagnie, que bien des gens imaginent être d'excellens antidotes contre la tristesse. Il accosta indifféremment tout ce qu'il rencontroit de femmes, qui par la taille, ou par la marche, pouvoient ressembler à *Sophie*. Il essaya de leur dire à toutes quelque chose de fin & d'agaçant, dans la vue de s'attirer une réponse qui pût décéler cette voix, qu'il étoit bien sûr de ne pas méconnoître. *Quoi ! vous me connoissez ?* disoit celle-ci, *je ne vous connois pas*, disoit celle-là ; *Vous êtes impertinent*, s'écrioit l'autre : de plus

* Entrepreneur du Bal public de Londres.

polies enfin , lui parloient très-humainement , mais leur voix n'étoit pas celle de *Sophie*.

Tandis qu'il s'entretenoit avec une de ces dernieres , une Dame , en *Domino* , lui dit , en le pouffant , si vous vous amusez plus long-tems avec tout ce bagage , j'en informerai *Miss Vestern*.

A ce nom , *Jones* abandonnant tout , courut après la Dame au *Domino* , en la suppliant de lui montrer la personne qu'elle venoit de nommer , s'il étoit vrai qu'elle fût dans la salle.

La Dame , qui marchoit toujours , gagna le fond du dernier cabinet , où sans répondre à *Jones* , elle se jeta sur un siège , en s'écriant , qu'elle étoit excédée de fatigue !... Notre Héros prit place à côté d'elle , & redoubla la vivacité de ses instances , jusqu'à ce que l'inconnue ouvrant enfin la bouche , lui dit froidement , je croyois plus de discernement à M. *Jones* , & je n'eusse pas cru , qu'aucun déguisement pût lui dérober sa Maîtresse.... Elle est donc ici , Madame ? s'écria *Tom* en se levant... doucement , Monsieur , parlez plus bas , répliqua la Dame , on peut nous observer !... Je vous jure , sur mon honneur , que *Miss Vestern* n'est point ici.

Jones alors , se jettant sur la main du Masque , épuisa tout ce que l'ardent desir de retrouver ce que l'on aime a de plus pressant & de plus tendre , pour sçavoir où étoit sa *Sophie*. Mais il parloit en vain : on

• feignoit même de ne pas l'écouter.

Ce n'étoit pas la peine, Madame, dit-il d'un ton piqué, de me donner avant-hier un rendez-vous, pour déloger le lendemain : malgré le déguisement de sa voix, je connois la *Reine des Fées* ; & Madame *Fitz-Patrik* est un peu trop cruelle de se réjouir* si long-tems aux dépens de mes peines.

Puisque vous m'avez si ingénieusement devinée, répondit la Dame, je conserverai la même voix, de crainte d'être reconnue par d'autres. Parlons donc maintenant à cœur ouvert.... Avez-vous pu penser, mon beau Monsieur, que j'aimasse assez peu ma cousine, pour vous servir dans une intrigue dont la fin ne peut que causer sa ruine, & peut-être la vôtre même ?.. Que dis-je ! dussiez-vous être assez injuste pour avoir conspiré sa perte, la croyez-vous, après avoir eu le tems d'y réfléchir, assez extravagante pour n'avoir pas ouvert les yeux ? pour n'avoir pas vu l'abîme où vouloit la plonger un ennemi, bien plutôt qu'un Amant ?

Hélas ! Madame, lui dit *Jones*, que vous connoissez peu mon cœur, en m'appellant l'ennemi de *Sophie* !

Mais, celui qui veut ma perte, répliqua la Dame, ne sçauroit être mon ami, je pense ?..... Non, Monsieur ; ma cousine n'a rien à espérer, que de la bonté de son pere : c'est-à-dire fort peu de chose, si elle ne se hâte pas de regagner son amitié.....

Vous le connoissez ; vous connoissez votre situation : jugez-vous.

Tom jura qu'il n'avoit jamais eu de pareils desseins sur *Sophie* ; qu'il souffriroit mille morts, plutôt que de ne pas sacrifier ses propres desirs à la gloire & aux intérêts de son Amante. Je sçais trop, je connois trop, dit-il, l'énorme distance que le Ciel a mise entre'elle & moi : j'avois résolu, depuis long-tems, d'abandonner jusqu'à l'espoir même ; mais certaines raisons, que je ne puis vous confier, m'ont fait souhaiter de la revoir encore, pour lui dire un éternel adieu... Non, Madame, s'écria-t-il en soupirant, mon amour pour elle n'est pas de ces passions basses & intéressées, qui ne cherchent qu'à se satisfaire aux dépens de leur plus cher objet. Il n'est rien, sur la terre, que je ne sacrifiasse pour posséder *Sophie*, exceptez *Sophie* elle-même.

Quoique le Lecteur n'ait peut-être pas déjà conçu une idée fort sublime des vertus de la Dame masquée ; & quoique, probablement, elle doive peut-être bientôt justifier une partie de ce que l'on en pense : il est pourtant certain, que la noblesse des sentimens de *Jones*, fit sur elle une très-forte impression, & ajouta beaucoup à ceux qu'elle avoit déjà conçus pour lui.

J'entrevois, dit la Dame, après avoir rêvé quelques momens, que vos prétentions passées sur *Sophie*, naissoient moins de votre présomption, que de votre impruden-

ce. Les jeunes gens, ajouta-t-elle, ne peuvent cependant jamais lever les yeux trop haut. J'aime l'ambition dans un jeune homme, & je vous exhorte à en avoir toujours; peut-être ferez-vous des Conquêtes bien plus éclatantes encore. Croyez-moi, je connois les femmes; & je suis convaincue qu'il en est... Mais, ne trouvez-vous pas singulier de me voir donner des conseils à un jeune homme, que je connois à peine, & dont la conduite, à mon égard, doit me plaire si peu? ...

Jones entreprit ici de justifier ses démarches & ses discours. Ses intentions étoient droites, disoit-il avec feu; & il n'imaginoit pas, que la Dame dût s'offenser de ce qu'il avoit dit sur le chapitre de *Sophie*..... j'en suis très-convaincue, répondit-elle; mais se peut-il que vous connoissiez assez peu les femmes, pour ignorer que l'affront le plus sensible pour elles, est de les entretenir trop long-tems de la passion qu'on ressent pour une autre? Si la *Reine des Fées* n'avoit pas eu meilleure opinion de votre galanterie, elle ne se fût en vérité pas avisée de vous donner un rendez-vous ici.

Tom ne s'étoit jamais senti moins échauffé que dans cet instant; cependant la politesse & la galanterie envers les Dames, étant aussi naturelles en lui que les principes d'honneur & de probité, il se seroit cru aussi méprisable, en refusant un cartel amoureux, que s'il s'étoit agi d'un rendez-vous pour se

battre. Mais il y avoit plus ici : son amour même pour *Sophie* lui faisoit une nécessité de ne pas risquer de déplaire à une personne qu'il croyoit capable de les remettre au premier jour vis-à-vis l'un de l'autre.

Frappé de cette idée, il commençoit à répondre avec vivacité aux derniers propos de l'inconnue, lorsqu'un Masque vêtu en vieille, vint les aborder.

C'étoit une de ces femmes qui ne vont au Bal que pour donner carrière à leur mauvaise langue, en disant impunément des vérités; de ces bonnes ames enfin, qui ne trouvent de plaisir qu'à troubler ceux d'autrui. La vieille, ayant apperçu de loin notre ami *Jones*, avec sa Dame masquée qu'elle connoissoit très-bien, en grande conférence dans un coin reculé, s'étoit hâtée de venir s'amuser un peu à leurs dépens.

Non contente de les avoir fait déguerpir, par la piquante malignité de ses attaques, elle les déterroit par-tout où ils cherchoient à l'éviter, lorsque *M. Nightingale*, ayant enfin pitié de l'extrême détresse de son ami, appella la maudite vieille, & l'engagea dans une autre poursuite.

Dans les différens tours & détours que *Tom* fit dans le Bal avec sa Dame, il s'apperçut qu'elle parloit à nombre de personnes, avec la même aisance que si tout ce monde eût été à visage découvert. Il ne put s'empêcher de lui en marquer sa surprise. En vérité, Madame, lui dit-il, il faut avoir un discernement singulier, pour recon-

noître tant de gens sous le masque ?

• Bon ! lui dit-elle , rien n'est si insipide & si *enfant* , que le déguisement des gens d'une certaine condition. Ici , nous nous connoissons tous aussi parfaitement , dès le premier coup d'œil , qu'au Cours , ou dans une assemblée : aussi ne verrez-vous pas une femme , ayant quelque rang dans le monde , converser avec aucun masque , s'il n'y fait certaine figure , ou s'il n'est bien connu d'ailleurs.

Bref , le brillant de cette assemblée , est composé de gens qui n'y viennent , à proprement parler , que pour ce qu'on appelle , *suer le tems* ; & qui s'en retirent souvent aussi ennuyés que du plus long sermon. Au fond , cela n'est pas fort amusant : je commence même à me fatiguer ; & si je m'y connois , vous êtes à peu près dans le même cas. Avouez , que je ferois un bel acte de charité , si je m'en retournois tout à l'heure au logis !

Je n'en connois qu'un autre qui pût être aussi méritoire , s'écria *Tom* , avec chaleur ; ce seroit de permettre que je vous y accompagnasse.

En vérité , reprit la Dame , il faut que vous ayez d'étranges idées , pour augurer , sur une connoissance aussi légère , que je sois femme à vous recevoir chez moi , & qui pis est à cette heure-ci ! Attribueriez-vous l'intérêt que j'ai bien voulu prendre à ce qui touche ma cousine , à quelqu'autre motif ? Et regarderiez-vous cette entrevue ,

concertée de ma part , à peu près comme un rendez-vous tirant à conséquence ? M. Jones est apparemment déjà fait aux conquêtes soudaines !....

Je n'y suis point accoutumé , Madame , répondit-il , sans se déconcerter ; mais , puisque vous enlevez mon cœur par surprise , tout le reste est à vous.

Ces mots partirent avec tant d'action , que la Dame , après l'avoir prié de se modérer , de peur que leur air familier ne fût trop remarqué , lui dit qu'elle alloit souper chez une de ses amies , où elle se flattoit qu'il voudroit bien ne pas la suivre. Il est vrai , ajouta-t-elle , d'un ton un peu plus radouci , que mon amie n'est pas méchante : mais au fond , que n'auroit-elle pas droit de penser ? si non , Monsieur , de grâce , ne me suivez pas , je vous en prie ! vous me mettriez , en vérité , dans le cas de ne sçavoir que devenir n'en parlons plus Adieu.

La Dame alors sortit du Bal ; & Jones , malgré toute la sévérité des ordres qu'il avoit reçus , fut assez téméraire pour ne pas balancer à la suivre. Mais le même embarras dans lequel il s'étoit trouvé , pour se rendre au Bal , vint encore une fois le désespérer : il n'avoit point d'argent pour prendre une chaise , ni personne pour en emprunter ! Son courage surmonta cette difficulté : il aima mieux s'exposer à tous les brocards des Porteurs , & aux mauvaises plaisanteries des Spectateurs subalternes , en

suivant à pieds & en *Domino*, la chaise de sa Dame, que de risquer peut-être de ne la plus revoir. Heureusement pour lui, ce monde peu charitable étoit trop occupé de ses intérêts présens, pour songer à le suivre, sans quoi, son cortége eût, sans doute, été très-complet.

La Dame descendit dans une rue peu éloignée du *Carré d'Hanovre*. La porte s'ouvrit au premier coup de marteau; elle y entra avec sa chaise; & *Tom*, sans autre cérémonie, lui présenta la main, & monta l'escalier avec elle.

L'inconnue, en entrant dans un appartement bien échauffé & richement meublé, débuta, sans se démasquer, par paroître surprise, ensuite par se plaindre de ce que son amie avoit manqué à sa parole. Elle marqua, l'instant après, quelques appréhensions de se trouver ainsi seule avec *Jones*... Que dira-t-on Monsieur, s'écria-t-elle, ou plutôt que ne dira-t-on pas, si l'on vient à sçavoir une aventure de cette espece? ... & qui, jamais, eût pu m'en soupçonner! ...

Jones, sans trop s'amuser à répondre, devint bientôt si importun, que le masque, dont la Dame n'avoit point encore voulu se défaire, tombant tout-à-coup de lui-même, offrit aux yeux de notre Héros, non pas Madame *Fitz-Patrick*, mais *Mylady Belaston* en personne.

Il paroît assez inutile d'entrer dans les particularités d'une conversation, où il ne se passa rien que de très-ordinaire en pareilles

circonstances , & qui dura pourtant , depuis deux jusqu'à six heures du matin. Mais le Lecteur n'a besoin de sçavoir , que ce qui tend au bien de notre histoire : c'est-à-dire , que la Dame promet à *Jones* de faire tous ses efforts pour déterrer l'asyle de *Sophie* , & pour lui procurer une entrevue avec elle , sous condition expresse qu'il ne la reverroit jamais. Quand tout ceci fut arrêté , sans oublier un autre rendez-vous pour le soir même , & au même endroit , nos gens se séparèrent. La Dame retourna à son Hôtel , & *Tom* à sa chambre garnie.

C H A P I T R E V I I I .

Scène douloureuse.

JONES , après s'être reposé quelques heures , fit appeller *Partridge* ; & lui remit en main un billet de banque de cinquante livres *Sterlin* , avec ordre de lui en aller chercher la valeur. A cette vue , les yeux du Pédagogue s'enflammerent ; la surprise & la joie n'éclaterent jamais avec plus de vérité.

Cependant , dès qu'il put réfléchir , il s'éleva dans son ame quelques soupçons peu favorables pour son Maître. L'idée du Bal , du déguisement dans lequel il étoit parti & revenu , son absence de la maison pendant la nuit entiere , tout contribua à intriguer *Partridge* un peu plus qu'il n'eût désiré.

Avoit-il tant de torts ? . . . le Lecteur lui-même, à moins qu'il ne soupçonnât *Lady Bellaston* d'avoir été généreuse, ne seroit-il pas à peu près du sentiment de ce bon homme ?

Hâtons-nous donc de justifier *M. Jones*, & rendons justice à la libéralité de la Dame, qui, quoique peu disposée pour les charités vulgaires, n'étoit cependant pas absolument dépouillée de cette vertu Chrétienne ; & qui pensoit (très-sensément, je crois) qu'un jeune homme de mérite, sans un misérable *Shelling* dans sa poche, n'étoit pas un objet indigne de sa pitié.

M. Jones, & *M. Nightingale*, étoient ce jour-là priés à dîner chez *Madame Miller*, leur Hôteffe. Les deux jeunes gens descendirent à l'heure ordinaire de la table, dans la salle à manger, où ayant trouvé les deux Demoiselles, ils attendirent vainement la mere, depuis trois heures jusqu'à cinq. Enfin, elle arriva ; mais l'œil encore mouillé de pleurs. On la pressa, avec autant de vivacité que d'inquiétude, d'en dire le sujet. Plus d'un soupir précéda sa réponse, & les bons cœurs n'en furent pas surpris.

Je suis mortifiée, Messieurs, dit-elle, de vous avoir si long-tems fait attendre : vous me pardonnerez, peut-être, & j'ose même l'espérer ! . . . je viens de chez une parente, qu'on ma dit être en couche, & qui demeure à six mille de Londres. . . . Quel exemple pour les jeunes gens, qui font des mariages indiscrets ! dit-elle, en regardant douloureu-

sement ses deux filles. Sans un peu de fortune , il n'est point de bonheur dans ce monde. O *Nancy* ! comment pourrai-je peindre la triste situation où j'ai vu ton infortunée cousine ? Elle est accouchée depuis huit jours , au plus : il fait bien froid ! je l'ai trouvée dans une chambre vaste , sans rideaux à son lit , sans feu dans sa chambre , & sans rien dans la maison de quoi en faire. Son second fils , cet aimable petit enfant , que tu connois , est dangereusement malade à côté d'elle : car il n'est qu'un seul lit dans la maison. Pauvre petit *Tommy* ! je crois , *Nancy* , que tu ne verras plus ton petit homme , il est dans un trop triste état. Les autres enfans se soutiennent : mais je crains que *Moly* ne soit bientôt victime de son bon naturel ; elle n'a que treize ans , *M. Nightingale* ! & je ne vis jamais de garde plus laborieuse ni plus attentive : le sommeil n'est plus fait pour elle : tout roule sur ses soins ; & ce qui m'étonne le plus , dans cette jeune créature , c'est qu'on la voit aussi tranquille , & le visage aussi riant , quand elle approche de son pere , que si son sort étoit heureux !.... je l'ai vue cependant , j'ai vu la pauvre enfant se retourner de tems en tems pour dévorer ses larmes , & les dérober à sa mere....

Ici , *Madame Miller* , qui ne commandoit plus aux siennes , fut obligée de s'arrêter , & vit des cœurs aussi sensibles que le sien. Elle se remit cependant , & poursuivit ainsi.

La mere , à travers tout ce que sa situation a de déplorable , montre une fermeté sans exemple : le péril de son fils , est le seul objet qui la touche. Elle tente pourtant de déguiser ses allarmes , pour ne pas accabler son époux. Mais , sa douleur trahit tous ses efforts. C'est son enfant chéri qu'elle va perdre ! Tout , en elle , annonce une mere . .

Non , je ne fus de ma vie plus émue , que lorsque j'ai entendu ce petit malheureux (qui touche à peine à sa septieme année) tandis que sa mere le baignoit de ses larmes , la supplier de ne point s'affliger. Non , maman , s'écrioit-il , non je ne mourrai pas : le Seigneur , j'en suis sûr , ne fera point mourir *Tommy* : le Ciel est beau , vous me l'avez dit mille fois ; mais j'aime mieux mourir de faim auprès de vous , que d'aller là. Pardonnez , Messieurs ! (dit encore une fois la bonne femme , étouffée par ses larmes) je ne sçaurois tenir à tant de tendresse , à tant de sensibilité , dans un enfant. . . . hélas ! c'est cependant peut-être celui de la famille qui doit le moins exciter ma pitié : sans doute , avant qu'il soit deux jours , il ne craindra plus les miseres du monde. Le pere est un objet bien plus digne de compassion. Epoux infortuné ! J'ai cru voir en lui l'image de l'horreur : ses regards sont ceux d'un mort , plutôt que d'un vivant. O Ciel ! quel spectacle s'est offert à mes yeux , en mettant le pied dans sa chambre. Le pauvre homme étoit derriere l'oreiller , soutenant à la fois sa femme & son fils.

Une veste légère étoit tout son habillement : son habit étendu sur le lit des deux malades , suppléoit au défaut de couverture.... Lorsqu'il s'est levé , pour me recevoir , à peine l'ai-je reconnu. Le croirez-vous , M. Jones ? c'étoit , il n'y a pas un mois , le plus bel homme qu'on pût voir : M. *Nightingale* le connoît. Aujourd'hui , ses yeux noirs & cavés , son teint livide , son horrible maigreur , me l'ont rendu méconnoissable. Affaîlé sous le poids du malheur , du froid , des besoins , & des objets intéressans qui l'environnent , sa femme en vain le supplie de manger..... il m'a dit en secret.... il m'a dit.... puis-je , hélas , vous le répéter ?.... il m'a dit , qu'il ne pouvoit se résoudre à manger le pain dont alloient manquer ses enfans ! Et cependant , le croirez-vous , Messieurs ? dans cet abyme de misère , sa femme a d'aussi bons bouillons , que s'ils nageoient dans l'abondance : je l'ai goûté , je n'en vis jamais de meilleur !... c'est un Ange , dit-il , qui l'a mis en état de procurer ce secours à sa femme. J'ignore ce qu'il entend par-là : car , j'étois si troublée , qu'il ne m'a pas été possible de m'informer de rien.

Voilà , Messieurs , ce que j'ai vu ; & c'est l'amour qui fit ce mariage : c'est l'amour qui a uni deux Mendians ensemble. Je puis dire , pourtant , qu'on ne connut jamais d'époux plus fideles & plus tendres ; mais à quoi sert cette tendresse mutuelle , qu'à les rendre malheureux encore ?

En

En vérité, Maman, s'écria *Nancy*, qui s'effuyoit les yeux, j'avois toujours regardé ma cousine *Anderson*, comme la plus heureuse femme que je connusse. Je n'ai même jamais rien vu dans leur maison, qui ressemblât à la misère ; & vous venez de me percer le cœur !.... O ma fille ! répondit la mere, cette digne & vertueuse épouse s'est toujours appliquée à dérober aux yeux l'apparence des besoins de sa famille : ils ne connurent jamais l'aisance ; mais la cause de leur ruine, aussi subite que totale, vient d'un frere ingrat & cruel. Le pauvre *Anderson* s'étoit rendu caution pour lui, dans une affaire : le perfide a souffert que l'on enlevât tout, que l'on vendît tout chez son frere, la veille même des couches de sa femme. Il m'avoit écrit, dès le jour même, par l'un des Huissiers qui étoit en garnison chez lui. Cet infâme a gardé la lettre..... Que n'aura pas pensé ce malheureux, en voyant passer huit jours entiers, sans entendre parler de moi ?

Ce n'étoit pas sans émotion, ni sans douleur, que *Tom* avoit entendu ce récit. A peine fut-il fini, que tirant Madame *Miller* dans une chambre voisine, & lui présentant sa bourse où étoient les 50 livres sterling, il la pria de prendre ce qu'elle jugeroit à propos pour le soulagement de cette famille affligée. L'air dont cette femme regarda *Jones* en cet instant, ne scauroit se décrire. L'éclat subit de ses transports fut une espece d'agonie..... Juste Ciel ! s'e-

cria-t-elle , est-il une telle ame au monde ? & revenant par degrés à elle-même : oui , dit-elle , en soupirant , j'en connois encore une ; mais il n'en est point d'autre.

J'espere , Madame , lui dit *Jones* , que les sentimens d'humanité ne sont pas si rares que vous le pensez : celui , sur-tout , qui nous porte à secourir à si peu de frais nos semblables , ne me paroît pas du tout étonnant.

Madame *Miller* , après avoir pris dix *Guinées* , malgré les instances de *Jones* pour qu'elle en prît davantage , lui dit qu'elle avoit déjà fait quelque chose de son côté pour ces pauvres gens ; & qu'elle feroit en sorte que les bienfaits de Monsieur *Jones* , leur fussent remis le lendemain de grand matin.

Ils rentrèrent dans la salle à manger , où M. *Nightingale* parut s'intéresser beaucoup au sort de tant de malheureux , qu'il connoissoit , & qu'il avoit vus plus d'une fois chez Madame *Miller*. Il déclama fortement contre l'imprudence de ceux qui s'engagent pour les dettes d'autrui , lâcha beaucoup d'imprécations contre le frere de M. *Anderson* , & finit par souhaiter qu'il fût possible de trouver quelque moyen pour relever une famille si digne de pitié. Ne pourriez-vous pas , par exemple , dit-il à Madame *Miller* , les recommander à Monsieur *Alworthy* ? Ou bien , que penseriez-vous d'une quête parmi toutes vos connoissances

Pour moi, je donnerai volontiers une *Guinée*... qu'en dites-vous, Madame ?

L'hôtesse ne répondit rien ; & *Nancy*, à qui sa mere avoit déjà fait part de la générosité de *M. Jones* ; devint pâle & quitta la chambre.

C'étoit pourtant avec peu de justice que l'une & l'autre de ses femmes étoit secrètement indisposée contre Monsieur *Nightingale*. Car, dût-il avoir sçu ce que *Tom* avoit donné, il n'étoit point tenu de suivre cet exemple ; & j'en connois mille, qui en pareil cas, n'eussent peut-être pas lâché un écu. C'est aussi ce que fit *M. Nightingale*, qui voyant qu'on ne lui demandoit rien, laissa tomber ses offres, & changea de conversation.

C H A P I T R E IX.

Bien différent du précédent.

TOM revit le soir *Mylady Bellaston*, & eut encore un long tête-à-tête avec elle : mais, attendu qu'il roula sur les mêmes matières que ci-devant, nous nous dispenserons d'en rendre compte.

La vraie dévotion, pour être excitée, n'a pas besoin d'images, & il en est d'un genre qui ne fut jamais de mon goût. Plut au Ciel, par exemple, que l'on couvrît pour jamais du plus épais rideau presque toutes celles qui depuis peu nous arrivent de France ;

Eternelles & plattes copies d'un excellent original, assez modeste cependant, pour ne s'être présenté lui-même que sous le titre d'imitateur d'un prétendu Peintre étranger.

Tom aspirait, de plus en plus, après l'instant de revoir sa *Sophie* ; & voyant peu de vraisemblance, après quelques autres entrevues avec *Lady Bellaſton*, d'y parvenir par son moyen ; s'apercevant même au contraire, que la Dame ne pouvoit sans quelque aigreur entendre prononcer le nom de cette Demoiselle, il réſolut d'assayer une autre méthode.

Il ne doutoit pas, que *Lady Bellaſton* ne ſçût où étoit *Sophie* : il jugea, assez raisonnablement, que quelqu'un des Domestiques de cette Dame devoit être dans sa confiance. Ainsi *Partridge*. eut ordre de faire connoissance avec eux, pour tâcher de les faire jaſer.

Il est peu de situations plus pénibles & plus embarrassantes que celle où se trouvoit alors le pauvre *Tom*. Indépendamment des difficultés qu'il trouvoit à découvrir *Sophie*, indépendamment des craintes qu'il avoit de la désobliger, attendu ce que lui avoit dit *My lady Bellaſton* des dernières résolutions de cette fille, il avoit encore à combattre un scrupule, que toute la puissance de sa chere Maîtresse, l'aimât-elle cent fois plus que jamais, ne pouvoit lever au gré de ce tendre amant. C'étoit d'avoir mis cette fille dans le cas d'être déshéritée par son pere : conséquence presque inévitable d'une fuite, que M.

Vestern ne pouvoit regarder que comme concertée avec un amant odieux, auquel il n'étoit pas probable qu'il pardonât jamais.

Ajoutons à ceci, les diverses obligations qu'il avoit à *Lady Bellaſton*, dont l'extrême tendreſſe, que nous ne pouvons plus cacher, avoit accumulé ſur lui mille bienfaits. Car, nous avons beau faire, il faut le dire, *Tom* n'étoit plus dans l'état où nous l'avons vu arriver à Londres : perſonne n'étoit maintenant mieux mis que lui, ni ne s'étoit vu plutôt porté par la fortune au plus haut degré de ſa roue.

Notre Héros, nous l'avons déjà prouvé plus d'une fois, étoit reconnoiſſant : mais *Lady Bellaſton*, malgré tous les ſecours de l'art, n'étoit plus jeune, & même dès long-tems, avoit preſque ceſſé d'être aimable. *Tom* ne pouvoit ſe cacher à lui-même le ſecret motif des libéralités de la Dame : la néceſſité l'avoit contraint de les accepter, il eſt vrai : mais une autre néceſſité ne le forçoit pas d'être ingrat. Que d'objets pour ſes réflexions !

Tandis qu'il s'y livroit tout entier, il reçut ce Billet.

Un très-ridicule, mais très-fâcheux contre-tems, ne me permet plus de vous voir à notre rendez-vous ordinaire. Je trouverai, ſ'il eſt poſſible, d'ici à demain un autre endroit. En attendant, adieu.

A peine y avoit-il une heure que *Tom* avoit lu ce Billet, lorsque le même Porteur lui remit celui-ci.

J'ai réfléchi depuis ma lettre , & j'ai changé d'avis ; cela ne vous surprendra pas , si vous connoissez l'amour. Je suis maintenant déterminée à vous voir ce soir ; & quelle qu'en soit la conséquence , à vous voir chez moi. Rendez-vous-y , à sept heures précises : je dîne en Ville ; mais je serai pour lors à la maison. Je trouve qu'un jour , pour un cœur qui aime bien , est mille fois plus long que je ne l'avois d'abord imaginé.

P. S. Si par hazard vous arriviez quelques momens avant moi , ordonnez qu'on vous ouvre mon appartement.

Cette lettre plut moins à Tom que la première. Il venoit de promettre à M. *Nightingale* , d'aller à la Comédie avec lui , & s'en étoit fait une fête. Il fallut pourtant s'en détacher ; & la reconnoissance l'emporta sur le plaisir.

Mais , avant que nous conduisions *Jones* chez la Dame , justifions-la , en deux mots , de l'imprudence d'avoir attiré son Amant dans la maison même où logeoit sa rivale.

D'abord , la Maîtresse du logis où nos Amans se voyoient en secret , s'étant tout-à-coup avisée de devenir dévote , avoit signifié assez durement à *My Lady* , qu'elle ne pouvoit plus les recevoir chez elle. C'est dans ce premier moment , que *Lady Bellaston* avoit écrit à *Jones*.

Ayant ensuite réfléchi , elle s'étoit souvenu que *Sophie* n'avoit pas encore été à la Comédie , & que si ce spectacle se trouvoit ce jour-là de son goût , la maison seroit libre ,

au moins pendant trois heures. *Sophie* s'étoit prêtée à la proposition ; on lui avoit trouvé une compagne ; Mesdames *Etoff* & *Honora* avoient été chargées de commissions en Ville ; & *Mylady* s'étoit dépêchée d'écrire son second billet à *Jones* , avant que de sortir pour aller dîner chez une amie dans un quartier assez éloigné du sien.

C H A P I T R E X.

Qui , quoique court , peut être attendrissant.

MONSIEUR *Jones* étoit habillé , & prêt à se rendre chez *Mylady Bellaston* , lorsque Madame *Miller* vint le supplier de descendre , pour prendre une tasse de thé chez elle.

Il n'étoit pas encore entré chez cette bonne femme , qui l'avoit précédé en descendant , lorsqu'elle se hâta de lui présenter un Etranger , en lui disant , avec la plus vive effusion de cœur... M. *Jones* ! voilà mon cousin , qui vient avec transport remercier son généreux bienfaiteur , & le sauveur de sa famille !

Cet homme avoit à peine continué le compliment que Madame *Miller* avoit si obligeamment commencé , que *Tom* & lui s'étant regardés fixement , marquerent à la fois la plus grande surprise. La voix manqua d'abord à l'Etranger , qui se laissant tomber sur une chaise , ne put articuler

que..... C'est lui ! c'est lui-même..... J'en suis trop convaincu !...

Ciel ! que veut dire ceci ? s'écria Madame Miller, mon cousin se trouve-t-il mal ? vite, de l'eau, vite qu'on le secoure !..... n'est-il aucunes liqueurs dans la maison ?...

Ne vous effrayez point, Madame, lui dit Jones : vous me voyez aussi ému que lui.... cette rencontre imprévue nous frappe également..... Votre cousin ne m'est pas inconnu, Madame. Vous le connoissez ? s'écria Madame Miller... Dieu, que cela est heureux !

Oui, je le connois, répéta Jones, & je m'en fais honneur. Lorsque je cesserai d'aimer & d'estimer quiconque affronte tout, pour rendre la vie à sa femme & à ses enfans, puisse-je avoir un ami capable de me méconnoître dans la dernière adversité !

O généreux jeune homme ! s'écria Madame Miller..... Oui, sans doute, le pauvre malheureux a tout risqué..... s'il n'étoit pas d'un excellent tempérament, ses malheurs l'eussent enterré.

Ma cousine, s'écria l'Étranger, en reprenant ses sens, voilà l'Ange secourable dont je vous parlois hier !.. c'est lui, qui avant que je vous viffe, a sauvé mon épouse, l'a tirée des bras de la mort, à qui je dois tous les secours qui ont préservé ma famille entière de périr dans l'horreur des besoins. Vous possédez chez vous le plus digne, le plus brave, le plus humain de tous les hommes... Ô, ma chère cousine ! si le

genre de mes obligations vous étoit mieux connu !.....

Arrêtez ! s'écria vivement *Jones*, craignez de dire un mot de plus, je vous en prie ; & s'il le faut, je vous l'ordonne..... si le peu que vous avez reçu de moi, a soulagé votre famille, jamais plaisir ne me coûta si peu.

Ah, Monsieur ! s'écria *Anderson*, (car on n'a probablement pas douté que ce fût lui-même) ah, Monsieur, que ne pouvez-vous maintenant voir ma maison ! si quelqu'un sur la terre a droit au plaisir dont vous parliez à ce moment, je suis convaincu que c'est vous. Ma cousine m'a dit vous avoir informé de l'état horrible où nous étions réduits. Tout cet enfer est disparu, par vos bontés..... mes enfans ont maintenant un lit..... ils ont..... que mes remerciemens ne peuvent-ils être éternels !.... ils ont du pain ! Mon petit garçon est guéri, mon épouse est hors de danger, & je suis heureux. Graces, graces entières à vous, Monsieur ! & à ma cousine, la meilleure de toutes les femmes !.... Oui, j'aurai le bonheur de vous posséder chez moi.... oui, mon épouse verra son Bienfaicteur, & lui marquera sa reconnoissance..... mes enfans même goûteront ce bonheur, & joindront leurs vœux innocens aux nôtres..... leurs jeunes cœurs, réchauffés par vos soins, seroient maintenant, sans vous, aussi froids que la glace !.....

Tom, avoit déjà essayé d'empêcher M.

Anderson d'aller trop loin : mais les mouvemens de son propre cœur étoient en cet instant si violens, qu'ils lui coupoient la parole, Madame *Miller* entreprit à son tour de le remercier aussi, tant en son propre nom, qu'en celui de son cousin ; & finit par s'écrier, qu'un cœur aussi noble, aussi bon, aussi humain, ne pouvoit manquer d'être glorieusement récompensé, dès ce monde.

Ah ! je le suis déjà, répondit *Jones* : cette aventure, & l'estime de Monsieur, font naître en moi des sentimens mille fois plus flatteurs que je n'en ressentis jamais. Si l'histoire de ses malheurs eût dû toucher un barbare, quel plaisir pour moi de penser, que j'ai été assez fortuné pour y faire un personnage supportable ! s'il est des hommes peu sensibles au plaisir de faire des heureux, je les plains bien sincèrement : ils sont privés d'un sentiment délicieux, dont toutes les passions réunies ensemble, & satisfaites à la fois, ne peuvent leur donner qu'une très-foible idée.

Cependant, l'heure du rendez-vous de *Jones* étant arrivée, il se vit forcé de prendre congé de M. *Anderson* ; mais non pas, sans lui avoir serré plus d'une fois la main de tout son cœur, avec promesse de saisir la première occasion où ses affaires lui permettroient de lui aller rendre visite dans sa maison même.

Tom entra dans sa chaise, fort satisfait du bonheur qu'il avoit procuré à ce pau-

vre homme : il ne put même réfléchir, sans horreur, sur le sort affreux qui menaçoit cette famille, si plus attentif à la voix de la justice austère, qu'à celle de la pitié, il eût usé sur le grand chemin, avec M. *Anderson*, des droits du plus fort.

C H A P I T R E X I.

Surprise pour le Lecteur.

MONSIEUR *Jones*, arriva chez *Mylady Bellaston*, avant elle. Cette Dame, comme nous l'avons dit, avoit dîné dans un quartier éloigné du sien, & s'y trouvoit arrêtée plus qu'elle n'eût voulu, par quelques contretens, toujours cruels pour les personnes dans la situation où elle se trouvoit alors. *Tom*, suivant la convention, s'étoit fait introduire dans la chambre de *Mylady*, où il n'avoit point passé deux minutes, lorsque la porte s'ouvrant tout-à-coup brusquement, lui montra.... *Sophie* elle-même.

Elle avoit quitté la Comédie, avant la fin du premier Acte, effrayée du tapage des deux caballes différentes, l'une pour *damner*, * l'autre pour applaudir une Pièce nouvelle, dont elle n'avoit pu saisir un mot. Un jeune Cavalier l'avoit, heureusement pour elle, aidée à regagner sa chaise.

Comme *Lady Bellaston* lui avoit dit,

* C'est le terme en Angleterre.

qu'elle ne rentreroit que tard, *Sophie*, comptant ne trouver personne dans l'appartement de la Dame, y étoit entré d'emblée ; &, sans regarder dans les côtés de la chambre, avoit été se mettre devant une glace qui faisoit front à la porte. Ce ne fut donc, qu'après lui avoir aidé à réparer le petit désordre de sa coëffure, que la glace lui montra, dans un coin, une statue qui ressembloit à *Jones*. Le premier mouvement de *Sophie* fut de courir & de vérifier la vision... Un cri terrible, ayant suivi la certitude, *Tom* eut à peine & le tems & la force de la soutenir dans ses bras.

La Peinture des regards, & des pensées de ces deux amans, est au dessus de ma capacité. Si l'on peut juger, par leur silence mutuel, que leurs sentimens étoient alors trop vifs & trop tumultueux pour laisser à leur bouche la liberté de l'expression, j' imagine qu'il ne seroit pas juste d'attendre plus de moi que d'eux-mêmes. Le malheur est, que peu de mes Lecteurs ont peut-être été assez amoureux, pour sentir, par leurs propres cœurs, ce qui dut se passer alors dans celui de nos deux Amans !

Après un moment si théâtral, *Jones*, avec une voix tremblante, dit... j'aperçois, Madame, que vous êtes surprise... surprise ! répondit *Sophie* : ô Ciel ! si je le suis : je doute presque encore, que vous soyez ce que vous paroissez être... Ah ma chere *Sophie* ! pardon, Madame, si j'ose encore, pour la dernière fois, vous appeller ainsi : oui, je

fuis ce malheureux *Tom*, que la fortune, après tant de traverses, conduit enfin à vos genoux. O ma *Sophie* ! si la millième partie de mes tourmens étoit connue de vous, si vous sçaviez tout ce que j'ai souffert pendant le cours de cette longue & pénible recherche... Eh, qu' donc cherchiez-vous, Monsieur ? interrompit *Sophie*, après s'être un peu recueillie.

Pouvez-vous être assez cruelle, s'écria *Jones*, pour me faire une pareille question ? ai-je besoin de vous apprendre, que c'est vous seule, que c'est *Sophie*, que je cherche ?... moi ? M. *Jones* a donc apparemment quelque affaire très-importante à me communiquer ? Celle-ci le seroit peut-être pour d'autres, dit-il, en lui remettant le porte-feuille ; j'espère que vous le trouverez en même état, que lorsque vous l'avez perdu.

Sophie prit le porte-feuille, & alloit parler, lorsque *Tom* interrompit ainsi... Ne perdons pas, je vous en supplie, les précieux momens que la fortune nous envoie... O ma *Sophie* ! s'écria-t-il, en se jettant à ses pieds, laissez-moi d'abord attendre ainsi mon pardon... votre pardon, Monsieur ? pouvez-vous l'espérer, après tout ce qui s'est passé ? après tout ce qui m'est revenu ?... Je sçais à peine, répondit *Jones*, ce que je veux vous dire : hélas, je n'ose même souhaiter que vous me pardonniez ! ah, Madame ! bannissez, à l'avenir, bannissez jusqu'à la pensée d'un infortuné tel que moi. Si jamais le moin-

dre souvenir de mes malheurs , pouvoit troubler le repos de ce cœur digne d'une couronne , pensez à mon néant , pensez combien je vous méritois peu , & que le souvenir d'*Upton* , me chasse pour jamais de votre mémoire.

Sophie , pendant tout ce discours , étoit pâle & tremblante , ses yeux étoient fixés sur son Amant , son cœur étoit brisé : mais au seul mot d'*Upton* , ses joues se colorèrent , ces mêmes yeux , qui ne brilloient que d'une tendre lueur , lancèrent tout-à-coup sur *Jones* tout ce que le dédain & le mépris ont de plus accablant.

Tom entendit bien leur langage ; il en fut pénétré... Ah , *Sophie* ! unique objet de ma tendresse ! pouvez-vous me haïr , pouvez-vous me mépriser , à cet égard , plus que je ne le fais moi-même ? Soyez pourtant assez juste , pour croire que mon cœur , quelque coupable que je sois , ne vous fut jamais infidèle. Lui seul , n'eut point de part à mon égarement : il fut toujours inviolablement à vous.

Quelque peu d'espoir que j'eusse de pouvoir vous posséder un jour , d'être même assez heureux pour vous revoir , l'idée de ma chère *Sophie* l'a toujours rempli tout entier : nulle autre femme n'eut véritablement ma tendresse ; mais quand même mon cœur n'eût pas été aussi entièrement à vous , celle dont la rencontre fatale m'a rendu criminel , n'étoit digne , par aucun endroit , d'un attachement sérieux. Daignez m'en croire ,

adorable *Sophie* : je ne l'avois jamais vue , que ce jour même , & je n'ai jamais compté , ni désiré de la revoir.

Sophie, au fond du cœur, étoit charmée de l'entendre parler ainsi : mais forçant son visage à prendre un air encore plus froid qu'auparavant... Pourquoi, dit-elle, *M. Jones* se défend-t'il lorsque personne ne l'accuse ? Si j'en daignois prendre la peine, je pourrois peut-être lui citer d'autres crimes, d'un genre un peu moins pardonnable.

Qui sont-ils ? Madame, qui sont-ils ? s'écria *Tom*, en frémissant, & la pâleur sur le front. (il trembloit qu'il ne fut ici question de son intrigue avec *Mylady* !)

O Ciel ! s'écria-t-elle, comment est-il possible, comment permettez-vous, que tout ce que l'humanité a de plus noble & de plus méprisable, se trouve dans un même cœur ? ah, Monsieur ! aurois-je dû l'attendre de votre part ? aurois-je dû l'attendre de la part de tout autre, à qui l'honneur ne fut pas inconnu ? quoi ! voir mon nom prostitué partout, dans les auberges, dans les cabarets, parmi la plus vile canaille ! se vanter, de m'avoir attendrie ; trahir le secret d'un cœur aussi foible qu'innocent ; & n'avoir, pour confidens, que la lie, que le rebut d'une Province entiere... ah Dieu !

Rien n'égaloit la surprise de *Tom*, en écoutant de si cruels reproches ; mais, sûr de son innocence, quant à ce point, il étoit moins embarrassé de se défendre, que s'il se fût agi d'une accusation dont sa con-

science avoit plus droit d'être allarmée. Il n'eut pas besoin de réfléchir long-tems, pour être convaincu qu'il ne devoit le ressentiment de *Sophie*, qu'à l'intempérance de langue de *M. Partridge*, dans toutes les auberges de la route; & d'autant plus, que *Sophie* lui avoit fait entendre, que tous ces propos lui avoient été rapportés par les Aubergistes, & leurs femmes.

Il se justifia facilement d'une espede d'offense si contraire à son caractère, & si peu digne d'un Amant tel que lui. *Sophie* fut même obligée d'employer les derniers efforts pour l'empêcher de retourner à l'instant chez lui, pour tuer l'infame *Partridge*: ce qu'il jura pourtant d'exécuter, à son retour.

Ce point bien éclairci, nos Amans se retrouvèrent si bien ensemble, que *Tom* ne se ressouvint plus qu'il avoit débuté par conjurer sa maîtresse d'oublier jusqu'à son nom même. Elle se trouvoit, à son tour, dans des dispositions si tendres, qu'il crut devoir en profiter, pour hasarder quelques propos tandans au mariage. A quoi *Sophie*, toujours vraie, toujours aussi naturelle qu'aimable, répliqua sans détours, que si ce qu'elle croyoit devoir à son pere, ne combattoit pas invinciblement sa propre inclination, elle préféreroit la pauvreté avec son Amant, à l'opulence avec tout autre.

Au seul mot de *pauvreté*, *Jones* tréssaillit d'horreur: il laissa tomber la main de *Sophie*, qu'il avoit tenue jusqu'alors... Quoi,

Sophie ! s'écria-t-il , en se frappant la poitrine , quoi ! je serois l'artisan de ta perte ? Non , ce détestable rôle ne sera jamais fait pour moi. Non , ma chere *Sophie* ! non , quoi qu'il m'en coûte , je prétends renoncer à toi : j'arracherai tout espoir de mon cœur ; j'étoufferai cet amour téméraire , si fatal au repos , si funeste au bien réel de ce que j'aime ! ... j'aimerai pourtant toujours ma *Sophie* : ce sentiment nâquit , sans doute , avec mon cœur ; il fait partie de mon être même ; mais j'aimerai dans le silence : ce sera loin d'elle , ce sera dans un climat lointain , d'où mes soupirs , déjà trop entendus , ne troubleront plus son repos. Et lorsque je ne serai plus ... Il alloit poursuivre , lorsqu'un torrent de pleurs qui couloient des beaux yeux de *Sophie* , vint frapper ses regards. *Tom* étoit trop transporté pour ne pas oublier ses promesses : ses baisers essuyèrent ses précieuses larmes , sans que *Sophie* se souvînt de l'en empêcher. Quels momens pour l'amoureux *Jones* ! . . *Sophie* revint pourtant à elle-même ; & se débarrassant doucement des bras qui la ferroient , chercha à détourner la conversation sur un sujet un peu moins tendre. Elle songa enfin à lui demander , par quel moyen il étoit arrivé dans cette chambre ? Et *Jones* , par l'embarras où le mettoit cette question imprévue , alloit sans doute jeter mille soupçons dans l'ame de *Sophie* , quand la porte , qui vint tout-à-coup à s'ouvrir . offrit à leurs regards *Lady Bellaston* en personne.

Cette Dame, qui comptoit trouver *Tom* seul, recula trois pas en arriere, en le voyant avec *Sophie*. Mais bientôt, par un rare effort de cette présence d'esprit, dont l'habitude des grandes affaires nous peut seule rendre capables, je croyois, dit-elle, en se rapprochant d'eux, (avec un air tout défintéressé.) que *Miss Western* étoit allée à la Comédie?...

Quoique *Sophie* ne sçut rien du commerce de *Tom Jones* avec *Lady Bellaston*, & qu'elle ignorât même qu'ils se connussent, elle ne fut pas moins embarrassée d'abord. Cependant, en se rappelant que cette Dame, dans toutes leurs conversations, n'avoit jamais été du parti de son pere, elle reprit courage, & raconta l'histoire de ce qui lui étoit arrivé à la Comédie, ainsi que la façon précipitée dont elle en étoit revenue.

Ce petit détail donna le tems à *Mylady* de fixer ses résolutions, & de prendre un parti. L'air ingénu dont *Sophie* s'étoit exprimée, prouvoit du moins que *Tom* ne l'avoit pas encore trahie.... Si je vous avois cru en compagnie, dit-elle, d'un ton radouci, je me serois bien gardée d'entrer si brusquement.

En prononçant ces mots, les yeux de *Lady Bellaston* étoient attachés sur ceux de *Sophie*, & cherchoient à creuser dans son ame. Notre amante s'en aperçut, rougit, se déconcerta, & répondit enfin d'un ton assez mal assuré, que l'honneur de la compagnie

de Madame seroit toujours aussi cher que précieux pour elle.... J'espere du moins, s'écria *My lady*, que je n'ai point interrompu quelques affaires..... Non, Madame, répondit *Sophie*, nos affaires étoient finies. Madame se souvient, sans doute, que je lui ai souvent parlé de la perte de mon porte-feuille : Monsieur, qui l'a retrouvé, a la bonté de me le rapporter, avec ce même billet de banque, que je ne croyois plus revoir.

Tom, depuis l'arrivée de *Lady Bellaston*, étoit redevenu statue. Voyant pourtant, enfin, qu'elle feignoit de ne pas le connoître, il s'efforça de partir de là, pour jouer le même rôle. Depuis, dit-il, que j'ai ce porte-feuille, il n'est point de perquisitions que je n'aie faites pour trouver la personne dont le nom y étoit inscrit : & ce n'est que d'aujourd'hui, que j'ai été assez heureux pour être instruit de son adresse.

Sophie avoit, effectivement, parlé quelquefois à *Lady Bellaston* de la perte de son porte-feuille : mais comme *Jones*, pour quelques raisons qu'on ignore, n'avoit jamais dit à cette Dame que cet effet fût en sa possession, elle ne croyoit pas une syllabe de tout ce que *Sophie* lui débitoit sur ce sujet, & n'en admiroit pas moins l'extrême vivacité d'esprit d'une jeune fille capable d'inventer sur le champ une excuse si vraisemblable.

L'histoire de la sortie de la Comédie, ne fut pas plus crue que le reste ; & quoique

My lady ne trouvât pas de quoi fonder la rencontre des deux amans, elle n'en étoit pas plus disposée à l'attribuer au hazard.

En vérité, dit-elle, avec un sourire apprêté, il faut que *Mlle Vestern* soit née heureuse ! non seulement, son argent perdu tomba dans les mains d'un honnête homme ; mais, le hazard veut encore que cet homme obligé en trouve la Propriétaire dans une Ville immense comme Londres..... Voilà de ces concours de circonstances, qu'on ne sçauroit trop admirer !

Daignez faire attention, Madame, reprit vivement *Tom*, que le billet étoit dans le porte-feuille ; & que le nom de Mademoiselle y étoit écrit.

Cela est encore bien heureux ! s'écria *My lady*..... & il n'est pas moins singulier que Monsieur ait sçu, que *Mlle Vestern* étoit chez moi ; elle qui peut être à peine est connue dans la ville !...

Jones avoit eu le tems de se remettre. Il crut ne devoir pas laisser tomber l'occasion de satisfaire à la question que *Sophie* lui avoit faite, au moment que cette Dame étoit entrée si mal-à-propos dans la chambre.

Il est vrai, lui dit-il, Madame, d'un ton assez ferme, que ce hazard paroît fort singulier : mais en voici l'explication. J'étois au Bal, il y a quelques jours, auprès d'une Dame, à qui je parlai de l'histoire du porte-feuille, & qui me dit connoître *Mlle Vestern*. Je la priai de me procurer l'occasion de la voir ; on me donna parole pour le lende-

main : mais on ne la tint pas. C'est ce matin, qu'enfin j'ai découvert que *Miss Vestern* demouroit chez Madame, qu'on m'a dit être en ville. J'ai dit, qu'il s'agissoit d'affaires ; le domestique m'a fait entrer ici, pour attendre votre retour ; & à peine y étois-je, que Mademoiselle, qui revenoit de la Comédie, a parue.

Jones, en parlant du Bal, avoit jetté un coup d'œil sur *Mylady*, qui après l'avoir un peu allarmée, la fit taire. Il crut alors, que l'unique moyen de mettre fin à l'embaras de *Sophie*, étoit d'en mettre une à sa visite. Il est dû, dit-il, en se levant, quelque reconnoissance aux services les plus légers.... Celle que je demande est bien grande, Madame!.... c'est qu'il me soit permis de vous rapporter ici mes respects.

Monfieur, répliqua *Mylady*, vos procédés annoncent tout ce que vous êtes : ma porte n'est jamais fermée à ceux qui vous ressemblent.

Honora étoit sur l'escalier, lorsque notre *Tom* descendit. Quelques politeffes, de la part du galant, firent dans l'instant oublier à cette fille tout les griefs qu'elle avoit contre lui. Il se souvint, dans le moment, que *Sophie* ignoroit son adresse ; & la façon dont il pria la *Duegne* de s'en charger, fut trop gracieuse, pour qu'il courût risque d'être refusé.



C H A P I T R E XII.

Conclusion du treizième Livre.

LE très-élegant *Lord Shaftsbury*, condamne, en quelque endroit de ses Ouvrages, ceux qui disent trop la vérité. D'où l'on peut inférer, que le mensonge, en certains cas, peut n'être pas tout-à-fait criminel.

Ceci posé, quelqu'un est-il plus excusable, en s'écartant un peu de cette vérité sévère, sur-tout en fait d'amour, qu'une jeune personne à qui les préceptes de l'éducation, &, qui plus est, l'austérité des préjugés reçus, défendent non seulement de céder aux tendres mouvemens de la Nature, mais encore de les avouer ?

Nous ne rougirons donc point de dire, que *Sophie* suivit ici le sentiment du Philosophe illustre que nous venons de citer. La persuasion où elle étoit, que *Tom* n'étoit pas connu de *Lady Bellafton*, la détermina à laisser cette Dame dans l'ignorance à cet égard, au risque même d'un peu de dissimulation.

Jones étoit à peine au bas de l'escalier, que *Lady Bellafton* s'écria, ce garçon est en vérité bien aimable ! Qui donc est-il ? je ne me rappelle pas de l'avoir vu nulle part.

Ni moi non plus, Madame, répondit l'autre, en regardant ailleurs ; mais son procédé

envers moi , me paroît auffi beau que louable.

Oui , fans doute ; & de plus , c'est un très-bel homme , dit la Dame . Ne le trouvez-vous pas de même ?

C'est à quoi je n'ai pas fait grande attention , répondit *Sophie* . Je croyois , au contraire , qu'il avoit l'air assez commun .

Oh ! quant à cela , s'écria *Mylady* , vous n'en ferez pas démentie : j'augure même , à ses façons , qu'il n'a pas vu trop bonne compagnie ; & malgré sa restitution , j'ai quelque peine à lui croire de la naissance . . . j'ai toujours vu , dans les personnes bien nées , un certain je ne fçai quoi , que d'autres n'acquierent jamais . . . & je suis tentée d'ordonner , que ma porte ne lui soit plus ouverte .

Eh pourquoi donc , Madame ? répondit *Sophie* toute émue , après ce qu'il vient de faire , peut-on le soupçonner . . . D'ailleurs , si Madame l'a bien obfervé , fa façon de s'exprimer est élégante , naturelle , & même délicate ; & je crois que bien peu . . . bien peu de . . .

J'avoue , interrompit *Lady Bellaston* , qu'il jafe assez bien . . . Pardonnez , pardonnez donc Mademoiselle , si j'ai été assez indiscrette pour . . .

Pardonnez ! dites-vous ? Moi , vous pardonner , Madame ! . . . à quel propos , je vous en prie ?

Pourquoi non ? s'écria *Mylady* , en éclatant de rire : apprenez mon foupçon , en entrant ici . . . est-il rien de fi fou ! . . . ne m'étois-je pas mis en tête , que cet homme étoit *M. Jones* .

Cela est-il bien possible? s'écria *Sophie*, en affectant de rire, quoique très-déconcertée. Oui, sur mon honneur! répondit *My-lady*; & je ne conçois pas d'où peut m'être venu cette idée, car ce garçon est très-bien mis, & votre ami n'est probablement pas tout-à-fait dans ce cas-là.

Ce trait est un peu trop cruel, Madame, reprit *Sophie*... sur-tout après les promesses que je vous ai faites. Pas du tout, mon enfant: pour autrefois, à la bonne heure; mais aujourd'hui, quand vous sentez vous-même qu'un engagement de cette espece ne pouvoit que vous perdre, & par conséquent que vous détacher d'une inclination ridicule, je croyois pouvoir hazarder une légère raillerie. Eh, que faut-il donc que je pense de la situation de votre cœur, en le voyant sensible au point de ne pouvoir supporter que l'habillement même de votre ancien Amant soit tant soit peu raillé?... ah! je commence à craindre, que vous n'ayez pas été franche avec moi!

Vous vous trompez, en vérité, lui dit *Sophie*, si vous croyez que rien de ce qui le touche puisse encore m'intéresser.

De grace, ne grossissez pas mes crimes; répondit la Dame; je n'ai touché que son habillement... je serois bien fâchée d'insulter à votre goût, en critiquant la figure d'un homme que vous avez aimé... Je crois même, ma chere, que si *M. Tom* n'eût ressemblé qu'à celui-ci....

Je croyois, interrompit *Sophie*, que vous
l'aviez

l'aviez d'abord trouvé passable ?

Qui donc, de grace ? s'écria vivement *My lady*. *M. Jones*, répondit notre amante... Non, non, pardon, Madame, où vais-je chercher *M. Jones* ! c'est l'Etranger qui sort d'ici, que je prétendois dire.

O *Sophie* ! *Sophie* ! s'écria *Lady Bellaston* : je crains bien que ce *M. Jones* ne soit encore gravé dans votre cœur.

Je le jure, Madame, dit *Miss Vestern* embarrassée, & en tâchant de raffermir sa voix, qu'il m'est aussi indifférent..... que l'Etranger qui sort d'ici.

Je le pense, sur mon honneur ! dit, en riant, la Dame... pardon, pourtant de mon étourderie : vous ne m'en entendrez plus parler, je vous le jure. Nos deux Dames se séparèrent alors, bien plus au gré de *Sophie*, qu'à celui de *Lady Bellaston*, qui eût bien voulu pouvoir tourmenter un peu plus long-tems sa rivale, mais que des affaires plus importantes appelloient ailleurs. Quant à *Sophie*, elle n'étoit pas à son aise, & sa première supercherie lui coutoit beaucoup. Elle courut y rêver dans sa chambre. Mais, ni l'embarras de la situation d'où elle sortoit, ni les motifs pressans qui l'avoient en quelque façon forcée de prendre ce parti, ne lui parurent pas plus suffisans pour justifier sa conduite, que pour la réconcilier avec elle-même. La ruse étoit étrangère à son cœur : il lui en coûta une mauvaise nuit.

Fin du treizieme Livre.

Tome II.

D



L'ENFANT TROUVÉ,



LIVRE QUATORZIEME.

Contenant deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Lettres, & autres matieres galantes.

TOM rentroit chez son Hôteſſe, lorsqu'il reçut la lettre ſuivante.

Je n'ai de ma vie été plus ſurpriſe, qu'en apprenant que vous étiez parti. J'imaginois, quand vous avez quitté ma chambre, que vous ne ſortiriez pas de la maiſon, ſans me voir. Votre conduite eſt uniforme, & me prouve combien je dois mépriſer un cœur capable de ſ'enflammer pour une petite pécore. Jignore ce qui doit m'étonner le plus, de ſa malice ou de ſa ſimplicité. Toutes les deux ſont bien étranges ! ... Ne faut-il pas être l'impudence même, pour me nier en face, que l'on vous connoiſſe, ou que l'on vous ait jamais vu ? ... Ce beau complot étoit-il concerté entre vous ?

*Seriez-vous assez lâche pour me trahir ?
Ah ! que je la méprise , vous , l'Univers entier , & sur-tout moi-même , d'avoir je n'ose écrire ce que je frémis même de penser. Songez , pourtant , que la haine , en certains cœurs , est aussi vive que l'amour.*

Jones n'eut pas le tems de réfléchir sur cette lettre. Il ne l'avoit pas achevée , qu'on lui apporta celle-ci.

Le désordre de ma Lettre , vous peint le trouble de mon ame ; & la vivacité de mes expressions , doit d'autant moins vous étonner Je crains , pourtant , en y pensant plus mûrement , que vous ne les trouviez trop piquantes. Quoi qu'il en soit , je voudrois qu'il me fût possible de ne pouvoir rien imputer qu'à la maudite Comédie , & à l'impertinence de la personne où j'ai dîné , qui m'a retenue chez elle plus long-tems que je ne voulois Qu'il est naturel , qu'il est aisé de bien penser de ce qu'on aime ! . . . Peut-être desirez-vous encore que je pense ainsi. Il faut que je vous voie ce soir ; venez dans le moment.

P. S. Mes ordres sont donnés ; je ne serai chez moi que pour vous seul.

P. S. M. Jones croit déjà , sans doute , que je vais l'aider à se justifier . . . Mais , hélas ! peut-il souhaiter de me faire plus d'illusion , que je ne cherche à m'en faire à moi-même ?

P. S. Venez sur le champ.

Nous laissons aux *Adonis* du siècle à décider laquelle de ces deux lettres dut plaire

davantage à *M. Jones*. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'eût souhaité, ce soir-là, avoir de visites à faire, que dans un seul endroit. Cependant, son honneur lui sembloit engagé; d'ailleurs il n'étoit pas question d'exposer *Sophie* à un orage capable de produire une découverte, qui le faisoit trembler. Après quelques tours de chambre, peu amusans, sans doute, il se disposoit à partir, lorsque la Dame elle-même vint s'offrir à ses yeux. Sa marche, ses regards, sa parure, le son de sa voix même, tout annonçoit, tout exprimoit les agitations de son ame. Un fauteuil se trouva placé, fort à propos, pour la recevoir.

Vous voyez, Monsieur, lui dit-elle, en reprenant haleine, que toute femme qui fait un pas de trop, ne trouve plus rien qui l'arrête. Quiconque m'eût prédit hier, ce que j'ose faire aujourd'hui, eût été bien cruellement démenti par moi-même!... J'espère, lui dit *Jones*, que ma chère *Lady Bellastron* n'est point femme à rien croire légèrement au préjudice d'un ami, qu'elle a comblé de ses bienfaits, & dont le cœur est trop sensible à la reconnoissance.... Sensible à la reconnoissance! dit-elle; Ciel, attendois-je de *M. Jones* un discours aussi froid, qu'offensant?.... Pardon, Madame, lui dit-il, si après les lettres que j'ai reçues de vous, la crainte de vous déplaire, tout innocent que je suis, m'empêche.... Ai-je donc un air si terrible? interrompit la Dame en souriant.... Ai-je, en effet, apporté chez vous

une physionomie menaçante ?... Si ce qu'on appelle honneur existe encore parmi les hommes, lui dit *Jones*, je ne m'impute rien qui doive m'attirer votre colere.... Vous vous rappelez, sans doute, le rendez-vous donné chez vous-même ?..... Je m'y suis exactement rendu... Et lorsque... De-grace., s'écria *My lady*, n'entrons dans cet odieux détail... Un seul mot, & qu'il n'en soit plus parlé... Avez-vous trahi mon honneur ? M'avez-vous sacrifiée à *Sophie* ?

Jones étoit aux pieds de *Lady Bellafton*, & commençoit à débiter emphatiquement les protestations les plus solennelles, quand *Partridge* entra dans la chambre, en criant de toutes ses forces, elle est retrouvée ! elle est retrouvée !... Venez, venez, Monsieur... vous la verrez sûrement bientôt.... M^{lle} *Honora* est déjà sur l'escalier, & demande à vous voir !.. Cours vite, tâches de l'arrêter un moment, lui dit son Maître, tout troublé... Vous, Madame, daignez de grace, passer derrière ce lit : c'est le seul endroit au monde où je puisse maintenant vous cacher... Cours donc, maraud. Ciel ! quel maudit contretems.... Très-maudit, en effet ! dit la Dame en soupirant, & en passant derrière le rideau, au moment que Madame *Honora* mettoit le pied dans la chambre.

Vive Dieu ! dit la Suivante, de quoi donc s'agit-il ici, M. *Jones* ? Votre Butor de Domestique vouloit à peine me laisser monter. J'espere, qu'il n'a pas ici les mêmes raisons,

qu'il avoit à *Upton*, pour me murer la porte ?... Avouez, que vous ne m'attendiez pas ? Mais parlons vrai ; n'avez-vous pas enforcé ma maîtresse ? Pauvre jeune Demoiselle ! Je l'aime, en vérité, aussi tendrement que si c'étoit ma sœur... Que vous seriez ingrat, si vous n'étiez pas bon mari ! ah, Monsieur, le Ciel vous puniroit....

Jones, à la fois enchanté & désespéré, prioit presque à genoux la *Duegne* de parler bas, à cause d'une Dame malade, & sur le point d'expirer dans la chambre voisine.

Une Dame ? s'écria-t-elle encore plus fort : oui, oui, j'entends ; une des Dames de Monsieur, sans doute !... qu'il en est dans ce bas monde, *M. Jones* ! je pense, Dieu me pardonne, que celle chez qui nous logeons, est un peu du métier. Je crois, du moins, m'appercevoir de jour en jour, que *Lady Bellafton* ne vaut pas mieux qu'elle ne devrait.... Doucement ! doucement, donc, ma chere, lui dit *Jones*, oubliez-vous qu'on entend tout de la chambre prochaine ?....

Eh ! tout coup vaille, repartit *Honora*, je ne calomnie point : car, entre-nous, toute la maison dit (en secret pourtant) qu'elle a souvent des rendez-vous quelque part, qui n'est pas chez elle.... Oui, oui, Monsieur, je sçais ce que je dis : la maison est sous le nom d'une vieille Dame, mais la nôtre en paie le loyer, & fait bien des présens encore.... que de misere dans la vie !....

Paix donc ! fi donc ! s'écria *Tom*. Songez-vous bien ?... A quoi voulez-vous que je songe ? reprit la *Duegne*....

Quel peste d'intérêt prenez-vous à une vieille folle, que vous connoissez à peine ? Je ne dis d'elle, que ce que tout le monde sçait à peu près. Il est vrai qu'elle est riche : eh bien, tant mieux pour elle. Si c'est par-là qu'on s'enrichit, je m'en goberge. Moins de richesse, & plus de vertu : c'est ma morale.

Les gens de cette Dame, font des canailles, s'écria *Jones* à son tour, & déchirèrent injustement leur Maîtresse. . . Oh ! sans doute, répondit *Honora*, les Domestiques sont toujours des canailles : c'est le mot propre ; *Mylady* l'a toujours à la bouche. *Sophie*, j'en suis bien sûr, interrompit *Jones*, ne prête pas l'oreille à de pareils propos. Souvenez-vous, d'ailleurs, que *Mylady Bellaston* est sa parente, & que je ne puis souffrir que vous parliez ainsi de ce qui appartient à *Sophie*. Si vous avez affaire à moi, descendons au plutôt ; car, je vous le répète, nous avons à deux pas d'ici une femme mourante.

Ah, Monsieur ! dès que cela vous chagrine, j'ai fini. voici une Lettre de ma jeune Maîtresse.... que ne donneroient pas bien des *Lords*, pour en avoir autant ?... je ne le fais point, ma chère, répondit *Tom*, (en prenant la Lettre d'une main, & en lui glissant cinq *Guinées* de l'autre) mais prends toujours ceci. Il la chargea ensuite,

à l'oreille , de mille tendres remerciemens pour sa chere Maîtreſſe ; & renvoya la diſcrette *Honora* , très-contente de ſon meſſage.

Lady Bellaſton , ſortit alors de deſſous ſon rideau. Comment peindre ſa rage ? ſa langue n'articuloit rien , des éclairs ſortoient de ſes yeux , & ſes mouvemens ſeuls expri-
moient l'excès de ſes transports. Cependant , à peine eut-elle recouvré l'uſage de la voix , qu'au lieu de donner cours au torrent de ſon indignation contre *Honora* , & contre tous ſes gens , elle parut tout oublier pour ne penſer qu'à *Jones*.

Vous voyez , lui dit-elle , ce que ma foibleſſe me coûte !... Ma réputation , mon honneur.... ſont perdus pour jamais ! Et quel retour trouvé-je en vous ? Négligée , mépriſée... pour qui encore ? pour une petite payſanne , pour une imbécille !... Ah, Dieu !...

Quelles négligences , quels mépris , Madame , pouvez-vous donc me reprocher ?

M. *Jones* , interrompit-elle , ne diſſimulons plus.... Si vous ne me trahiffez point , il n'en eſt qu'une preuve.... donnez-moi cette lettre....

Quelle lettre , Madame ? lui dit *Tom*.
Quoi ! reprit-elle , auriez-vous l'impudence de me nier que cette déteſtable meſſagere ne vous a point remis une lettre ?

Et pouvez-vous me demander , ſ'écria-t-il à ſon tour , que je vous remette ce que l'honneur me défend de céder qu'avec la

vie ? Ai-je agi de même avec vous, Madame ? Et si j'étois assez scélérat pour trahir cette aimable & jeune personne, qu'elle certitude auriez-vous que je vous fusse plus fidèle ? . . . Un instant de réflexion vous convaincra, j'en suis certain, qu'un homme dans les mains de qui le secret d'une femme n'est pas en sûreté, est le plus méprisable des êtres.

N'en parlons plus, Monsieur. . . Ce seroit sans doute trop exiger de vous. Cette Lettre d'ailleurs, ne m'apprendroit que tout ce que je sçais déjà ; & je vois trop sur quel pied vous marchez tous deux.

Ceci fut encore suivi d'une longue conversation, que le Lecteur peu curieux, me remerciera de lui avoir épargnée. Contentons-nous de l'informer, que *Lady Bellafton*, devenue par degrés plus traitable, crut, ou feignit de croire, que la rencontre de *Tom* avec *Sophie* étoit purement accidentelle ; que *Tom* enfin, rendit son innocence si palpable, qu'il y auroit eu de l'humour en elle à bouder plus long-tems.

Il lui restoit pourtant au cœur une sorte de scrupule, par rapport au refus qu'avoit fait *Jones* de lui montrer la lettre de *Sophie* : tant l'amour est toujours injuste dans ses prétentions !

My lady Bellafton fut enfin bien convaincue, que *Sophie* occupoit la première place dans le cœur de notre Héros ; & cependant, toute haute, toute amoureuse qu'étoit cette Dame, il fallut se résoudre à n'oc-

euper que la seconde; ou, pour s'exprimer juridiquement, se contenter de l'usufruit d'un bien, dont un autre avoit la propriété.

Après quelques contestations, il fut arrêté entre les Parties, que *Tom*, à l'avenir, verroit *Mylady* chez elle: attendu que *Sophie*, sa Duegne, & les autres Domestiques attribueront ses visites à *Miss Vestern*; & qu'elle même le croiroit ainsi.

Jones, toujours charmé de voir *Sophie*, à quelque prix que ce pût être, étoit content de cet arrangement; & *Mylady* n'étoit pas peu satisfaite de pouvoir conserver son amant, sous le nom de *Sophie*, sans avoir à craindre que *Jones* osât, pour son propre intérêt, ouvrir les yeux à sa maîtresse. La première visite fut fixée au lendemain; & *Lady Bellafton*, après les politesses convenables de la part de *Jones*, prit enfin congé de lui & retourna chez elle.

C H A P I T R E I I.

Matières diverses.

DÈS que *Tom* se vit seul, il ouvrit précipitamment sa lettre, où il trouva ces mots.

Il n'est pas possible, Monsieur, de vous exprimer tout ce que j'ai souffert depuis votre départ de la maison; & comme j'ai des raisons essentielles pour craindre que vous n'y reveniez, je me détermine, quoiqu'il soit tard,

à vous envoyer cette Lettre par Honora , qui m'a dit sçavoir votre demeure.

Je vous prie donc , au nom de tout ce que vous croyez me devoir , de ne plus penser à paroître dans la maison où je suis , à moins que vous ne vouliez risquer de tout découvrir : certains mots lâchés de la part de la Dame , me font même trembler , & croire qu'elle a déjà conçu quelques soupçons. Attendons quelques circonstances plus favorables : il en peut naître ; ne précipitons rien. Je vous supplie , encore un coup , si mon repos vous est cher , de ne plus revenir ici.

Cette Lettre affligea Tom. Indépendamment du plaisir qu'il s'étoit promis , en revoiant souvent Sophie , il se trouvoit réduit à l'alternative la plus embarrassante , vis-à-vis Mylady Bellaston. Il sçavoit trop , que cette Dame ne se payoit pas aisément d'excuses ; & de retourner chez elle , après la défense de Sophie , c'est ce que nul pouvoir humain n'eût pu obtenir de lui.

Après bien des réflexions , qui durant cette nuit tinrent lieu de sommeil à Tom , il se détermina à faire le malade. Comme il avoit plus d'une raison pour ne pas trop s'empresfer de revoir Mylady , il crut , au moyen de cette excuse , pouvoir manquer au rendez vous sans la fâcher ; cet arrangement le tranquillisa.

Son premier soin , en se levant , fut d'écrire à Sophie , sous l'enveloppe de la suivante. Il dépêcha ensuite un autre courier à Lady Bellaston , pour lui faire part de son

incommodité, & de ses excuses. On lui rapporta bientôt cette réponse.

Je suis bien fâchée de ne pouvoir compter sur vous cette après-midi, & plus encore de la cause d'un contretems qui m'inquiète. Ayez grand soin de vous, prenez les meilleurs Médecins, & je compte que tout ira bien.... Je suis, ce matin, si obsédée d'importuns, que je trouve à peine le tems de vous écrire ces deux mots. Adieu.

P. S. Je tâcherai de vous aller voir dans la soirée, vers neuf heures.... faites en sorte d'être seul.

M. Jones recut alors une visite de Madame Miller, son hôtesse, qui après quelques politesses préliminaires, lui tint le discours suivant.

Je suis bien fâchée, Monsieur, du sujet qui m'amene ici : mais vous sçavez que j'ai deux filles, dont je dois conserver la réputation ; ainsi j'espère que vous me pardonneriez, si je vous prie de vouloir bien ne plus recevoir de femmes dans la maison, & surtout la nuit. Il étoit deux heures sonnées, Monsieur, lorsque celle de la nuit dernière est sortie !....

Je vous jure, Madame, lui dit Jones, que celle qui est restée le plus tard (car l'autre n'a fait que m'apporter une lettre) est une Dame de condition, & à qui j'ai l'honneur d'appartenir. J'ignore sa qualité, répondit l'hôtesse, mais je suis bien sûre qu'une femme, qui se respecte un peu, ne vient pas voir un jeune homme en chambre gar-

nie à dix heures du soir, pour y rester seule avec lui pendant quatre heures entières. D'ailleurs, la conduite & les propos indécentens des porteurs, fatigués de l'attendre, me suffisoient pour sçavoir à quoi m'en tenir. *Partridge*, peut vous les répéter; & ma Servante les a tous entendus : passons sur tout cela. Soyez certain, *M. Jones*, du vrai respect que j'ai pour vous. J'ignorois même, (indépendamment de votre générosité envers mon cousin) à quel excès vous avez poussé la vertu en cette occasion; & je n'imaginerois guères à quelles extrémités la misère avoit conduit ce malheureux. Hélas! qui me l'eût dit? Qui m'eût dit, lorsque vous me donâtes avec tant de bonté ces dix *Guinées*, que c'étoit pour un voleur de grand chemin! Juste Ciel, quelle action!... Vous seul avez sauvé cette famille infortunée.... *M. Alworthy* n'a rien exagéré, lorsqu'il m'a peint votre bon caractère.... Mais, dussé-je être capable d'oublier tout ce que je vous dois, ma reconnoissance envers lui seroit toujours d'un genre à ne me point permettre de vous manquer.... Non, *M. Jones!* non, daignez m'en croire : dussent mes filles, & ma propre réputation n'être pas exposées, j'oserois encore, par le tendre intérêt que je prens à ce qui vous touche, vous marquer mes inquiétudes, à la vue d'un commerce si dangereux pour un jeune homme. Mais, encore un coup, j'ai deux filles, mon cher Monsieur, qui n'ont rien de recommandable pour parvenir à un établissement, que des

mœurs pures, & la bonté du caractère... Et je me vois forcée, si vous rejetez ma prière, à vous supplier de chercher un autre appartement.

En vérité, Madame, répondit *Jones* fort ému, (& qui au nom de M. *Alvorthy*, avoit déjà changé de couleur) votre compliment ne me paroît pas gracieux. Quoiqu'incapable, par ma conduite, d'attirer aucun scandale sur votre maison, je crois pourtant être en droit de recevoir chez moi qui il me plaît; & si cela vous blesse, je vais me hâter de trouver un autre logement.

J'en suis au désespoir, Monsieur! lui dit Madame *Miller*: mais je suis convaincue que M. *Alvorthy* lui-même ne mettroit jamais le pied chez moi, s'il avoit conçu le moindre soupçon sur la réputation de ma maison. A la bonne heure, Madame, lui dit assez séchement *Jones*.... J'espère, Monsieur, lui dit en soupirant la bonne femme, que vous n'êtes point irrité contre moi: je ne me consolerois jamais, d'avoir offensé quelqu'un qui appartînt à M. *Alvorthy*. Je n'en ai, en vérité, pas fermé les yeux de la nuit!... Je suis fâché d'avoir troublé votre repos, répondit, *Jones*: faites-moi, je vous prie, la grace de faire monter *Partridge*.

Dès que *Tom* se vit seul avec *Partridge*.... Eh bien, traître! lui dit-il, combien ai-je encore à souffrir de ton imbécillité, où plutôt de la mienne, en te gardant plus longtemps avec moi?... Ta maudite langue, a donc juré ma perte?...
•

Quoi ! s'écria le Pédagogue effrayé, quel nouveau crime ai-je commis ?

Qui t'a permis, bavard, de raconter l'histoire du vol de *Barnet* ? & d'en nommer l'Auteur ?

Si j'ai touché cette corde, répondit *Partridge*, je suis bien sûr de n'y avoir point pensé à mal : car, je me suis bien gardé d'en ouvrir la bouche, si ce n'est à quelques-uns de ses parens qui sûrement n'en diront rien à d'autres.

Fort bien ! répondit *Jones*. Et qui t'a autorisé, après toutes les défenses que je t'ai faites, de jamais prononcer le nom de M. *Alvorthy* ? qui t'a autorisé, dis-je, à répandre ici que je lui appartenisse ?

Partridge, à cette seconde accusation, nia avec serment d'être coupable. C'étoit, dit-il, Madame *Honora*, qui en descendant la veille, lui avoit demandé si M. *Jones* avoit des nouvelles de M. *Alvorthy*, & qui avoit été entendue par la Servante de la maison. Que Madame *Miller*, sans doute instruite par cette même servante, avoit prétendu savoir de lui *Partridge*, si son maître n'étoit pas ce M. *Jones* dont elle avoit tant entendu parler par M. *Alvorthy* lui-même, mais, qu'il avoit très-fortement nié d'en rien savoir....

Il faut qu'elle soit forcierre, Monsieur, s'écria alors le Pédagogue, pour avoir deviné que c'étoit vous ! Il est vrai, que j'ai vu l'autre jour une vieille femme à la porte, très-ressemblante à celle que nous avons trou-

vée sur la route , & qui nous a si bien mouillés. C'est , je vous jure , une grande imprudence que de passer auprès d'une vieille femme , sans lui donner l'aumône , & sur-tout quand elle nous regarde en face. Pour moi , je n'en rencontrerai jamais , sans dire , tout bas , *Infandum , Regina , jubes renovare dolorem.*

La simplicité de *Partridge* , fit éclater son maître , & mit fin à sa colère , qui pour dire le vrai , n'étoit jamais durable. Loin de commenter sur la justification de ce bon-homme , il lui ordonna seulement de lui chercher plutôt une chambre dans une autre maison.

C H A P I T R E I I I .

Qui plaira , à ce qu'on espere , aux jeunes gens de l'un & l'autre sexe.

P*ARTRIDGE* n'eut pas plutôt quitté *Jones* , que *M. Nightengale* , avec qui notre Héros avoit contracté la plus grande intimité , entra dans sa chambre , & le railla sur sa bonne fortune de la nuit dernière.

Jones , qui le croyoit instruit par l'Hôtesse , fit part à son ami du dessein où il étoit de prendre un appartement ailleurs.

En ce cas , lui dit *Nightingale* , nous décamperons donc ensemble , car mon dessein

n'est pas de coucher dans la maison, & je vous le dis sous le secret.

Quoi ! lui dit *Tom*, vous a-t-on fait le même compliment qu'à moi ?

Non, répondit l'autre, mais l'appartement est trop petit, & ne me convient plus... D'ailleurs, je m'ennuie dans ce quartier-ci, je veux me rapprocher du grand monde, & je vais loger dans *Pallmall*.... Et comptez-vous déloger sans rien dire ? répartit *M. Jones*.

Oh ! je vous en répons, lui dit l'autre. Je ne sortirai pourtant pas sans payer : mais j'ai des raisons secrètes, pour ne pas dire adieu.

Pas si secrètes, répondit *Tom*, & je n'ai pas été deux jours ici sans les connoître. . votre départ coûtera bien des larmes... Pauvre *Nancy*, que je vous plains !.. Mon ami, vous avez trompé cette Fille ?... Elle gémitra long-tems du malheur de vous avoir connue.

Que diantre voulez-vous ? s'écria *Nightingale* : Est-ce ma faute ? N'allez-vous pas prétendre que je l'épouse ?

Non, lui dit *Tom*, mais je suis fâché que vous ayez joué si sérieusement l'amour avec elle, & même en ma présence. Je ne conçois en vérité pas que la mere ne s'en soit point apperçue.

Bon ! s'écria *Nightingale*, & qu'auroit-elle vu ?

Elle auroit vu, que vous aviez fait tourner la tête à sa fille ; que la pauvre *Enfant* ne

pouvoit déguiser un moment sa passion pour vous ; que vous ne pouviez paroître , ou disparoître , sans la faire ou rougir ou pâlir. Sur mon honneur , j'ai pitié d'elle ; car je la crois , à tous égards , l'une des meilleures & des aimables créatures que je connoisse.

Ainsi , répondit *Nightingale* , suivant votre doctrine , il ne sera donc plus permis de s'amuser avec les femmes , dans la crainte de les rendre trop amoureuses ?

Mon ami , lui dit *Tom* , vous m'entendez un peu mieux : les femmes , à ce que je crois , ne s'enflamment pas si aisément ; & vous avez ici excédé les bornes de la galanterie ordinaire....

Quoi ! pensez-vous interrompit l'autre , que j'aie assez abusé de sa crédulité , pour...

Non , répondit *Jones* d'un air sérieux , je ne vous fais pas cette injure. Je ne vous crois pas même capable d'avoir eu un dessein formé de troubler le repos de la pauvre *Nancy* , ni d'en avoir prévu les conséquences : je connois trop la bonté de votre caractère , pour vous imaginer coupable de cet excès de cruauté. Je vous soupçonne seulement , d'avoir cherché à satisfaire votre vanité , sans penser que *Nancy* pourroit en devenir la victime ; & tandis que vous ne songiez qu'à votre amusement , de lui avoir sans doute donné lieu de se flatter que vos desseins étoient plus sérieux. Car enfin , à quoi tendoient toutes ces pompeuses descriptions de la félicité de deux cœurs vivement épris l'un de l'autre ? toutes ces protestations d'une

tendresse, aussi généreuse que désintéressée ? ... La supposiez-vous incapable de se les appliquer ? Ou (parlez-moi franchement) votre intention n'étoit-elle pas de la disposer en votre faveur ?

Ma foi, cher *Tom*, s'écria *Nightingale*, je n'en attendois pas tant de vous ; & vous feriez un excellent Ministre ! ... Ainsi, pour peu que *Nancy* vous eût parue sensible, vous eussiez donc été trop religieux pour...

Oui, je le jure par l'honneur ! s'écria *Jones*. *Tom* ! mon ami *Tom* ! lui dit en riant *Nightingale*, vous oubliez la nuit dernière.

Écoutez, M. *Nightingale*, lui dit *Jones*, je ne prétends pas être plus vertueux qu'un autre : les femmes, qui plus est, m'ont été chères, mais je n'ai point à me reprocher de les avoir jamais trompées... je serois même au désespoir, d'avoir à m'imputer la perte de la plus vile créature. Ce que je ne vous pardonne point, c'est de vous être fait aimer.

J'en suis réellement fâché, dit *Nightingale* : mais le tems & l'absence, la guériront bientôt sans doute. C'est un remède, dont j'ai besoin moi-même : car, je vous l'avouerai... jamais femme ne me fut plus chère que la pauvre *Nancy* ! mais, il faut tout vous dire : mon pere m'a choisi, pour épouse, une riche héritière que je ne vis jamais, & qui arrive à Londres, pour terminer l'affaire... Vous souriez, je le vois : sans doute, vous n'en croyez pas un mot ? rien n'est pourtant plus véritable, & j'en suis,

d'honneur, désespéré. O ma *Nancy* ! que n'ai-je une fortune à mettre à tes pieds.

Plût au Ciel, que cela fût, s'écria *Tom*, pour le bonheur de tous les deux ! mais vous ne comptez pas, sans doute, sortir d'ici sans dire adieu ?

C'est à quoi je ne puis me résoudre, répondit *Nightingale*, je ne pourrais soutenir cette scène, ni le désespoir de cette pauvre enfant. De grace, mon ami, n'en dites rien ; mais, mon dessein est de partir ce soir, ou demain, de grand matin.

Tom, après lui avoir donné sa parole, témoigna à M. *Nightingale* qu'il seroit charmé de loger en même maison que lui ; & sa proposition fut acceptée avec le plus grand plaisir.

Ce M. *Nightingale*, dont nous aurons à parler un peu dans la suite, avoit des sentimens de probité. Sa morale, en amour, étoit pourtant fort relâchée : non pas, qu'à cet égard même, il fût ce qu'on appelle sans principes, ainsi que la plupart des jeunes gens le sont ou affectent de l'être ; mais il n'en avoit pas moins séduit & trompé plus d'une femme. *Jones*, toujours zélé défenseur du sexe, lui en avoit même déjà fait des reproches un peu amers. Les femmes, disoit notre Héros, envisagées comme nos plus chères amies, doivent être honorées, cultivées, caressées avec la plus vive tendresse ; regardées comme ennemies, n'offrent à leurs vainqueurs que des victoires, dont un orgueil bien entendu devoit souvent rougir.

C H A P I T R E I V.

Histoire abrégée de Madame MILLER.

TOM JONES, pour un malade, ne dina pas mal ce jour-là. Il fut invité, l'après-midi, à prendre du thé chez Madame Miller. Cette bonne femme, qui avoit appris, soit par *Partridge*, ou par quelque autre, que *Tom* appartenoit à M. *Alvorthy*, ne pouvoit supporter la pensée de se séparer mal d'avec son jeune locataire.

Dès que le thé fut pris, & qu'elle eut renvoyée ses filles, Madame Miller lui témoigna toute sa surprise, d'avoir eu chez elle, pendant plusieurs jours, quelqu'un de cher à M. *Alvorthy*, sans en avoir rien sçu ! hélas, Monsieur, dit-elle à *Jones*, vous ignorez tout ce que je dois à ce digne & respectable Seigneur ; souffrez que je vous l'apprenne.

Madame Miller raconta alors son histoire, que nous allons abréger autant qu'il nous sera possible.

Restée veuve d'un Ministre, avec deux enfans en bas âge, elle alloit infailliblement tomber dans la misère lorsque M. *Alvorthy*, qui avoit connu son mari, ayant par hazard été instruit de la situation de la veuve, lui avoit écrit cette lettre.

MADAME,

Mon cœur gémit avec vous de la perte que vous avez faite : mais votre bon esprit , & les excellentes leçons que vous avez recues du plus digne des hommes , vous aideront mieux à la supporter , que mes foibles conseils. Je me flatte même , qu'une femme que l'on m'a dit être la plus tendre mere , ne s'abandonnera pas assez à la violence de sa douleur , pour perdre de vue ce qu'elle doit à de pauvres enfans qui n'eurent jamais plus grand besoin de son secours.

Pardonnez , Madame , si vous supposant dans ces premiers momens peu capable d'entrer dans le détail de vos affaires , j'ai chargé quelqu'un de vous payer vingt Guinées , que je vous prie d'accepter jusqu'à ce que je puisse avoir le plaisir de vous rendre mes devoirs ; & croyez moi , &c.

M. *Alworthy* , continua l'Hôteffe , ne s'étoit pas contenté de ce bienfait. Au premier voyage qu'il avoit fait peu de tems après à Londres , il avoit mis cette femme en état de louer & de meubler une maison , & lui avoit assigné une rente annuelle de 50 liv. sterlin , dont elle avoit toujours été très-bien payée.

Jugez , après cela , M. *Jones* ! (s'écria Madame *Miller*) jugez de la vénération que je conserverai toute ma vie pour ce respectable Seigneur !.. Ne me croyez donc

pas indiscrete, n'accusez donc pas mes motifs, lorsque connoissant les sentimens de M. *Alvorthy* pour vous, j'ose vous supplier de craindre & d'éviter le commerce de certaines femmes, dont les artifices ne vous sont pas encore connus. Vous êtes jeune, M. *Jones*, j'ai vécu plus que vous : daignez croire, que mes avis ne sont dictés que par le zèle & l'amitié la plus sincère ! Sur-tout, ne prenez point en mauvaise part ce que je me suis cru forcée de vous dire, par rapport à la réputation de ma maison, & à celle de mes filles : vous sentez, j'en suis convaincue, combien mes craintes sont légitimes.

Vous n'avez pas besoin de tant d'excuses auprès de moi, Madame, lui dit *Jones* : vous ne m'avez point offensé, & je ne puis qu'applaudir à vos raisons. Mais souffrez que je vous défabuse de l'idée où vous êtes, que j'appartienne à M. *Alvorthy* : on vous a trompé, Madame ; & sans doute, en vous trompant on a fait injure à ce digne & respectable Seigneur. Je vous proteſte, que je n'ai pas l'honneur de lui appartenir.

Hélas Monsieur, répondit-elle, je le ſçais ; & je ſçais même qui vous êtes : M. *Alvorthy* m'a tout dit. Mais, je ne ſçais pas moins, que fuſſiez-vous dix fois son fils, il n'eût pas marqué plus de tendreſſe pour vous, qu'il n'en a ſouvent témoigné en ma préſence. Ne rougiſſez donc point de votre état : non, non, Monsieur, les perſonnès eſtimables ne vous en chériront pas moins. Il n'eſt point

de naissances basses, mon époux me l'a dit mille fois. L'enfant ne peut porter la peine d'un fait, dont il n'est point coupable; & si quelqu'un doit en rougir, ce sont ceux de qui il tient l'être.

Puisque vous me connoissez, Madame, dit *Tom*, en laissant échaper un soupir, il faut donc vous instruire du reste de mes infortunes....

Il lui raconta alors toutes les circonstances de son histoire; mais sans parler de sa *Sophie*, sans même prononcer son nom.

Madame *Miller* en fut fort attendrie, & commençoit à mettre au jour des réflexions, qui probablement n'eussent pas été courtes, lorsque *Tom* voyant approcher l'heure où *Mylady Bellaſton* devoit arriver, dit à la bonne femme, en se levant, qu'il attendoit une visite de la même Dame qui étoit déjà venue dans la maison, mais que cette visite seroit la dernière, & qu'il en donnoit sa parole.

L'Hôteſſe eut d'abord quelque peine à se rendre. Elle céda pourtant aux protestations de *Jones*, qui lui jura cent fois, que c'étoit une femme de grande condition, & qu'il ne s'agissoit entre eux que d'affaires très-innocentes.

Il se hâta de monter dans sa chambre, où depuis neuf heures jusqu'à minuit il attendit très-vainement *Mylady Bellaſton*.

CHAPITRE

C H A P I T R E V.

Scène intéressante.

ON se souvient, ou l'on a oublié, que *Tom* avoit peu dormi la nuit précédente. Il est pourtant bon de le sçavoir, pour ne pas être étonné de le trouver encore au lit à onze heures du matin. Il est vrai, que le rendez-vous manqué de *Lady Bellafton*, que l'inquiétude que lui causoit *Sophie*, que la compassion qu'il avoit conçue pour la petite *Nancy*, l'avoient assez occupé pendant la première partie de la nuit, pour écarter le sommeil de ses yeux ; mais la nature, toujours attentive à réclamer ses droits, s'en étoit si bien ressaisie, que *Jones* eût peut-être encore dormi longtemps, si des cris douloureux qui frapperent tout-à-coup son oreille, ne l'eussent pas réveillé en sursaut.

Il fit monter *Partridge*, & lui de manda ce que signifioit le bruit qu'il entendoit en bas ?

Hélas ! Monsieur, lui dit le Pédagogue, c'est *Miss Nancy*, qui a des foiblesses réitérées ; c'est sa mere & sa sœur qui crient, & se lamentent autour d'elle !....

Une ombre de tristesse, qui se répandit tout-à-coup sur le visage de *Jones*, frappa *Partridge*, qui crut la dissiper, en ajoutant d'un air lourdement malin, que l'accident.

Tome II.

E

arrivé à *Nancy* (suivant ce qu'il avoit appris de la Servante) n'avoit en soi rien d'absolument extraordinaire. Elle a voulu, dit-il, en sçavoir autant que sa mere : Eh bien, c'est un enfant de plus pour l'Hôpital ; & voilà tout.... Pour Dieu ! lui dit *Tom* en colére, finis tes imbécilles railleries. Faut-il que le malheur d'autrui, soit toujours l'objet de ta joie ? Cours au plutôt chez Madame *Miller*, demande si je puis la voir.... Mais non, demeure : tu vas faire encore quelque bêtise ; j'irai moi-même.

Tom se hâta de s'habiller, & de descendre. Madame *Miller* étoit dans une chambre du fond, avec ses deux filles : on l'introduisit dans la salle à manger, d'où il envoya offrir ses services à cette bonne femme, au cas qu'ils pussent lui être utiles en cette occasion.

A ces mots, que l'Hôteffe avoit entendus, elle accourt à lui, toute en larmes : Ah, M. *Jones* ! lui dit-elle, vous êtes sûrement le meilleur des hommes. Mille & million de graces, pour les offres que vous me faites ; mais hélas ! rien ne peut maintenant sauver ma fille... O mon enfant ! ô mon cher enfant !.... C'en est fait, M. *Jones*... *Nancy* est perdue pour jamais !...

Madame *Miller* apprit alors à notre Héros, que M. *Nightingale*, après avoir séduit sa fille, & l'avoir mise dans un état qui n'étoit plus douteux, l'avoit abandonnée à toute l'horreur de son sort, en quittant tout-à-coup la maison. Voyez, Monsieur ! s'é-

99

cria alors Madame Miller, jugez par cette lettre, s'il fut jamais de monstres plus odieux que lui.

LETTRE DE M. NIGHTINGALE.

CHERE NANCY,

Comme il ne m'est pas possible de vous faire part d'une nouvelle aussi cruelle pour moi, que pour vous-même, je prends le parti de vous apprendre que mon pere exige de mon obéissance que je fasse ma cour à une jeune & très-riche héritiere, qu'il m'a choisie pour.... Ce mot affreux me coûte trop à écrire ; & vous sentez sans doute combien un sacrifice, qui m'arrache des bras de tout ce que j'aime, doit coûter à mon cœur ! La tendresse qu'a pour vous votre mere, doit vous encourager à lui confier les tristes conséquences de notre union, que l'on peut aisément tenir secretes, & dont je m'engage de payer abondamment tous les frais. Je souhaite que vous ayez moins à souffrir de cet événement, que je n'en ai souffert moi-même. Rappelez toute votre vertu, employez tout votre courage, pour soutenir un coup aussi sensible pour tous deux, pour pardonner à un amant, pour oublier un malheureux, que la certitude de sa ruine a pu seule obliger à vous écrire cette lettre. Oubliez-moi de grace, c'est-à-dire, en qualité d'Amant : mais, comptez toujours sur la vive & sincere amitié du fidèle & infortuné

NIGHTINGALE.

E 2

Jones, après cette lecture, resta quelques instans muet. Je ne puis vous exprimer, Madame, dit-il enfin à la mere affligée, combien je me sens indigné ! Souffrez, pourtant, que je vous prie de vous conformer en un point, à l'avis de celui qui vous offense : songez à la réputation de votre fille... Elle est perdue, Monsieur ! Elle est perdue, ainsi que sa réputation, s'écria Madame *Miller* : la chambre étoit pleine de monde au moment que la pauvre *Nancy* a reçu cette nouvelle ; un évanouissement, qui a suivi cette affreuse lecture, a rendu sa honte publique. Mais ce malheur, tout horrible qu'il est, n'est pas encore celui qui dans cet instant m'épouvante le plus. Je perdrai ma fille, Monsieur ! La pauvre infortunée a déjà deux fois attenté à sa vie ; nous l'avons en vain arrêtée ; elle a juré de ne point survivre à son malheur. Hélas, je penserois comme elle.... O mon enfant ! Tel est donc le fruit de tant de soins ? ... Barbare *Nightingale*, tu nous as tous perdus !..

Jones, les yeux baignés de larmes, partageoit & soulageoit, sans doute, mieux la douleur de cette bonne mere, que n'eût peut-être fait un autre, en s'épuisant en insipides verbiages.

Ah, dit Madame *Miller*, j'ai éprouvé, j'éprouve encore toute la bonté de votre cœur : mais ce que le mien doit sentir, est au delà de vos idées !... la plus aimable, la plus douce, la plus soumise, la plus tendre des filles, ... ô, ma chere *Nancy* ! je

r'aimois trop : tu réunissois tous mes vœux. Aveugle que j'étois , dans mon espoir : c'est ta beauté qui cause ta ruine ! je voyois sans crainte , & même avec plaisir , les attentions de son ravisseur : je ne lui soupçonnois que des vues légitimes ; j'étois assez vaine pour espérer. . . . Que dis-je , ne m'en a-t-il pas mille fois flattée ? même en votre présence , Monsieur , n'a-t-il pas nourri & fortifié ces espérances , par le langage de l'amour le plus pur & le plus désintéressé ? si ses ruses ont eu sur moi quelque pouvoir , que n'ont-elles pas dû opérer sur un enfant , dont la candeur & l'innocence font tout le caractère ? . . .

A ces mots la petite *Betsy* accourut dans la chambre , en criant , maman ! maman , venez donc secourir ma sœur ! . . . nous ne pouvons plus la tenir.

Madame *Miller* ordonna à *Betsy* de demeurer quelques instans avec M. *Jones* , & courut à sa fille aînée , en s'écriant du ton le plus pathétique , juste Ciel ! conserve-moi du moins celle-ci.

Tom , quoique vivement affligé lui-même , fit tous ses efforts pour consoler la petite fille , qui se désespéroit de la maladie de sa sœur.

Madame *Miller* , en rapportant à son retour de meilleures nouvelles de *Nancy* , qu'elle avoit laissée un peu plus tranquille , se souvint qu'elle avoit dès la veille prié *Jones* à déjeuner , & lui en fit des excuses.

J'espere , Madame , lui dit-il , goûter

bientôt un plaisir plus flatteur pour moi , que celui dont vous daignez vous souvenir ; & c'est en vous rendant service , ainsi qu'à votre fille , que je cours le chercher. Quel que soit le succès de mon entreprise , comptez du moins sur tout mon zèle. Ou je me trompe fort , ou malgré tout ce qui vous afflige , *M. Nightingale* n'est ni sans remords ni sans amour pour votre fille. Si je trouve ces sentimens dans son cœur , j'ose encore me flatter que tout n'est pas désespéré. Employez tous vos soins pour calmer *Nancy* , & pour vous consoler vous-même. Je cours chez *M. Nightingale* ; & peut-être le Ciel daignera seconder mes vœux.

C H A P I T R E V I.

Entrvue de Mrs JONES & NIGHTINGALE.

IL en est du bien , cômme du mal que nous faisons à autrui , il retombe presque toujours sur nous. Si l'homme généreux jouit de ses propres bienfaits , presque autant que celui qui les reçoit , je crois qu'il est peu de caractères assez complètement diaboliques pour faire le mal , sans en ressentir également quelques remords.

M. Nightingale n'étoit pourtant pas de cette dernière classe. *Tom* le trouva près de son feu , triste & rêvant profondément à la situation douloureuse où il supposoit vraisemblablement qu'étoit alors la pauvre

Nancy. Dès qu'il aperçut son ami, il volla dans ses bras. Vous arrivez fort à propos, lui dit-il, je ne fus jamais plus mélancolique.

J'en suis fâché, lui dit *Jones* ; ma présence n'est point capable de vous égayer : je crains même d'ajouter encore à vos ennuis. Quoi qu'il en soit, je ne puis vous flatter. Apprenez donc qu'une famille entière, dont vous avez causé la perte, est l'objet qui m'amène ici.

La pâleur de *M. Nightingale*, à ce premier début de *Tom*, ayant convaincu ce dernier que ses conjectures n'étoient pas absolument fausses, lui inspira toute la confiance & la chaleur nécessaires pour peindre le tableau déplorable des faits dont il venoit d'être témoin.

Nightingale, quoiqu'ému, quoique percé de plus d'un trait douloureux, l'écouta sans l'interrompre.

Dès que *M. Jones* eut fini..... ce que j'entends, ô mon ami ! lui dit *Nightingale*, me déchire le cœur. Quoi, le malheur a voulu que le secret de ma Lettre ait été public ? pauvre *Nancy* ! sa réputation auroit du moins été sauvée ; cet accident n'eût pas été connu ; elle n'en eût pas été moins aimable. Supposons même qu'un époux un jour en eût eu connoissance, son propre intérêt l'eût sans doute obligé de se taire.

Mon ami, lui dit *Jones*, soyons sincères ; vous connoissez mieux *Nancy*. Son cœur est tellement à vous, vous l'avez séduite au point, que la perte de son hon-

neur est peut-être le moindre objet de ses regrets. C'est vous qu'elle regrette, c'est votre trahison seule qui fait périr en un jour, & votre amante & sa famille.

Ma trahison ? s'écria *Nightingale* : Non, mon ami, elle a toujours & mon estime & ma tendresse ! mon épouse, duffe être *Venus* même, ne les possedera jamais au même point.

En ce cas, lui dit *Jones*, comment est-il possible que vous l'abandonniez ?

Hélas ! comment faire autrement ? répondit l'autre. Demandez-le à *Nancy*, repartit *Jones*, avec fermeté. Dans l'état où vous l'avez mise, elle seule peut vous donner un bon conseil. Son intérêt, plus que le vôtre, doit maintenant régler votre conduite. Si c'est mon avis que vous demandez, s'écria *Tom*, remplissez son espoir & celui de sa famille : que dis-je ? remplissez le mien propre ; je vous avoue sincèrement, que vous l'aviez fait naître, dès les premiers instans que je vous vis près de *Nancy*. Pardon si je présume assez de votre amitié, pour ne vous point cacher tout ce que la pitié m'inspire en faveur de ces pauvres infortunées. Mais, j'en appelle à votre propre cœur : qu'il juge si votre langage apprêté a pu tromper, non-seulement *Nancy*, mais encore sa mere même. Rendez-vous justice sur cet article : je laisse à votre probité le soin de vous indiquer vos devoirs.

Je vous entends, dit en soupirant *Nightingale*, & je vous dirai plus... j'ai promis

positivement ; je le crains du moins autant que je le crois.

Vous avez promis, lui dit *Jones* ? & vous hésiteriez encore !

Mettez-vous en ma place , répondit l'autre : je vous connois homme d'honneur , incapable , en me conseillant , d'en trahir les Loix. . . . Indépendamment de toute autre considération , après ce secret divulgué , puis-je , sans honte , épouser cette fille ?

Eh pourquoi non ? répliqua *Tom* , si le véritable honneur , qui au fond n'est que la bonté même , vous le dit & l'exige ? . . . mais puisque vous m'opposez ce scrupule , permettez que je l'examine.

Pouvez-vous , sans blesser ce même honneur , vous sentir coupable d'avoir , sous de fausses promesses , perdu cette jeune personne ? de lui avoir , en abusant de sa crédulité , ravi son innocence ? Pouvez-vous , avec honneur , vous sentir , vous connoître , vous avouer malgré vous-même , l'artisan volontaire de l'opprobre & de la destruction d'un Etre humain ? Pouvez-vous , avec honneur , enlever la réputation , la paix , la vie même , peut-être plus encore , à cette aimable créature ? l'honneur se rappellerait-il , sans frémir , qu'elle est jeune , sans art & sans défense ? que c'est elle qui vous aimoit , qui ne respiroit que par vous , qui eût péri cent fois pour vous , qui sans doute eût cru faire un crime en vous soupçonnant un instant ? & qui croyoit se rendre plus aimable encore , en sacrifiant tout à

l'objet de sa tendresse ? ... L'honneur, dis-je , peut-il réfléchir plus d'un instant sur de pareils objets ?

Votre raisonnement est juste, répondit *Nightingale* : j'adopte tous vos sentimens. Mais connoissez-vous bien le monde ? Après l'éclat d'un tel événement , oserois-je avouer mon Epouse ? Oserois-je encore me montrer ?

Qu'entens-je ! Ah , rougissez , rougissez , s'écria *Jones* , d'une telle foiblesse. L'instant où vous avez juré de l'épouser , en a fait votre femme : On peut accuser sa prudence , mais non pas sa vertu. Eh , qu'est-ce que ce monde , que vous semblez tant redouter ? Un tas de débauchés , de gens sans principes & sans mœurs , de fots , & de faux importants ? Pardon , si je m'échape : cette mauvaise honte naît d'une fausse modestie , ombre éternelle du faux honneur... quiconque a des notions du véritable , ne pourra que vous approuver. Mais , dussions-nous supposer le contraire : votre cœur , mon ami , ce cœur , que je connois juste & sensible , pourra-t'il manquer de s'en applaudir ? Ce sentiment pur & délicieux , qu'inspire toujours une action noble , juste & généreuse , n'est-il pas plus satisfaisant pour lui , que les louanges mal acquises de ce monde que vous respectez tant ? ... Pesez l'alternative ; jetez , de bonne foi , les yeux sur ces deux différens tableaux : Voyez , d'un côté cette infortunée , cette tendre & crédule amante , expirant dans les bras d'une mere ! enten-

dez son dernier soupir prononcer encore votre nom ! Ecoutez-la plaindre son sort, sans accuser la cruauté de celui qui le cause ! Peignez-vous sa famille désespérée, détestant l'Auteur de sa perte, & périssant du même coup dont vous avez frappé votre victime. Jetez enfin les yeux sur votre malheureux enfant, sans secours, sans nom, sans état, sans appui, expirant dans l'opprobre, ou languissant dans la misère ! ramenez alors vos regards sur vous-même, voyez, en vous, l'unique auteur de cette affreuse Tragédie, & réfléchissez un instant.

Regardez-vous, de l'autre part, dissipant d'un seul mot ces horreurs, rendant la vie à tant de malheureux.... Goutez la joie, jouissez des transports de cette jeune & tendre amante, volant, ou plutôt se précipitant dans vos bras; voyez le sang colorer de nouveau ses joues pâles & livides; le feu de l'amour ranimer ses yeux presque éteints par les pleurs, & la reconnoissance exprimer toute l'ardeur & la vivacité de ses sentimens. Regardez, plus loin, sa respectable mere, passant tout-à-coup de l'abyme du malheur au comble de la félicité, ne plus voir en vous que le Dieu tutélaire & le libérateur de sa famille. Quel bonheur ! quel plaisir, ô mon ami ! de faire tant d'heureux, en un instant.

Telle est, mon cher *Nightingale*, telle est l'alternative, tels sont les deux tableaux que je recommande à votre attention.... je ne connois plus mon ami, ou son choix sera bientôt fait.

E 6

Ah! ne méconnois point ton ami, s'écria *Nightingale*! mon cœur, pour être brisé, n'attendoit pas les traits vainqueurs de ton éloquence : la pitié le pressoit, lui parloit déjà pour *Nancy*; & plut au Ciel que je n'eusse point à me reprocher le malheur dont elle gémit!... croyez-moi, *M. Jones*, j'ai long-tems combattu, j'ai long-tems lutté contre moi-même, avant de pouvoir me résoudre à tracer cette lettre fatale, qui cause aujourd'hui tant de maux. Si mon cœur seul étoit à consulter, *Nancy* seroit demain ma femme. Je le voudrois, j'en atteste le Ciel! mais, puis-je imaginer, imaginez-vous bien vous-même, que j'obtienne jamais l'aveu d'un pere tel que le mien? d'un pere qui s'est engagé d'un autre côté; & qui, dès demain, doit me présenter à la riche héritiere qu'il me destine?

Je ne connois pas votre pere, répondit *Jones*: mais, si j'étois assez heureux pour le persuader, promettez-vous de rendre la vie à *Nancy*, & à sa mere?

De toute mon ame! répondit *Nightingale*, avec autant d'ardeur que je recherche ma propre félicité... Puis-je espérer de la trouver ailleurs?... Ah si *Nancy* connoissoit mes remords, les pleurs que j'ai versés, tout ce que j'ai souffert depuis hier, je crois qu'elle en auroit pitié. L'amour jamais ne m'a bien parlé que pour elle : l'honneur seul, ou plutôt son phantôme, combattoit contre lui. O mon ami, vous l'avez terrassé; & je me sens digne de vous. S'il est possi-

ble que mon pere consente à mes vœux ; je suis le plus heureux des hommes.

Eh bien, je l'entreprends, lui dit *Tom*. Mais quelque face que je puisse donner à cette affaire, n'allez pourtant pas vous fâcher contre moi. Votre pere, & vous en conviendrez, n'eût sans doute pas tardé à sçavoir de quoi il s'agit : les aventures de ce genre font des progrès rapides dans le monde, vous l'avez déjà trop malheureusement éprouvé. D'ailleurs, si nous ne prevenons pas au plutôt les accidens qui peuvent arriver, & que j'ai tout lieu de craindre, vous vous verriez, avant qu'il soit deux jours, la fable & l'horreur du Public. Laissez-moi donc agir. S'il est quelque ombre d'humanité dans le cœur de votre pere, il sera sensible à ce que je lui prépare : indiquez-moi seulement sa demeure, je ne perdrai pas un moment. Quant à vous, mon ami, hâtez-vous, si vous l'aimez, de voler chez *Nancy* ; allez fermer le tombeau déjà ouvert pour elle. Le spectacle qui vous attend dans cette maison de douleur, vous prouvera que je ne vous ai rien exagéré.

Nightingale consentit à tout. Il donna l'adresse de son pere à *Tom*, en lui marquant combien il avoit lieu de craindre que ses efforts ne fussent infructueux auprès d'un homme aussi avare que ferme dans ses volontés..... attendez, dit-il tout-à-coup à *Jones*. . . . si vous lui disiez que je suis déjà marié, il se rendroit peut-être plus traitable ? Voyez, éprouvez ce moyen extrême : j'aime assez

Nancy pour le hasarder, quel qu'en puisse être le succès.

Jones approuva l'idée de son ami, & partit pour chercher le vieux *Crésus*, tandis que *Nightingale* alloit rendre la vie à son Amante.

CHAPITRE VII.

Entrevue de JONES & du pere de Monsieur NIGHTINGALE. Arrivée d'un nouveau personnage.

LE pere de M. *Nightingale*, après avoir jadis fait sa fortune dans le commerce, avoit quitté la marchandise, & ne commerçoit depuis long-tems qu'en argent, celle de toutes les denrées dont il connoissoit mieux les avantages & qu'il sçavoit toujours employer utilement pour lui-même, soit au service du Public, ou à celui des particuliers. Cet homme, en un mot, n'étoit qu'argent, ne connoissoit qu'argent, n'entendoit, ne voyoit, & ne révoit qu'argent : Philosophe d'ailleurs, & qui maître de ses passions,

*Avoit sçu réunir dans le fond de sa caisse,
Ses craintes, ses desirs, ses vœux, & sa tendresse.*

La fortune, dans son quart-d'heure le plus fantasque, n'eût pu je crois choisir en notre

ami *Jones*, un Ambassadeur moins propre à traiter avec un pareil personnage.

Aussi, Dieu sçait comme *Tom* fut reçu, lorsqu'après un assez long préambule, il eut appris au bon homme que son fils étoit marié à *Miss Nancy Miller* !

Le détail de cette scène, qui fut très-longue, ne me paroît pourtant pas assez intéressant pour être rapporté, sur-tout dans les circonstances présentes, où nous avons bien mieux à faire : les propos, les emportemens, les menaces d'un pere aussi dur qu'avare, & qui se voit trompé dans ses espérances, sont très-aisés à presumer.

La tempête étoit au plus haut point, lorsque le frere du fougueux vieillard arriva dans son Cabinet.

Ces deux gens, quoique parens si proches, étoient de caracteres absolument opposés. Le frere arrivant, avoit aussi été élevé dans le commerce : mais il ne s'étoit pas plutôôt vu un fond de 6000 livres sterlin, que renonçant à tout autre espoir de fortune, il s'étoit retiré à la campagne, où depuis vingt-cinq ans il vivoit heureux avec une épouse fort enjouée, qui tenoit tout de lui.

Il n'avoit qu'une fille, enfant gâté à tous égards ; & qui, pour ne pas quitter ses parens, avoit depuis peu refusé un établissement considérable.

La jeune personne que *M. Nightingale* pere avoit destinée à son fils, étoit du voisinage de son frere, & très-liée avec sa

niece. C'étoit même à propos du mariage projeté, que *Nightingale* frere, étoit venu en ville, non pas pour en hâter l'accomplissement, mais pour le rompre s'il étoit possible, attendu les nombreuses imperfections tant corporelles que spirituelles de la future.

Il fut charmé d'apprendre le mariage de son neveu avec *Nancy*, qu'il connoissoit ; & lorsque son frere eut bien purgé sa bile, sur ce chapitre, il lui parla ainsi.

Si vous étiez un peu plus de sang froid, mon frere, je vous demanderois si c'est pour l'amour de lui-même, ou pour l'amour de vous seul, que vous aimez aujourd'hui votre fils ? Vous me répondriez, du moins je le suppose, que c'est pour l'amour de lui-même ; que c'est son bonheur seul que vous cherchez, dans l'alliance proposée.

Mais, mon frere, les règles de bonheur que nous prescrivons si volontiers aux autres, m'ont toujours parues fort absurdes ; & la puissance de quiconque insiste sur un point si délicat, n'offrit jamais rien à mes yeux que d'injuste, & de tyrannique. C'est une erreur vulgaire, je le sçais : mais ce n'est pas moins une erreur. Et si son absurdité est sensible, c'est sur-tout lorsqu'il s'agit du mariage, dont la félicité est attachée à l'affection subsistante entre les parties.

J'ai donc toujours pensé, que le choix des parens dans ces sortes d'ocasions, étoit d'autant moins raisonnable, que rien ne peut commander à l'amour ; que cette pas-

sion, soit par elle-même, soit par la perversité de notre nature, hait tellement tout ce qui tend à la contrainte, que souvent la persuasion même a suffi pour la révolter.

Je conviens, cependant, que les parens, dussent-ils n'être pas bien sages, sont faits pour être consultés ; qu'ils peuvent même, en certains cas, refuser leur consentement. Votre fils, à cet égard, est par conséquent coupable envers vous. Mais procédons de bonne foi, mon frere : n'y avez-vous pas vous-même un peu contribué ? N'avez-vous point, par de fréquens propos sur ce sujet, laissé entrevoir à votre fils une certitude morale de vos refus, au cas que la fortune d'une épouse ne quadrât pas tout-à-fait avec vos idées ? N'est-ce peut-être pas ce motif seul, qui allume aujourd'hui votre colere ? & si votre fils a péché dans un seul point, contre ce qu'il vous doit, n'auriez-vous pas en même tems excédé les bornes de l'autorité paternelle, en lui choisissant, en lui marchandant une épouse qu'il ne connoît pas, que vous ne connoissez pas vous-même, & que vous rougiriez d'avoir choisie, si la moindre partie de ce que je sçais d'elle vous étoit révélée.

J'avoue pourtant toujours, que votre fils a commis une faute ; mais cette faute n'est assurément pas impardonnable. Il a' agi sans votre consentement, dans une matiere où il devoit le demander : mais c'est aussi dans une matiere où lui seul étoit principalement

intéressé. Vous ne me nierez pas , du moins , que l'intérêt en cette occasion ne réglât tout seul vos idées : mais si malheureusement il n'a point pensé de même , s'il s'est trompé dans les notions du vrai bonheur , prétendez-vous , mon frere , au cas que votre fils vous soit bien cher , le rendre encore plus malheureux ? Voulez-vous aggraver les tristes conséquences de son engagement , & réaliser des malheurs qui n'arriveront peut-être pas , s'il trouve un pere en vous ? Voulez-vous , en un mot , parce que vous n'avez pu le rendre aussi riche que vous le desiriez , employer tout votre pouvoir pour le plonger dans la misere ?

L'antiquité nous garantit bien des miracles. *Orphée* & *Amphion* ont rendu sensibles des Etres absolument inanimés : rien de plus étonnant ! mais , ni l'Histoire ni la Fable , n'ont osé hasarder le moindre exemple d'un avaro attendri par la force ou par le pathétique du raisonnement.

M. *Nightingale* pere , au lieu de répondre directement au discours de son frere , se contenta de lui dire , qu'ils n'avoient jamais été de même avis sur l'éducation des enfans. Je voudrois , ajouta-t-il , que vous ne vous fussiez mêlé que de celle de votre fille , sans vous être ingéré de vouloir élever mon fils , qui n'a pu , je crois , que très-peu profiter de vos préceptes , encore moins de vos exemples.

Il est vrai que le jeune *Nightingale* , qui étoit le filleul de son oncle , avoit beaucoup

plus vécu avec lui qu'avec son pere. Aussi l'oncle l'aimoit presqu'autant que sa propre fille.

Tom étoit enchanté de ce bon-homme , & lorsqu'ils s'apperçurent que rien ne pouvoit abattre l'entêtement de ce vieillard , *Jones* emmena l'oncle , qui vouloit voir son neveu , chez Madame *Miller*.

CHAPITRE VIII.

Evénemens surprénans.

JONES, en rentrant chez lui , trouva la face des choses absolument changée. La mere , les deux filles & le jeune *Nightingale* , étoient à table , soupant ensemble ; & l'oncle , déjà connu dans la maison , y entra sans cérémonie.

Il embrassa *Miss Nancy* en qualité de niece , & complimenta son neveu , avec autant de plaisir que s'il eût épousé son égale.

Son arrivée avoit fait pâlir *Nancy* & son prétendu mari , & tous les deux étoient fort embarassés de leur contenance. Mais Madame *Miller* , qui avoit cherché l'occasion de passer dans une chambre à côté , ayant fait appeller *Tom* , le surprit fort , lorsque se jettant à ses pieds , cette bonne femme toute en larmes le nomma cent fois le protecteur de sa famille ; & lui apprit que M. *Nightingale* , dès le lendemain matin , prétendoit épouser sa fille.

Cette nouvelle transporta *Jones* de la joie la plus pure. Il eut peine à mettre des bornes à la tendre reconnoissance de son Hôteſſe, qu'il ramena enfin dans la ſalle à manger, où tout ſe paſſoit au gré de leurs deſirs.

Trois heures s'écoulerent rapidement dans cette aimable & petite Aſſemblée, pendant leſquelles l'oncle, zélé Partisan de la bouteille, avoit ſi ſouvent bû à la ſanté des jeunes Epoux, que le neveu ſ'en ſentoit un peu lui même. Auſſi, n'eſt-ce qu'à une effuſion de cœur, un peu bachique, que nous pouvons attribuer la fantaiſie qui prit tout-à-coup à ce jeune homme de faire monter ſon Oncle dans ſon ancien appartement, pour lui apprendre qu'il n'y avoit encore rien de réel dans ſon prétendu mariage, que ce qui s'étoit déjà paſſé entre *Nancy* & lui.

Comment ! s'écria le vieillard, tu n'eſ pas en effet marié ?.. Viens mon ami, que je t'embrasse ! Ceci me comble de plaisir. Si la faute eût été faite, je t'euffe protégé, je t'euffe aidé de toute ma puissance : mais je te trouve libre encore, ouvre les yeux ſur ta ſotiſe, & répens-toi.

Qu'entens-je, lui dit *Nightingale* : mon honneur n'eſt-il pas engagé ? Quelle différence trouvez-vous donc... Bon ! répliqua l'Oncle, l'honneur ? belle chimère ! il eſt de l'invention des hommes : on le définit comme on veut. En trouveras-tu moins un parti conſidérable ? Il s'agit, parbleu, bien d'honneur ici !

Pardon, Monsieur, lui dit le neveu, mais je pense autrement. Non-seulement l'honneur, mais le devoir, mais l'humanité même exige que je remplisse mes engagements. Non, mon Oncle, je l'ai promis, & je veux l'épouser... Vous le voulez, Monsieur? s'écria l'Oncle: ce mot a droit de me surprendre. S'il s'adressoit à votre pere, à la bonne heure, à peine a-t-il mérité que vous le connussiez: mais moi, qui fus tout ce qu'il devoit être, moi qui fus toujours votre ami, je ne le conçois pas! Quelles impressions avez-vous donc prises, depuis que vous m'avez quitté?... Ma fille, que j'ai élevée, ainsi que vous, comme une tendre amie, osa-t-elle jamais se refuser à mes conseils?

Vous ne lui en donnâtes probablement jamais en pareil cas, répondit *Nightingale*; j'ai peine à croire, que vos ordres mêmes, pussent lui faire sacrifier l'objet de ses inclinations.

N'insultez point ma fille! s'écria vivement l'Oncle, n'insultez pas *Henriette*! Son éducation me répond de sa soumission aveugle à toutes mes volontés. En lui laissant faire les fiennes, je l'ai habituée à ne jamais me résister.

Je n'ai pas prétendu, dit *Nightingale*, insulter ma cousine, que j'estime autant que j'honore. Mais je suis convaincu, que vous ne lui donnerez jamais un ordre aussi sévère que l'est celui que je reçois de vous.... Mais, de grace, mon cher Oncle, retour-

nons à table : la compagnie doit s'étonner- & s'ennuyer de notre absence. Permettez, que je vous supplie même, de ne rien dire qui puisse attrister la pauvre *Nancy*, ou sa mère.

J'y consens, répondit l'Oncle, mais à une condition : c'est que vous viendrez me reconduire chez moi, pour que nous puissions jaser encore quelques instans en liberté sur cette affaire. Je voudrois, je l'avoue, malgré la stupide obstination de mon frere, (qui se croit pourtant un très-habile homme!) préserver ma famille, de tout établissement peu avantageux.

Nightingale, qui connoissoit son Oncle pour une tête aussi difficile à mener que celle de son pere, lui promit tout ce qu'il voulut, & le ramena dans la salle.

C H A P I T R E IX.

Conclusion de ce Livre.

ON n'y étoit pas tout-à-fait tranquille : les cris de l'Oncle avoient été entendus, & quoiqu'on n'eût rien pu recueillir de ce véhément Dialogue, il n'avoit pas moins jetté la terreur dans l'ame de *Nancy*, de sa mere & de notre Héros même.

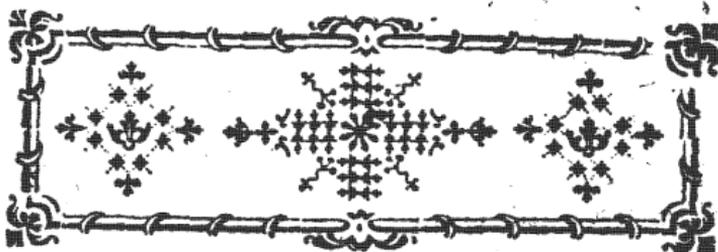
Lorsque la Compagnie fut rassemblée, l'altération de toutes les physionomies devint visible ; la gaieté n'osa plus se montrer qu'avec un air contraint.

On quitta la table, une demi-heure après, & l'Oncle emmena son neveu, qui assura *Nancy*, qu'il reviendrait de grand matin pour remplir ses promesses.

Tom, quoique le moins intéressé dans l'aventure, fut celui qui en craignit le plus les suites. Tandis qu'il délibérait, s'il étoit à propos de dévoiler ses craintes à la petite famille, la servante de la maison vint l'avertir qu'une Dame le demandoit avec empressement... Il se hâta d'y courir : c'étoit Madame *Honora*, qui lui apportoit de si terribles nouvelles de *Sophie*, que *Tom*, oubliant tout-à-coup l'intérêt qu'il prenoit aux inquiétudes de ses Hôteses, ne pensa plus qu'à ses propres malheurs, & se livra tout entier aux plus cruelles réflexions.

Mais le Lecteur ne peut être instruit de ces événemens, qu'après le recit de ce qui les a précédés & produits. Ce sera le sujet du Livre suivant.

Fin du quatorzieme Livre.



L'ENFANT TROUVÉ.



LIVRE QUINZIEME.

*Dans lequel le progrès de l'Histoire n'est que
d'environ deux jours.*

CHAPITRE PREMIER.

Noir complot contre SOPHIE.

QUAND les Enfans sont à rien faire, disoit un vieux Gentil-homme de ma connoissance, on peut gager qu'ils font du mal. Je ne veux point étendre cette maxime jusques sur les femmes en général : mais on me passera peut-être, que lorsque la jalousie & la rage sont au dehors insensibles chez elles, on peut tout attendre & tout craindre de ce que ces passions opèrent dans le fond de leur ame.

Lady Bellafton, va nous en fournir un exemple. Sa haine, pour *Sophie*, étoit au comble ;

comble ; elle l'accabloit de caresses , en attendant l'occasion de se défaire d'une rivale qui croisoit ou détruisoit à chaque instant ses plus flatteuses espérances.

Nousn avos dit , qu'un jeune Cavalier avoit aidé *Sophie* à sortir de la Comédie , le jour qu'elle y avoit eu tant de peur.

Lord Fellamar (car telle étoit sa qualité) avoit déjà vu *Sophie* chez sa tante , & en étoit devenu éperdument amoureux. Il n'avoit pas manqué , dès le lendemain de l'aventure de la Comédie , de venir sçavoir des nouvelles de la santé de *Miss Western* , & de faire éclater , dans une longue visite , tout l'intérêt que son cœur y paroissoit prendre.

Lady Bellafton , crut le jeune *Lord* très-propre à remplir ses desseins. Dès le jour même , elle devint sa confidente , & le trouva si amoureux , qu'elle en espéra tout.

Fellamar , informé de la naissance & des grands biens de *Miss Western* , ne tarda pas à parler mariage. C'est où *Lady Bellafton* l'attendoit.

Je vous répondrois bien , lui dit-elle (avec nu air apprêté , & jouant l'embarras) du consentement de son pere : l'honneur d'une telle alliance ne pourroit que le flatter infiniment. Mais , je prévois un obstacle invincible , dont je rougis de vous instruire. Vous avez un rival , *Mylord* ! & un rival , qui quoiqu'indigne d'être nommé , n'en est pourtant pas moins à craindre..... Ah , Madame ! s'écria le *Lord Fellamar* , vous me

glacez le cœur : vous venez de m'anéantir.

Fi donc ! *Mylord*, lui dit la Dame, j'imaginois au contraire vous enflâmer, vous voir tonner contre un odieux rival, & n'avoir rien de plus pressé que de me demander son nom ?.... & vous prétendez être amoureux !

Si je le suis ! s'écria-t-il.... oui, je le suis, Madame, au point de tout entreprendre pour posséder votre aimable parente. Parlez ; parlez, de grace ! quel est donc cet heureux mortel ?

C'est.... j'en rougis encore un coup pour elle, & pour mon sexe entier !.... c'est un misérable, un bâtard, un enfant trouvé, un faquin en un mot, plus misérable que le dernier de vos Laquais.

O Ciel ! s'écria-t-il, en frémissant, se peut-il qu'une jeune personne, douée de tant de charmes, puisse avoir le cœur aussi bas ?.... Hélas, *Mylord*, répondit-elle, voilà ce que produit une éducation de Campagne !.... c'est le poison des jeunes filles ; c'est-là que le cœur se nourrit d'un amour ridicule, qu'on se farcit la tête d'un fatras d'idées si romanesques, que la meilleure Compagnie de Londres, & le cours d'un hyver entier, suffit à peine pour les déraciner.

En vérité ; Madame, répliqua *Fellamar*, votre parente est d'un prix trop précieux à mes yeux, pour la laisser dans un aveuglement si déplorable ; & sa perte ne sçauroit être trop tôt prévenue.

Hélas, *Mylord*, dit la bonne Dame,

comment la prévenir ? Tout le pouvoir de la famille a fait jusqu'aujourd'hui de vains efforts : quelque charme , je crois , s'en mêle ; la pauvre *Sophie* ne respire qu'après l'instant de sa ruine. Et pour vous ouvrir tout mon cœur , je tremble à chaque instant , d'apprendre sa fuite avec ce malheureux !

Ce que j'entends , Madame , excite ma compassion bien plus que mon mépris , & ne fait qu'ajouter à mes sentimens pour votre cousine. On pourroit trouver des moyens.... on pourroit prévenir la perte d'un si rare trésor..... Madame ne lui a-t-elle pas déjà parlé raison sur ce sujet ?

Raison ! s'écria *Lady Bellaston* , en éclatant de rire , connoissez-vous assez peu les femmes pour imaginer que la raison puisse rien contre leur penchant ? Le tems , *Mylord* , le tems est le seul médecin qui puisse les guérir : mais je sçais qu'il est peu du goût de *Sophie* ; & c'est ce qui trouble mes terreurs..... chaque instant les augmente ; & je commence à croire que la violence.....

Que faut-il faire ? s'écria *Mylord* ; quels moyens peut-on employer ? il n'en est point que je ne tente.... O *Mylady* ! dans l'espoir de la posséder , est-il rien que je n'entreprene ?....

En vérité , je ne sçai que vous dire , répondit la Dame..... attendez ? je m'y perds.... ma foi , je n'y vois goutte.... si l'on veut la sauver , il en est tems , il faut agir.... & comme je vous le disois tout-à-

L'heure, la violence est absolument nécessaire.... j'entrevois un moyen désagréable pourtant, & dont je suis presque effrayée moi-même!.... il demande bien de la tête, je vous en avertis.

Je ne crois pas, Madame, lui dit-il, être suspect du côté du courage : il faudroit, d'ailleurs, que j'en eusse bien peu, pour reculer en cette occasion.

Ah, *Mylord*, répondit-elle, je suis bien sûre de vous..... c'est de moi seule que je doute : car je sens combien il faudra m'exposer. La confiance que votre probité m'inspire, seroit sans doute de nature à effrayer toute autre femme.... & si je n'étois bien certaine.....

Le Lord, en l'interrompant, n'eut pas de peine à la rassurer encore sur ce point ; & d'autant plus aisément, qu'il jouissoit de la réputation la plus intégrè & la mieux méritée.

Eh bien, dit-elle, *Mylord*, vous surmontez tous mes scrupules ; je vais.... mais non, je ne puis m'y résoudre.... l'idée seule me fait frémir ! non cela ne sera pas.... essayons d'abord tous les autres moyens. Pouvez-vous dîner ici aujourd'hui ? vous aurez le plaisir de la voir aussi long-tems que vous voudrez.... & nous n'avons pas de tems à perdre. Nous n'aurons que *Lady Betty*, *Miss Eagle*, le Colonel *Hampsted*, & *Tom Edwards*.... ils ne resteront pas ; & je ne ferai au logis pour personne : vous en ferez plus à votre aise. Je vous réponds même,

de trouver le moyen de vous convaincre de l'attachement de *Sophie* pour son indigne Amant.

Fellamar remercia *Lady Bellaſton*, accepta ſon dîner, & ſortit pour ſe mettre en état de reparoitre bientôt plus décemment chez elle.

C H A P I T R E II.

Suite du complot contre SOPHIE.

Q UOIQUE le Lecteur ait conçu dès long-tems, que *Lady Bellaſton* étoit membre, & très-important du grand monde; elle étoit pourtant en effet membre, & très-confidéré, du *Petit monde*: expreſſion qui désignoit une digne & respectable Société, très-floriſſante, il n'y a pas long-tems, dans ce Royaume.

Parmi les bons Principes qui ſervoient de baſe à cette Société, il en étoit un remarquable. Il étoit de règle, dans cet illuſtre Corps, dont les Héros ſ'aſſembloient ſouvent vers la fin de la dernière guerre, que chacun d'eux fût tenu de ſe ſignaler chaque jour, tout au moins une fois, par un exploit nouveau. Cet exploit conſiſtoit en quelque fauſſeté plaiſante, qui toutes les vingt-quatre heures étoit répandue dans Londres, par toute la cotterie. Jamais établifſement ne donna matière à plus de ſottes conjectures, à plus d'hiſtoires ridicules qui (je n'en vou-

drois pas trop jurer) partoient peut-être du sein de la Société même. Le Diable, disoit-on, par exemple, assis dans un grand fauteuil, présidoit en personne aux Assemblées, &c..... mais, après les informations les plus scrupuleuses, je suis obligé d'avouer, que tous ces bruits étoient très-faux ; que cette coterie étoit composée d'une fort bonne sorte de gens ; que les faussetés auxquelles ils donnoient cours, n'étoient point de nature à nuire au prochain ; & n'avoient d'autre but que l'amusement de leurs auteurs & celui du public.

Tom Edwards, dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, étoit de ce comique corps. Ce fut lui que *Lady Bellaſton* choisit pour débiter une fausseté qu'elle avoit conçue : ce qui ne devoit arriver que le soir, lorsque la compagnie du dîner, à l'exception de *Mylord Fellamar*, seroit sortie & qu'elle donneroit le mot à *Tom Edwards*.

Que le Lecteur s'imagine donc, qu'il est environ huit heures du soir ; que *Lady Bellaſton*, *Lord Fellamar*, *Miss Veſtern*, & *Edwards*, finissent une partie de *Vhiſt* * ; & que *Lady Bellaſton*, positivement au dernier tour, donne le mot à *Edwards*, en lui parlant ainsi..... En vérité, mon pauvre *Tom*, vous n'êtes plus supportable : vous nous disiez du moins autrefois des nouvelles ; & maintenant vous ne sçavez, ni ne dites plus rien !.... Est-ce ma faute, *Madame*, répondit *Edwards* : le monde est

* Jeu de Cartes à-la mode en Angleterre.

aujourd'hui si lourd, si stupidement engourdi, qu'il ne produit plus rien d'intéressant... Mais à propos ! je me rappelle un terrible accident arrivé au Colonel *Vilcox*.... Le pauvre homme !.... vous le connoissez, *Mylord* ? personne n'est plus connu que lui. Je le plains, en vérité, de tout mon cœur !...

De quoi donc s'agit-il, répondit *Lady Bellaston* ?

Il s'est battu ce matin, il a tué son homme.... & voilà tout.

Lord *Fellamar*, qui n'étoit pas du complot, demanda qui il avoit tué ? Un jeune homme répondit *Edwards*, que personne ne connoît, du Comté de *Sommerfet*, dit-on, arrivé depuis peu à Londres, & parent d'un M. *Alworthy*, que je crois de la connoissance de *Mylady*. J'ai vu porter le mort dans un Caffé..... Ma foi, c'étoit un fort bel homme !

Sophie, qui mêloit les cartes au moment qu'*Edwards* avoit commencé à parler d'un homme tué, s'étoit arrêtée tout-à-coup : ces sortes d'histoires avoient toujours droit de l'affecter extrêmement. Celle-ci finie, elle voulut achever de mêler : mais après avoir donné trois cartes à l'un, sept à l'autre, & dix au troisieme, le reste lui glissa des mains & la pauvre fille tomba évanouie dans son fauteuil.

La Compagnie en usa comme d'ordinaire en ces sortes d'occasions. On fit beaucoup de bruit, on la secourut, elle revint, & pria qu'on la conduisit dans son appartement.

ment, où *Lady Bellaſton* lui apprit, en éclatant de rire, que c'étoit une mauvaſe plaiſanterie de ſa façon : en l'afſurant, pourtant, que ni *Mylord*, ni *Edwards*, ne ſçavoient rien du vrai ſecret de l'affaire.

Lord *Fellamar* n'eut pas beſoin d'autres preuves pour être convaincu que tout ce que *Lady Bellaſton* lui avoit appris n'étoit que trop vrai.

Grand pour-parler, en conſéquence, entre *Lady Bellaſton* & lui ; dès qu'elle fut revenue de chez *Sophie*, d'où nâquit un projet qui, malgré ce qu'il avoit d'abord offert d'affreux aux yeux de *Mylord* même, fut pourtant bientôt juſtifié par la légitimité de ſes intentions ; mais qui ne révoltera pas moins pluſieurs de nos lecteurs.

Il fut arrêté que le lendemain, vers ſept heures du ſoir, *Sophie*, par les ſoins de *Lady Bellaſton*, ſe trouveroit ſeule dans ſon Appartement, & que *Mylord* y feroit introduit.

Enchantée de cet arrangement, dont le ſuccès lui ſembloit infaillible, vu les meſures déjà préméditées pour écarter tous les domeſtiques, *Mylady Bellaſton*, après le départ du Lord, ſe mit tranquillement au lit. *Sophie* forcée, après certain éclat, d'épouſer *Fellamar*, ne laiſſoit plus d'eſpoir à *Jones* ; & *Jones*, une fois ſans eſpoir, ne pouvoit plus échaper à *Lady Bellaſton*. Quel plaſir ! Quel triomphe pour elle ! Tout la juſtifioit, d'ailleurs, aux yeux de la famille de *Sophie*, ainſi qu'à ceux du

monde entier : en arrachant *Miss Vestern* à un attachement honteux, elle lui procuroit un époux, qui par son rang & sa fortune, ne pouvoit qu'honorer la parenté de cette fille. Gloire & profit de tous côtés.

L'autre conspirateur n'étoit pas tout-à-fait si tranquille : son cœur, malgré lui-même, étoit en proie à ces noires agitations, si sublimement peintes par *Shakspéare* * , lorsqu'il fait dire à *Brutus*, déterminé à immoler *César*. . . . *Que l'homme est foible ! Faut-il que l'intervalle qui se rencontre entre la résolution d'un projet dangereux & son exécution, ne soit jamais rempli que de songes funestes, & de chimeres effrayantes ! Faut-il que cet homme frémissé à chaque instant, à l'aspect des dangers qui se multiplient ! ... Il les surmonte, je le veux : mais son cœur, tel qu'un Etat que déchire une guerre intestine, n'est pas moins accablé des divers mouvemens qui l'agitent.*

La violence de la passion, qui lui avoit fait adopter ce projet, lui rappelloit en vain qu'une parente de *Sophie*, non-seulement l'avoit conçu, mais le croyoit utile & nécessaire au bonheur futur de cette aimable fille. L'oreiller de *Mylord* n'offrit alors à sa pensée, que l'attentat auquel il s'engageoit, revêtu des horribles couleurs, & des funestes conséquences qui marchaient à sa suite. Il en fut ébranlé, la nuit entière put à peine suffire pour accorder dans son cœur, & l'honneur & l'amour. Le premier fut

* Théâtre Anglois. Tome 3.

pourtant vainqueur ; & *Fellamar*, très-résolu d'abandonner des espérances si contraires à la noblesse de ses idées, se hâta de se rendre chez *Mylady Bellaſton*.

Cette Dame, quoiqu'il fut tard, étoit encore au lit ; *Sophie* étoit aſſiſe à côté d'elle, lorsqu'un domeſtique vint annoncer le *Lord*, que l'on fit prier de monter. *Miſſ Veſtern*, à ces mots, pria ſa couſine de ne point recevoir ſes viſites à l'avenir. Elle lui fit part de la déclaration qu'il lui avoit faite, de la haine qu'elle avoit pour lui, & du deſſein où elle étoit de ne plus ſe trouver ſeule avec cet Amant importun.

Eh, bon Dieu ! mon enfant, lui dit *Lady Bellaſton* ; voilà nos Campagnardes ! toutes penſent à l'unifſon ; la moindre politeſſe eſt une déclaration pour elles ; tout homme qui les flatte, ou leur ſourit, eſt toujours un Amant. Quoi ! parce que *Mylord* eſt galant, il vous aime ? La conſéquence eſt admirable !..... Plût au Ciel qu'il penſât ainſi ! vos refus me ſurprendroient fort.

Eh bien, Madame, répondit fièrement *Sophie*, jouiſſez de cette ſurpriſe : ſi je ſuis libre encore chez-vous, je ne le reverrai jamais.

Oh ! ne craignez rien, ma petite, répliqua *Mylady* ; on ne prétend pas vous contraindre. Si votre projet eſt de ſuivre *Monſieur Tom Jones* ; ſans doute, pour vous plaire, il faudra bien y conſentir.

En vérité, Madame, s'écria *Sophie*, c'eſt bien abuſer de vos droits !.... Je connois

mes devoirs, Madame, je n'aurai jamais d'époux que des mains de mon père.

Eh bien, tant mieux, Mademoiselle. Puisque vous n'êtes pas d'humeur de voir compagnie ce matin, votre appartement est ouvert. Je suis moins timide que vous; je recevrai Mylord, à ma toilette.

Sophie, après une profonde révérence, se hâta de sortir; & Fellamar fut introduit.

CHAPITRE III.

Que l'éloquence d'une femme est quelquefois dangereuse!

Lady Bellaston, informée des scrupules du jeune Lord, le traita, à peu-près, comme un vieux solliciteur de *Neutgate* * traite un témoin encore novice, qui lui propose des remords.

Mon cher Lord, lui dit-elle, vous avez le cœur foible; vous avez l'air malade! voudriez-vous de l'Élixir de *Lady Edgely*?.... N'êtes-vous pas honteux! Peut-on montrer si peu de résolution?.... Quoi, le seul mot de rapt vous épouvante!.... Oh, pour le coup, si l'histoire d'*Hélène* étoit moderne, j'aurois peine à la croire: je douterois du moins de la fermeté de *Pâris*; car, pour ce qui touche la facilité d'*Hélène*, je n'y vois au fond rien de trop étonnant. Cependant, le courage, dans

2 Prison de Londres.

tous les tems, eut droit de plaire aux femmes. Le ravissement des *Sabines*, est encore une bonne Histoire.... Mais, graces au Ciel, cela devient fort ancien. Tant d'érudition vous étonne peut-être?.... attendez.... j'ai lu même, dans M. *Hook* *, que ces *Sabines*, dans la suite, aimerent leurs maris. Mais notre siècle est plus modeste, & je cherche en vain quelqu'une de mes connoissances qui ait été ravie.... Eh, de grace, Madame, s'écria *Fellamar*, cessez de me rendre si ridicule !

Pourquoi donc, *Mylord*? imaginez-vous qu'il soit une femme en Angleterre qui, du moins dans son cœur, ne se moquât pas maintenant un peu de vous?.... Vous me forcez à vous tenir un étrange langage ! vous me poussez jusqu'à trahir mon sexe même : mais la pureté de mes intentions me soutient.... Ah, s'il s'agissoit moins du bonheur d'une parente, que j'aime malgré moi ! (Mais, j'ai votre parole, vous m'avez promis d'être son Epoux ; sa fortune & sa félicité l'emportent sur mes répugnances, & je compte sur vous) hélas ! m'exposerois-je à tout ceci!..... car enfin, son amant est aimable ; & ses ennemis même, rendent justice à son courage.

Que ceux de nos Lecteurs, qui ont eu le plaisir d'entendre sortir des réflexions de ce genre de la bouche d'une épouse ou d'une maîtresse, me disent naturellement si toute la douceur d'une voix, dût-elle

* Auteurs d'une Histoire Romaine.

être d'une Syréne, les rend moins dures à l'oreille ? Un fait certain , c'est que *Démofthène* & *Cicéron* même en personne , n'eussent peut-être pas manié plus adroitement l'ame du pauvre *Lord* , que *Lady Bellaſton* dans cet instant , qu'elle crut décisif.

Les yeux de *Mylady* , constamment fixés sur son disciple , n'eurent pas si-tôt entrevu son trouble , & les nouveaux sentimens qui l'agitoient , que changeant tout-à-coup de méthode & prenant un ton plus convenable aux autres passions qu'elle prétendoit émouvoir : *Mylord* , dit-elle gravement , vous vous rappelez peut-être , que c'est vous-même qui le premier avez entamé cette matiere , & qui m'avez inspiré ces idées. Vous n'avez pas soupçonné , sans doute , que mon but fut de vous offrir imprudemment d'épouser ma parente : quarante mille livres sterlin n'ont pas besoin d'Avocat , & portent , si je ne me trompe , leur recommandation avec elles....

Ah , Madame ! interrompit *Fellamar* , la beauté de *Sophie* en a bien moins besoin encore que sa fortune. Jamais femme n'eut , selon moi , la moitié de ses charmes.

Si , si , *Mylord* , répliqua *Lady Bellaſton* , (en minaudant à son miroir) j'en ai connu , que vous n'eussiez pas ravalées si bas... Ce n'est pas que je prétende rabaisser les siens. C'est une très-aimable fille , voilà ce qu'il y a de sûr : ce qui m'en fâche , c'est que peut-être avant peu d'heures , nous la

verrons la proie d'un Amant, qui sûrement ne la mérite pas; quoique, pour lui rendre justice, je le croie pourtant un brave homme.

Je sçais qu'il ne la mérite pas, Madame, répondit le *Lord*, (en s'appliquant le propos de la Dame) mais je vous le garantis brave homme; & si le Ciel, ou vous, ne traversez pas ses desseins, j'espere avant qu'il soit une heure, que vous m'avouerez pour votre parent.

Ah! vous parlez enfin, s'écria la Dame. Allez, *Mylord*, ne craignez point d'obstacles de ma part.

Le reste de cette scene se passa en transports, en excuses, & en complimens, qui eussent peut-être été bons à entendre de la bouche des Acteurs mêmes; mais qui perdent trop par écrit. Ainsi, nous finirons ici ce Dialogue, pour arriver plutôt au moment fatal; où tout étoit disposé pour le malheur de la pauvre *Sophie*.

C H A P I T R È VI.

Fait pour intéresser, & pour surprendre.

SEPT heures étoient sonnées, & la triste *Sophie*, seule dans son appartement, s'amusoit à lire une Tragédie: c'étoit *le Fatal Mariage*. * A la scene où l'infortunée

* Ou, *l'Adultere Innocent*. Comi-Tragédie de M. Squetherne. Théât. Angl. Tome 8. Chez *Praut fils*, Quai de Conri.

Isabelle dispose de la bague qu'elle avoit reçue de son époux, le livre étoit tombé des mains de notre Héroïne, & son visage étoit couvert de larmes lorsque Mylord *Fellamar* s'offrit tout-à-coup à ses yeux. *Sophie* se leva, & ne dissimula point sa surprise.

Je crains, Madame, dit le *Lord*, en s'inclinant très-bas, d'être entré chez vous un peu trop brusquement. Je crois, répondit *Miss Vestern*, d'un ton un peu altéré, qu'une visite de ce genre, a quelque droit de me surprendre!.... mes yeux, en ce cas, dit le *Lord*, vous ont donc foiblement peint mes sentimens. S'ils vous eussent mieux dit tout ce que ressent mon cœur, vous seriez moins surprise de l'hommage que je viens rendre à celle qui me l'a ravi.

Sophie, quoique troublée, répondit à ces grands mots, & assez bien je crois, par un coup d'œil plein de mépris.

Mylord, fit alors une autre harangue, & très-diffuse, sur la tendre vivacité de sa passion, jusqu'à ce que *Sophie*, tremblante & perdant patience.... je crois en vérité, *Mylord*, s'écria-t-elle, que vous extravaguez?... cela seul, du moins, peut excuser un procédé tel que le vôtre.... Vous avez raison, Madame, s'écria *Fellamar*, à son tour : pardonnez donc aux effets d'un mal, dont vous seule êtes la cause ; la violence de mes feux trouble tellement ma raison, qu'il seroit injuste de me rendre comtable de mes égaremens.... *My-*

lord, lui dit *Sophie*, de plus en plus épouvantée, je n'entends, ni ne conçois rien à tout ceci!... Souffrez donc, Madame, que ce soit à vos pieds que je vous dévoile mon cœur, mon ame, & tous mes sentimens; que je vous dise tout l'amour dont je brûle pour vous; que je vous peigne des transports, qui vont (je ne le sens que trop!) jusqu'à l'extravagance. Adorable *Sophie*! quel langage peut exprimer toute ma passion?

Je vous jure, *Mylord*, lui dit *Sophie*, en faisant un mouvement pour sortir, que je n'en entendrai pas plus.... Non, Madame! s'écria *Fellamar*, non cruelle, n'espérez pas me fuir ainsi: vous auriez pitié de mes maux, si la moindre partie vous en étoit connue!...

L'amoureux *Lord*, s'emparant alors de la main de *Sophie*, & laissant échapper un long soupir, parla pendant quelques minutes avec une véhémence, qui ne plairoit gueres plus au Lecteur qu'à celle à qui cet amant s'adressoit. Il conclut enfin par lui déclarer, que s'il étoit maître de l'Univers, il en mettroit la couronne à ses pieds. *Sophie*, en cet instant, réunissant toutes ses forces pour dégager sa main, lui répondit avec courage, & moi, je vous jure, Monsieur, que ce présent, & celui qui me l'offroit, seroient également méprisables pour moi.

Arrêtez, Madame! s'écria *Fellamar*, en courant après *Sophie*, qui gagnoit la porte, & en s'emparant de nouveau de sa main:

pardonnez-moi des libertés, que le désespoir où vous me jetez autorise.... ah! si j'avois pu me flatter que mon nom, ma fortune, & mon rang eussent pu vous toucher, avec quels sentimens respectueux, avec quelle vive tendresse, ne les ussé-je point offerts à ma *Sophie*!.. mais je ne scaurois me résoudre à renoncer à tant de charmes.... ah! je perdrais plutôt le jour.... vous êtes, vous devez être, vous serez pour jamais à moi.

Perdez un vain espoir, *Mylord*, lui dit *Sophie*, d'un air aussi fier qu'imposant: je jure, par l'honneur, que je ne vous verrai jamais! laissez ma main, vous dis-je? je veux & je prétends sortir, j'ai déjà trop souffert ici.

Ainsi, Madame, s'écria *Fellamar*, ce moment m'est donc précieux: car je ne veux ni ne puis me résoudre à vivre désormais sans vous.... Qu'annonce ce propos, *Mylord*? dit *Sophie* outrée de colere. Sçavez-vous que je vais sonner? & que bientôt.... je ne crains rien, Madame, répondit *Fellamar*: ma seule crainte, est celle de vous perdre. S'il ne me reste qu'un moyen pour prévenir un tel malheur, imputez-le à vous-même, imputez-le à mon désespoir.... il voulut alors la prendre dans ses bras. Mais *Sophie*, quoiqu'épouvantée, étoit forte, & l'indignation ajoutoit encore à sa vigueur. Ses cris, sans les soins que *Lady Bellaſton* avoit pris d'écarter tous les gens, n'eussent pu manquer de lui attirer un prompt se-

cours. Mais la fortune, heureusement pour *Miss Vestern*, y suppléa dans cet instant. D'autres cris, qu'on entendit alors sur l'escalier, couvroient presque ceux de *Sophie*; & faisoient retentir la maison.... Où est-elle? où donc est-elle, crioit une voix enrouée: montre-moi donc sa chambre, dis-je? parle coquin, où loge ici ma fille? je sçais qu'elle est dans la maison; & dufé-jé y mettre le feu, je prétends à l'instant la voir.... Ces mots n'étoient pas achevés, que la porte poussée & ouverte à deux battans, livra passage dans la chambre de *Sophie* à *M. Vestern*, suivi de son Ministre, & d'un cortége de goujats.

Sophie, dans l'instant même, avoit reconnu la voix de son pere, & l'avoit reconnue avec plaisir: que l'on juge à quel point elle se croyoit alors malheureuse! *Mylord*, malgré l'impétuosité de ses transports, entendit celle de la Raison, qui lui dit que l'occasion n'étoit plus favorable, pour l'accomplissement de son projet. Le mot de *ma fille*, répété vingt fois sur l'escalier, lui annonçoit très-clairement la qualité du *Fâcheux* qu'il alloit voir paroître: il lâcha prise sur le champ; & notre Héroïne en fut quitte, pour un mouchoir tant soit peu dérangé.

Si l'imagination du Lecteur ne seconde pas nos efforts, nous nous sentons trop foibles pour peindre à notre gré la situation de ces deux personnes, au moment que *M. Vestern* entra dans cette chambre. *Sophie*

pâle, hors d'haleine, raccommodant son mouchoir, & lançant des regards foudroyans sur le *Lord*, se balançoit dans un fauteuil; effrayée, & pourtant charmée de la présence de son pere.

Mylord, étoit à côté d'elle, sa bourse à cheveux sur l'épaule, l'ajustement fort en désordre, & le jabot de sa chemise un peu plus haut & plus touffu que de coutume; au surplus, étonné, chagrin, & le maintien très-ridicule.

Quant à M. *Vestern*, disons bonnement, & sans métaphore, qu'il étoit ivre: circonstance, qui jointe à la fougue habituelle de son tempérament, ne pouvoit produire qu'un tas d'invectives & de reproches, qui sans doute eussent été suivis d'effets plus violens encore, si le Ministre *Supple* n'avoit eu la prudence de se placer entre M. *Vestern* & sa fille; & de représenter à propos au rustique Seigneur, qu'il n'étoit point dans son Château. Pour Dieu! Monsieur, s'écrioit M. *Supple*, songez donc en quels lieux vous êtes; songez au rang de *Lady Bellaston*! Daignez, daignez calmer votre colere! goûtez plutôt l'ineffable plaisir, d'avoir retrouvé votre fille: oubliez la vengeance; c'est l'affaire du Ciel. Je vois, oui, mon cher Monsieur, je vois le repentir même dans les yeux de votre *Sophie*! si vous lui pardonnez, je suis garant de son obéissance.

La vigueur du Ministre, avoit d'abord

été plus utile à *Sophie*, que les traits de son éloquence. La fin de son discours avoit cependant opéré. Eh bien, dit en rugissant le vieux Gentihomme, je lui pardonne, si elle l'épouse. Oui, *Sophie*, je te pardonne si tu l'épouses... tu ne me reponds pas?... quoi, tu ne veux pas l'épouser? Rage, & damnation! quoi, tu ne le veux pas? Quoi, tu ne veux pas même me répondre? ah, la maudite tête!...

Eh de grace, Monsieur! au nom du Ciel, Monsieur! (dit le Ministre) daignez vous modérer. Vous épouvantez trop cette aimable & jeune personne: vous la mettez au point de n'oser vous parler.

De n'oser que des lanternes, répondit en jurant le pere.... plaisant Ministre, en vérité! qui soutient la désobéissance.... & tu comptes sur un bénéfice? & tu l'attends de moi? oui, oui, je te le garde. Padonnez-moi, Monsieur! répondit humblement M. *Supple*; vous interprétez mal-mes idées, & jamais....

My lady Bellaston, qui parut alors dans la chambre, épargna au bon M. *Supple* la peine d'achever. M. *Vestern*, conformément aux instructions qu'il avoit reçues de sa sœur, après l'avoir saluée d'une révérence aussi profonde que maussade, & d'un long compliment du dernier siècle.... Eh bien, *My lady* cousine, s'écria-t-il, la voilà! je la retrouve enfin cette petite créature, entêtée d'un gueux, d'un grelin indigne d'être

mon valet ; & qui refuse pour les beaux yeux de ce faquin , l'un des meilleurs partis de l'Angleterre ! ...

En vérité , cousin *Vestern* , répondit la Dame , je crains bien que vous n'ayez tort : je crains que vous ne rendiez pas justice au jugement de ma cousine. Je suis même très-convaincue , qu'elle a trop de bon sens , pour s'opposer à vos desirs dès qu'ils lui sont avantageux.

Ceci , comme on peut le sentir , étoit une méprise volontaire de la part de *Lady Bellaſton* , qui n'ignoroit pas les intentions de M. *Vestern* , mais qui croyoit pouvoir les détourner en faveur de Mylord *Fellamar*.

Eh bien ! s'écria *Vestern* , eh bien , Mademoiselle , entendez-vous ceci ? toute votre famille , est pourtant de mon avis ! .. Allons , *Sophie* , sois bonne fille , deviens enfin obéissante , & fais le bonheur de ton pere.

Si ma mort peut vous rendre heureux , répondit *Sophie* , j'espère , Monsieur , que vous ne tarderez pas à l'être.

C'est trop mentir , morbleu ! c'est trop mentir , & tu le sçais , s'écria le pere . . . Ma cousine , interrompit gravement *Lady Bellaſton* , c'est pousser un peu trop loin la révolte : votre intérêt est le seul but qu'on envisage ; & l'alliance qu'on vous propose , est aussi avantageuse qu'honorable ; je suis sûre , du moins , que toute la famille , & vos amis mêmes , sont de ce sentiment.

Tout le monde , tout le monde , s'écria

Vestern : ce n'est même pas moi qui l'ai proposée. Elle sçait que c'est sa tante , qui m'en a parlé la première... Allons , allons , *Sophie* , encore un coup , sois bonne fille , obéis à ton pere ; que *Mylady* cousine , soit enfin témoin de ton obéissance !...

Voyons , voyons , *Sophie* , s'écria *Lady Bellaſton* , donnez-moi votre main ? c'est ainsi qu'on abrège aujourd'hui le tems & les longueurs des cérémonies amoureuses.....

Bon ! dit le pere , à quoi sert le tems ? Ils en auront de reste pour faire l'amour , après le mariage.

Mylord Fellamar , qui n'avoit jamais oui parler de *Blifil* , & qui avoit toutes sortes de raisons pour croire que *Lady Bellaſton* parloit en sa faveur ; imaginant même , avec assez de vraisemblance , que M. *Vestern* lui étoit favorable... Puisque je suis assez heureux , dit-il en s'approchant de lui , pour avoir mérité de plaire à Monsieur , sans avoir l'honneur d'en être mieux connu , oserois-je le supplier de ne pas insister d'avantage en ma faveur , dans le moment présent ?...

Plâit-il , Monsieur ? lui dit *Vestern*. Que dites-vous ? Que demandez-vous ? & qui diable êtes-vous ?

Monsieur , lui dit l'autre , un peu frappé du compliment... on me nomme *Lord Fellamar* , & je me crois heureux , si vous daignez m'accepter pour gendre.

Toi ! répliqua *Vestern* , toi mon gendre ? avec ton habit galonné ! Que la peste t'étouffe.

Tout autre que le pere de *Sophie*, reprit en reculant le *Lord*, ne me parleroit pas ainsi. Je lui dirai pourtant, que ce langage n'est point tout-à-fait de mon goût; & que si mon ressentiment n'étoit pas retenu...

Ton ressentiment! interrompit *Vestern*, eh parbleu, qui te craint?... est-ce ton cordon qui te rend si fier? Mets-le à bas tout-à-l'heure, & tu verras bientôt un homme... Tu verras bientôt un beau-pere qui te réglera bien.

Monsieur, lui dit froidement *Fellamar*, je sçais ce que je dois aux Dames... & je sors fort content de vous. Jusqu'au revoir *Sir Vestern*.... *Lady*, je vous salue.

Dès qu'il fut parti, *Lady Bellaſton*, s'approchant de *M. Vestern*; juste Ciel! Cousin, lui dit-elle, qu'avez-vous fait? Sçavez-vous, qui vous venez d'insulter ainsi? C'est un Seigneur du plus haut rang, l'un des plus opulens de l'Angleterre.... Il me fit hier des propositions pour votre fille: propositions que vous eussiez très-certainement acceptées avec un grand plaisir....

Répondez de vous-même, *My lady* cousine, lui dit *Vestern*, je ne veux rien avoir à démêler avec vos *Lords*. Ma fille épousera un bon & brave gentilhomme campagnard, j'en ai arrêté un pour elle.... & elle l'épousera.... Je suis fâché de tout mon cœur, de l'embarras qu'elle vous a causé... J'en ferois pourtant au besoin, autant pour vous: les parens sont faits pour s'entre-aider.... Sur quoi, je vous souhaite le bon soir....

Allons , Mademoiselle , suivez - moi de bonne grace , ou l'on vous portera dans le carosse.

Sophie lui dit , qu'elle le suivroit par-tout sans violence , & le pria seulement de permettre qu'elle allât en chaise.

Non , non , s'écria *Vestern* , je me ris de ces délicatesses , & je ne te perds plus de vue.... Bon soir , encore un coup , *Lady* cousine , dit-il (en s'emparant de la main de *Sophie* , de façon à la faire crier) allons , allons , deviens bonne fille & tout ira bien. Oh , tu l'épouseras ! oh , tu l'épouseras , par bleu je t'en répons !...

Honora , qui les attendoit au bas de l'escalier , après avoir présenté ses respects à *M. Vestern* , se mit en devoir de suivre sa Maîtresse..... Doucement ! doucement , Madame la Soubrette , s'écria-t-il , en la repoussant , n'approchez jamais de chez moi.

Quoi ! vous voulez aussi m'ôter ma femme-de-chambre ? s'écria la triste *Sophie*.

Eh , vraiment oui , Mademoiselle ! lui dit le pere. Ne craignez pas d'être sans domestiques : vous en aurez bientôt une autre , & meilleure que celle-ci. Oh , cette chere *Dlle* est de trop bon conseil : & vous sçavez trop bien les suivre.... Allons , allons , marchons.....

A ces mots , prenant sa fille sous les bras , & l'emballant dans son fiacre , avec le Ministre , il y monta lui-même , & ordonna au cocher d'aller tout droit à son auberge.

CHAPITRE

C H A P I T R E V.

Par quel moyen M. WESTERN étoit parvenu à découvrir l'asyle de SOPHIE.

QUOIQUE nos Lecteurs soient sans doute accoutumés à voir, dans nos Romans modernes, des apparitions plus extraordinaires & bien moins agréables que celles de *M. Vestern*, nous sommes si jaloux du plaisir d'obliger tout le monde, que nous croyons devoir expliquer par quel hazard le pere de *Sophie* avoit été instruit de sa retraite chez *My lady Belaston*.

Nous avons dit, dans le Chapitre III. du treizieme Livre de cette Histoire, que *Madame Fitz-Patrick* s'étoit mise en tête, qu'un moyen certain de se raccommo-der elle-même avec son oncle & sa tante *Vestern*, étoit d'empêcher que *Sophie* ne revît *Jones*; & de la remettre, s'il étoit possible, entre les mains de son pere. Après avoir long-tems réfléchi sur ce projet, cette Dame s'étoit enfin déterminée à écrire la Lettre suivante à la sage *Madame Vestern*.

Ma très-honorée Dame,

Le motif qui m'engage à vous écrire cette Lettre, la rendra peut-être moins désagréable aux yeux de ma chere tante, que toutes

Tome II. G

celles que j'ai eu l'honneur de lui adresser jusqu'aujourd'hui : une niece assez malheureuse pour avoir encouru son indignation , lui parle ici d'une niece qu'elle aime.

Sans songer à me justifier , que par mon repentir , j'étois partie dans le dessein de venir me jeter à vos pieds , lorsque par le plus singulier des hazards , j'ai rencontré ma cousine Sophie , dont l'histoire vous est mieux connue qu'à moi-même , mais dont je suis assez instruite pour craindre qu'un malheur semblable au mien ne la menace à chaque instant.

J'ai vu l'homme dont elle est éprise ; il est aimable & peut tout espérer. Il est inutile de vous dire , comment je l'ai connu : mais j'ai cru devoir ce matin changer de logement , pour éviter qu'il ne trouvât enfin le logement de ma cousine ; car il l'ignore encore , & je crois à propos de le lui cacher jusqu'à ce que mon oncle ait eu le tems de venir reprendre sa fille : ce qu'il ne sçauroit faire trop promptement. Apprenez donc , ma chere tante , que Sophie est maintenant chez Mylady Bellaston , & que cette Dame paroît avoir dessein de la soustraire à sa famille. Le caractère de Mylady vous est connu ; & je ne m'aviserai point d'en dire davantage à quelqu'un dont la prudence consommée , & les sublimes connoissances n'ont besoin que d'un coup d'œil pour discerner toutes les conséquences d'un fait , dont mon peu d'usage du Monde n'entrevoit que l'écorce. J'ose espérer , Madame , que mon zèle & mon

sincere attachement pour ma famille, en cette occasion, trouveront grace devant vous, & me rendront enfin l'amitié d'une tante que j'honore. Ce bonheur seul peut faire la félicité de celle qui sera toute sa vie, avec le plus profond respect,

Ma très-honorée Dame,

*Votre très-soumise, très-obligée
Niece, très-obéissante, &
très-humble Servante, HEN-
RIETTE FITZ-PATRICK.*

Madame *Western* étoit restée chez son frere, depuis la fuite de *Sophie*, dans l'intention de consoler le pauvre Gentilhomme. Nous augurons déjà, si l'on n'a point perdu de vue le caractère de la Dame, de quel genre étoient ses consolations.

Elle étoit debout, le dos au feu, une tabatiere à la main, occupée à chapitrer son cher frere, qui cependant fumoit tranquillement sa pipe, lorsqu'on lui apporta la Lettre que nous venons de lire.

Tenez, dit-elle, Monsieur, après l'avoir parcourue, voilà des nouvelles de votre brebis égarée. La fortune veut bien vous la rendre; & si vous voulez suivre mes conseils, rien n'est encore désespéré.

Lire, ou plutôt dévorer la Lettre des yeux, s'élançant hors de sa chaise, jeter sa pipe au feu, pousser un cri de joie, appeler tous ses gens, demander ses bottes,

ordonner qu'on sellât ses chevaux, & qu'on courût chercher le Ministre *Supple* : tout cela fut, pour M. *Vestern*, l'ouvrage d'un moment.

Eh bien, dit-il ensuite (en se retournant vers sa sœur, qu'il alloit embrasser) ne vous voilà-t-il pas ! avec votre mine froide, ne croiroit-on pas que vous êtes fâchée de ce que j'ai retrouvé ma fille ? Mon frere, répondit gravement la Dame, le profond politique ne s'attache jamais à la surface des choses : Elles paroissent ici moins désespérées, j'en conviens, que lorsque les Hollandois virent Louis XIV. aux portes d'*Amsterdam*. Mais, pour traiter une affaire aussi délicate, il faut une souplesse, dont mon frere me pardonnera de ne le pas croire absolument doué. Il est un *decorum*, il est des égards à observer avec une femme du rang de *Mylady Bellaston*, qui exigent une connoissance du monde, & des procédés admissibles d'une espece un peu supérieure à celle que j'ai jusqu'à présent reconnue dans mon frere.

Ma sœur, s'écria *Vestern*, je sçais depuis long-tems la bonne opinion que vous avez de moi : Mais vous verrez en cette occasion, s'il est des Sots dans notre famille. Connoissance du monde ? Oh, je n'ai pas vécu si long-tems à la Campagne, sans avoir acquis quelque connoissance de l'autorité des peres, & des Loix du Pays ! j'en sçais assez, pour me croire en droit de reprendre ma fille par-tout où je pourrai

la retrouver. Il est des *Juges de Paix* à Londres, comme par-tout ailleurs.

Vous me faites, en vérité, trembler, s'écria-t-elle, pour le succès d'une affaire que vous allez gâter, si vous n'allez qu'au gré de votre tête. Quoi ! pouvez-vous imaginer, que la maison d'une femme de condition puisse être attaquée par vos brutaux de Commissaires, & soit sous la Jurisdiction de vos Magistrats subalternes ? Non, mon frere, détrompez-vous. En arrivant à Londres, commencez par vous faire habiller un peu plus décemment, (car vous n'êtes en vérité pas présentable, si vous n'avez d'autres habits !)

Envoyez de là, présenter vos respects à *Mylady*, & demander la permission d'être vous-même admis chez elle. Si la réponse est favorable, ce qui ne peut certainement manquer, racontez-lui bien votre histoire, faites usage de mon nom (car je crois qu'elle ne vous connoît gueres, quoique vous soyez son parent) & je vous garantis qu'elle cessera de protéger votre fille, qui probablement doit l'avoir prévenue contre vous. Telle est, Monsieur, la route qu'il faut suivre.... mais, des *Juges de Paix* ! des *Commissaires* ! Et si, mon frere ! en usa-t-on jamais ainsi, avec une femme de condition, dans un Pays civilisé ?

Peste soit de la civilité ! s'écria *Vestern* : plaisant Pays, que celui où les femmes sont au dessus des Loix !.... quoi, vous prétendez que j'aïlle m'épuiser en compli-

mens, avec une illustre C.... qui enlève une fille à son pere ? Non, non, Madame, je ne suis pas tout-à-fait aussi bête que vous le croyez..... je connois vos idées : vous voudriez voir les femmes au dessus des Loix ; vous voudriez me persuader que cela doit être ?.... Chimeres ! *Mylord B.*..... me l'a dit ; & j'ai toujours oui dire, aux *Affises*, que la Loi étoit pour tout le monde.

M. Vestern, reprit-elle, d'un ton majestueux, je commence à croire que votre ignorance augmente chaque jour.... vous devenez un ours parfait.

Pas plus ours que vous, Madame, répondit brusquement le frere..... peste ! vous pouvez nous vanter à loisir votre politesse : mais au diantre si vous en êtes jamais pour moi..... je ne suis pas un ours, encore un coup ; mais je connois quelqu'un, qui pourroit bien y ressembler : brisons là-dessus. Au reste, je vous prouverai, que je sçai me comporter, quand je le veux, peut-être mieux que d'autres.

Mon cher Monsieur *Vestern*, répondit la Dame, ne vous refusez rien, parlez, parlez à votre gré : *Je vous méprise de tout mon cœur* * ; vous ne sçauriez par conséquent me fâcher..... Cependant, comme l'honneur & l'intérêt de ma famille me sont également chers, je me détermine à partir pour Londres, & je veux traiter cette affaire moi-même..... Une

* Madame *Vestern* dit ces mots en François.

Cour polie veut un autre Ministre que vous.... Le *Groenland* pourroit vous convenir.

Grace au Ciel ! s'écria le Frere, je ne vous entends pas.... Ceci est apparemment de votre jargon *Hanovrien*. Quoi qu'il en soit, je veux bien être aussi poli que vous, & ne point me fâcher non plus de tout ce que vous m'avez dit. De vrais parens, même en se querellant, doivent toujours rester amis : on reçoit, on rend, tout se passe ; & quant à moi, j'ai le cœur bon, & je n'y pense point à mal. Si vous voulez aller à Londres, à la bonne heure ! j'en suis peu curieux : je n'y fus jamais, dans ma vie, que quinze jours ; je m'y ennuyai fort, & je ne m'y reconnoitrois plus. Je n'ai jamais nié que vous ne fussiez plus éclairée que moi sur bien des choses ; & que je n'aurois pas plus beau jeu à en disputer avec vous, que vous avec moi, s'il s'agissoit d'un fait ou de Chasse, ou de Chiens.... Oh ! s'écria la Dame, c'est de quoi je ne m'aviserai jamais.... A la bonne heure, reprit *Vestern* ; & moi, je vous promets de ne plus disputer sur le reste. Alors (pour se servir de l'expression de la Dame) après une ligue signée entre les parties *contendantes*, la paix se rétablit dans la maison. Les chevaux étoient sellés, le Ministre arriva, on partit, en promettant à Madame *Vestern* de suivre de point en point ses conseils ; & elle alla se préparer à les suivre le lendemain. Mais, M. *Vestern*,

après s'être consulté en route avec le Ministre *Supple*, jugea à propos de se dispenser de toutes les formalités préliminaires prescrites par la Dame ; & procéda , à son arrivée à Londres , comme on a vu dans le Chapitre précédent.

CHAPITRE VI.

Nouvelles infortunes de JONES.

LES affaires étoient au point où nous les avons laissées , à la fin du dernier livre , lorsque Madame *Honora* étant arrivée chez Madame *Miller* , avoit appris à *Tom* la terrible nouvelle de l'arrivée de *M. Vestern* chez *Mylady Bellaston* , la façon dont il en avoit enlevé sa fille , & l'inhumanité avec laquelle il avoit donné congé à sa triste femme-de-chambre.

Honora étoit dans la chaleur de son récit , que *Tom* , accablé du coup , n'avoit pas encore eu la force d'interrompre , lorsque *Partridge* , accourant à toutes jambes , lui annonça que la grande Dame étoit sur l'escalier.

Rien n'est égal à l'embarras où notre Héros se trouva dans ce moment. *Honora* ne sçavoit absolument rien des affaires subsistantes entre *Lady Bellaston* & lui ; & c'étoit peut-être la seule personne au monde à qui il croyoit avoir plus d'intérêt de les cacher. Dans cette confusion de contre-

tems multipliés, il prit (suivant l'usage) le plus mauvais parti. Au lieu d'exposer la femme-de-chambre, (ce qui ne tiroit pas fort à conséquence) il exposa la Dame, en priant *Honora* de se cacher au plutôt derrière le lit, dont il se hâta de tirer les rideaux.

Les inquiétudes qu'il avoit eues pendant le jour entier, les démarches qu'il avoit faites pour son hôtesse & sa famille, les terreurs que Madame *Honora* venoit de lui inspirer, & le trouble que lui causoit l'arrivée imprévue de *Mylady*, ne permirent point à *Jones* de se souvenir qu'il devoit paroître malade. Il est vrai que son ajustement, & son visage, l'eussent sans doute démenti.

Il reçut, par conséquent, *Mylady*, plus conformément aux desirs qu'elle pouvoit avoir, qu'aux espérances qu'elle avoit conçues de cette visite : c'est-à-dire, avec toute la gaieté extérieure, & l'air de la meilleure santé du monde.

Mylady, en entrant dans la chambre, (faute peut-être d'avoir trouvé des sièges sous sa main) s'étoit assise sur le lit. Vous voyez, mon cher *Tom*, lui dit-elle, que rien ne sauroit long-tems me retenir loin de vous ! Peut-être aurois-je quelque droit de me plaindre, & de vous accuser d'avoir laissé passer tout le jour sans me voir, & sans me donner de vos nouvelles : car je vois que votre maladie n'a pas dû vous empêcher de sortir... Que dis-je ? vous

avez l'air & la fraîcheur d'une jolie femme qui reçoit ses visites de couches, au bout de deux mois ! Ainsi, j'augure que la journée ne s'est point passée absolument dans votre chambre.... Mais, je ne viens point ici pour gronder : je ne veux pas, en prenant le ton d'une épouse chagrine, justifier dans mon ami les froideurs d'un époux.

Vous auriez tort, Madame, lui dit *Tom* : ce n'est pas négliger ses devoirs que d'attendre des ordres que l'on respecte. Si l'un de nous avoit droit de se plaindre, ce n'est assurément pas moi qui ai manqué au rendez-vous d'hier au soir ? Ne m'en parlez pas, *M. Jones* ! s'écria-t-elle : Si vous en sçaviez la raison, ah, vous me plaindriez sans doute. Hélas ! vous concevrez peut-être un jour, ce qu'une femme de mon rang, qui veut jouer un rôle un peu passable dans le monde, est forcée de souffrir de l'importunité des fots ! Je suis pourtant charmée que ce que vous avez pu souffrir de mon absence, n'ait pas pris sur votre santé : car, en vérité, mon cher *Tom*, vous pourriez fournir à *Boucher* * le modèle d'un *Adonis* !

Ce compliment, accompagné d'un regard convenable au sujet, fut entendu par *Jones*, & acheva de le mettre dans la situation la plus désolante. Que répondre devant un tiers ? & si l'on balance, à ré-

* Les graces de son pinceau ne sont pas moins connues à Londres qu'à Paris.

pondre , que n'a pas droit de penser une femme qui nous parle si poliment ?..... Notre Héros également vexé par l'une & l'autre de ces idées , se tenoit debout à quelque distance ; & sentant vivement tout le ridicule de son personnage , ne s'en trouvoit que d'autant plus anéanti.

Cette scène , quoique muette , ne pouvoit durer plus long-tems. La Dame , qui avoit déjà changé deux ou trois fois de couleur , s'étoit autant de fois levée & assise : *Tom* avoit déjà désiré dix fois que le plancher s'écroulât sous lui , ou que la maison lui tombât sur la tête , lorsqu'un nouvel événement le dégagea d'un pas , d'où toute l'éloquence de *Cicéron* , & la politique de *Machiavel* , n'eussent pu le tirer avec honneur.

M. Nightingale , aux jambes près , complètement ivre , ayant trouvé tout retiré dans la maison , à la réserve de *Partridge* , & croyant monter à son ancien appartement , étoit arrivé à celui de *M. Jones*. Il en ouvrit brusquement la porte , & alloit entrer sans cérémonie , lorsque *Tom* , sautant tout-à-coup de sa place , arriva heureusement assez à tems pour l'empêcher de distinguer la Dame , qui étoit assise sur le lit.

Nightingale , qui effectivement avoit ci-devant habité cette chambre , y prétendoit absolument entrer , & juroit que personne ne l'empêcheroit de coucher dans son propre lit. *Tom* , à force de représentations & de

prières, parvint pourtant enfin à le calmer; & le remit entre les mains du bon *Partridge*, que les cris de l'ivrogne avoient fait voler au secours de son Maître.

Après s'être défait de son ami, *Tom*, rentrant dans sa chambre, entendit un grand cri, & vit *Lady Bellaston*, qui se sauvant du lit, se jettoit dans un fauteuil, à l'autre bout de l'appartement.

Le vrai de l'aventure est, que *Lady Bellaston* effrayée de la dispute de deux hommes, dont elle redoutoit l'issue, avoit cru devoir se retirer dans certain poste qu'elle connoissoit déjà; mais, qu'à sa grande confusion, elle avoit trouvé rempli par une autre.

Quels sont ces procédés, Monsieur? & que trouvé-je ici? s'écria-t-elle.... indigne que vous êtes!.... qu'elle est la malheureuse à qui votre infamie ose ici me sacrifier?... Malheureuse? s'écria tout-à-coup *Honora*, en sortant de dessous le rideau.... malheureuse, vous-même.... je suis pauvre, il est vrai, mais je n'ai point, ainsi que d'autres, à rougir d'être surprise ici.

Jones, au lieu de commencer par ce qu'un homme un peu plus expérimenté n'eût pas manqué de faire, c'est-à-dire, par calmer Madame *Honora*, perdoit le tems à accuser son étoile, à déplorer son malheur, & à faire de ridicules protestations d'innocence à *Lady Bellaston*.

Pendant ce petit intervalle, la Dame

qui avoit eu le tems de se remettre, & de rappeler son sang froid; talent que jamais femme ne posséda peut-être à un plus haut degré, s'exprima en ces termes.... Vous n'avez pas besoin d'excuses, Monsieur: je n'avois d'abord pas reconnu Mademoiselle; je ne soupçonne rien entr'elle & vous; & je crois trop bien la connoître pour la croire capable de mal interpréter la visite que je venois vous faire. J'ai toujours eu de l'estime pour elle, & j'espère trouver bientôt l'occasion de le lui prouver davantage.

Ah, Madame! s'écria *Honora*, avec un autre ton que ci-devant, j'ai toujours cherché à mériter l'amitié de Madame; & j'ai toujours éprouvé que Madame m'aimoit.... Maintenant que je la reconnois, je me couperois volontiers la langue.... Qui moi! J'aurois mal parlé de Madame!.... Il me conviendrait bien, en vérité, d'oser lever les yeux sur Madame!.... Moi pauvre & misérable Domestique!.... Que dis-je? hélas! J'ai tort encore.... j'ai perdu ma Maîtreffe, je suis sur le pavé.... J'ai perdu, ma chere Madame, ce que je ne retrouverai jamais peut-être!....

Honora crut qu'il étoit à propos, ici, de verser un torrent de larmes; & s'en aquitta tout au mieux.

Ne pleurez pas, mon enfant, lui dit la bonne Dame, on pourroit peut-être vous placer un peu plus avantageusement.... Venez me voir demain matin.

My lady ramassant alors son éventail, & traversant fièrement la chambre, sans daigner regarder *Tom*, sortit de son appartement. Quelle force ont les femmes de qualité ! Pécques bourgeoises, vous viviez cent ans sans atteindre à tant de vertu !

Le déconcerté *Jones*, qui suivoit la Dame sur l'escalier, lui offrit assez gauchement, plus d'une fois la main, sans qu'elle parût seulement se douter qu'il fût-là ; il perdit même jusqu'à ses révérences, en la remettant dans sa chaise.

Il fallut encore, en rentrant chez lui, essuyer, de la part d'*Honora*, tous les reproches que méritoit son infidélité. Mais il connoissoit le moyen, non-seulement de l'appaiser, & de lui faire jurer un secret inviolable sur ce qu'elle avoit vu, mais encore de tirer d'elle une promesse de lui apporter le lendemain, dans la matinée, des nouvelles de ce qu'elle pourroit découvrir, concernant *Sophie*, & la conduite de son pere.

C H A P I T R E VII.

Court & moins tumultueux.

MALGRÉ toutes les obligations que Madame *Miller* avoit à *Jones*, elle ne pût s'empêcher de lui faire encore quelques légères remontrances sur tout le bruit qui s'étoit fait la nuit dernière, dans son ap-

partement. Il est vrai qu'elle s'exprima de façon, que *Tom*, bien convaincu des bonnes intentions de son hôtesse, n'eut garde de lui en sçavoir mauvais gré. Il lui promit, au contraire, en s'excusant le mieux qu'il le put, de ne plus causer désormais aucun trouble dans la maison.

Malgré la petite mercuriale de l'hôtesse, cette matinée fut bien agréable pour *M. Jones*, puisqu'il servit de pere à *Nancy* dans la cérémonie de son mariage, où il la présenta à *M. Nightingale*, en qualité d'épouse.

Sur quoi, nous croyons à propos de rendre compte au Lecteur, de la façon dont ce jeune homme étoit échappé à son oncle; & de son apparition indécente, de la nuit dernière, dans la chambre de *Tom*.

Lorsque l'oncle étoit arrivé chez lui, soit pour satisfaire à l'inclination qu'il avoit pour le vin, soit pour dissuader son neveu du mariage projeté; le bon homme avoit fait apporter quelques bouteilles de *Pontac*, & avoit mené notre Amoureux si beau train, qu'il ne lui falloit bientôt plus qu'un lit, lorsqu'un messager, qui vint fraper à la porte, demanda l'oncle.

Cet homme lui venoit annoncer, que sa chere fille n'avoit attendu que le premier moment de son absence pour se sauver avec un jeune Ministre du voisinage, qu'elle n'avoit jamais été soupçonnée d'aimer.

Le vieil oncle n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, que perdant de vue son neveu,

il demanda sa chaise, & partit sur le champ pour sa campagne.

Nightingale, qui s'étoit endormi, fut alors réveillé par un domestique qui l'invitoit à se mettre au lit. Mais, ayant appris le départ de son oncle, il fit appeller des porteurs, & revint chez Madame *Miller*, monta comme il put à la chambre de *Jones*, & s'y signala comme nous l'avons dit.

L'obstacle de l'oncle écarté, (quoique *Nightingale* ne scût pas encore comment) & toute la famille étant prête le lendemain matin, Madame *Miller*, M. *Jones*, M. *Nightingale*, & sa future, monterent dans un fiacre, qui les conduisit à l'Eglise, où *Miss Nancy* fut enfin unie à son amant, à la grande satisfaction de sa bonne mere, qui dès cet instant, se regarda comme la plus heureuse des femmes.

M. *Jones*, content des bons offices qu'il avoit rendus à cette petite famille, revint alors à ses propres intérêts.

Mais, de crainte que quelques-uns de nos Lecteurs ne le taxent de songer trop aux affaires d'autrui, tandis que les siennes vont si mal, nous croyons devoir avertir, que *Tom* avoit un intérêt sensible de faire tout ce qui étoit en lui pour conduire cette aventure à une heureuse fin.

Pour tirer ceci bien au clair, nous dirons seulement, que l'ami *Tom*, étoit à peu près l'homme de *Térence*; & pouvoit dire, avec vérité, *Homo sum; nihil humani à me alienum puto*: c'est-à-dire, qu'il n'étoit jamais

spectateur indifférent du malheur ou du bonheur de son prochain. Qu'il ne pouvoit, par conséquent, se regarder comme l'instrument de l'élévation d'une famille, du centre de l'abaissement au plus haut degré de gloire où elle avoit quelque droit de prétendre, sans se croire lui-même très-fortuné.

CHAPITRE VIII.

Lettres galantes, de différens genres.

MONSIEUR Jones, en rentrant chez lui, trouva sur sa table les Lettres suivantes.

LETTRE PREMIERE.

Il faut que je sois bien infatuée d'un ingrat ! Quelques justes, quelques fortes que soient mes résolutions, je ne puis les tenir un instant. Hier au soir, j'avois juré de ne vous voir jamais ; ce matin, je désire que vous ne soyez point coupable. Je sçais pourtant combien la chose est impossible : je me suis déjà dit tout ce que vous pourriez inventer vous-même.... Tout ! que sçais-je ? Peut-être aurez-vous des ressources que je ne connois point encore ! Venez donc, au reçu de ma Lettre. Si vous pouvez imaginer l'ombre même de quelque excuse, je me sens presque disposée à l'adopter. Sacrifiée à... mais non, n'en parlons plus... Venez directement ici...

Voilà ma troisieme Lettre , j'ai brûlé les deux autres... & je me sens tentée de brûler encore celle-ci.... Puissé-je ne pas perdre la tête!.. Venez tout-à-l'heure.

SECONDE LETTRE.

Si l'espoir du pardon vous touche encore , venez chez moi dans le moment , ou ne vous flattez pas d'y rentrer jamais.

TROISIEME LETTRE.

J'apprends que vous n'étiez pas chez vous , pour recevoir mes lettres. Venez en lisant celle-ci.... Je vous attends ; & personne que vous n'entrera chez moi. Rien ne pourra , sans doute , vous retenir plus long-tems.

Tom , achevoit de lire ce dernier billet , lorsque M. *Nightingale* entra dans sa chambre.

Eh bien , mon ami ? lui dit-il , quelles nouvelles de *Mylady Bellaſton* , depuis l'aventure de la nuit dernière ?

De *Mylady Bellaſton* ! répondit Jones.

Bon , dit l'autre , ce ſecret n'eſt connu que de toute la maiſon !... allons , allons , mon cher Tom , point tant de réſerve avec vos amis. Quoique je fuſſe peu en état de la bien reconnoître hier au ſoir , je l'avois pourtant vue au Bal ; & la belle *Reine des Fées* ne m'étoit pas tout-à-fait étrangère.

Quoi ! ſe peut-il que vous l'ayez réelle-

ment reconnue ? lui dit *Jones*, fort étonné.

Oui, d'honneur, lui dit *Nightingale* ; je vous ai même donné, depuis peu, vingt attaques sur ce sujet ; mais, votre extrême délicatesse sur ce Chapitre, ne m'a jamais permis de vous parler un peu plus clairement. Tant de réserve me prouve enfin, mon cher ami, que le caractère de cette Dame vous est un peu moins bien connu, que sa personne... Doucement ! n'allez pas vous fâcher : vous n'êtes pas le premier beau garçon, qu'elle ait mis dans le monde..... daignez m'en croire, ami, sa réputation n'est plus dans le cas d'être compromise.

Quoique *Jones*, dès l'origine de son intrigue avec cette Dame, n'eût pas eu de raisons suffisantes pour la regarder comme un modèle de vertu ; cependant les lumières qu'il avoit nouvellement acquises sur les mœurs de la Ville, n'avoient pas encore été poussées assez loin pour le mettre au fait de certains caractères célèbres dans leur genre : c'est-à-dire, de ces femmes, qui sous un léger vernis de vertu, ont des bontés pour tous les hommes qui leur plaisent ; & qui, quoique peu fréquentées en public par un petit nombre de rigoristes, reçoivent pourtant tout l'Univers chez elles, & sont reçues dans toutes les maisons ; de ces femmes, en un mot, connues par-tout pour être ce que personne ne s'avise gueres de les appeller.

Mais, dès qu'il s'aperçut que *Nightingale*

étoit au fait de son intrigue, & qu'il sentit que ses ménagemens avoient été poussés un peu plus loin qu'il n'étoit ici nécessaire, il laissa la carrière libre à la langue de son ami, sur ce qu'il pouvoit lui apprendre des déportemens de la Dame.

Nightingale, quoique naturellement un peu efféminé, aimoit cependant fort à parler.

Dès qu'il vit qu'on vouloit bien l'entendre, il entra dans un détail immense des faits & gestes de *Lady Bellaston*: détail, que le seul respect dû par tout Ecrivain poli aux femmes d'un certain rang, nous empêcheroit de répéter, ne fût-ce que pour éviter les applications malignes des futurs Commentateurs d'un Ouvrage bien plus fait pour instruire, que pour scandaliser notre prochain.

M. Jones, après avoir entendu jusqu'au bout *Nightingale*, ne répondit que par un grand soupir.

Quoi! lui dit l'autre, seriez vous malheureusement amoureux de cette femme? en ce cas, que ne parliez-vous? peut-être aurois-je pu me taire....

Hélas! s'écria *Tom*, je me trouve malheureusement si engagé avec elle, que je ne vois point jour à m'en tirer. J'en serois amoureux, dites-vous? Non, mon ami: le seul poids de mes obligations m'accable. Mais puisque vous la connoissez si bien, je serai sincère avec vous.... sans elle, sans son secours, vous m'eussiez vu dans

la misère ! comment puis-je l'abandonner ? de quel front devenir ingrat ? Je le dois cependant, si je ne veux risquer de trahir indignement une autre femme à qui je dois mille fois plus qu'à *Lady Bellaston* ; une femme, mon cher ami, pour qui j'ai des sentimens dont peu de cœurs sont en état de concevoir l'idée !... l'embarras où je suis, n'offre à mes yeux que l'abyme du désespoir.

Et cette autre Maîtresse, lui dit *Nightingale*, est-elle digne par ses mœurs, des vœux d'un galant homme ?

Digne, me dites-vous ? s'écria *Jones* : le souffle de l'envie, de la malice même, n'osa jamais effleurer sa vertu. L'air le plus pur, le fut toujours moins que son cœur : son corps, son ame, tout en un mot ce qui la compose, est fait pour plaire, & pour charmer !... de tout ce qu'on admire en elle, sa beauté, cependant (oserai-je vous l'avouer ?) est ce qui me touche le moins, sur-tout quand je ne la vois pas.

Eh, pouvez-vous, mon cher ami, s'écria *Nightingale*, pouvez-vous, dis-je, avec une si belle passion dans le cœur, balancer un instant entre cette adorable personne, & une vieille... Arrêtez ! lui dit *Tom*, gardez-vous de l'outrager davantage : vous me rendriez trop ingrat.

Quoi ! reprit l'autre, en éclatant de rire, encore de la délicatesse ? A la bonne heure, si vous étiez le seul qu'elle eût comblé de tant de grâces. Mais... vous êtes un peu

trop admirable ! *Nightingale* procéda si loin sur ce texte , il raconta tant d'anecdotes de la Dame , il en affirma si positivement la vérité , qu'il parvint enfin à éteindre dans le cœur de son ami jusqu'à la dernière étincelle des sentimens qui pouvoit y rester pour elle. *Tom* , ne tarda pas même à envisager tous les bienfaits qu'il en avoit reçus , plutôt comme des gages que comme des présens : idée consolante d'un côté , mais humiliante de l'autre , puisqu'en avilissant la Dame à ses propres yeux , il se trouvoit d'autant plus avili lui-même. N'importe : il se croyoit du moins quitte envers elle ; & son cœur , pleinement soulagé du poids de la reconnoissance , ne s'en enflamma qu'avec plus d'ardeur pour sa chère *Sophie*. Sa vertu , sa pureté , son amour pour lui , ce qu'elle avoit souffert , tout ce qu'elle souffroit encore pour un ingrat , ranimoit à la fois & la tendresse & les regrets de son amant. *Lady Bellaston* fut sur le champ sacrifiée ; sans songer même qu'on étoit dans le cas de ne pouvoir vivre sans elle ; il ne fut plus question que d'un prétexte , à peu près spécieux , pour terminer , & sans retour , une aventure dont le souvenir n'inspiroit déjà plus que la honte & le dégoût. Au premier mot qu'en lâcha *Tom* : je le tiens , mon ami ! s'écria *Nightingale* ; & ce moyen est infailible. Proposez-lui de l'épouser . . . De l'épouser ! répondit l'autre , de l'air d'un homme tombant des nues. Oui , oui , de l'épouser , repliqua *Nightingale* : mille contre un , ma

rête à couper, qu'elle rompt dans l'instant ? Un jeune homme de ma connoissance, votre prédécesseur, qui l'avoit proposé de bonne foi, fut remercié, & congédié le jour même.

Je n'oserois risquer l'épreuve, répartit *Jones* : la proposition la choqueroit peut-être moins ; & si elle s'avisoit de me prendre au mot, que deviendrois-je ?

N'en craignez rien, répondit *Nightingale*. En tout cas, je vois une ressource sûre pour vous tirer d'affaire..... Quelle est-elle ? repliqua *Tom*, avec empressement.

La voici.... Le jeune homme dont je vous parlois à l'instant (mon intime ami) est si piqué contre elle pour quelques mauvais tours qu'elle lui a joués depuis, que je l'engagerois aisément à vous livrer les lettres qu'il en a reçues ; ainsi, pour peu qu'elle soit femme à accepter une proposition dont je suis bien sûr qu'elle fera révoltée pour plus d'une raison, vous pouvez très-décemment rompre avec elle. Après avoir hésité quelque tems, *Tom*, affermi par les nouvelles assurances de *Nightingale*, consentit à tout ce qu'il voulut. Mais ne se sentant pas assez d'impudence pour faire à la Dame une pareille proposition en face, il prit le parti d'écrire la lettre suivante, que son ami dicta.

MADAME ,

Je suis très-affligé de ce qu'une affaire importante qui m'a fort occupé, m'ait empêché de recevoir vos ordres au moment qu'ils sont arrivés chez moi ; & l'obstacle qui s'oppose au desir que j'ai de m'aller excuser auprès de vous , ajoute encore à mon infortune. O Lady Bellaſton ! Quelles terreurs n'ai-je pas ressenties ! Puis-je souffrir, que votre réputation soit encore exposée à de pareils dangers ? Il n'est qu'un seul moyen de la sauver : mais je tremble de vous le dire. Permettez seulement, puisque votre honneur m'est aussi cher que le mien même, que j'aie la noble ambition de mettre à vos pieds ma liberté, mon destin, & ma vie ; & croyez-moi sincère, lorsque mon cœur vous jure qu'il ne peut être absolument heureux, si le vôtre ne m'accorde un droit assez légitime pour me dire à jamais, avec le plus profond respect,

MADAME ,

*Votre très-obligé, très-obéissant,
& très-humble Serviteur,
TOM JONES.*

Il n'y avoit pas une heure que cette lettre étoit partie, lorsqu'il reçut cette réponse.

Je ne sçais, Monsieur, en lisant cette lettre, si vous n'imaginez pas avoir acquis déjà ce droit légitime dont vous parlez si gravement.

gravement. A votre style, froid & formaliste ; on nous prendroit, en vérité, pour mariés depuis dix ans ! Mais pouvez-vous me croire assez extravagante ? ou, vous êtes-vous cru capable de me tourner la tête, au point de m'engager à vous rendre maître de ma fortune, pour la faire sans doute servir à vos plaisirs ? Telles sont donc les preuves de cet amour que j'attendois de vous ! Telle est donc cette reconnoissance, que.... mais je dédaigne de vous faire rougir ; & je suis dans l'admiration de votre profond respect.

P. S. Je n'ai pas le loisir de revoir ma lettre.... Peut-être en ai-je dit plus que je ne voulois.... Venez ce soir à huit heures.

M. Jones, par l'avis de son Conseiller-privé, fit dans l'instant cette autre lettre.

MADAME,

Je ne sçaurois vous exprimer combien je suis sensible aux cruelles idées que vous avez de moi. Se peut-il que Mylady Bellaston ait eu des bontés pour un homme capable d'un aussi noir projet ? ou peut-elle traiter le lien le plus sacré de l'amour, avec tant de mépris ? Si l'amour m'a rendu assez aveugle pour exposer une fois la réputation de l'objet que j'aime, pouvez-vous croire, Madame, que ma tendresse puisse se hasarder encore à rendre notre commerce public, par une continuation d'imprudence qui pourroit enfin vous devenir fatale ? Si vous êtes

Tome II.

H

injuste à mon égard jusqu'à ce point, je ne dois aspirer qu'après l'instant où la fortune me permettra de restituer tous les bienfaits que j'ai reçus de vous. Quant à ceux d'un autre genre, mes sentimens peuvent vous assurer d'une reconnoissance éternelle.

Cette lettre fut terminée exactement comme la première; & Tom n'eut pas long-tems à languir après la réponse, que voici.

Je vois que vous êtes un faquin; & je vous méprise de toute mon ame. Si vous vous avisez de revenir chez moi, je n'y suis plus pour vous.

M. Jones, quoique très-satisfait d'être affranchi d'un esclavage, dont quiconque l'a éprouvé a sans doute senti tout le poids, n'étoit pourtant pas tout-à-fait tranquille. Ce projet étoit un peu trop concerté pour un homme qui abhorroit jusqu'à l'apparence de l'artifice; nous avons même lieu de croire, qu'il n'eût pu se résoudre à l'employer, sans l'embarras des circonstances, qui le forçoient de manquer à l'une ou à l'autre de ses Maîtresses; & le Lecteur conviendra, du moins, que tout déterminoit ici notre Héros en faveur de *Sophie*.

Nightingale, triomphant du succès de son stratagème, en recevoit mille louanges, & autant de remerciemens de son ami, lorsque Madame *Miller* leur fit dire que le dîner étoit servi. La bonne femme avoit

épuisé tous ses talens pour célébrer dignement la nôce de sa fille ; & cet heureux événement la rendoit si gaie & si reconnoissante envers *M. Jones*, que sa fille & son gendre paroissoient être les moindres objets de ses attentions.

Le dîner finissoit, lorsque *Madame Miller* reçut une lettre. Mais nous en avons eu suffisamment dans ce Chapitre : gardons le contenu de celle-ci pour le suivant.

C H A P I T R E IX.

Faits, & Observations.

LA lettre, dont nous venons de parler, étoit de *M. Alvorthy*, qui mandoit à *Madame Miller*, que comptant arriver à Londres au premier jour, il la prioit de lui préparer son premier appartement, & le second pour son neveu.

Cette nouvelle diminua un peu la joie de notre Hôteffe. Il lui paroissoit dur, sur-tout dans les premiers jours d'un mariage aussi désintéressé de la part de *M. Nighingale*, de l'envoyer coucher hors de chez elle. Cependant, comment faire ! après tout ce qu'elle devoit à *M. Alvorthy*, pouvoit-elle lui refuser un logement qu'il avoit droit de regarder comme le sien propre ?

Ce digne gentilhomme, au contraire de bien d'autres, avoit pour coutume, quand il rendoit service à quelqu'un, de cher-

cher toujours un prétexte qui diminuât le prix de ses bienfaits. Il ne donnoit pas, il prêtoit, il payoit aux malheureux; ses expressions enfin diminueoient la valeur ou le prix de ce que ses mains répandoient; & le plus cher de tous ses soins, étoit de soulager un indigent de la honte, ou du poids de la reconnoissance. Lorsqu'il avoit constitué une rente de 50 livres sterlin, au profit de Madame *Miller*, il avoit eu soin de lui dire, que c'étoit à condition (en l'avertissant six mois d'avance) d'avoir toujours le premier appartement chez elle, lorsqu'il viendrait en ville. Mais son voyage, cette fois-ci, se trouvoit si précipité, que n'ayant pas eu le tems de prévenir Madame *Miller*, il avoit eu soin d'ajouter au bas de sa lettre, qu'il ne comptoit sur ces appartemens, qu'*au cas qu'ils ne fussent point occupés*.

Mais, si M. *Alvorthy* étoit aussi délicat que généreux, Madame *Miller* étoit aussi défintéressée que reconnoissante. La compagnie vit bientôt son chagrin; on la força d'en dire la raison.

Eh, Madame, lui dit *Tom*, dès qu'elle l'eût déclarée, de quoi vous inquiettez-vous! Mon appartement, au premier signe, n'est-il pas à votre service? Et pouvez-vous douter que mon ami *Nightingale*, & votre fille, ne soient pas dans les mêmes dispositions? Son nouveau logement est encore à lui, nous irons l'habiter tous trois.

Cette proposition, qui ne pouvoit man-

quer d'être acceptée, rétablit le calme dans l'esprit de Madame *Miller*, ajouta encore à sa gratitude envers *M. Jones*; & le déménagement fut fixé au lendemain matin. Le reste du jour se passa dans la joie, si l'on en excepte les inquiétudes secrètes de l'ami *Tom*, à qui l'arrivée de *M. Blifil*, avec son oncle, étoit de très-mauvaise augure. Ajoutons à ceci, que *Mlle Honora*, qui avoit promis la veille de lui apporter des nouvelles de ce qu'elle auroit pu découvrir, lui avoit manqué de parole.

Il est pourtant vrai, que dans la situation où il sçavoit sa Maîtresse, il n'avoit presque aucun espoir de recevoir de ses nouvelles: mais l'impatience de revoir *Honora* n'étoit pas moins vive que s'il en eût espéré une lettre, & un rendez-vous de la part de *Sophie*. Tel est l'amour! souvent, à travers les horreurs du désespoir même, rien ne lui paroît impossible: Ainsi que le César d'*Addisson*, *les Alpes & les Pyrénées semblent s'aplanir sous ses pas!*

Lassé d'attendre & d'espérer, *Tom*, incapable de cacher plus long-tems sa peine, étoit remonté dans son appartement, lorsqu'on lui remit enfin une longue lettre, dont nous ne transcrivons que la substance.

MONSIEUR,

J'aurois certainement rempli ma promesse, si Mylady ne m'en avoit pas empêché: mais vous sçavez que chacun doit songer à ses

petits intérêts ; & les miens sont d'obéir à ma nouvelle maîtresse , dont j'ai tout lieu d'être contente. Je vous respecte trop , & vous crois trop galant homme , pour croire que vous le trouviez mauvais , ni pour chercher à faire tort à une pauvre fille , qui n'osoit se flatter avant-hier , d'être si avantageusement placée. Daignez donc , je vous en supplie , Monsieur , garder le secret sur tout ce que j'ai pu vous dire. Je fais les vœux les plus ardens pour votre prospérité , & je ne doute pas que vous ne réussissiez enfin avec Madame Sophie. Mais , quant à moi , il ne m'est plus possible de vous rendre aucuns services , étant sous les ordres d'une autre personne , & point du tout maîtresse de suivre mon inclination. Je vous supplie , encore un coup , de ne rien dire du passé , & de me croire ,

MONSIEUR,

*Jusqu'à la mort ,
Votre très-humble Servante ,
HONORA BLACKMORE.*

Tom , quoique d'abord fâché de cette lettre , fut pourtant l'instant après bien-aise que Lady Bellaſton eût retiré chez elle le feul témoin d'un commerce qu'il avoit tant d'intérêt de cacher à Sophie.

Il n'en craignoit pourtant pas moins le ressentiment de cette Dame ; mais plus encore pour son amante que pour lui-même. Tandis qu'il s'occupoit de ces terreurs , qu'il

ne croyoit que trop fondées, la fortune, qui jusqu'alors s'étoit plû à traverser ses amours avec la seule personne qu'il eût jamais véritable aimée, lui tendoit un nouveau piège, qui probablement devoit mettre fin à ses prétentions sur *Sophie*.

C H A P I T R E X.

Désintéressement de JONES.

MADAME *Miller* avoit pour amie, une femme nommée *Mistris Hunt*, qui avoit souvent vu *M. Jones* dans la maison. Elle avoit environ trente ans, car elle en avouoit vingt-six; & quoiqu'un peu replette, sa taille & son visage avoient encore de quoi plaire. Veuve d'un vieux Marchand, qui l'avoit épousée fort jeune, & avec qui elle avoit fort bien vécu pendant douze à treize ans, sa vertu s'étoit enfin vue récompensée par la mort du bon-homme, & par une fortune assez considérable, dont il l'avoit laissée maîtresse. La première année de son veuvage, qu'elle avoit passée très-décemment, étoit sur le point d'expirer, lorsque son tempérament & sa religion l'ayant avertie qu'il lui failloit un nouvel époux suivant son cœur, elle écrivit tout franchement ce billet à *M. Jones*,

MONSIEUR,

Mes yeux vous ont déjà dit, sans doute, que vous ne m'étiez pas indifférent : mais ni mon cœur ni ma main ne vous l'eussent jamais avoué, si les Dames chez qui vous demeurez ne m'eussent pas dit cent fois que la bonté de votre caractère surpassoit encore les charmes de votre figure. J'ai sçu d'elles également, avec bien du plaisir, que ma personne, ainsi que ma façon de penser n'avoient rien de désagréable à vos yeux. Ma fortune suffit pour rendre heureuses deux personnes, mais je ne puis l'être sans vous. Je sens ce que dira le monde ; mais si je n'avois pas plus d'amour, que de crainte de sa censure, je ne me croirois pas digne d'être aimée. Il n'est qu'un seul obstacle qui m'arrête : je sçais que vous êtes en commerce avec une femme d'un haut rang. Si vous croyez mes offres dignes d'obtenir ce sacrifice, je suis à vous : au cas contraire, oubliez ma foiblesse ; & que ceci reste pour jamais secret entre nous.

ARABELLA HUNT.

Cette lecture troubla violemment notre amoureux. Sa fortune étoit au plus bas ; la source qui fournissoit à tous ses besoins étoit tarie. De tous les bienfaits qu'il avoit reçus de *Lady Bellaston*, il lui restoit à peine cinq *Guinées* ; & le matin même un

créancier étoit venu l'importuner pour deux fois plus. Sa maîtresse chérie étoit rentrée au pouvoir de son pere, & il n'avoit plus d'espoir de l'en revoir de long-tems affranchie. De se résoudre à vouloir vivre aux dépens du peu de fortune qu'elle pouvoit avoir, indépendante de M. *Vestern*, c'est ce dont la délicatesse de l'amour & des sentimens de *Tom* ne pouvoit soutenir la pensée. L'établissement que lui offroit Madame *Hunt* étoit très-convenable, & il n'avoit rien à reprocher à sa personne : après *Sophie*, cette femme étoit même une de celles qui lui plaisoit le plus. Toutes ces réflexions se réunissant à la fois, étoient bien capables d'ébranler & de troubler une ame encore plus ferme..... Mais l'idée d'abandonner *Sophie*, & d'épouser une autre qu'elle, venoit au même instant renverser toutes ces idées ! Cependant, que pouvoit-il raisonnablement espérer ? Pouvoit-elle jamais être à lui ? N'étoit-ce pas manquer à tout ce qu'il croyoit lui devoir, que de l'entretenir dans une passion, dont l'issue ne pouvoit être que funeste ? N'étoit-il pas plus généreux d'être plus son ami que son Amant ?..... Cet éclair d'héroïsme l'avoit ébloui au point, qu'il étoit prêt à devenir infidèle, par excès d'amour & de probité. Mais ce que cette pensée avoit de trop sublime ne pouvoit tenir long-tems contre la voix de la Nature, qui crioit dans son cœur, qu'un sentiment si désintéressé ne pouvoit jamais éclater qu'en trahissant l'amour.

H 5

Cette dernière réflexion l'emporta : il prit la plume & répondit à Madame Hunt, à peu près dans ces termes.

MADAME,

Si pour vous mériter, il ne falloit qu'un sacrifice tel que celui que vous exigez de moi, pourrois-je balancer un instant ? Non, Madame, je suis même assez sincère pour vous avouer que mon cœur est dès à présent libre de tout engagement de cette espèce. Mais, je serois peu digne de l'idée que vous avez conçue de mon caractère, si je vous cachois qu'un autre objet aussi aimable que vertueux occupe, & sans doute occupera toujours ce même cœur. Dieu me garde d'être assez peu reconnoissant de vos bontés, pour vous offrir la main d'un homme qui ne seroit pas tout à vous. Je préférerois la misère la plus extrême aux remords dont je me verrois déchiré. Non, Madame, dût mon Amante être forcée d'épouser un autre que moi, j'attendrois pour vous offrir mon cœur, que la dernière impression de mon premier amour en fût pour jamais effacée. Comptez sur un profond secret ; ainsi que sur les sentimens respectueux de

*Votre très-obligé, très-reconnoissant, & très-humble
Serviteur, T. JONES.*

Dès que Tom eut écrit & envoyé cette let-

tre, il courut à son *Sécretaire*, en tira le manchon de *Sophie*, & le baïsa cent fois avec encore plus de plaisir que n'en ressent un *Irlandois* qui enlève une jeune héritière de 50 mille livres sterling.

C H A P I T R E X I.

Découverte faite par PARTRIDGE.

TANDIS que *Tom* s'applaudissoit de son courage, *Partridge* (suivant sa coutume ordinaire, quand il apportoit de bonnes nouvelles) entra tout dansant dans la chambre.

Son Maître l'avoit envoyé dès le matin en ville, pour tâcher, soit par les gens de *Lady Bellaston*, soit par d'autres, de découvrir en quel endroit logeoit *Sophie*. . . . J'ai déniché l'oiseau, crioit *Partridge* ! nous sçavons enfin à quoi nous en tenir ! J'ai rencontré *George*, Monsieur, j'ai reconnu le Garde-chasse dans la rue : il est venu à Londres, avec les gens de *M. Vestern*. Malgré le nombre d'années, depuis que je l'ai perdu de vue, je l'eusse démêlé parmi cent mille autres Chrétiens : sa barbe noire, sa taille, sa marche, tout enfin me l'eût fait reconnoître. Sa mémoire est bien moins fidelle ; il lui a fallu bien du tems pour se rappeler mon visage. . . . Eh bien, interrompit *Jones*, quelles sont donc tes nouvelles, & qu'as-tu à m'apprendre de ma *Sophie* ? . . .

H 6

Vous le sçavez bientôt , Monsieur , répondit *Partridge* : je suis venu , je suis accouru de toutes mes forces.... & vous êtes si impatient !.... Je vous disois donc , que *George* avoit peine à me reconnoître..... que le Ciel te confonde ! s'écria *Jones* , parle-moi donc de *Sophie* ?....

Oh ! Monsieur , par rapport à Madame *Sophie* , je n'ai rien à vous en dire , que le peu que j'en sçais.

J'allois même vous en instruire , & vous le sçauriez certainement déjà , si vous ne m'aviez pas interrompu. Mais si vous vous fâchez , vous allez me troubler au point que je ne répons plus de ma mémoire.... fort bien ! dit *Jones* : mais achève donc : eh bien ! le Garde-de-chasse , disois tu ? eh bien , Monsieur , comme je vous le disois tout-à-l'heure , il fut très-long-tems à se rappeler mes traits : on a tous les ans douze mois , *non sum qualis eram* ; j'ai eu bien de la peine , j'ai effuyé bien des chagrins , & rien ne change plus un homme. Quoi qu'il en soit , il ma pourtant enfin reconnu : car nous sommes de même âge , & nous avons jadis été à l'École ensemble ; *George* étoit même un grand lourdaut ; mais peu importe , chacun dans ce monde fait son rôle comme il peut ; mais , dans mille ans d'ici , tout cela reviendra au même , & certainement.... Mais , Monsieur , où en étois-je ? ah ! doucement , je me le rappelle.... nous ne nous sommes donc pas plutôt reconnus , qu'après nous être bien embrassés de tout

notre cœur, nous nous sommes tous deux trouvés d'avis d'aller boire un pot de bière. Ah ! Monsieur, quelle bière ! C'étoit, en vérité, la meilleure de tout Londres.... patience, Monsieur ! m'y voilà : car, à peine vous ai-je nommé, à peine lui ai-je dit que nous étions venus ici ensemble, qu'il a demandé un autre pot de bière, en jurant qu'il vouloit boire à votre santé : aussi l'a-t-il bue de si bon cœur, que j'étois enchanté, ravi, transporté des sentimens de sa reconnoissance & de son amitié pour vous ! aussi, ai-je prétendu payer mon pot à mon tour, & nous l'avons bu comme l'autre ; après quoi je me suis dépêché d'accourir à la maison, pour vous dire ces bonnes nouvelles.

Quelles nouvelles ? s'écria le désespéré *Tom*, tu ne m'as pas encore dit un seul mot de *Sophie* ? miséricorde ! je l'avois presque oublié, Monsieur. Oh ! nous avons beaucoup parlé d'elle, & *George* m'a tout dit. Il m'a même appris que *M. Blifil* arrive ici pour l'épouser. Il fera fort bien de se presser, ai-je répondu sur le champ, sans quoi je connois quelqu'un qui lui damera le pion. N'est-ce pas une pitié, mon cher *George* ; ai-je dit au Garde-chasse, que ce quelqu'un ne puisse pas l'avoir ? car il n'est pas de femme dans le monde qu'il chérisse autant qu'elle, & ce n'est pourtant pas pour son argent ! car, je sçais certaine Dame, d'une bien autre qualité, & bien plus riche que *Sophie*, qui est si amoureuse de ce quelqu'un,

qu'elle le suit par-tout comme son ombre.

Ici *Tom* s'emporta contre *Partridge*, pour avoir, disoit-il, trahi son secret.

Ah ! Monsieur, s'écria le pauvre homme, je n'ai nommé personne. D'ailleurs, je puis vous assurer que *George* est votre plus fidèle ami, & voudroit voir M. *Bliss* au Diable. Que dis-je ? il voudroit, dit-il, trouver au péril de sa vie, l'occasion de vous servir ; & je vous fais caution qu'il le seroit de tout son cœur..... Moi, vous trahir ! non, non, Monsieur ; après moi, vous n'avez pas de plus fidèle ami que *George*, ni personne plus prêt à tout hasarder pour vous.

Et tu dis donc, répondit *Jones*, un peu moins courroucé, que cet homme qui m'aime tant, demeure en même maison que *Sophie* ?

Oui, Monsieur, dans la même, dans la même maison ! il est au nombre des domestiques, & très-bien habillé, ma foi.

En ce cas, reprit *Tom*, crois-tu qu'il veuille m'obliger assez, pour remettre une Lettre à *Sophie* ?

Voilà le nœud, s'écria *Partridge* : que je fais bête de n'y avoir pas plutôt pensé !..... Mais, cela vaut fait, Monsieur ; & à notre première rencontre, je vous en répons corps pour corps.

En ce cas, lui dit son maître, laisse-moi maintenant ; je vais écrire un billet, que tu lui remettras demain matin : car je suppose que tu sçais où le retrouver ?

Oh, qu'oui, je le retrouverai, laissez-moi faire : point d'inquiétude là-dessus ; la bière est trop bonne dans cet endroit pour qu'il n'y retourne pas souvent.

Ainsi, tu ne sçais donc pas en quelle rue loge *Sophie* ? s'écria *Jones*.

Ah, que si, je le sçais, lui dit *Partridge*... Quel est le nom de cette rue ? Le nom, Monsieur ? attendez.... ce n'est pas loin d'ici.... je ne le sçais pas bien au juste, car il ne me l'a pas dit.... & je ne l'ai pas demandé de crainte qu'il ne soupçonnât quelque chose.... mais, encore un coup, laissez-moi faire : Je suis trop malin pour qu'il m'échappe, comptez là-dessus.

Oh, tu es en effet étrangement malin ! répliqua *Tom*.... allons ; pourvu que tu le fasses assez pour le rencontrer demain à la taverne, & qu'il soit assez mon ami pour remettre ma Lettre, je suis trop satisfait.

Tom, après avoir congédié le subtil *Partridge*, se mit à écrire sa lettre. Nous le laisserons dans cette occupation pour finir ce Livre.

Fin du quinzième Livre.



L'ENFANT TROUVÉ.



LIVRE SEIZIEME.

Contenant l'espace de cinq jours.

CHAPITRE PREMIER.

*Visite peu amusante pour M. VESTERN.
Afflictions de SOPHIE.*

MONSIEUR VESTERN, en arrivant à Londres, avoit mis pied à terre dans *Piccadilly*, à la première Hôtellerie qu'il avoit rencontrée, & y avoit laissé ses chevaux, pour aller s'établir lui-même dans un logement que son hôte lui avoit procuré, attenant *Hide-Park*.

C'est-là que *Sophie*, en descendant du fiacre qui l'avoit amenée de chez *Lady Belaston*, demanda à se retirer dans la chambre qui lui étoit destinée; proposition qui fut si fort du goût du pere, qu'il se hâta de l'y conduire lui-même.

Leur conversation ne fut pas longue, ce jour-là. Il lui apprit seulement, que M. *Blifil* devant arriver au premier jour pour l'épouser, il la prioit de se disposer à obéir enfin de bonne grace à la volonté de son pere; à quoi *Sophie* ayant répondu, par un refus un peu plus formel que jamais, le pétulant *Vestern*, après mille maledictions, & autant de sermens de l'y contraindre, dût-il y employer la force, ferma la porte de l'appartement sur elle, & en emporta la clef dans sa poche.

Tandis que la triste *Sophie*, abandonnée à elle-même, se livroit à l'amertume de ses réflexions, son pere vuidoit tranquillement sa bouteille, avec le Ministre *Supple*, & l'hôte chez lequel il avoit laissé son équipage. Ce dernier lui avoit plû, & le mettoit au fait du train actuel de Londres: il n'étoit pas possible, suivant M. *Vestern*, qu'un homme qui logeoit les chevaux des plus grands Seigneurs de la Nation, n'en scût pas beaucoup plus qu'un autre.

Dans cette agréable société, M. *Vestern*, très-content de lui-même, passa la soirée & une bonne partie du lendemain, sans qu'il arrivât rien digne d'être inséré dans cette Histoire. Pendant tout ce tems-là, notre *Sophie* demeura seule: son pere, qui avoit juré qu'elle ne sortiroit de sa prison que pour épouser *Blifil*, ne consentoit d'en ouvrir la porte que pour lui donner à manger, & ne le permettoit qu'en sa présence.

Le sur-lendemain de son arrivée, tandis

qu'il déjeunoit avec son Ministre , un domestique vint annoncer un Gentilhomme , qui demandoit à lui parler.

Un Gentilhomme ! s'écria *Vestern* , eh qui diantre est-ce donc ? Va docteur , va voir qui c'est : M. *Blifil* ne peut encore être arrivé. . . . Descends , va vite , & viens me dire ce qu'il veut.

Le Docteur lui apprit , en rentrant , qu'un homme de bonne mine , portant une cocarde , & ressemblant fort à un Officier , disoit avoir des affaires particulieres , qu'il ne pouvoit communiquer qu'à M. *Vestern* seul.

Un Officier ! s'écria d'un ton plus haut le pere de *Sophie* ; qu'est-ce qu'un homme de cette robe peut avoir à démêler avec moi ? Si c'est un billet de route , ou de logement , je ne suis pas ici *juge de paix* ; mon pouvoir est limité dans l'étendue de mon ressort. . . . Qu'il monte cependant , puisqu'il veut absolument me parler.

Un Cavalier très-richement vêtu , fut alors introduit , qui , après avoir demandé la grace de pouvoir dire un mot en particulier à M. *Vestern* , lui parla en ces termes.

C'est de la part de *Mylord Fellamar* , Monsieur , que j'ai l'honneur de vous saluer : mais , mon message , après ce qui se passa l'autre soir entre vous , ne vous étonne pas , sans doute.

Mylord , qui ? s'écria *Vestern* , je ne connois pas ce nom-là.

Mylord Fellamar , lui dit l'Officier , est disposé à tout imputer à l'effet du vin ; & le

moindre aveu de votre part, suffira pour le satisfaire. Les tendres sentimens qu'il a voués à votre aimable fille, ne lui permettent point de vous regarder avec des yeux ennemis; & M. *Vestern* est l'homme de la terre avec lequel il voudroit le moins avoir un affront à venger. C'est un bonheur en vérité pour tous les deux, que le courage de *Mylord* soit assez bien connu, pour lui permettre de laisser dans l'oubli la façon dont vous le traitâtes. Ce qu'il exige seulement, est un simple aveu de votre faute, en ma présence.... Le moindre mot finira tout. Vous le verrez même, dès tantôt, vous rendre ses devoirs; & il n'aspire qu'après le moment fortuné de pouvoir se présenter, de votre aveu, à Madame votre fille, en qualité d'amant soumis.

Je n'entends pas trop bien tout ce que vous me dites, répondit *Vestern*.... J' imagine pourtant, puisqu'il s'agit de ma fille, qu'il est question d'un *Lord*, dont *Lady Bellaston*, ma cousine, m'a parlé. Si c'est cela.... présentez mes devoirs à *Mylord*; & dites-lui que ma fille est promise à un autre. Peut-être, répliqua le Gentilhomme, que Monsieur n'est pas suffisamment instruit de la grandeur de l'alliance que j'ai l'honneur de lui proposer. Je ne crois pas, du moins, qu'un Seigneur aussi puissant & aussi illustre.....

Ecoutez, Monsieur, interrompit *Vestern*, il faut vous parler net; ma fille est en effet promise: mais dût-elle ne l'être pas, rien

ne pourroit m'engager à prendre un *Lord* pour gendre : je les déteste tous, & ne veux aucun commerce avec eux.

Monfieur, lui dit l'Officier, fi telle est votre dernière réfolution, j'ai ordre de vous dire, que *Mylord* attend le plaifir de vous voir ce matin, dans *Hide-Park*.

Vous pouvez lui dire de ma part, répondit *Vestern*, que j'ai trop d'affaires pour m'aller promener ; & que je ne fors pas d'aujourd'hui.

Monfieur, lui dit l'autre, vous êtes sûrement trop galant homme, pour me charger sérieufement d'une telle réponse. On ne dira jamais de vous, qu'après avoir insulté un Pair du Royaume, vous lui ayez refusé fatisfaction. La tendrefse de *Mylord* pour votre fille, lui faisoit defirer ardemment que cette aventure fe terminât à l'amiable : mais, dès qu'il ne peut plus vous regarder comme un pere, fon honneur ne lui permet pas de paffer fous filence l'indigne traitement que vous ofâtes lui offrir.

Moi ! s'écria *Vestern*.... c'est un menfonge atroce : De ma vie, je ne lui offris rien.

L'Officier ne fit, à ceci, qu'une réponse laconique, mais accompagnée de quelques remontrances manuelles, dont M. *Vestern* ne sentit pas plutôt le poids, que ce digne Seigneur de Paroiffe commença à parcourir très-lestement tous les coins de fa chambre, en beuglant auffi haut que s'il eût defiré d'avoir toute fa maison pour témoin de fon agilité.

Le Ministre, qui achevoit de déjeuner, accourut aux clameurs de son maître..... Juste Ciel ! Juste Ciel ! Monsieur, de quoi donc s'agit-il ? De quoi il s'agit ? répondit *Vestern*, d'un assassin sans doute, qui en veut à la fois à ma vie & à mon argent.... Regarde ce bâton qu'il tient encore à la main !... il m'affommoit avec..... tandis que je lui parlois poliment....

Comment, M., lui dit froidement le Capitaine, ne m'avez-vous pas donné un démenti ?

Non, sur mon honneur !... Je ne le crois pas, dis-je, j'ai seulement nié d'avoir insulté *Mylord*..... Mais je n'ai jamais prétendu dire, que vous eussiez menti.... & vous n'eussiez pas dû fraper un homme désarmé. Si j'eusse eu un bâton pareil au tien, je t'eusse frotté les oreilles de la bonne manière.... Viens, descends dans la cour, laisse-m'en prendre un, si tu l'oses, & nous verrons beau jeu.

Je vois, Monsieur, lui dit l'Officier, que vous n'étiez pas digne de la peine que j'ai prise ; & je vais rendre compte de vos sentimens à *Mylord*... Je suis fâché de m'être ici sali les mains.

Il sortit, en achevant ces mots, tandis que M. *Vestern*, à qui la colere, peut-être la politique, sembloit avoir interdit la parole, se faisoit tenir par son Ministre.

Cependant, la pauvre *Sophie*, qui du fond de sa prison avoit entendu les hurlemens de son pere, se toït de fraper des

pieds & des mains, & de crier pour que l'on vînt à elle. On l'entendit enfin; & *Vestern*, effrayé des accens douloureux de notre Héroïne, oubliant tout-à-coup son injure, vola à l'appartement de sa fille.

Elle étoit à demi morte, lorsqu'il entra. Cependant, à la vue de son pere, elle ramassa toutes ses forces, se traîna jusqu'à lui, lui ferra les mains, & lui cria d'une voix entrecoupée, ô mon pere ! ô mon cher & très-aimé pere !.... ayez pitié de mes terreurs... n'êtes-vous point blessé ?

Non, non, s'écria *Vestern*, le mal n'est pas grand. Le coquin croyoit m'en avoir fait davantage : mais les loix sont-là; il s'en repentira, je t'en réponds !.... Eh de grace, dit-elle, apprenez-moi donc ce que c'est ? Quel est le malheureux qui a osé vous insulter ?

J'ignore son nom, répondit *Vestern*; c'est un de ces aigrefins, que nous payons, je crois, pour nous battre : mais il me le rendra bien, si tant est qu'il ait quelque chose à perdre !....

Mais, encore un coup, lui dit *Sophie*, daignez du moins m'apprendre le sujet de la querelle ?

Belle demande ! c'est toi-même. Ai-je jamais eu d'affaires, de querelles, de chagrins, que pour toi ?... Ah *Sophie* ! c'est à toi seule que je dois toutes mes infortunes... Tu feras enfin mourir ton pauvre Pere !... Un *Lord*, que le Ciel confonde, & dont le Diable sçait le nom mieux que moi,

s'avise de t'aimer ; & parce que je ne veux pas de lui pour gendre , le bourreau m'envoie un cartel !... Allons , *Sophie* , sois bonne fille , & mets fin aux peines de ton pere ; allons , consens à mon bonheur , en épousant celui que mon cœur t'a destiné : il sera ici dans deux jours ; promets-moi seulement de l'épouser dès qu'il sera venu , tu me rendras le plus heureux des hommes : chevaux , bijoux , carosse , tu n'a qu'à dire , tu n'as qu'à souhaiter , la moitié de mon bien est à toi dès aujourd'hui... Que dis-je ? tout est à toi , si tu le veux !

Mon pere me permettra-t-il , dit en soupirant *Sophie* , de lui parler un instant ?

En doutes-tu , ma fille ? répondit *Vestern* ; ne sçais-tu pas , que mon plus grand plaisir est de t'entendre ?.. Parle mon cher enfant ! j'espère t'entendre toute ma vie , avec plaisir. O ma *Sophie* ! tu ne sçais pas , tu ne soupçonnes pas combien je t'aime ; non , tu ne le sçais pas : aurois-tu quitté ton pauvre pere , qui n'a d'autre joie , d'autre consolation dans la vie , que celle de voir , d'entendre , & d'aimer sa petite *Sophie*.

A ces mots , les yeux du bon-homme étoient couverts de larmes ; & *Sophie* , en essuyant les siennes , répondit ainsi :

Je connois toute la tendresse que mon pere a pour moi ; le Ciel m'est témoin de celle que je ressens pour lui ! & la seule crainte de me voir forcée de passer dans les bras de *Blifil* , a pu m'arracher à ceux d'un pere que j'aime assez passionnément

pour sacrifier ma vie à sa félicité. Qué dis-je ? j'ai plus fait encore ! j'ai voulu forcer mon cœur, j'ai voulu le contraindre à se plier à vos désirs ; j'étois presque déterminée à affronter le sort le plus affreux que je connoisse pour marquer mon obéissance au plus tendre des peres. Mais , c'est à quoi tous mes efforts n'ont pu ni ne pourront jamais atteindre... Ici , M. *Vestern* commença à froncer le sourcil , ses yeux s'enflammerent , & sa bouche alloit tonner contre sa fille , lorsque *Sophie* qui s'en aperçut , le supplia de daigner l'entendre encore un instant.

Si la vie de mon pere , dit-elle , si sa santé , si sa félicité réelle est attachée à quelque prix , & que mon sang puisse seul le payer , parlez , Monsieur , me voilà prête , je m'expose à tout , j'affronte tout pour garantir une tête si chere !.. Oui , malgré l'horreur que m'inspire le plus détesté des Amans... Oui , pour sauver mon pere , je consentirois même d'épouser *Blisil* ... Mais...

Je t'ai déjà dit , interrompit *Vestern* , que mon bonheur & ma vie sont attachés à ton obéissance... Vois donc si tu veux conserver ton pere.... Je suis désespéré , je meurs enfin , si tu n'as pas pitié de moi.

Se peut-il , lui dit-elle , en le regardant tendrement , que les vœux d'un si bon pere n'aient d'autre but que de me rendre misérable ?.... Moi ! s'écria *Vestern* , non , tous mes vœux sont pour te rendre heureuse. Est-il rien que je ne donnasse , pour
re

te voir au comble du bonheur?.....

Souffrez donc, interrompit *Sophie*, souffrez donc que je sache, souffrez donc que je sente en quoi consiste ce bonheur que vous me souhaitez. S'il est vrai que l'opinion seule fasse notre félicité, quel sera donc mon sort, lorsque je me croirai la plus infortunée des femmes?

Il vaut bien mieux te croire telle, lui dit le pere, que de l'être en effet, en épousant l'indigne vagabond que tu aimes.

Si vous daignez vous en fier à moi, lui dit *Sophie*, je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, de ne jamais épouser ni lui ni d'autres, sans votre consentement. Laissez-moi consacrer ma vie uniquement à vous servir & à vous plaire; souffrez que je sois encore votre chere *Sophie*, & que ma seule affaire, & que mes seuls plasirs, soient de faire les vôtres.

Non, *Sophie*, répondit *Vestern*, on ne me trompe pas ainsi: ta tante auroit droit alors de penser ce qu'elle ne pense déjà que trop de moi. Non *Sophie*, encore un coup, présume un peu mieux de ton pere; crois qu'il connoît assez le monde, pour ne jamais compter sur la parole d'une femme, en toute affaire où il sera question d'un homme.

Eh, par où, s'écria *Miss Vestern*, par où donc ai-je mérité de la part de mon pere, une pareille défiance? Lui manquai-je jamais dans mes promesses? & de puis le berceau, ne m'a-t-il pas toujours vu sincere?

Tome II.

I

Tout cela peut être, cria *Vestern* en se levant : mais je veux, & je prétends être obéi ; & tu l'épouseras, dusses-tu périr le lendemain. Ces mots accompagnés d'un déluge de sermens, d'injures, & d'imprécations, épouvantèrent tellement *Sophie*, qu'elle tomba presque sans sentiment dans un fauteuil.

Vestern, craignant d'être attendri par ce spectacle, se hâta de sortir de sa chambre, dont il emporta la clef, & revint trouver son Ministre.

C H A P I T R E II.

Petite consolation pour SOPHIE.

LA Maîtresse de la maison où logeoit *M. Vestern*, avoit déjà conçu d'étranges idées de ses hôtes.

Cependant, comme on l'avoit assurée que ce Gentilhomme étoit puissamment riche, & qu'elle tiroit un prix exorbitant de ses chambres, elle crut devoir fermer les yeux sur tout ce qui la choquoit ; & qui plus est, se taire. La prison de *Sophie* ne laissoit pourtant pas de l'inquiéter : ce que sa servante lui avoit appris du caractère de cette Demoiselle, intéressoit tous les cœurs pour elle ; mais les vrais intérêts de l'Hôteesse, ne lui permettoient que de la plaindre.

Quoique *Sophie* ne mangeât presque rien, on la servoit pourtant régulièrement. Malgré

tout le couroux de son pere , quelque chose qu'elle eût désirée , quelque prix qu'il en dût coûter , elle eût été dès l'instant satisfaite. *Vestern* , quoiqu'entêté , quoique bizarre , aimoit , ou plutôt adoroit sa fille ; & l'espoir de lui procurer le plus léger plaisir , en étoit toujours un vraiment sensible pour cet homme singulier.

L'heure du dîner arrivée , *Vestern* , qui avoit juré de ne confier à personne la clef de l'appartement de *Sophie* , accompagna *George* (le Garde-chasse) qui lui portoit un poulet rôti , & l'attendit à la porte.

George , en mettant le plat sur la table , saisit l'occasion de présenter ses respects à sa jeune maîtresse , qu'il n'avoit pas vue depuis long-tems , la pria instamment de ne pas , à son ordinaire , renvoyer la volaille entiere à la cuisine. J'ai sçu , dit-il , Madame , que vous n'avez rien mangé depuis deux jours ; goûtez les œufs dont ce poulet est farci ; je sçai que vous les aimez , j'espère que vous en serez contente.

Quoique la douleur ne produise pas toujours les mêmes effets sur tout le monde , (comme sur une Veuve , par exemple , à qui elle aiguise l'appétit beaucoup plus que ne feroit l'air des plaines de *Bansted* ou de *Salisbury*) il est pourtant vrai , quoi qu'en pense le vulgaire , qu'une douleur réellement extrême , après s'être bien exhalée , n'est pas tout-à-fait insensible à la faim.

Sophie en fournit une preuve : personne n'eut peut-être jamais lieu (si l'on pese bien

sa situation) d'être plus affligée qu'elle. Elle se détermina pourtant, sans y penser, si l'on veut, à dépecer la volaille; & ne fut pas peu étonnée d'en voir tomber une Lettre, contenant ce qui suit.

MADAME,

Si j'étois moins pénétré de vos malheurs, je tâcherois, non pas de vous peindre les miens, mais de vous exprimer l'état horrible de mon ame, en apprenant par Honora, tout ce que vous avez souffert. Mais, si la sensibilité seule peut concevoir l'idée des maux que peut ressentir un cœur tendre, mon aimable Sophie n'a pas besoin d'être mieux informée de l'amertume de mes peines. Est-il rien sur la terre qui puisse ajouter à mon supplice, lorsque je vous sçais malheureuse! Oui, ma Sophie, c'est de sçavoir que je n'en puis accuser que moi; c'est d'avoir à m'imputer toute l'horreur de votre destinée! Peut-être osé-je ici trop présumer de moi-même; mais, qui peut m'envier un déplorable avantage, qui me coûte si cher! pardonnez-donc, belle Sophie, à un sentiment si gracieux; pardonnez-donc au tendre intérêt qui m'enchardit à vous demander si mes conseils, mon secours, ma présence, mon absence, ma mort même, peuvent être utiles à ma Sophie, & soulager ses maux? Pourrois-je, hélas, jamais payer tout ce que je lui coûte! Les vœux les plus ardents, la tendresse la plus pure, la soumission la plus respectueuse.

tueuse, tout enfin ce que l'amour peut inspirer de sentimens dignes d'un objet adorable, peut-il indemniser Sophie du sacrifice qu'elle feroit à ma félicité ? Ah ! s'il étoit possible qu'elle daignât s'en contenter, fuyez, fuyez, cher objet que j'adore, accourez dans des bras toujours ouverts pour vous recevoir & vous protéger : seule ou suivie de l'opulence même, ma Sophie m'est également chère ; je possède avec elle tous les trésors de l'Univers !

Si votre prudence ordinaire juge que mon ardeur m'emporte trop loin ; si ce sacrifice vous paroît trop grand ; s'il n'est aucun moyen de vous rendre la paix, & de calmer le couroux d'un pere, que de renoncer à moi pour jamais : chassez de votre cœur l'ombre même de la pitié ; oubliez, effacez de votre souvenir un malheureux, qui n'est déjà que trop coupable ; croyez que votre bonheur m'est mille fois plus précieux que le mien même ; que c'est mon cœur qui vous le dit ; que c'est mon cœur qui vous le jure ! mon premier desir (eh pourquoi la fortune ne le rempliroit-elle pas ?) Mon premier desir, dis-je, fut de vous voir toujours, & de vous voir toujours heureuse : Celui qui m'occupe aujourd'hui, c'est d'apprendre bientôt que vous le soyez en effet. Mais, rien ne peut égaler mon supplice, lorsque je me reproche que vous avez pu souffrir un instant pour celui qui sera toute sa vie, &c.

TOM JONES.

I 3

Nous nous dispensons , sans scrupule , de rendre compte au Lecteur des sentimens de *Sophie* à la lecture de cette lettre , nous ne lui dirons pas même combien de fois elle la relut : nous augurons assez bien de lui , pour laisser ce détail à son imagination. Sa réponse paroîtra peut-être un de ces jours : pour aujourd'hui , cela n'est pas possible ; & cela par une seule raison : c'est que la pauvre fille n'avoit ni plume , ni encre , ni papier.

Le soir , tandis qu'elle réfléchissoit à loisir sur cette lettre , un bruit assez aigu vint tout-à-coup frapper son oreille & interrompre ses méditations. L'une des voix qui composent ce *duo* discordant , étoit fort connue de *Sophie*. Il fallut écouter long-tems l'autre , pour reconnoître l'organe de la tante *Vestern* , qui ayant appris par un Dometique le logement de son cher frere , venoit de descendre chez lui.

Nous allons par , conséquent , prendre maintenant congé de *Sophie* ; & suivant notre politesse ordinaire , tenir quelques momens compagnie à Madame *Vestern*.

C H A P I T R E III.

SOPHIE hors de prison.

MONSIEUR *WESTERN* & le Ministre *Supple*, (l'Hôte étant occupé ailleurs) fumoient tranquillement leur pipe , lorsque l'on annonça l'arrivée de Madame *Vestern*.

Le pere de *Sophie*, grand observateur du cérémonial, & sur-tout envers sa sœur, qu'il respectoit malgré lui-même, se hâta de courir au devant d'elle.

En vérité, dit-elle, en se jettant dans un large fauteuil, il n'est plus possible de voyager dans ce Royaume ! les sots Actes du Parlement, ont achevé de rendre les chemins impraticables..... mais, mon frere, par quel hazard vous êtes-vous niché dans cet odieux logement ? jamais homme de condition ne mit certainement le pied ici !...

Ma foi, je n'en sçai rien, répondit *Vestern* ; c'est l'Hôte de mes chevaux qui me l'a enseigné : je l'ai cru assez faufile avec les Seigneurs, pour sçavoir où ils logent.

Fort bien ! lui dit la sœur. Et ma nièce, que m'en apprendrez-vous ? auriez-vous déjà rendu vos devoirs à *Mylady Bellaston* ?

Oh, qu'oui ! répondit le vieux Gentilhomme ; & votre nièce est en sûreté. Elle est là-haut dans sa chambre.

Comment mon frere ! ma nièce est dans la maison, dites-vous ? elle ignore donc mon arrivée ?

Qui diantre le lui auroit dit ? répliqua *Vestern* ; j'ai la clef de son appartement dans ma poche. Je l'ai enlevée de chez notre cousine, dès le premier soir de mon entrée à Londres ; & depuis ce tems je puis répondre d'elle, comme d'un vieux renard dans un sac.

Juste Ciel, qu'entens-je ! s'écria la sœur : je me doutois bien que vous eussiez fait

quelque sottise ; & j'aurois bien dû m'y attendre. . . . quoi ! ne m'aviez-vous pas promis d'employer les voies de la douceur & de la politesse ? N'est-ce pas votre brutalité qui a déjà forcé ma pauvre nièce de quitter le Pays ? vous prétendez donc l'obliger à saisir l'occasion de prendre encore une fois la fuite ?

Brrr ! s'écria *Vestern* , en jettant sa pipe dans le feu , ne nous y voilà-t-il pas encore ? quand je m'attens à des louanges , j'éprouve encore votre censure.

Comment , mon frere ? lui dit aigrement la Dame , avez-vous jamais pu penser que j'approuvassé l'emprisonnement de ma nièce ? ne vous ai-je pas répété cent fois , que dans un Pays libre , les femmes ne sont point assujetties au pouvoir arbitraire d'un pere , ou d'un mari ? nous sommes libres comme vous , Monsieur ; & plutôt au Ciel , que vous fussiez aussi digne de l'être. Si vous prétendez que je reste encore quelques momens dans ce respectable Hôtel , que je vous reconnoisse encore dans le monde pour mon parent , ou que je me mêle encore des affaires de votre famille , rendez tout-à-l'heure la liberté à ma nièce.

Madame *Vestern* , le dos au feu , une main derriere elle , & l'autre roulant une prise de tabac dans ses doigts , avoit un air si redoutable , en prononçant cette sentence , que jamais *Thalestris* , à la tête des Amazones , n'inspira peut-être plus de terreur. Aussi Monsieur son frere , qui n'étoit

point du tout préparé à ce choc, en fut-il si ébranlé, que jettant tout-à-coup la clef sur la table.... Tenez, dit-il, Madame, faites-en tout ce qu'il vous plaira : je voulois seulement garder *Sophie* jusqu'à l'arrivée de *Blifil*, qui ne peut tarder long-tems. S'il arrive quelque chose qui vous déplaît, je m'en lave les mains.

Je réponds de tout, sur ma tête, s'écria Madame *Vestern*. Je ne m'engage pourtant ici, qu'à une condition expresse : ne vous mêlez de rien ; confiez aveuglément cette affaire à mes soins ; sans quoi, je pars. Si ces préliminaires sont ratifiés par mon frere, je tenterai de préserver l'honneur de sa famille ; au cas contraire, je persiste dans l'exacte neutralité.

Souffrez, Monsieur, dit le Ministre *Supple*, en s'inclinant profondément, que je vous supplie de croire, Madame ! la douceur produit souvent plus d'effets que la menace.... Quoi ! s'écria le vieux Gentilhomme, tu t'en mêles aussi ? ose encore dire un mot, & je te chasse pour jamais.

Eh si mon frere, lui dit la sœur ; est-ce ainsi que vous respectez le clergé ? M. *Supple* est un homme sensé, dont vous devriez suivre les conseils ; & sur-tout dans cette occasion, la terre entière sera de son avis. Mais, j'attends une réponse finale & catégorique à mes propositions. Abandonnez votre fille à ma conduite, ou chargez-vous-en pour jamais ; & que je n'entende plus parler, ni de vous, ni de votre famille.

Eh de grace, Monsieur ! s'écria *Supple*, daignez agréer ma médiation....

Qui diantre en a besoin ? cria *Vestern* à tue tête ; la clef n'est-elle pas sur la table ? qui l'empêche de la prendre, & de faire à sa mode ?

Non, mon frere, répondit la Dame, j'insiste sur la formalité : je veux qu'elle me soit remise, avec la ratification des articles stipulés.

Eh bien, je vous la donne.... prenez-la... la voilà s'écria *Vestern*. Ai-je jamais craint de vous confier ma fille ? n'a-t-elle pas déjà vécu des années entières avec vous !

Plût au Ciel ! répondit la tante, qu'elle ne m'eût jamais quittée : tout ceci ne seroit certainement pas arrivé.

Oh, sans doute ! s'écria *Vestern*. Je suis toujours le seul blâmable.

Mais oui, vous l'êtes, lui dit-elle, je vous l'ai toujours dit, & je vous le dirai toujours. J'espère, pourtant, que vous deviendrez plus docile ; & que l'expérience du passé, vous apprendra à ne point détruire, par vos bévues, tout ce que la sagesse de mes précautions a pu concerter d'avantageux pour vous. En vérité, mon frere, vous n'êtes pas fait pour ces sortes de négociations : votre système de politique est défectueux en tous points. J'insiste donc, encore un coup, sur la promesse que j'exige..... allons parlez ; & sur-tout songez bien au passé !.....

Que prétendez-vous, s'écria *Vestern* en

jurant , que je vous dise encore ? je crois , Dieu me pardonne , que vous feriez de nouveau damner le diable....

Courage , mon frere ! lui dit la Dame , vous voilà retombé dans vos louables habitudes.... Il n'est plus possible de converser avec vous. J'en appelle à M. *Supple* , homme aussi prudent qu'équitable : Qu'il dise si mes propos ont de quoi vous fâcher.... mais votre tête est devenue si dure !....

Eh , Madame , dit le Ministre , de grace n'irritez point Monsieur !

Qu'appellez-vous , irriter ? reprit vivement Madame *Vestern*.... j'apperçois , mon ami , que vous êtes un sot , ainsi que lui. Mais , allons mon frere , puisque l'on s'en fie à moi , je veux bien encore entreprendre de ramener ma nièce à son devoir. Ah , que les affaires font bien confiées dans les mains des hommes ! la tête d'une femme en vaut plus de mille des vôtres.

A ces mots , Madame *Vestern* ayant sonné un domestique , se fit conduire à l'appartement de *Sophie*.

Dès qu'elle fut sortie , & que son frere eut soigneusement fermé la porte , il soulagea son cœur , en la maudissant à son aise , sans s'oublier lui-même , pour s'être mis en tête de songer à hériter d'elle.... il faut pourtant patienter encore , dit-il , en se radoucissant : ce seroit pitié de tout perdre , après avoir si long-tems souffert ; la bégueule ne peut vivre toujours , & je sçais que son testament est en ma faveur.

Le Ministre approuva , & loua fort cette résolution ; & M. *Vestern* , qui dans la joie ou dans la douleur , avoit pour coutume de boire une bouteille de plus , ne tarda pas à s'en trouver si bien , que tout son cœur étoit déjà purgé de tout ferment de colere ou de haine , lorsque Madame *Vestern* rentra dans sa chambre avec *Sophie*. Notre jeune amante , avoit sa *cape* & son petit chapeau. je l'emmène à mon Hôtel , dit la tante ; car , en vérité , mon frere , ces appartemens ne sont pas dignes d'être habités par des Êtres pensans.

Tout comme il vous plaira , Madame , répondit *Vestern* : elle ne peut être en meilleures mains ; & le Ministre , s'il me rend justice , vous certifiera , que pendant votre absence , je vous ai reconnue cinquante fois pour la meilleure femme du monde.

Oh , oui ! Madame , s'écria M. *Supple* , c'est ce que je suis prêt d'affirmer.

Vous conviendrez , mon frere , répondit Madame *Vestern* , que je vous ai toujours rendu justice. Mais , avouez aussi , que vous êtes souvent un peu trop emporté ? Il est vrai , cependant , qu'après quelques instans de réflexion , je connois peu d'hommes plus raisonnables.

Eh bien , ma sœur , puisque vous pensez ainsi , répondit le bon Gentilhomme , je bois à vous de tout mon cœur. Je suis quelquefois un peu vif , j'en conviens : mais je n'ai pas de fiel. *Sophie* , fais bonne fille ; & si tu veux que je t'aime , obéis en tout à ta tante.

Je ne doute point d'elle, répondit la tante : ma nièce a déjà devant les yeux l'exemple de sa cousine *Henriette*, qui s'est irrévocablement perdue, pour avoir négligé mes conseils.... A propos, mon frere ! Devinez-vous bien, qui est arrivé chez-vous, le jour de votre départ pour Londres ! Cet impudent, cet odieux faquin, avec son nom Irlandois.... Ce *Fitz-Patrik* ! qui a si indignement trompé *Henriette*. Il est entré, sans se faire annoncer, sans quoi je l'eusse fait éconduire : il m'a même, pour ainsi dire forcée d'entendre, sur le compte de sa femme, une longue & mauvaise histoire, où je n'ai pu comprendre un mot. Mais, ma réponse fut courte : Je lui remis la lettre qu'elle m'a écrite, & le chargeai d'y répondre. J'imagine que ce pied-plat va chercher à nous déterrer ici : mais je vous prie de le congédier, car je ne prétends pas le voir.

Ni moi non plus, répondit *Vestern*, n'en craignez rien. Je n'autorisai jamais la désobéissance des filles. Bien en a pris à ce drôle-là, de ne m'avoir pas rencontré à la maison : je l'aurois, morbleu, fait jeter par les fenêtres.... Tu vois, *Sophie*, ce qu'entraîne la désobéissance !....

Eh, mon frere, interrompit la tante, pourquoi insulter mal-à-propos *Sophie* ? L'exemple est dans votre famille : pourquoi ces répétitions odieuses ! Laissez-moi, encore un coup, le soin de tout ceci. Allons, allons, point de rancune.... j'y consens, répondit *Vestern*....

La tante, heureusement pour *Sophie*, termina cette nouvelle contestation, en demandant des chaises à porteurs. Je dis, heureusement, car le frere & la sœur alloient sans doute recommencer sur nouveaux frais. Le sexe seul, & l'éducation, avoient mis entr'eux quelque différence; du reste, tous deux étoient entiers & entêtés, tous deux aimoient passionnément *Sophie*, & tous deux en particulier se méprisoient souverainement.

C H A P I T R E I V.

JONES reçoit des nouvelles de *SOPHIE*.

Il va à la Comédie avec Madame MILLER, & PARTRIDGE.

L'ARRIVÉE de *George*, le Garde-Chasse, à Londres, & les services qu'il avoit promis de rendre à son ancien protecteur, consoloient fort *Tom Jones*. Ce fut, en effet, par son moyen qu'il reçut la lettre suivante, que *Sophie*, remise en liberté, lui avoit écrite dès le soir même de sa délivrance.

M O N S I E U R ,

Comme votre sincérité ne peut m'être suspecte, je crois vous obliger en vous apprenant, que l'arrivée de ma tante a mis fin à une partie de mes souffrances; je suis du

moins avec elle , & je jouis de la liberté. Il est vrai , qu'elle m'a fait promettre de n'avoir aucun commerce avec qui que ce soit , sans son consentement ; & que j'ai juré de garder inviolablement cette promesse. On ne m'a pourtant pas expressément défendu d'écrire ; mais je ne sens pas moins que c'est un oubli , dont je ne puis me prévaloir. Ainsi , Monsieur , si je manque aujourd'hui à la foi promise , c'est pour vous avertir que je ne puis désormais continuer de recevoir vos lettres , moins encore y répondre , sans en faire part à ma Tante. Toutes promesses sont sacrées pour moi , & comprennent tout ce que je sens qu'elles doivent raisonnablement sous-entendre : cette déclaration , si vous la pesez bien , pourra peut-être adoucir dans votre esprit ce que ma résolution paroît avoir trop astringere. Mais , pourquoi cherché-je à vous consoler ainsi ? Quoique très-résolue à ne pas me conformer , sur certains points , aux desirs de mon pere , il n'est pourtant pas moins vrai que je ne m'engagerai jamais ailleurs , sans son consentement. La fermeté de ma résolution , & la certitude que je vous en donne , doit donc vous faire abandonner un espoir , dont la fortune (peut-être) a rendu le succès impossible. Songez , Monsieur , que votre propre intérêt l'exige ; que c'est le seul moyen de vous réconcilier avec M. Alworthy , & que s'il le faut même , j'ose vous en prier. Le hazard m'a rendue votre obligée , & vos intentions probablement encore plus. La fortune nous sera peut-être un jour moins

contraire qu'aujourd'hui. Croyez, pourtant, que je penserai toujours sur votre compte, conformément à votre mérite, & que je suis véritablement,

MONSIEUR,

*Votre très-humble & très-obligée Servante,
SOPHIE WESTERN.*

P. S. Encore un coup, ne m'écrivez plus, je vous en prie... du moins, quant à présent, & recevez ceci, dont je n'ai pas besoin; & que je sçais vous devoir être maintenant utile. Mais ne sçachez gré (je vous en conjure!) de cette bagatelle, qu'à la fortune qui l'avoit déjà fait tomber dans vos mains.*

Un enfant eût mis moins de tems à épeler cette lettre, que notre Héros à la lire. Les sentimens qu'elle fit naître en lui, étoient mêlés de joie & de douleur : il ressentoit, en un mot, tout ce que sent un honnête homme, qui en lisant le Testament de son intime ami, s'y trouve gratifié d'un legs considérable. Il crut pourtant, toutes réflexions faites, avoir plutôt droit de se réjouir que de s'affliger. Le Lecteur est peut-être même étonné, qu'il eût ici trouvé matière à s'affliger : mais le Lecteur n'est peut-être

* Ceci s'entend sans doute, du billet de banque de 100 livres sterling.

pas aussi amoureux que l'étoit le pauvre *Jones* ; & l'amour est une maladie, dont les symptômes, ainsi que ceux de la *consomption*, flattent très-rarement le malade.

Ce qui le combloit de joie, c'est que sa maîtresse, après avoir recouvré sa liberté, étoit maintenant avec une femme dont le commerce étoit infiniment moins dur que celui de *M. Vestern*. Un motif de consolation encore plus sensible pour lui, naissoit de la promesse que lui faisoit *Sophie*, de ne jamais consentir à recevoir la main d'un autre. Car, quelque désintéressée qu'il crût sa passion, & quelques généreuses que fussent ses offres dans la lettre qu'il avoit écrite, nous n'en croyons pas moins de bonne foi, que l'ami *Jones* eût été très-fâché d'apprendre qu'un autre eût épousé *Sophie*, quelque avantageuse que cette alliance dût être. Un degré si raffiné d'amour *Platonique*, & si fort détaché des sens, est un don que le Ciel n'accorde gueres qu'aux femmes. J'en connois, du moins, qui se vantent de le posséder.

Tom, après avoir employé trois grandes heures à lire & à baiser la lettre, se trouva disposé à remplir une promesse qu'il avoit plus d'une fois faite à *Madame Miller* : c'étoit de l'accompagner à la Comédie, avec la plus jeune de ses filles ; & *M. Partridge*, qu'on avoit jugé à propos de mettre de la partie.

M. Jones, qui étoit de bonne humeur, s'apprétoit à jouir de la surprise & des cri-

tiques de *Partridge*, dont il n'attendoit que ce pur & simple sentiment de la nature, que l'art rectifie quelquefois, mais qu'il gâte encore plus souvent.

M. *Jones*, Madame *Miller*, la jeune *Betzi* & *Partridge*, ne furent pas plutôt placés au premier rang de la première galerie, que ce dernier débuta par crier tout haut, qu'il n'avoit jamais vu de plus belle maison.

Au moment que la symphonie commença, je ne conçois pas, dit-il, que tant de Musiciens jouent ensemble sans se faire détonner l'un l'autre !

A la vue du moucheur de chandelle, voyez ! voyez, Madame ! s'écria-t-il en parlant à Madame *Miller*, n'est-ce pas-là le vrai portrait de celui qui est dans nos livres de prières, avant l'office de *la Conjuración des poudres* ? . . . Eh, pourquoi donc tant de chandelles ? Hélas ! ajouta-t-il en soupirant, une pauvre famille en auroit largement pour tout un hiver.

Aussi-tôt que l'Acteur parut, (c'étoit *HAMLET* * *Prince de Danemarck*,) *Partridge* fut tout yeux & tout oreilles. Ce ne fut qu'à l'arrivée du Spectre, qu'il retrouva sa langue, pour demander à *Jones*, qui étoit cet homme si étrangement habillé ! J'ai vu, ajouta-t-il, quelque personnage en tapisserie ou ailleurs, qui ressemble à cela. Est-ce bien une armure qu'il a sur le corps ?

* Tragédie de *Shakespeare*. Théâtre Anglois, tome 2.

Cela doit être bien lourd!... C'est un revenant, lui dit assez crument *Jones*. Bon! dit *Partridge*, en affectant un sourire, tâchez, tâchez de me persuader celui-là? Ce n'est pas que j'en aie jamais vu; mais celui-ci, à mon gré, n'en a pas du tout l'air. Non, non, Monsieur, les *Esprits* ne reviennent pas dans cet équipage-là.

On le laissa dans son erreur, qui réjouit fort tout leur voisinage, jusqu'à la scène entre *Hamlet* & le Spectre. *Partridge*, alors, frappé des attitudes naturelles de *M. Garrick*, * se laissa tout-à-coup convaincre de ce qu'il venoit de nier l'instant auparavant, & commença à trembler de façon, que ses genoux se frappoient fréquemment l'un l'autre.

Qu'as-tu donc? lui dit *Tom*; ce guerrier, que tu vois sur le Théâtre, te fait-il peur?

O là! Monsieur, lui dit *Partridge*, je vois maintenant que vous aviez raison... Je ne crains pourtant rien: je sçais que ce n'est qu'une Comédie.... Et d'ailleurs, si c'étoit en effet un revenant, quel mal pourroit-il faire de si loin, & parmi tant de monde?.... Au reste, si j'ai ressenti quelque crainte, je ne suis du moins pas le seul.

Qui? qui, s'écria *Jones*, ose-tu regarder ici comme aussi poltron que toi?

Poltron tant qu'il vous plaira, dit *Partridge*: mais si ce petit homme, sur le Théâ-

* Excellent Acteur Anglois, sur-tout dans le rôle d'*Hamlet*.

tre, n'est pas véritablement effrayé, je n'ai jamais connu la crainte.... Oui, oui, *suis-moi*, dit-il ? Oh ! Je t'en souhaite ; au diantre qui s'y fie !... Miséricorde ! le petit homme le fuit ? Ah, quelle témérité !... qu'il t'en arrive ce qu'on voudra, c'est toi qui l'as voulu.... Je te suivrais ? moi !... Je suivrais plutôt le diable. Mais, c'est peut-être lui-même : car il prend dit-on, la figure qu'il veut..... Ah ; les voilà revenus... *Arrête ici !* dit-il encore ? Il n'a, parbleu, été déjà que trop loin.... & plus loin que je n'irois, pour tout le Domaine d'Angleterre.

Jones voulut alors parler... Chut ! chut ! s'écria *Partridge* : mon cher Monsieur, laissez-moi, je vous prie, l'entendre....

Pendant toute la tirade du Spectre, *Partridge* fut à peindre : les yeux fixés alternativement sur l'ombre & sur *Hamlet*, le corps tremblant, & la bouche béante, il exprimait successivement toutes les passions dont le Prince de *Danemarck* étoit agité.

L'acte fini.... Ma foi *Partridge*, lui dit *Tom*, tu surpasses mon espérance. Tu jouis du spectacle mieux que je ne t'en croyois capable.

Raillez, raillez, Monsieur, répondit *Partridge* : si le diable même ne vous fait pas peur, je n'en puis mais : quant à moi, je ne rougis pas de le craindre. Je sens pourtant, que tout ceci n'est pas naturel ; ce n'est pas non plus le fantôme qui m'épou-

vante, j'ai bien vu, à la fin, que c'étoit un grand homme déguisé comme cela. Mais, quand j'ai vu trembler le petit homme, j'avoue que la vérité de sa terreur m'a faisi, & que j'ai un peu tremblé à mon tour.

Et penses-tu, s'écria *Tom*, que ce petit homme étoit véritablement effrayé ?

Comment, Monsieur ! lui dit *Partridge*, n'avez-vous pas remarqué vous-même, quand le *revenant* lui a dit qu'il étoit son pere, & comment il avoit été assassiné dans le jardin, n'avez-vous pas remarqué, dis-je, comme sa frayeur s'est dissipée par degrés, & comme sa crainte s'est changée en douleur ? ... Hélas ! il m'en seroit arrivé de même en pareil cas... Mais, silence ! Ciel ! quel bruit est-ce là ? .. le voilà revenu... Oh bien, quoique je sçache que tout ceci n'est pas vrai, je ne voudrois pourtant pas être aussi près d'eux que tous ceux que j'y vois... Oui, oui, s'écria-t-il, (en voyant *Hamlet* tirer son épée du fourreau) tu peux faire le brave... A quoi sert une épée contre les gens de l'autre monde ?

Pendant le second acte, *Partridge* fut assez tranquille, & admira beaucoup la richesse des habillemens. Il ne put pourtant s'empêcher, en observant la contenance du Roi *Claudius*, de s'écrier, que les physionomies sont trompeuses ! qui croiroit, en voyant l'air de probité de cet homme-là, que c'est un assassin ? *Nulla fronti fides.*

Il demanda ensuite à *Tom*, si le Spectre reviendroit encore ? mais celui-ci, qui vou-

loit jouir de sa surprise, se contenta de lui répondre que peut-être le reverroit-on bientôt paroître & disparoître, en un clin d'œil, comme un trait de feu.

Partridge, quoique intérieurement pénétré d'horreur, attendit pourtant ce moment avec impatience. Dès qu'il vit paroître le phantôme.... Le voilà! le voilà, Monsieur, s'écria-t-il tout haut. Eh bien, lui dit *Jones*, le petit homme te paroît-il épouvanté? Peut-être autant que vous me le croyez, répondit *Partridge*. Mais, est-on maître de cela. Pour moi, je ne voudrais pas être où est maintenant, comment l'appellez-vous? *M. Homlet*, pour tous les biens du monde.... Mais, ô Ciel! qu'est devenu l'*Esprit*? Je crois, Dieu me pardonne, l'avoir vu fondre ou s'abymer sous terre..... Ma foi tu as bien vu, lui dit *Jones*. Eh bien, à la bonne heure, répondit *Partridge*: je suis bien sûr que ce n'est qu'un jeu; & d'ailleurs si cela n'étoit pas, Madame *Miller* ne riroit pas de si bon cœur.

Pour vous, Monsieur, l'enfer même en personne ne vous feroit pas trembler..... Tant pis, tant mieux; mais, voyons, voyons ceci.... Oh! cela ne m'étonne pas, il est poussé à bout. Mets-la, mets-la en pieces, mon ami.... * Si l'infâme eût été ma mere, c'est ainsi que je l'eusse traitée: on ne doit rien à de pareilles marâtres.....

* Il faut avoir lu la piece, pour bien goûter tout ceci.

Oui, va t'en, va t'en chienne; je n'aime pas à te voir.

Notre critique fut passablement sage, jusqu'à la petite Tragedie qu'*Hamlet* fait jouer devant le Roi. Ceci dérouta *Partridge*: mais son maître ne l'eut pas plutôt mis au fait des projets du jeune Prince, que le Pédagogue commença à s'applaudir de n'avoir jamais versé le sang de son prochain. Puis, se retournant vers Madame *Mittler*, ne trouvez-vous pas, lui dit-il, que le Roi a l'air touché; c'est pourtant un bon Acteur, ajouta-t-il; & qui fait tout son possible pour le cacher. Je ne voudrois pas, pour le Trône sur lequel il est assis, avoir une conscience aussi bourelée que la sienne... Il se sauve? cela ne m'étonne pas... va, tu feras cause que toutes les belles physionomies me seront désormais suspectes.

La scène des Fossoyeurs, attira vivement les attentions de *Partridge*, qui fut très-surpris du grand nombre de crânes répandus sur le Théâtre.

Ne vois-tu pas, lui dit *Jones*, que cet endroit étoit ci-devant un des plus fameux cimetières de la Ville? Je ne m'étonne donc plus, s'écria *Partridge*, d'y voir des revenans. Mais je ne vis jamais de Fossoyeur plus mal-adroit. Quand j'étois Clerc de ma Paroisse, j'avois un Sacristain, qui tandis que celui-ci fait une fosse, en eût expédié trois. Ce nigaud se sert de la bêche, comme si de sa vie il n'avoit remué la terre... Oui, oui, chante: tu aimes sans doute mieux cela que le travail.

Monſieur ! à quel propos le petit homme va-t-il prendre cette tête ? Il eſt, en vérité, des gens bien hardis !.... Il paroifſoit cependant, tout-à-l'heure, craindre le Spectre. *Nemo omnibus horis ſapit.*

Il n'arriva plus rien de remarquable pendant le reſte du ſpectacle, à la fin duquel M. Jones demanda au Pédagogue lequel des Acteurs lui avoit plû davantage ? Belle queſtion ! répondit *Partridge* : Le Roi, apparemment.

En vérité, M. *Partridge*, dit Madame *Miller*, vous n'êtes pas du goût de la Ville entiere, dont tous les ſuffrages ſont pour *Hamlet*, & qu'on regarde comme le meilleur Comédien qui fut jamais. Lui ? s'écria *Partridge*, avec un coup d'œil mépriſant, je jouerois, je vous aſſure, tout auſſi bien que lui. Si je voyois un Fantôme, je ferois tout ce qu'il a fait, & peut-être encore mieux. Vous m'allez peut-être parler de cette converſation avec ſa mere, qu'on a tant applaudit ? Eh, quel honnête homme, en pareil cas, vis-à-vis une ſi méchante mere, n'eût pas dit & fait exactement les mêmes choſes ? Je vois bien que vous vous moquez de moi : mais en vérité, Madame, quoique je n'aie jamais été à la Comédie à Londres, j'en ai pourtant vu dans la Province. J'aime le Roi, moi : quoiqu'il parle une fois plus haut que les autres, il prononce diſtinctement.... Tout le monde peut voir que c'eſt un véritable Acteur.

Tandis que Madame *Miller* & *Partridge*
étoient

étoient occupés de cette conversation , une Dame monta & vint parler à *Jones* : c'étoit Madame *Pitz-Patrick*. Je vous ai vu , dit-elle , de la loge où j'étois ; & comme j'ai à vous parler d'une affaire qui vous touche essentiellement , venez demain matin.... Non , non , reprit-elle , venez plutôt l'après-midi chez moi , & je vous instruirai de ce qu'il faut que vous sçachiez.

Tom promit de se rendre à l'adresse qu'elle lui indiqua ; & la Dame partit.

C'est ainsi que se terminerent les aventures de la Comédie , où *Partridge* brilla , & plût beaucoup , non seulement à *Jones* & à Madame *Miller* , mais encore à toutes les personnes qui avoient été à portée de l'entendre , & qui l'avoient écouté avec plus d'attention qu'elles n'en avoient accordé aux Acteurs mêmes.

La crainte que lui avoit inspiré le Spectre , l'empêcha de se coucher cette nuit-là ; & il sua , pendant plusieurs autres , des deux ou trois heures avant que de s'endormir , tant son ame avoit été ébranlée par l'illusion du spectacle.

C H A P I T R E V.

Où l'Histoire est forcée de rétrograder.

LES meilleurs peres sont rarement exempts de prédilection pour quelques-uns de leurs enfans : le mérite supérieur

Tome II.

K

n'est même pas comunément ce qui la détermine ; mais je crois qu'on ne peut les condamner , lorsque cette supériorité décide & justifie leur choix.

En partant de ce principe , le Lecteur qui ne doit pas trouver mauvais que je regarde comme mes enfans tous les personnages agissant dans cette Histoire , ne doit pas non plus condamner l'inclination particulière que je me sens pour *Sophie* ; & j'aime à me persuader que la beauté du caractère de mon enfant chéri , pourra rendre cette foiblesse excusable aux yeux de la Critique même.

C'est ce sentiment de tendresse particulière, qui ne me permet jamais , sans regret , de la perdre long-tems de vue. Je ne hâterois , par conséquent , de sçavoir ce qui est arrivé à cette aimable créature , depuis son départ de chez son pere , si je ne me croyois pas absolument obligé de rendre une légère visite à *M. Blifil*.

M. Vestern , dans la confusion d'idées que les premières nouvelles qu'il avoit reçues de sa fille avoient excitées dans sa tête , ayant pris sur le champ le parti de courir après elle , n'avoit pas du tout songé à faire la moindre part de sa découverte à *M. Blifil*. Ce ne fut qu'à la première Hôtellerie qu'il rencontra sur la route , que le bon homme s'en souvint , & qu'il dépêcha un Courier , pour apprendre à *Blifil* , que *Sophie* étoit enfin retrouvée ; & qu'il étoit toujours déterminé à la lui donner pour épouse , immé-

diatement à son arrivée à Londres, pour peu que *Blifil* fût d'avis de l'y suivre au reçu de la Lettre qu'il lui écrivoit.

Comme l'amour de ce dernier étoit de nature à ne pouvoir être ralenti que par un grand événement (tel par exemple que la ruine entière de *Sophie*) ce fidèle Amant, quoique bien convaincu d'avoir seul occasionné la fuite de sa Maîtresse, n'en étoit pas plus refroidi pour elle, & ne balança pas un instant à accepter les offres de M. *Vestern*.

Il est vrai, laissant à part son avarice, qu'il se promettoit, en épousant cette fille, de satisfaire une passion qui lui étoit bien chère, c'est-à-dire, sa haine. Le mariage, suivant lui, étoit également propre à contenter l'amour ou la vengeance; & certains exemples nous prouvent, que cette opinion est du moins du nombre des probables. A dire le vrai, si nous pouvions partir de la conduite extérieure d'un assez bon nombre de gens mariés, les uns envers les autres, nous pourrions peut-être assez vraisemblablement conclure que la plûpart d'entr'eux, en s'associant ensemble, (cœur à part) ont pu penser comme le sage *Blifil*.

Il trouva pourtant un obstacle en son chemin : ce fut de la part de M. *Alworthy*.

Cet homme respectable, à qui l'on n'avoit pu cacher la fuite de M^{lle} *Vestern*, non plus que l'aversion qu'elle avoit pour son neveu, n'avoit pas eu besoin de réfléchir long-tems pour sentir qu'on lui en avoit imposé, &

pour se repentir d'avoir laissé pousser si loin les choses. Il n'avoit jamais pensé, qu'en fait de mariage, il fût inutile de consulter l'inclination des enfans; il croyoit, au contraire, que le plus sûr moyen de rendre les Parties heureuses, étoit de les laisser présenter à l'Autel par la main de l'amour.

Blifil s'attacha d'abord à dissiper les soupçons que son oncle avoit conçus de sa bonne foi dans tout le cours de cette affaire: & ses protestations, ses sermens, d'avoir été le premier trompé, déjà fortifiés par les déclarations précédentes de *M. Vestern*, tranquilliserent enfin *M. Alworthy*. Mais, ce n'étoit point encore assez. Il falloit amener l'oncle au point de ne pas trouver mauvais que son neveu recommençât de nouveau ses poursuites; & l'apparence seule des difficultés d'un pareil projet, eût suffi pour désespérer tout autre génie moins entreprenant. Mais, sûr de ses talens, ce jeune homme ne connoissoit rien dans la vaste étendue du ressort de la malignité, qu'il pût croire au dessus de ses forces.

La peinture de sa vive tendresse pour *Sophie*, de l'espoir que sa persévérance pourroit peut-être la toucher un jour, fit la matière de son début. Il demanda avec instances, que dans une affaire d'où dépendoit la félicité ou le malheur de sa vie, il lui fût du moins permis de tenter toutes les voies permises pour s'en procurer le succès. Me préserve le Ciel! s'écrioit-il, d'un ton le plus tragique, de penser seulement à réussir

par d'autres moyens ! D'ailleurs , Monsieur , ajoutoit-il (en laissant tomber quelques larmes de commande) si l'événement trompoit mon espérance , ne sera-t-il pas toujours tems ? Ne ferez-vous pas toujours maître de refuser votre consentement ? Voyez la Lettre de M. *Vestern* , voyez avec quelle ardeur il desire cette alliance ; les sentimens d'un pere peuvent-ils vous être suspects ? Quoi ! voulez-vous que *Tom* , prétendez-vous qu'un scélérat m'enleve une si digne épouse ? Et la jeunesse de *Sophie* , est-elle un objet indigite de la charité de M. *Alworthy* ?

Tous ces argumens ne pouvoient manquer d'être fortement secondés par *Tuakum* , qui insista même un peu plus que *Blifil* sur l'obéissance que les enfans doivent en toutes circonstances à leurs peres. Les mesures que *Blifil* vouloit prendre , ne parloient , selon lui , que des motifs les plus chrétiens. Le pauvre jeune homme (ajoutoit-il avec emphase) n'a parlé qu'en dernier lieu de la *charité* , & je suis presque convaincu que c'est le premier des motifs qui le guident !

Square , s'il eût été présent , eût sans doute parlé de même , quoique sur un tout autre ton ; & sa Morale , sur la *convenance des choses* , auroit eu très-beau jeu : mais le dérangement de sa santé , l'avoit conduit depuis peu aux Eaux de *Bath*.

M. *Alworthy* , quoiqu'avec répugnance , fut enfin forcé de céder aux desirs de son

neveu. Je vous accompagnerai à Londres, lui dit-il, où vous ferez le maître d'employer tous les moyens décens & convenables pour mériter l'affection de *Sophie*. Je vous déclare, cependant, que je ne consentirai jamais à l'ombre même de la violence ; & qu'elle ne sera votre épouse, que de sa pleine & franche volonté.

C'est ainsi que la tendresse de M. *Alvorthy*, pour son neveu, mit en cette occasion sa prudence en défaut ; & c'est ainsi, que la meilleure des têtes est quelque-fois trahie par la foiblesse du meilleur des cœurs !

Blifil ayant réussi au delà de ses espérances, ne songea qu'à hâter l'exécution de ses projets. Rien d'important n'arrêtoit son oncle à la campagne : il l'engagea à partir dès le lendemain, & ils arriverent à Londres, le soir même que M. *Jones* se réjouissoit si bien à la Comédie, aux dépens du bon *Partridge*.

Le lendemain de son arrivée, M. *Blifil* ne manqua pas d'aller, dès le matin, rendre ses devoirs à M. *Vestern*, de qui il fut très-bien reçu ; & qui l'assura (un peu plus qu'il ne pouvoit peut-être,) que *Sophie* seroit à lui dans peu de jours. Il ne voulut pas même que le jeune amant retournât chez son oncle, jusqu'à ce qu'il l'eût présenté lui-même à Madame *Vestern*, sa sœur.



C H A P I T R E V I.

Visites.

LA sage Madame *Vestern*, étoit occupée à lire à sa nièce un Traité de la prudence, & de la Politique matrimoniale, lorsque son frere, & M. *Blifil*, sans s'être fait annoncer, entrèrent brusquement chez elle. *Sophie*, à la vue de *Blifil*, frémit, pâlit, & pensa s'évanouir; sa tante, plus aguerrie, se contenta de rougir; & jettant un œil indigné sur son frere :

En vérité, Monsieur, je ne vous conçois pas ! quoi, la règle des procédés vous fera donc éternellement étrangere ? L'appartement d'autrui ne fera donc jamais pour vous plus sacré que le vôtre ? & vous croirez, jusqu'à la mort, y pouvoir entrer aussi librement que chez vos manans de Fermiers ? En quel siècle, en quel pays les hommes entrèrent-ils jamais familièrement, sur-tout à certaines heures, dans l'appartement d'une femme de condition, sans la moindre décence, & qui pis est, sans se faire annoncer ? Quelle peste de chicane, s'écria *Vestern*, allez vous là me chercher ? ne semble-t-il pas que.... Point de vos brutalités, M. s'il vous plaît, interrompit brusquement Madame *Vestern*..... Vous avez effrayé ma pauvre nièce, au point qu'elle ne se soutient qu'à peine.....

Allez, rentrez dans votre cabinet, ma chere, & tâchez de vous remettre : j'apperçois que vous en avez besoin.

À ces mots, *Sophie*, qui de ses jours n'avoit peut-être reçu d'ordre plus agréable, se hâta de disparaître.

Parbleu ! ma sœur, lui dit *Vestern*, je crois que vous extravez ? J'amene ici mon futur gendre, pour faire sa cour à ma fille, & vous la renvoyez ?

Mais, mon frere, répondit-elle, il faut être un peu plus qu'extravagant, sur-tout sachant la situation des choses, pour.... J'en demande pardon à M. *Blifil*, mais il sçait, certainement à qui imputer une réception aussi disgracieuse. Quant à moi il ne sçaurroit douter du plaisir que j'aurai toujours à le voir : mais le bon sens que je lui connois, ne lui auroit probablement pas permis de se présenter si cavalierement chez des personnes à qui l'on doit quelques égards, à moins d'y être ce qu'on appelle forcé par quelqu'un.

Blifil, étourdi de l'apostrophe, alloit faire succéder une sottre réponse à de très-sottes révérences, mais M. *Vestern* lui en épargna l'embarras. Oh, j'ai tort ! s'écria-t-il, j'ai tort sans doute : cela ne peut être douteux, dès que Madame a prononcé.... Mais enfin, nous sommes ici : ou faites revenir ma fille, ou souffrez que M. *Blifil* aille la voir ; c'est pour cela qu'il vient à Londres, & nous n'avons plus de tems à perdre.

Doucement , mon frere ! s'écria Madame *Vestern*, M. *Blifil* sçait, j'en suis sûre, trop son monde, après ce qui vient d'arriver, pour prétendre revoir ma nièce ce matin. Les femmes bien nées sont délicates, on les choque aisément ; & les sens une fois agités se calment rarement si vite. Si M. *Blifil*, maître d'agir par lui-même, eût d'abord envoyé présenter ses devoirs à ma nièce, en lui demandant la permission de la saluer cette après-midi, peut-être eussé-je obtenu d'elle un consentement de le voir. Mais c'est de quoi je désespere maintenant.

Je suis bien fâché, Madame, lui dit *Blifil*, de ce que l'extrême tendresse dont M. *Vestern* m'honore, & dont je ne croirai jamais être assez digne, ait été cause... de ce que.... Eh, Monsieur, interrompit la Dame, vous n'avez pas besoin d'excuses : ne connoissons-nous pas mon frere ?

Je m'embarrasse peu qu'on me connoisse, répondit *Vestern*, moitié fâché, moitié interdit ; mais quand prétendez-vous qu'il la voie ? Car enfin, je vous répète encore, que c'est pour cela seul qu'il vient à Londres, ainsi que M. *Alworthy*.

Eh bien, mon frere, que M. envoie demander l'heure de ma nièce : j'augure que son message, si l'on en croit mes conseils, pourroit être écouté : je suis même convaincue, que la visite de Monsieur, dans un tems mieux choisi, pourroit n'être pas refusée.... Et moi, je vous dis qu'elle pour-

roit bien l'être , répondit en jurant, *Vestern* ; je connois mieux le terrain que vous... Mais il y a des gens qui sçavent toujours mieux que d'autres... Si l'on m'eût laissé faire , *Sophie* seroit encore chez moi..... je ne serois pas fort étonné de la voir encore décamper dès ce soir , car je sçais combien elle déteste.... N'importe , interrompit fort à propos la tante , je prétends que l'on rende à ma niece tout ce qui lui est dû. Je pense un peu plus que vous à soutenir les droits de ma famille : *Sophie* y fait & y fera toujours honneur , c'est moi qui vous le dis. Sa conduite ne nous fera point rougir : j'y mettrois ma fortune entiere..... Passez chez moi dans l'après-dîné , mon frere , vous me ferez plaisir ; j'aurai à vous parler de choses véritablement importantes.... mais il est tard , il faut que je m'habille : M. *Blifil* , ainsi que vous , m'excusera sans doute..... Point de difficulté , répondit *Vestern* : mais fixez le moment où vous trouverez bon que.... Mais , dit-elle , nonchalamment , c'est ce que je ne sçauois trop vous dire... Vous viendrez cette après-midi..... Nous verons.

Que diantre faire avec une pareille femme ? s'écria *Vestern* , en se retournant vers *Blifil*. Je suis plus embarrassé avec elle , qu'un *Basset* avec un vieux lièvre. Attendez ; peut-être sera-t-elle tantôt plus traitable.... Je sens toute mon infortune , Monsieur , lui dit le consterné *Blifil* : mais je sens également tout ce que je vous dois !

Il fit alors une profonde révérence à Madame *Vestern*, qui ne demeura pas en reste; & nos deux mécontents partirent : *Vestern* jurant entre ses dents que *Blifil*, quoiqu'il pût arriver, verroit *Sophie* avant le soir.

Si M. *Vestern* crut avoir à se plaindre de cette visite, M. *Blifil* en étoit encore moins satisfait. Le premier n'en imputoit rien qu'à la mauvaise humeur de sa sœur, & à sa délicatesse ordinaire sur la moindre violation des bienséances; mais *Blifil* voyoit un peu plus loin. Deux ou trois mots échappés à la Dame, avoient suffi pour lui faire soupçonner qu'il se tramoit quelque chose contre ses intérêts. On verra bientôt s'il avoit tort.

CHAPITRE VII.

Conjuration de Lady BELLASTON, contre JONES.

L'AMOUR avoit jetté de trop profondes racines dans le cœur du *Lord Fellamar*, pour que la rusticité de M. *Vestern* les en eût totalement arrachées. Il est vrai, que dans la première chaleur de son ressentiment, ce jeune *Lord* avoit chargé le Capitaine *Eglane*, d'une commission, dont ce Militaire avoit un peu excédé les bornes. Il en eût même révoqué l'ordre, si après avoir revu *Lady Bellaston* (l'après-dîné du len-

demain qu'il avoit été insulté par *Vestern*) il avoit pu retrouver le Capitaine. Mais ce dernier, avoit été si scrupuleux à remplir ses devoirs, qu'après avoir déterré le logement du pere de *Sophie*, la crainte de manquer son homme l'avoit engagé à passer la nuit dans un cabaret, vis-à-vis les fenêtres du pauvre *Vestern*. *Eglane* n'avoit, par conséquent, pu recevoir la lettre par laquelle *Mylord* le prioit de suspendre jusqu'à nouvel ordre la commission dont il étoit chargé.

Le lendemain de son projet manqué contre *Sophie*, *Lord Fellamar*, comme nous l'avons dit, ayant vu l'après-midi *Lady Bel-laston*, avoit été si bien instruit par elle du caractère de *M. Vestern*, que ce Seigneur avoit senti toute l'absurdité du ressentiment qu'il avoit conservé contre le bon Gentilhomme; & sur-tout, attendu la résolution dans laquelle il persistoit encore, de rechercher sa fille par les voies les plus honorables.

Il fit part de toute la violence de sa passion à *Mylady*; qui, bien loin de l'en détourner, fortifia son espoir, en l'assurant que la famille entière, & le pere de *Sophie* même, lorsqu'il seroit dans un état un peu plus sôbre, se trouveroient très-honorés de sa recherche. Le seul obstacle que je craigne, ajouta-t-elle, ne peut naître que de la part du jeune drôle dont je vous ai déjà parlé, qui quoique misérable & vagabond, est parvenu (je ne sçais trop comment), à

se faire très-bien vêtir, & passer pour quelque chose.... mais un tel adversaire n'est pas digne de vous, & j'imagine, que sans vous compromettre, il ne seroit pas difficile de le faire enlever & embarquer sur la flotte qui doit partir au premier jour pour l'*Amérique*. J'en ferois d'autant moins de scrupule, que votre amour & l'honneur d'une famille respectable, y sont également intéressés; & que ce malheureux, est réellement un libertin, que vous préserverez sans doute d'une fin beaucoup plus funeste.

Lord Fellamar remercia sincèrement *Mylady* de la part qu'elle vouloit bien prendre à une affaire, d'où dépendoit le bonheur de sa vie.

Elle lui dit alors, que les inquiétudes qu'elle avoit conçues pour sa cousine, l'avoient engagée à faire faire des recherches pour découvrir le logement de *Tom Jones*; & que le hazard lui avoit enfin procuré son adresse, qu'elle donna à *Mylord*.

Je ne vois rien, Madame, lui dit-il, après l'avoir remercié de nouveau, qui doive s'opposer au projet que vous me proposez; & je vous promets même, de songer à son exécution. Daignez pourtant, je vous en supplie, vous charger de mes propositions envers la famille de *Sophie*; je remets tout, & ma fortune même, entre vos mains: trop heureux, si je puis me flatter d'obtenir cette aimable fille à ce prix.

Allez, *Mylord*, soyez tranquille, lui dit-

la Dame, répondez-moi seulement de *Jones*, je vous réponds du reste. Songez, sur-tout, combien le tems est cher; & que vous ne sçauriez trop tôt prévenir les entreprises de cet odieux rival.

Ainsi se termina cette fatale conférence, dont nous verrons bien-tôt les suites. Mais revenons auparavant à Madame *Vestern*

Aussi-tôt son arrivée à Londres, elle avoit envoyé faire ses très-respectueux complimens à *Mylady*; qui charmée d'un événement aussi heureux dans la circonstance présente, avoit volé chez Madame *Vestern*, avec toute la vivacité d'une Amante qui croit aller voir ce qu'elle aime. Il étoit, à son gré, beaucoup plus gracieux pour elle d'avoir à traiter avec une femme sensée & au fait du monde, qu'avec un grossier Campagnard, qu'elle honoroit du titre d'*Iroquois*.

Les deux Dames furent, en effet, bientôt d'accord. Le seul nom du *Lord Fellamar* suffisoit pour flatter l'ambition de la *Vestern*; la vivacité de sa tendresse pour *Sophie*, & la générosité des propositions de ce Seigneur, acheverent d'enchanter la tante, & de la décider en faveur du *Lord*.

Tom, à son tour, fut mis sur le tapis. Les deux Dames déplorerent également la passion ridicule de leur parente, pour un objet si peu digne d'elle; & Madame *Vestern* ne manqua pas d'en rejeter toute la faute sur la bêtise de son frere. J'espere

pourtant, ajouta-t-elle, que ma niece, qui réellement a de l'esprit, sacrifiera en faveur d'un Amant tel que *Mylord Fellamar*, une inclination qu'elle n'auroit peut-être jamais surmontée en faveur de *Blifil*. Car enfin, il faut rendre justice à *Sophie*, elle a du goût, & ce *M. Blifil*, entre nous, est un sot animal, un vrai paysan, ma chere cousine, qui de même que tous nos Gentilshommes Casaniers, n'a rien d'humain, ni de recommandable que sa fortune.

Je ne suis donc plus si surprise, dit *Lady Bellaston*, de l'attachement de *Sophie* pour *M. Jones*. Il est réellement aimable, & a, dit-on, des qualités que les hommes prétendent nous être cheres. Croiriez-vous bien? ceci vous fera rire: j'en ris encore moi-même! croiriez-vous, dis-je, que ce petit Monsieur s'est avisé de m'en conter? rien n'est en vérité si plaisant! vous en doutez, n'est-il pas vrai? tenez, voici de sa prose, & de quoi vous convaincre combien *M. Tom* a les inclinations élevées!

A ces mots, *Lady Bellaston* remit à *Madame Vestern* la Lettre par laquelle notre Héros lui faisoit des propositions de mariage; & que le Lecteur, s'il en a envie, peut relire dans le quinzieme Livre de cette Histoire.

Je suis en vérité confondue! s'écria la *Vestern*, après avoir lu la Lettre. Voilà, je vous l'avoue, un vrai chef-d'œuvre d'impudence! mais, on pourroit faire quelque

usage de cette piece. Vou'driez-vous me la confier ? Oh ! très-volontiers, s'écria *Lady Bellaſton* : faites-en tout ce qu'il vous plaira. Je ne serois pourtant pas bien aise que vous la montrassiez à d'autre qu'à *Sophie* ; & encore faudroit-il que cela vînt à propos.

Oh, cela est très-bon ! s'écria *Madame Vestern* mais , revenons à notre amoureux : comment reçûtes-vous sa proposition : comment le traitâtes-vous ? Comme vous eussiez fait , ma chere , répondit en ricanant *My lady*. J'ai tâté une fois du mariage , je m'en souviens ; & c'est assez , je pense , pour toute femme raisonnable.

Lady Bellaſton , qui ne doutoit pas de l'effet que produiroit cette Lettre , sortit très-contente d'avoir encore assuré de ce côté , sa vengeance contre le pauvre *Jones*.

Quelques Lecteurs s'étonneront peut-être , que haïssant également *Sophie* , cette Dame fût si empressée à faire réussir un mariage très-avantageux pour cette jeune personne. Mais , nous les supplions de vouloir bien feuilleter le grand Livre de la Nature ; ils trouveront , vers la dernière page , en caracteres assez brouillés , que les femmes , malgré la conduite contraire des meres , tantes , &c. en fait de mariage , pensent réellement que le plus grand des malheurs est de voir leur inclination traversée ; & que jamais la haine ne peut plus efficacement s'exercer contre elles , qu'en renversant de ce côté tout leur espoir. Ils trouveront encore , à-peu-près au même endroit du Livre , qu'une femme à qui un

Amant a été cher jusqu'à un certain point, fera les trois quarts du chemin pour aller au Diable, plutôt que de souffrir que sa rivale soit heureuse dans les bras de son infidèle.

Si ces raisons semblent encore insuffisantes, nous avouons ingénument que nous n'en connoissons point d'autres qui aient pu motiver les démarches de cette Dame, à moins que de la supposer vendue secrètement à *Mylord Fellamar*, ce que nous ne voyons cependant pas avoir trop lieu de soupçonner.

C'étoit justement de cette grande affaire que Madame *Vestern* étoit occupée; c'étoit dans l'instant même, qu'après une lecture préparatoire, elle se dispoit à en parler à sa niece, que *M^{rs} Vestern & Blifil* étoient entrés si imprudemment chez elle. De-là sa froideur pour *Blifil*, de-là son indignation contre son frere, de-là enfin l'espece d'ordre qu'elle lui avoit donné de passer chez elle dans l'après-midi.

C H A P I T R E VIII.

Visite de M. JONES à Madame FITZ-PATRICK.

Nous avons dit, dans le Chapitre de la Comédie, que *M^{me} Fitz-Patrick* avoit prié *M. Jones* de passer chez elle : il étoit trop poli pour y manquer. Mais avant que

de rendre compte de cette visite, il paroît convenable, suivant notre méthode, de retourner quelques pas en arriere, pour rendre raison du changement de Madame *Fitz-Patrick*, qui après avoir déménagé expressément pour se soustraire aux importunités de M. *Jones*, s'avise maintenant de lui demander une entrevue.

Cette Dame ayant appris, par *Lady Bellafton*, que M. *Vestern* étoit arrivé à Londres, s'étoit hâtée de l'aller voir dans son logement de *Picadilly*, & en avoit été assez mal reçue pour n'avoir plus envie d'y retourner. De-là un vieux Domestique de Madame *Vestern* avoit conduit Madame *Fitz-Patrick* chez sa Maîtresse, où elle n'avoit pas été mieux accueillie. Bref, elle étoit revenue chez elle assez bien convaincue que son projet de réconciliation avec sa famille étoit absolument avorté, & qu'il falloit renoncer pour jamais à l'espoir de se réunir avec de tels parens. Cette femme, dès-lors, ne pensa plus qu'à la vengeance; & la rencontre de *Jones*, à la Comédie, lui avoit fait naître une idée digne des sentimens dont son ame étoit remplie.

Le Lecteur se rapellera, peut-être aisément, que M. *Fitz-Patrick*, avant que d'épouser sa femme, à *Bath*, en avoit conté à Madame *Vestern*; & que la haine de la tante contre la niece étoit née de cette rivalité: Madame *Vestern* n'avoit pu pardonner à la jeune *Henriette* de lui avoir enlevé un

Amant , dont elle espéroit bientôt faire un époux.

Fondée sur ce Principe , & sur une très-ample connoissance du caractère de sa tante , Madame *Fitz-Patrick* avoit imaginé que la bonne Dame pourroit ne pas être insensible à la tendresse de notre Héros.

Dès qu'il fut arrivé chez elle , après avoir excusé sa conduite passée envers lui , sur différens prétextes assez inutiles à rapporter , Madame *Fitz-Patrick* fit part de son projet à M. *Jones* ; & en lui démontrant la réussite inmanquable , lui prouva en même-tems , qu'il devoit renoncer à jamais revoir *Sophie* , s'il étoit assez scrupuleux pour refuser de se servir d'un innocent stratagème qui avoit déjà si bien réussi à M. *Fitz-Patrick*.

Jones qui le trouvoit moins innocent ; remercia pourtant la Dame de l'intérêt qu'elle daignoit prendre à son infortune. Ce stratagème , lui dit-il , Madame , a pu réussir à M. *Fitz-Patrick* , mais Madame *Vestern* ignoroit qu'il vous aimât ; il n'en est pas ici de même : mon amour pour *Sophie* , n'est malheureusement que trop connu ! D'ailleurs , j'ose presque vous assurer que *Sophie* elle-même ne consentiroit pas à une trahison de cette espece : je connois trop son ame ; l'ombre de la fausseté est un crime à ses yeux.

Cette réponse parut dure ; la Dame en fut un instant démontée. Il est vrai que *Tom* avoit tort. Mais tels sont les amans ! ils ne

connoissent point de bornes, quand il s'agit de louer leurs Maîtresses. *Jones* ne pensoit pas, en louant ainsi l'une des cousines, à quel point il insultoit l'autre.

En vérité, Monsieur, lui dit la Dame, avec quelque dépit, je ne vois rien de si aisé à tromper qu'une femme un peu âgée, quand elle est amoureuse; & je puis vous jurer, que je connois très-bien ma tante. Est-il bien difficile de feindre, que le désespoir de voir *Sophie* irrévocablement promise à *Blifil*, a enfin fixé toutes vos idées sur Madame *Vestern*? Croyez-vous *Sophie* assez simple, pour concevoir quelque scrupule d'une supercherie que l'amour rend toujours excusable? N'est-ce pas fort bien fait, au contraire, que de punir cette vieille folle de tous les maux que ses pareilles causent journellement dans les familles par leurs passions tragicomiques? & n'est-il pas déplorable, que la loi ait négligé de pourvoir à leur châtiment? Je ne fus pas si scrupuleuse, je l'avoue, & si l'ombre même de la fausseté est un crime aux yeux de *Sophie*, j'ose encore espérer, si tant est qu'elle vous aime, qu'en cette occasion elle se croira peu coupable. Quoi qu'il en soit, Monsieur, je vous ai dit ce que je pense: à vous permis de le trouver mauvais, comme à moi, de savoir à quoi m'en tenir sur ce que je dois penser de vous.

Tom vit alors très-clairement l'impolitesse qu'il avoit commise, & ne chercha plus qu'à la réparer: mais il ne fit que bégayer d'assez.

mauvaises excuses, & que s'embarraffer de plus en plus. A dire le vrai, je crois qu'il est toujours plus sûr de laisser tomber une balourdise, que d'entreprendre de l'excuser, encore moins de la justifier : c'est un mauvais pas où l'on s'enfonce d'autant plus, qu'on fait d'efforts pour s'en dégager ; & peu de gens, en pareil cas, sont aussi généreux que Madame *Fitz-Patrik*, qui jettant enfin un coup d'œil gracieux sur notre Héros... Ne vous excusez point, dit-elle, je pardonne aisément les fautes que l'amour fait commettre.

Elle revint ensuite à ses propositions, qu'elle fortifia de tout ce que son imagination put lui suggérer pour engager *Tom* à tenter l'entreprise. Elle en parla même si chaudement, que notre Héros pénétrant enfin les motifs de la Dame, n'en devint que plus ferme & plus en garde contre ses insinuations. J'aime *Sophie*, Madame, ou plutôt je l'adore, dit-il avec vivacité ; mais indépendamment du succès de votre projet, que je crois impossible, l'amour que je ressens, est d'un genre trop peu connu pour ne pas vous surprendre. Vous ne le croirez point peut-être, mais l'inégalité de nos conditions me frappe au point, que j'ose à peine souhaiter que *Sophie* puisse un jour me croire digne d'elle !...

Tom s'étendit beaucoup sur cet article ; un cœur véritablement généreux ne croit jamais avoir tout dit. Mais quelques beaux que fussent ses sentimens, nous avons au-

tre chose à dire. Revenons à Madame *Fitz-Patrick*.

Il est de jolies femmes (car je n'ose ici m'exprimer qu'en termes généraux) il est de jolies femmes, dis-je, chez qui l'amour propre est si grand qu'il tient, pour ainsi dire, à tous les objets. La vanité, seul principe de leurs pensées, seule ame de leurs actions, les accoutume insensiblement à s'adapter toutes les louanges qu'on peut donner à d'autres : peu leur importe que ce bien soit celui d'autrui, leur adresse ingénieuse ne sçait pas moins l'approprier à leur usage. Vis-à-vis cette espece de femmes, il est presque impossible de rien dire à l'avantage d'une autre, sans qu'elles trouvent le secret de se l'appliquer à elles-mêmes.... Si la beauté (dit une de ces femmes) si l'esprit, si les talens, si la gaieté de Madame une telle, font tant d'impression sur cet homme, que ne dois-je pas espérer, moi qui possède toutes ces qualités dans un degré infiniment supérieur?... Un homme devient même souvent plus aimable aux yeux de ces sortes de femmes, en exagérant l'éloge de sa Maîtresse. Tandis que d'un côté il exprime l'ardeur & la générosité de ses sentimens, on réfléchit de l'autre, on pense au plaisir qu'il y auroit d'être aimé d'un homme capable de ressentir des mouvemens si vifs pour un mérite inférieur à celui dont on est convaincue d'être douée.

Quelqu'étrange que ceci paroisse à certains yeux, nous avons pourtant des exem-

ples (indépendamment de celui de Madame *Fitz-Patrick*) de la vérité d'une observation , qui paroitra peut-être un peu trop méthaphisique. Ce qu'il y a de sûr , c'est que celle-ci commença dès-lors à ressentir pour M. *Jones* certain je ne sçai quoi , dont les symptômes se débrouillerent plus aisément dans l'esprit de la Dame , qu'ils ne s'étoient ci-devant débrouillés dans celui de *Sophie*.

Il est vrai que la *beauté* , dans l'un comme dans l'autre sexe , est d'une puissance à laquelle on peut plus difficilement résister que bien des gens ne le pensent. On a beau nous prêcher , nous avons beau répéter nous-mêmes (ainsi que l'écolier répète une leçon , qui n'a frappé que sa mémoire) que les dehors sont ce que l'on doit le moins considérer dans les personnes , & que les charmes du dedans sont les seuls qui soient véritablement estimables : j'ai toujours observé , à l'approche d'une grande beauté , que ces charmes intérieurs dont la solidité se prône tant , ne brillent pas plus à nos yeux que les astres de la nuit après le lever du soleil.

Lorsque notre Héros eut mis fin à des exclamations dignes de ceux de *Clélie* même , Madame *Fitz-Patrick* , exhalant un tendre soupir , & fixant sur la terre des yeux qui jusqu'alors l'avoient été sur l'amoureux *Tom* , en vérité (s'écria-t-elle) vous me percez le cœur ! mais c'est le tort des sentimens tels que les vôtres , d'être payés d'ingratitude par des ames peu faites pour en bien

sentir tout le prix. Je connois ma cousine, *M. Jones* ! & sans doute , mieux que vous ; une femme capable de résister à tant d'amour étoit peu digne de le faire naître.

Madame ! s'écria *Tom* , étonné du propos , vous ne le prétendez pas sans doute... Je sçais ce que je prétends , s'écria aussi haut Madame *Fitz-Patrick* , je sçais ce que j'entends par-là. Oui , je soutiens fermement , qu'il est dans le véritable amour , certain pouvoir aussi triomphant qu'enchanteur ; qu'il est peu de femmes assez heureuses pour l'avoir rencontré dans le cœur d'un Amant ; qu'il en est moins encore d'assez tendres , d'assez intelligentes pour sçavoir discerner , connoître & apprécier toute l'étendue de leur propre félicité. Je n'entendis jamais d'Amans penser & s'exprimer si généreusement que vous : vous dissipez tous les soupçons , vous forcez le cœur à vous croire ; & celui qui balance encore , est à mes yeux bien méprisable !

L'air dont ceci fut dit , la vivacité des gestes , l'accord du langage & des yeux , tout inspira bientôt à *Tom* certains soupçons , dont nous nous dispensons de faire part à nos Lecteurs. Au lieu de répliquer..... je crains , dit-il , Madame , en se levant , d'avoir déjà trop abusé de vos bontés , par la longueur de ma visite : souffrez que je vous dise adieu.

Point du tout ! Monsieur , répondit Madame *Fitz-Patrick*..... Ah , bon Dieu ! vous voyez en moi la plus sincère & la plus compâ-

compâtissante de vos amies.... Mais, si vous êtes si pressé, réfléchissez du moins sur le projet dont je vous ai fait part : c'est le zèle, c'est la pitié qui l'a dicté, & je suis convaincue que vous en connoîtrez tout le mérite. Venez m'en dire des nouvelles, & le plutôt que vous pourrez.... Demain matin, si vos affaires vous le permettent, ou en tout cas, dans la journée..... Je vous verrai avec plaisir.

Un regard, qui assaisonna cet adieu, mit la dernière main aux soupçons de M. Jones, & confirma la résolution qu'il avoit déjà prise, de ne plus revoir cette Dame : car, tout vicieux que nous l'avons quelquefois vu dans le cours de cette histoire, son cœur, & ses pensées étoient tellement à *Sophie*, que nulle femme sur la terre (nous le croyons du moins) n'eût pu maintenant parvenir à le rendre infidèle.

Cependant, la fortune qui n'étoit point de ses amies, se préparoit à l'attaquer par un autre côté, en lui suscitant l'aventure vraiment tragique, dont nous allons vous faire part.

C H A P I T R E IX.

Suite de la visite précédente.

Monsieur *Fitz-Patrick*, ayant été informé par Madame *Vestern*, de l'asyle qu'avoit choisi son épouse, étoit parti

Tome II.

L

de *Bath* , pour la venir chercher à Londres.

On se souvient apparemment du caractère jaloux & emporté de ce Gentilhomme ; & l'on n'a peut-être pas non plus oublié les soupçons qu'il avoit conçus à *Upton* contre *Jones* , lorsqu'il l'avoit surpris en même chambre dans cette Hôtellerie , avec Madame *Vaters*.

La Lettre que sa femme avoit écrite à Madame *Vestern* , & qui lui avoit été remise par cette dernière , avoit achevé de lui rendre M. *Jones* d'autant plus odieux , que Madame *Fitz-Patrik* en avoit fait à sa tante un très-beau portrait. La seule circonstance , que son épouse s'étoit trouvée en même-tems que *Tom* dans l'Hôtellerie d'*Upton* , étoit plus que suffisante pour enflâmer une aussi mauvaise tête : qu'on juge de l'effet que le concours des autres étoit capable d'y produire !

Ce furieux , cherchant sa femme de porte en porte , rôdoit depuis le matin dans les rues de Londres , & venoit d'apprendre sa demeure : il mettoit le pied sur la porte de la maison , au moment malheureux où *Tom* se présentoit pour en sortir,

Fitz-Patrik ne le reconnut pas d'abord : mais un jeune homme bien mis , & qui sortoit de chez sa femme , n'étoit que trop digne de l'attention d'un époux de ce caractère. Que veniez-vous chercher dans cette maison ? dit-il brutalement à *Jones*. Je viens d'y rendre visite à une Dame , répondit modérément l'autre. Quelles affaires avez-

vous avec elle ? répliqua l'Irlandois.....
 Ah ! s'écria *Tom*, en reconnoissant *M. Fitz-Patrick*, je suis charmé de vous revoir ! j'espère que le petit mal-entendu qui nous avoit pensé brouiller, n'a pas laissé de rancune entre-nous ?

Sur mon ame ! Monsieur, lui dit *Fitz-Patrick*, je ne me rappelle pas de vous avoir jamais vu nulle part..... J'ignore même votre nom. Je ne sçais pas mieux le vôtre, lui dit *Jones* ; mais nous nous sommes sûrement rencontrés à *Upton*, où nous eûmes une querelle assez plaisante, que nous allons, si vous voulez, terminer dans le moment en buvant un coup ensemble.

A *Upton* ! s'écria *Fitz-Patrick*..... ah, sur mon ame ! c'est lui. Ne vous appelez-vous pas *Jones* ? Vous l'avez dit, répondit l'autre..... O, parbleu, vous êtes mon homme !..... Oui, je veux boire un coup avec toi ; mais, en attendant, reçois celui-ci de ma part. Tiens, coquin, (dit-il, en exécutant sa promesse) si tu n'es pas content de cette politesse, ceci pourra te satisfaire.

A ces mots, tirant son épée, *M. Fitz-Patrick* se mit en garde : seule position des armes qu'il eût jamais connue.

Tom, violemment ébranlé d'une attaque aussi brusque, mit pourtant aussi l'épée à la main ; &, quoique absolument novice au métier des armes, tomba si vigoureusement sur l'Irlandois, qu'après avoir brisé sa garde en pièces, il passa son épée au

travers du corps de ce Gentilhomme, qui, après avoir chancelé quelques pas, s'écria en tombant, j'en ai assez..... Je suis un homme mort !

J'espere que non, s'écria *Jones*, en courant à lui ; mais, quoi qu'il en arrive, vous ne pouvez l'imputer qu'à vous-même.

Dans l'instant même, un tas d'hommes armés, tombant tous à la fois sur lui, l'enveloperent, & lui ôterent son épée. Je ne prétends point résister, dit-il, je vais vous suivre : mais que du moins quelqu'un de vous reste, & prenne soin du blessé.

Oui, oui, lui répondit l'un d'eux, on aura soin de lui ; il ne vivra peut-être pas deux heures. Quant à vous, cher Monsieur, vous avez un mois de répi, en attendant la *Session*, * & le reste. Peste de lui, dit un autre, il a prévenu son voyage : ce n'étoit pas tout-à-fait pour *Tyburn* qu'il étoit destiné.

Le pauvre *Tom* essuya mille autres raileries de cette canaille, qui n'étoit autre que la troupe employée par *Mylord Fellamar*, pour l'enlever, & le faire conduire à la Flote. Ces misérables, qui s'étoient embusqués au coin de la rue, l'avoient suivi de l'œil chez Madame *Fitz-Patrick*, & n'attendoient que sa sortie pour faire leur coup, lorsque ce malheureux accident étoit arrivé.

L'Officier de cette digne troupe, conçut très-fagement qu'il n'avoit autre chose à faire que de remettre son prisonnier dans les

* Où l'on juge les Criminels.

main du Magistrat de la Police : C'est ce qui fut exécuté.

Le *Connétable* voyant *Tom* richement vêtu , & apprenant qu'il s'agissoit d'un duel , le traita poliment ; & envoya même à la réquisition du prisonnier , sçavoir des nouvelles du blessé , qui pour lors étoit dans une taverne , entre les mains d'un Chirurgien. Le rapport fut , que la blessure étoit mortelle , & qu'on ne voyoit nul espoir de sauver l'Irlandois. Sur quoi , le *Connétable* ayant signifié à *Jones* , qu'il falloit aller chez un Commissaire : j'irai partout où vous voudrez , répondit-il ; mon fort m'est fort indifférent : car quoique bien certain de n'être pas coupable aux yeux des Loix , le poids du sang que j'ai versé , n'en est pas moins un fardeau cruel pour mon cœur !

Après toutes ces formalités , qui demanderent du tems , *Tom* fut conduit si tard à *Newgate* * qu'il remit au lendemain à envoyer chercher *Partridge* ; & attendu qu'il étoit sept heures du matin , avant que *Jones* eût pu fermer l'œil , il en étoit bien douze , lorsque le pauvre Pédagogue , mortellement effrayé du malheur de son Maître , arriva à la prison. Il pleuroit à chaudes larmes , en abordant son cher *Tom* ; & sa terreur étoit d'autant plus grande , qu'ayant ouï dire que *M. Fitz-Patrick* étoit mort de sa blessure , le timide *Partridge* appréhendoit à chaque instant de le voir à ses trouffes. Il

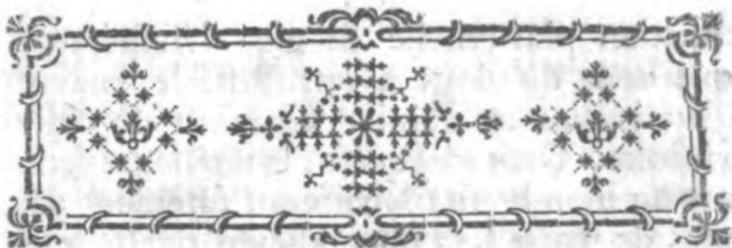
* Fameuse Prison de Londres.

se ressouvint enfin, qu'il avoit une Lettre, parvenue dès la veille jusqu'en ses mains par le ministère du Garde-Chasse, & qu'il falloit remettre au prisonnier. Tom se hâta d'en rompre le cachet, & y lut ces mots :

Vous ne devez cette Lettre qu'à un événement qui, je l'avoue, m'a fort surpris. Ma tante vient de me montrer une des vôtres à Lady Bellaston, où vous lui proposez de l'épouser ; & je suis bien convaincue qu'elle est de votre main. Ce qui m'étonne davantage c'est qu'elle soit datée du jour même où vous prétendiez être si inquiet & si touché de mes malheurs.... Je laisse cette matière à vos réflexions. Tout ce que je desire maintenant, c'est que votre nom ne vienne jamais jusqu'aux oreilles de S. W.

Dans la situation actuelle de Jones, tant pour l'esprit que pour le corps, nous osons présumer que Tuakum, après l'avoir vu lire cette Lettre, auroit peut-être eu pitié de son sort. Mais tout à plaindre qu'il est, nous sommes pourtant forcés de quitter ce pauvre garçon, pour mettre fin au seizième Livre de cette Histoire.

Fin du Seizième Livre.



L'ENFANT TROUVÉ.



LIVRE DIX-SEPTIEME.

Contenant trois jours.



CHAPITRE PREMIER.

Introduction.

QUAND un Auteur Comique a rendu ses principaux personnages aussi heureux qu'ils peuvent l'être ; & que l'Auteur Tragique a conduit les siens au dernier période du malheur, tous deux sont satisfaits, tous deux croient leur tâche remplie.

Si nous étions de complexion un peu tragique, le lecteur avoueroit, sans doute, que nous ne sommes pas loin du but, puisqu'il ne seroit pas aisé au noir Héros de Milton même, ou à quelqu'un de Messieurs ses Suffragans sur Terre, de concerter une

situation plus cruelle & plus désespérante que celle où nous avons laissé le pauvre *Tom*, dans le dernier Chapitre de cette Histoire. Quant à *Sophie*, la meilleure femme du monde ne souhaiteroit sûrement pas plus de maux à sa plus odieuse rivale, que ceux dont nous pouvons la supposer accablée. Que nous reste-t-il donc à faire, pour achever la Tragédie ? deux ou trois meurtres tout au plus, quelques vieux vers ronflans, & r'habillés à la moderne..... Parterre, applaudissez.

Mais, de tirer nos Acteurs chéris de l'abîme d'infortunes où les voilà plongez, de les amener vraisemblablement au port de la félicité, c'est bien autre besogne !..... Eh, oui sans doute ; & si difficile, que nous balançons même à l'entreprendre.

S'il n'étoit question que de *Sophie*, il est assez probable que nous pourrions, en fin de cause, lui trouver un époux : *Blifil*, par exemple, *Mylord Felbamar*, ou quelqu'autre. Mais quant à *Jones*, ses calamités, grâces à son imprudence, sont devenues si terribles, il a si peu d'amis, ses ennemis sont devenus si redoutables, que nous désespérons absolument de l'amener à bien.

Ce que nous promettons donc au Lecteur, c'est que malgré toute l'amitié qu'on peut nous croire pour ce pauvre garçon, dont malheureusement nous avons fait notre Héros ; nous ne lui prêterons aucun de ces secours surnaturels dont nos adroits confreres savent toujours faire un si bon usa-

ge, dans le moindre petit embarras, pour le soulagement de leurs principaux acteurs. Si *M. Jones* ne trouve pas le secret de se tirer tout naturellement d'affaire, nous ne ferons en sa faveur, aucune violence à la vérité, non plus qu'à la dignité de l'Histoire. Nous aimerions mille fois mieux (cela paroîtra pourtant un peu Anglois!) avoir à raconter sa fin lamantable à *Tyburn*, que de manquer à nos devoirs d'Historiens, en trompant la foi des Lecteurs.

Les Anciens, en pareil cas, étoient bien plus à l'aise : leur Mythologie, que le vulgaire eût tremblé de révoquer en doute, leur offroit toujours des moyens certains pour tirer d'oppression leurs Héros favoris. Toutes les Divinités du Paganisme étoient Esclaves des Auteurs, & toujours prêtes à leurs moindres ordres. Plus leur intervention étoit surprenante, plus le spectateur, ou le lecteur crédule en paroïsoit frappé.

Heureux Anciens, que vous aviez beau jeu ! Vous eussiez plutôt transporté votre ami d'un Hémisphère à l'autre, & vous l'en eussiez ramené sain & sauf, avec plus de facilité, que n'en trouve un malheureux Moderne pour délivrer vraisemblablement son Héros des fers du plus mince Geolier !

Les *Arabes*, les *Persans*, tous les Asiatiques ont le même avantage, en écrivant ces Contes merveilleux, que j'ai vu lire avec tant de plaisir : leurs Fées, leurs Génies en font tous les frais ; la puissance de ces Êtres chimeriques est pour eux un Ar-

ticle de foi, l'*Alcoran* même les consacre. Mais ces ressources nous sont interdites : les moyens naturels sont les seuls qui nous soient permis. Essayons donc ce que nous pouvons faire en faveur de l'ami *Jones* ; quoique, pour ne vous point mentir, quelque chose nous souffle à l'oreille, qu'il n'est pas tout-à-fait encore au comble de son infortune ; & que la plus terrible nouvelle qu'il ait jamais reçue, soit peut-être sur le point de lui être annoncée.

C H A P I T R E II.

Conduite généreuse de Madame MILLER.

MONSIEUR *ALWORTHY* & Madame *Miller* étoient à déjeuner ensemble, lorsque M. *Blifil*, qui étoit sorti dès le matin, s'écria tout-à-coup, en rentrant...
 O mon cher oncle ! quelles tristes nouvelles, je suis forcé de vous apprendre ! & que je crains d'augmenter vos regrets !....
 Ciel, se peut-il qu'un pareil scélérat ait tant éprouvé vos bontés ?....

De quoi s'agit-il, mon enfant, lui dit l'oncle : je crains d'en avoir obligé plus d'un dans le cours de ma vie ; mais la charité n'adopte point les vices de son objet. Ah, Monsieur, c'est sans doute par une direction secrète de la Providence, que le mot d'adoption vient de sortir de votre bouche.... Votre fils adoptif, hélas ! ce

Fom Jones, ce malheureux que vous avez nourri dans votre sein, vient de prouver qu'il étoit en effet le plus infâme de tous les hommes... Par tout ce que la probité révére, (interrompt à haute voix *Madame Miller*) ce que vous dites n'est pas vrai. *M. Jones* n'est ni ne fut jamais un scélérat : ses vertus me sont bien connues ; & si tout autre, en ma présence, avoit osé parler ainsi de lui, cette eau bouillante lui auroit déjà lavé la face.

M. Alvorthy fut fort surpris de cette vivacité : mais, *Madame Miller*, sans lui donner le tems d'ouvrir la bouche, Ah ! de grace, Monsieur, s'écria-t-elle, ne soyez pas irrité contre moi. L'offre du monde entier ne me feroit pas risquer de vous déplaire : mais, je n'ai pu souffrir que l'on parlât ainsi de *M. Jones*.

J'avoue, *Madame*, répondit gravement *M. Alvorthy*, que je suis étonné de vous voir défendre avec tant de chaleur un homme que probablement vous ne connoissez pas.

Je le connois, Monsieur, dit-elle, en vérité je le connois : je serois la plus ingrate des femmes, si je ne m'en trouvois pas honorée. C'est lui qui a sauvé ma famille, c'est à lui que j'en dois une reconnoissance éternelle !... Ciel ! daigne l'en récompenser ; daigne confondre ses ennemis ! Je sçais, je vois enfin qu'il en a de bien dangereux, & je crois pénétrer leurs projets.

Vous me surprenez de plus en plus, *Madame*, lui dit *M. Alvorthy*, mais vous

vous trompez, sans doute ; & c'est d'un autre apparemment que vous croyez parler ? Vous ne sçauriez avoir des obligations de ce genre à l'homme dont il s'agit ici.

Pardonnez-moi, Monsieur, répondit-elle, je lui en ai d'essentielles : c'est le fauveur de ma famille !... Daignez m'en croire, mon cher Monsieur, on l'a perdu, on vous a trompé, on vous trompe encore, cela ne peut être autrement. Non, il n'est pas possible qu'un cœur tel que celui de *M. Jones* ait pu véritablement vous manquer au point de mériter votre haine. Vous l'aviez cru digne de vos bontés, vous m'en avez mille fois fait l'éloge, vous l'aimiez ; donc il en étoit digne : sans la malice de ses ennemis, vous l'aimeriez sans doute encore ; vous ne souffririez pas, du moins, qu'on osât à vos yeux le traiter d'infâme. Non, encore un coup, mon cher Monsieur, mon digne & respectable ami, ces noms affreux ne sont pas faits pour lui, il a mieux mérité de vous. Ah, que n'avez-vous pu l'entendre ? que n'avez-vous pu être témoin invisible de tout ce qu'il m'a dit de vous ! que vous seriez mieux convaincu des sentimens respectueux, de la vive & sincère tendresse que cet infortuné ressent toujours pour son cher bienfaiteur ! Votre nom même ne sortit jamais de sa bouche, qu'avec vénération ! Je l'ai vu, Monsieur, je l'ai vu dans cette chambre même, à genoux, prosterné sur la terre, implorer pour vous tout ce que le Ciel peut répandre de faveurs sur la tête.

d'un juste. J'aime ma fille, vous le sçavez : mais ce pauvre garçon vous aime encore davantage.

J'apperçois maintenant, dit *Blifil* (avec ce ricannement grimacier, dont l'enfer a doué ses mignons) je vois clairement, que Madame connoît son homme. Mon oncle trouvera, sans doute, encore plus d'une de ses connoissances à Londres, chez qui *M. Jones* aura été raconter ses douleurs. Quant à moi, je vois par les propos détournés de Madame, qu'il m'a peu ménagé : mais, en vérité, je lui pardonne.

Puisse le Ciel en dire autant de vous ! Monsieur, s'écria Madame *Miller* : Nous avons souvent plus besoin de la clémence que nous ne le pensons.

Madame, dit *M. Alvorthy* avec quelque émotion, la façon dont vous traitez mon neveu me paroît un peu dure, & ne sçauroit en vérité me plaire. Si celui qui vous a si méchamment prévenu contre lui croit adoucir par-là mon ressentiment, il se trompe ainsi que vous. Sçachez même, Madame, que le jeune homme ici présent, a peut-être été l'Avocat le plus chaud de l'ingrat dont vous prenez aujourd'hui la défense. Ceci, certifié par moi, doit, je crois, vous faire sentir tout le mauvais cœur & la lâcheté de votre client.

On vous trompe, dis-je, Monsieur, répondit Madame *Miller* ; dussé-je être au lit de la mort, je vous dirois encore que non, vous trompe indignement. Je ne pré-

rends pourtant pas, que le pauvre opprimé soit absolument exempt de fautes; mais elles n'ont d'autre principe que la jeunesse & la légèreté, dont l'âge le corrigera, & qui d'ailleurs sont dès-à-présent balancées par un cœur si généreux, si droit & si sincère, que le Ciel, après le vôtre, n'en forma peut-être jamais de pareil.

En vérité, Madame, s'écria M. *Alworthy*, si quelqu'un m'eût rapporté ceci de vous, je ne l'eusse pas cru!... Et moi, Monsieur, s'écria aussi la bonne femme, je vous garantis que vous me croirez, lorsque vous m'aurez entendue; lorsque je vous aurai appris (car je ne veux rien vous cacher) tout ce que l'honneur & la probité m'obligent de vous dire: loin d'en être offensé (je connois trop combien vous êtes juste) vous conviendrez, j'en suis bien sûre, qu'il faudroit que je fusse indigne de vivre, si je ne rendois pas justice à M. *Jones*.

Eh bien Madame, il faut vous satisfaire, dit M. *Alworthy*: je verrai même avec plaisir, par quels moyens il est possible d'excuser une conduite que je trouvois, je vous l'avoue, inexcusable. Après cette promesse, permettez maintenant à mon neveu d'achever ce qu'il avoit à nous dire, & dont son début me fait préjuger l'importance. Peut-être ce nouveau trait de M. *Jones*, suffira-t-il pour vous ouvrir les yeux.

L'hôtesse, ayant enfin promis de se taire, M. *Bisfil* commença ainsi.

Si mon oncle n'est pas offensé des em-

portemens de Madame *Miller*, il peut être bien convaincu, que pour ce qui me touche, je n'en conserve aucun ressentiment. Je n'imaginois pourtant pas que vos bontés pour elle méritassent un semblable retour.... Fort bien, mon enfant, interrompit M. *Alvorthy* : mais qu'aviez-vous à nous apprendre ? Qu'a-t-il fait encore de nouveau ? Parlez, je vous en prie..... Qu'a-t-il fait ? Ah, Monsieur, s'écria *Blifil*, quoi qu'en dise Madame, vous ne l'eussiez jamais appris par moi s'il eût été possible de vous cacher ce que tout le monde sçait maintenant. Hélas, il a tué un homme !... je ne dis pas assassiné..... La Loi ne l'envisagera peut-être pas ainsi.... Et je l'aime encore assez pour conserver cet espoir.

M. *Alvorthy*, surpris, & consterné de la nouvelle, leva les yeux au Ciel, garda quelque tems le silence, puis se retournant vers Madame *Miller*, eh bien Madame, s'écria-t-il, que me direz-vous maintenant ?

Que je ne fus jamais plus saisie ni plus affligée, répondit-elle, en soupirant..... Mais, si le fait est vrai, je parierois encore ma tête, que le mort, quel qu'il soit, avoit tort. Tout fourmille ici de bandits, dont l'occupation favorite est d'insulter les jeunes gens. Il a sans doute été poussé à bout ; car, de tous ceux qui logerent chez moi, M. *Tom* est le plus doux, le plus affable, & le moins querelleur. Tout le monde l'aimoit, & quiconque l'a connu n'en a jamais dit que du bien.....

Tandis qu'elle donnoit ainsi carrière aux effusions de son cœur, quelqu'un qui frappoit à la porte, mit fin à la conversation. La bonne Hôteſſe, jugeant que c'étoit une viſite pour M. *Alworthy*, ſe hâta de ſe retirer, en prenant par la main ſa petite fille, dont les yeux étoient baignés de larmes, à cauſe des mauvaiſes nouvelles qu'elle venoit d'entendre de M. *Jones*, qui l'appelloit ſa petite femme, lui donnoit beaucoup de joujous, & jouoit ſouvent avec elle.

Quelques lecteurs ne ſeront peut-être pas ſâchés de ces petits détails, que nous nous plaiſons quelquefois à rapporter, à l'exemple de *Plutarque*, l'un de nos meilleurs confreres en fait de narrations historiques; d'autres nous le pardonneront peut-être en faveur du teſte; en tout cas, ils ne peuvent que ſ'en venger: un Auteur courageux ſ'attend à tout.

C H A P I T R E I I I.

Viſite de M. WESTERN à M. ALWORTHY.

MADAME MILLER ne faiſoit que de ſortir, lorsque M. *Western* entra, en criant comme un forcené, quoi! ces coquins de porteurs ne ſeront pas contents, quand un honnête Gentilhomme leur donne encore douze ſols par deſſus le marché convenu! Tout eſt Arabe, tout eſt fripon dans cette Ville, tout conſpire pour piller impunément

la Noblesse de la campagne : que la peste les crève tous ! Je n'y remets jamais le pied...

Lorsque ce petit mouvement de colere , fut un peu apaisé , il se rappella qu'il en avoit un autre à exprimer sur le même ton. Eh bien , dit-il , voilà de belle besogne sur le tapis ! Nos chiens ont pris le change ; nous comptions chasser un renard , c'est maintenant à un bléreau que nous avons à faire.

Eh de grace , mon cher voisin , lui dit M. *Alvorthy* , laissez la Métaphore , & parlez un peu plus clairement.

Volontiers , dit *Vestern* ; sçachez donc , que le bâtard de quelqu'un , je ne sçais pas trop de qui , nous a bien tracassés..... & qu'un autre bâtard sans doute , car c'est un *Lord* , prétend avoir ma fille. Mais , au diantre , si j'y consens ! Ces beaux Messieurs ont assez ruiné la Nation : mes terres ne passeront jamais la mer , pour aller à *Hanovre*.

Vous m'étonnez , mon cher ami , lui dit M. *Alvorthy*. Eh parbleu , j'en suis étonné moi-même , répondit *Vestern*. Je fus hier au soir chez ma sœur , qui m'en avoit prié. Qui pensez-vous que j'y trouvai ? une chambre toute pleine de femmes !.... Mylady cousine *Belcaston* , Mylady *Betty* , Mylady *Catherine* , & Mylady je n'en sçais rien : au diable , si l'on me rattrape jamais dans un pareil chenil ! j'aimerois mieux , comme certain *Aïton* , être changé en Lièvre , chassé , & mangé par mes chiens. Jamais homme ne fut poursuivi , harcelé , tirillé , comme je le fus hier , par cette maudite meute ! si je

m'échappois d'un côté, j'étois coupé de l'autre ; si je retournois sur mes pas, un autre me happoit. O ! c'est le plus grand parti de l'Angleterre, disoit l'une des cousines (*ici, M. Vestern essayoit de les contrefaire*) c'est le mariage du monde le plus avantageux, crioit une autre, qui se disoit cousine aussi, (car il faut que vous sçachiez qu'elles l'étoient toutes, & j'en connois, à peine deux.) Certainement, disoit la grosse *My lady Belaston*, il faudroit être plus que fou, pour refuser une alliance aussi honorable.

Je commence à vous entendre, lui dit *M. Alvorthy* ; C'est aparemment un parti proposé pour *Miss Vestern*, qui se trouve du goût de la famille, & qui n'est point du vôtre ?

Du mien ! s'écria le Pere, il s'en faut parler bien : c'est un *Lord*, vous dis-je ; & vous sçavez que je déteste ces gens-là comme la gale... Et oui, oui, ma fille est pour leur nez ! Ils n'ont qu'à s'y attendre..... D'ailleurs, ne suis-je pas engagé avec vous ? n'avez-vous pas ma parole ? ai-je jamais rompu un marché fait ?...

Quant à cet article, mon cher voisin, répondit *M. Alvorthy*, je vous affranchis de tout engagement. Un Contrat ne devrait jamais lier celui qui ne peut le remplir dans son tems, ni acquérir le pouvoir de l'exécuter dans la suite.

Eh, qui vous dit cela, Monsieur ? répondit *Vestern* ; je vais dans l'instant même vous prouver que je l'ai ce pouvoir. Venez tout-

à l'heure avec moi chercher les dispenses nécessaires; nous irons de-là chez ma sœur, d'où je prétens bon gré malgré, retirer ma fille; & de-là nous verrons qui sera le maître!... oui, Monsieur, elle épousera *Bli-fil*, ou je vous l'enferme au pain & à l'eau pour le reste de ses jours.

Voulez-vous bien m'entendre, lui dit *M. Alvorthy*? Aparentment, répondit l'autre; parlez, je vous écoute.

Soyez certain, Monsieur, dit le premier, que sans chercher à flatter ni vous, ni la jeune Demoiselle, jamais proposition ne me fut plus agréable que celle d'une alliance entre nos deux maisons: notre voisinage, notre ancienne amitié, auroient suffi pour me la rendre chère. Quant à *Miss Vestern*, non seulement le concours des sentimens unanimes de quiconque la connoît, mais mes propres observations la peignoient à mes yeux comme un trésor inestimable pour un époux digne d'elle. Je ne parlerai point de ses qualités personnelles, rien ne peut les apprécier; la bonté de son caractère, sa douceur, sa modestie, sont au dessus de mes éloges. Il en est une cependant chez cette aimable fille, qui en la rapprochant des Anges mêmes, la met au dessus de son sexe bien plus éminemment encore: qualité peu brillante, à la vérité, pour les yeux du vulgaire, mais précieuse aux yeux du Sage, & si peu remarquée dans le monde, que manquant de terme pour vous l'exprimer, je suis forcé d'user

ici de négatives. Je ne la vis jamais, quelque favorable qu'en fût l'occasion, chercher à faire parade de la beauté de son esprit, soit par la vivacité de ses réponses, soit par ce qu'on appelle de brillantes faillies; nulle prétentions en elle à cet égard; encore moins à ce genre de réputation, qui ne s'acquiert que par le grand sçavoir secondé de l'expérience : affectation insupportable, sur-tout dans une jeune personne de son sexe, & presque aussi ridicule que les grimaces de son Sapajou. Point de sentimens décisifs, point d'opinions exclusives, point de critiques alambiquées. Soumise aux lumières des hommes, je ne l'ai vue avec eux que modeste, attentive à leurs décisions, toujours disciple dans son maintien, n'affectant jamais l'air de maître. *Tuackum* & *Square* dispuoient un jour ensemble, sur une matiere à portée de tout le monde : Pardonnez-le-moi, mon ami, je vous eussis éprouver *Sophie*; je la priai de prononcer entr'eux, ou du moins de ne nous point cacher son sentiment. Daignez m'en dispenser, dit-elle, avec un sourire aussi spirituel qu'aimable, je n'insultera ni l'un ni l'autre jusqu'au point de me ranger de son côté. Je n'ajoute qu'un mot à ceci; c'est que votre fille, n'ayant jamais (du moins à mes yeux) connu l'affectation, est en effet tout ce qu'elle paroît être.

Ici, *Blifil* ne put retenir un soupir : sur quoi *M. Vestern*, pleurant de joie d'entendre si bien louer sa fille, lui dit en bégayant,

console-toi, mon fils, va tu l'auras ; elle est à toi, te dis-je, fût-elle cent fois plus parfaite encore !

Croyez donc, cher ami, reprit M. *Alvorthy*, que le mérite de *Sophie*, indépendamment de sa fortune (que je sçais être très-considérable) est ce qui m'a fait embrasser votre proposition avec le plus d'ardeur. J'aspirois après l'instant de voir entrer dans ma famille un trésor aussi précieux. Mais, s'il est permis de souhaiter un bien suprême, la probité défend de se le procurer par des voies injustes ou violentes. Si les Loix ne s'opposent point aux consentemens forcés que les peres arrachent à leurs enfans, notamment dans le cas du mariage, c'est un défaut dans les loix du pays, dont, quiconque hait l'injustice & l'oppression, ne croit jamais devoir abuser : l'exacte probité, doit toujours supléer à la négligence ou à l'oubli du Législateur. Nous sommes malheureusement dans le cas, mon ami ! Pouvons-nous, sans être barbares, que dis-je, pouvons-nous sans impiété, forcer une femme à embrasser un état, à s'imposer des devoirs, dont elle devient aussi comptable envers les hommes, qu'envers le Ciel même ? Pouvons-nous l'accabler, contre son gré, d'un joug trop difficile à supporter, & la priver, en même tems, des secours qui lui rendroient le fardeau moins pénible ? Brisérons-nous son cœur, dans l'instant où les devoirs que nous en exigeons, peuvent à peine être remplis

par les secours de ce cœur même ? Parlons avec franchise ; pour moi, je pense fermement que des parens capables d'un tel excès de cruauté, se rendent responsables de tous les maux qu'elle produit.

Ce que je vous ai dit, de mon estime pour *Sophie*, doit vous prouver, mon cher voisin, avec quelle douleur j'ai d'abord entrevu son éloignement pour mon neveu. Ce soupçon n'est aujourd'hui que trop changé en certitude : ainsi, ne trouvez pas mauvais, si, en conservant toute la reconnoissance que je dois à vos bontés, je perds maintenant toute idée d'une alliance aussi chère qu'honorable pour M. *Blifil* & pour moi.

Monsieur, répondit *Vestern* (avec un air que ces derniers mots avoient glacé) je vous ai entendu patiemment, j'espère qu'on m'entendra de même, & si je ne répons point à tout, prenez que je n'aurai rien dit. D'abord, répondez à ceci.... est-elle ma fille ou non ? Est-elle ma fille ? Répondez à cela. Un pere est, dit-on, bien éclairé, lorsqu'il connoit ses enfans : Mais mon titre n'est pas douteux, elle est ma fille ; j'en mettrois le doit au feu. Or, si je suis son pere, ne dois-je pas gouverner mon enfant ? Pouvez-vous me contester cela ? Si je dois gouverner mon enfant, n'est-ce pas sur-tout dans les choses les plus importantes ? Qu'ai-je exigé d'elle, au surplus ? Que lui ai-je demandé, pour moi ? Rien, que je sache, dont on puisse se plaindre ! Je la prie, au

contraire , de prendre dès-à-présent la moitié de mon bien , & le reste après ma mort. Et pourquoi cela ? Uniquement pour la rendre heureuse. Qu'a-t-on donc à me dire ? Si je prétendois me marier moi-même , passe , on pourroit se plaindre , on pourroit crier : mais , au contraire , encore un coup , j'offre de me lier , & de façon à ne pas trouver une servante pour épouse ; que Diable prétend-t-on de plus ? Je suis , dit-on , un barbare , un Tyran , je n'aime point ma fille !.... Brrr ! Moi , qui verrois périr l'Univers , moi qui sacrifierois tous mes chevaux , mes chiens même les plus chers , pour sauver une égratignure à *Sophie*.... Ma foi , mon cher *Alvorthy* , excusez-moi si vous voulez , mais vos propos m'étonnent ! libre à vous de vous en fâcher ; mais , sans mentir , je vous croyois ma foi plus sage.

M. *Alvorthy* ne répondit à cette apostrophe , que par un de ses sourires , dont le mépris , moins encore la malice , n'altèrent jamais la pureté. Si les Anges rient quelquefois des absurdités humaines , c'est ainsi qu'en rioit M. *Alvorthy*.

Blisil , prenant la parole à son tour , je ferois , dit-il , au désespoir d'employer en cette occasion la moindre violence. Ma conscience qui me la reprocheroit envers toute autre , me l'interdit bien plus encore envers une femme que j'aime : Quelle que soit sa cruauté pour moi , ma passion n'en sera pas moins pure , & j'attendrai tout de

ma persévérance. Les femmes, à ce que j'ai vu dans plus d'un livre, y deviennent enfin sensibles ; & tout espoir ne m'est peut-être pas encore interdit.

Quant au *Lord*, dont *M. Vestern* vous parle, il n'est point de son goût ; & j'ose même me flatter qu'il n'est point de celui de sa fille : que dis-je ? Hélas ! j'en suis trop assuré. Je suis trop convaincu, que cet indigne & trop coupable *Jones*, occupe encore tout son cœur.... Tu as raison ! tu as raison, mon fils, interrompit *M. Vestern*.

Du moins, reprit *Blifil*, quand elle apprendra son crime, dût la Loi ne point l'envoyer au supplice, sans doute qu'un assassin... Quoi ? quoi, s'écria *Vestern*, il a commis un meurtre ?... Ah le chien ! nous le verrons donc bientôt danser à *Tiburn* ? J'en suis parbleu charmé !...

Mon enfant, dit *M. Alvorthy* à *Blifil*, cette passion funeste, que vous nourrissez encore, me chagrine au delà de toute expression. Il n'est rien que je n'exécutasse, pour vous procurer un bonheur pur & sans remords.

Je ne veux rien de plus ! s'écria *Blifil* : Mon cher oncle me connoît trop, pour craindre que tout autre bonheur ait droit de de flatter.

Ecrivez-lui donc, j'y consens, dit *M. Alvorthy* ; voyez-la même, si tant est qu'elle le permette.... Mais, nul ombre de violence, j'insiste sur ce point : plus de prison, plus de menaces, rien enfin qui puisse ou l'effrayer,

l'effrayer ; ou la contraindre.

Blifil & Western promirent à *M. Alvorthy* tout ce qu'il voulut. Le pere de *Sophie* s'informa, & se réjouit fort du malheur de *Jones*, dont il comptoit pour le coup n'avoir plus rien à redouter. Il sortit enfin, après avoir engagé *M. Alvorthy* à venir dîner avec lui à son auberge, où il comptoit être seul, attendu qu'il avoit envoyé le *Ministre Supple* exécuter quelques commissions un peu loin de chez lui.

M. Alvorthy, après le départ de *Western*, réfuma avec son neveu tout ce qui venoit d'être dit, & l'exhorta avec une tendresse vraiment paternelle, à bien sonder son cœur sur une passion dont il ne prévoyoit pour lui que des suites peu gracieuses. Le Lecteur peut aisément imaginer les réponses de *M. Blifil*. L'importance des matieres qui nous appellent, & sur-tout l'ennui d'avoir si long-tems perdu de vue notre Héroïne, ne nous permet pas d'écouter davantage un amant, que nous ne plaignons gueres.

CHAPITRE IV.

Scène singuliere entre SOPHIE & Madame WESTERN.

LE dîner étoit à peine fini, entre la tante & la niece, que la premiere qui avoit déjà notifié ses intentions à l'autre, lui apprit que *Mylord Fellamar* devoit la venir

Tome II.

M

voir dans le cours de l'après-dinée. *Sophie*, effrayée de cette nouvelle, après avoir en vain prié sa tante de lui sauver cette visite, se borna enfin à la supplier de ne pas la laisser seule avec lui. Une pareille demande ne pouvoit manquer d'exciter la curiosité de Madame *Vestern*, & fournit à *Sophie* l'occasion d'apprendre à sa tante ce qu'elle avoit déjà essuyé, & ce qu'elle avoit encore à craindre de la témérité d'un Amant si redoutable.

Ciel ! s'écria Madame *Vestern*, ce que j'entens est-il possible ?... Oui Madame, répondit *Sophie* interdite, & levant à peine les yeux : mon pere, heureusement parut alors. Je suis pétrifiée, je suis anéantie & confondue ! dit, en soupirant, la *Vestern*. Jamais femme de notre nom, n'essuya de pareils outrages. J'eusse arraché les yeux d'un Prince assez audacieux pour prendre avec moi de moindres libertés !... Non, cela ne se peut : vous vous trompez *Sophie* ; & ce Roman n'est sans doute inventé que pour m'indigner contre lui... Otez-moi votre estime, Madame, répondit la niece, si vous me croyez capable d'un mensonge. Je vous ai dit la vérité ; je vous l'atteste encore...

Eh bien, je l'eusse poignardé, s'il m'en eût fait autant, s'écria Madame *Vestern*... Mais ses intentions ne pouvoient être criminelles... Non, cela ne se peut, encore un coup ; il ne l'eût point osé... D'ailleurs, ses propositions me le prouvent, elles sont à la fois honorables & généreuses. Dans

quel siècle serions-nous donc ? J'ai eu des amans comme un autre , & je ne parle pas de si loin ; malgré ma répugnance pour le mariage , j'en ai même eu plus d'un : mais jamais le plus téméraire n'osa tenter de telles entreprises ; jamais mortel ne baïsa que ma joue : toute femme qui se respecte , accorde à peine davantage à son mari ; & je sens même ce qu'il m'en eût coûté pour m'y résoudre!...

En ce cas , dit *Sophie* , ma chere tante me permettra peut-être une réflexion que je crois naturelle. Vous convenez d'avoir eu plusieurs amans ; vous me le cacheriez en vain , c'est un fait qui se présume de lui-même. Vous les avez tous refusés , & cela n'est pas plus douteux : mais , avoués aussi , que dans le nombre , il en étoit tout au moins un , dont le rang auroit eu droit de flatter la vanité de toute autre femme ? Cela est vrai , chere *Sophie* , répondit la tante , je me suis vue plus d'une fois maîtresse d'accepter un titre éminent. Eh pourquoi donc , reprit *Sophie* , ne voulez-vous pas que j'en refuse autant aujourd'hui ? Il est vrai , mon enfant , dit Madame *Western* , que j'ai refusé un grand Seigneur , mais il n'égalait pas celui qui se présente maintenant pour vous... Non , quoique le mien fût très-illustre , je crois que le vôtre... Oui , oui le vôtre doit l'emporter....

Mais , Madame , interrompit la niece , vous avez eu , je le sçais , d'autres partis en main : vous en avez rejeté un , deux , trois

& peut-être plus, dont la fortune étoit considérable ? J'en conviens, répondit la tante. Eh bien, Madame, continua *Sophie*, pourquoi ne pourrois-je pas, après avoir refusé celui-ci, en espérer encore un autre, & peut-être meilleur ? Vous êtes jeune encore, ma tante, & ne seriez certainement pas femme à vous livrer au premier venu ; je suis très-jeune moi, pourquoi voudriez-vous que je désespérasse de ma fortune ? ... Eh bien, ma chère, lui dit en se radoucissant Madame *Vestern*, qu'induissez-vous de tout ceci ? Je vous supplie uniquement, répondit *Sophie*, de ne pas me laisser tantôt seule avec le Lord *Fellemar* : accordez-moi cette grace, & je recevrai sa visite, si tant est que vous croyiez que je le doive, après l'outrage qu'il m'a fait.

Il faut vous satisfaire, lui dit la tante. Vous sçavez, *Sophie*, combien je vous aime, & que je ne puis rien vous refuser. Ah ! que vous connoissez bien la flexibilité, ou plutôt la foiblesse de mon caractère. Je ne fus pourtant pas toujours la même : on m'accusa d'un peu de cruauté ; la fière *Parthenisse* étoit mon nom ; & j'ai cassé mille carreaux de vitres remplis de vers farcis de cette fameuse épithète. Je ne fus jamais belle comme vous, *Sophie* ; j'en conviens volontiers : je sçais pourtant que je vous ressemblois. Je suis un peu changée : Les Etats, les Empires même, comme le dit fort bien *Tulle Ciceron*, dans ses *Apophthegmes*, ont leurs décroissemens, ... La bonne tante se

laissa ainsi aller sur son propre chapitre, sur ses conquêtes, & sur sa cruauté, pendant trois bons quarts-d'heures : c'est-à-dire, jusqu'à l'arrivée de *Mylord*, qui après une visite très-ennuyeuse, & durant laquelle *Madame Vestern* ne quitta point la chambre, prit le parti de s'en aller, aussi peu satisfait de la tante, que de l'aimable nièce. Car, *Madame Vestern* étoit de si bonne humeur, que toutes les idées de *Sophie* étoient maintenant trouvées justes ; & qu'il étoit même de très-bonne politique, suivant la disposition présente de cette Dame, de tenir la bride un peu haute à un Amant du caractère de *Mylord Fellamar*.

Ainsi, notre Héroïne, au moyen d'un peu de flatterie, sinon tout-à-fait innocente, du moins peu criminelle, obtint enfin quelque tranquillité. Laissons-la dans cette situation, pour retourner à *M. Jones*, dont l'état actuel semble ne pouvoir devenir plus déplorable.

C H A P I T R E V.

Madame MILLER, & M. NIGHTINGALE, visitent JONES dans la prison.

DÈS que *M. Alvorthy* & son neveu, furent partis pour aller dîner chez *M. Vestern*, *Madame Miller* courut chez son gendre, pour lui apprendre l'accident arrivé à son ami *Jones*. Mais il en étoit déjà

informé par *Partridge*, (car *Tom*, on s'en souvient sans doute, en sortant de chez Madame *Miller*, avoit pris un appartement dans la même maison où logeoit M. *Nightingale*.)

La bonne femme trouva sa fille très-affligée du malheur de *Jones*; & se hâta, après l'avoir consolée de son mieux, de se rendre à *Newgate*, où M. *Nightingale* étoit arrivé avant elle.

Les sentimens d'un véritable ami, sont si consolans pour les infortunés, que le malheur même dont nous gémissons, semble perdre son amertume vis-à-vis le plaisir de retrouver ceux sur qui nous comptons fideles. Quoi qu'en disent certains Philosophes, le manque de pitié parmi les hommes, n'est pas si commun qu'on le pense. De toutes les passions, celle qui rétrécit, qui endurecit le plus notre ame, c'est l'*Envie*. Nos yeux, & j'en suis bien fâché, s'élevent rarement sur quelqu'un plus grand, meilleur, plus éclairé, ou plus heureux que nous, sans quelque petit sentiment de malignité; tandis, que tombant sans peine sur nos inférieurs, leur infortune ou leur insuffisance excite assez communément notre compassion. Bref, j'ai toujours remarqué, que la plupart des ruptures arrivées entre les anciens & les meilleurs amis, n'ont eu d'autre principe que l'*Envie*: vice honteux, foiblesse méprisable, & dont peu d'hommes oseroient cependant se vanter d'être exempts! Mais, brisons sur une matiere trop humiliante pour l'amour pro-

pre, & ne nous faisons point haïr.

Soit que la fortune appréhendât que *Jones* succombât sous le poids de son adversité, ou qu'elle crût devoir un peu se relâcher de sa rigueur à son égard, il se sentit moins malheureux, à la vue de deux vrais amis, & qui plus est, d'un serviteur fidele. Car *Partridge*, malgré tous ses défauts, aimoit véritablement *Tom*; & quoique la crainte l'eût sans doute empêché de risquer sa vie pour lui, nous croyons pourtant fermement que l'or du Monde entier n'eût pu tenter le Pédagogue au point d'abandonner, ou de trahir son maître.

Tandis que *Jones* exprimoit à ses amis tout le plaisir qu'il avoit de les voir, *Partridge* accourut lui apprendre que *M. Fitz-Patrick*, malgré le premier sentiment du Chirurgien, vivoit encore. Surquoi *Tom* ayant laissé échapper un profond soupir. . . . Pourquoi donc, ami, lui dit *Nightingale*, vous laisser accabler pour un accident dont les suites, quelles qu'elles puissent être, ne seront jamais dangereuses pour vous ? Je vous connois assez pour être sûr que vous n'avez nuls reproches à vous faire. Si votre ennemi meurt, eh bien, vous n'avez employé qu'une défense légitime contre un furieux qui menaçoit vos jours ? Les informations ne peuvent que vous justifier : vous sortirez, en donnant caution ; & le reste n'est rien qu'une pure formalité, dont le moindre des chicaneurs se chargeroit lui-même, pour moins d'une *Guinée*.

M 4

Allons, allons, cher *Tom*, s'écria *Madame Miller*, rappelez tout votre courage. Je suis sûre que vous n'étiez pas l'agresseur, je l'ai dit de même à *M. Alvorthy*; & je suis convaincu, qu'il verra bien-tôt que je n'ai dit que la vérité.

Quelle que soit ma destinée, répondit tristement *Jones*, je regarderai toujours le malheur d'avoir versé du sang humain, comme la plus grande infortune dont mon cœur pût jamais gémir.... Mais je ressens une autre peine qui ne le déchire pas moins.... O, *Madame Miller*! j'ai perdu pour jamais tout ce que j'avois ici bas de plus cher!...

Ceci ne peut regarder qu'une maîtresse, répondit-elle; mais, allons, allons, courage encore un coup, j'en sçais là-dessus plus qu'on ne pense, (elle avoit raison, *Partridge* avoit tout dégoisé) & les choses ne vont peut-être pas si mal qu'on le croit. Quoi qu'il en soit, je ne donnerois pas un *Shelling* des espérances de *Blifil*.

En vérité, ma chere Dame, lui dit *Jones*, vous ignorez la véritable cause de mes larmes. Si vous sçaviez bien mon histoire, vous perdriez tout espoir de me consoler. *Blifil* ne m'inquiète gueres: C'est moi seul qui me suis perdu!....

Ne désespérez de rien encore, repliqua l'Hôteesse: vous ignorez ce que peut une femme; & si je puis vous être utile comptez sur moi, me voilà prête à tout tenter. Mon fils, mon cher *Nightingale*, qui vient d'être assez généreux pour me dire qu'il se croit

autant votre obligé que moi, sçait que c'est mon devoir. Faut-il aller, de ce pas chez votre Amante? Faut-il aller ailleurs? Parlez, dictez-moi mon message; je dirai tout, je ferai tout ce que vous desirez.

O la meilleure, & la plus respectable des femmes! s'écria *Jones*, en lui serrant la main, ne me parlez jamais de votre reconnoissance mais, il est une grâce que vous pouvez peut-être m'accorder. Quoique j'ignore, par quel hazard vous avez connu mon Amante, j'avoue que je l'adore! S'il étoit possible que vous pussiez parvenir à lui remettre ce papier, je ne croirois jamais pouvoir assez m'acquitter envers vous!

Donnez, Monsieur, donnez, dit Madame *Miller* si je dors avant qu'il soit remis à son adresse, que ce soit mon dernier sommeil. Consolez-vous, mon cher & jeune ami; soyez assez prudent pour profiter de vos erreurs passées, & j'ote vous promettre que l'avenir peut encore être heureux. Oui, j'espère encore vous voir uni à la plus charmante des femmes: je sçais qu'elle est telle; il n'est qu'une voix sur son compte.

Daignez m'en croire, Madame, lui dit l'affligé *Tom*, ce n'est pas en prisonnier, ce n'est pas en coupable timide, que je vais vous parler. Mon repentir ne doit rien à l'horreur de ma situation: j'avois déjà gémi de mes foiblesses; & malgré ce qui s'est passé chez vous, dont je vous demande cent fois pardon, ne me regardez point, de

M. 5;

grace , comme un jeune homme endurci dans le crime. Quoiqu'entraîné dans les sentiers du vice , je déteste le vicieux ; & jamais , à l'avenir , je ne mériterai ce titre.

Madame *Miller* , très-satisfaite d'une déclaration , dont elle eût rougi de douter un instant , ne songea plus qu'à seconder son gendre qui s'appliquoit à consoler son ami ; & ils y réussirent au delà de leurs espérances. Il est vrai que la promesse de remettre la lettre à *Sophie* , y contribua d'autant plus , que *Tom* ne voyoit aucun espoir de la lui faire rendre : *George* , le Garde-Chasse , avoit été menacé par *Sophie* , au cas qu'il lui en apportât d'autres , de les voir remettre toutes cachetées à M. *Vestern* ; & il l'avoit dit à *Partridge*. Un autre motif de consolation pour nôtre Amant , étoit de trouver en Madame *Miller* une Avocate aussi zélée auprès de M. *Alworthy* , dans les bontés duquel il conservoit encore quelque ombre d'espoir.

Après une visite assez longue , la belle mere & le gendre le quitterent ; l'une , en lui promettant de lui rapporter bientôt des nouvelles de *Sophie* ; l'autre , de s'informer soigneusement de l'état de M. *Fitz-Patrick* , & de chercher quelques témoins de leur combat.

Laissons le dernier faire ses courses ; & suivons l'Hôtesse chez la belle *Sophie*.

 C H A P I T R E VI.

Visite de Madame MILLER à SOPHIE.

L'ACCÈS auprès de *Miss Vestern* n'étoit plus difficile ; sa dernière conversation avec sa tante , avoit rétabli la confiance & l'amitié entr'elles ; & *Sophie* étoit libre.

Elle étoit à sa toilette lorsqu'on lui annonça une Dame , qui demandoit à lui parler.

Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous , Madame , lui dit en entrant la bonne Hôteffe , & je vous prie de me pardonner cette petite importunité ; mais , lorsque vous sçavez ce qui m'engage à cette démarche , j'ose me flatter.... Parlez , Madame , lui dit gracieusement *Sophie* (quoiqu'un peu émue) sçachons , je vous prie , ce que vous exigez de moi? Nous ne sommes pas seules , Madame , repliqua Madame *Miller* , à voix basse..... Sortez , *Betty* , dit *Sophie* , en parlant à sa femme de Chambre.

Dès que *Betty* fut sortie ; je suis chargée , Madame , reprit l'Hôteffe , de vous remettre ce billet , de la part du plus infortuné des hommes.

Miss Vestern , à la vue de l'adresse , dont elle reconnut bientôt l'écriture , changeant tout-à-coup de couleur , hésita quelques

instans je n'aurois jamais cru , dit-elle , qu'une physionomie comme la vôtre , annonçât un pareil message quoi qu'il en soit , & de quelque part que vienne ce billet , je ne l'ouvrirai pas je serois au désespoir de soupçonner personne ; mais , je ne vous connois , ni ne veux vous connoître.

Si vous daignez m'entendre un instant , répondit Madame *Miller* , je vous apprendrai qui je suis , & par quel hazard je me trouve chargée de ce billet. Je ne suis point curieuse , Madame , lui dit *Sophie* , en élevant un peu plus la voix ; & vous pouvez rendre la lettre à celui qui vous l'a donnée.

A ces mots , Madame *Miller* : tombant aux pieds de *Miss Vestern* , implora sa pitié dans les termes les plus touchans Vous m'étonnez de plus en plus , s'écria *Sophie* ! quel puissant intérêt peut donc ainsi vous animer en faveur de cet homme ? Je serois fâchée de croire Non , Madame , ne croyez rien , s'écria l'autre , ne croyez que la vérité : mais daignez l'entendre ! daignez connoître les motifs qui m'intéressent pour un innocent malheureux , le plus aimable , & le plus estimable des hommes !

Elle raconta alors l'histoire de *M. Anderson* . . . après quoi , elle s'écria , tel est , Madame , tel est le caractère de celui pour qui je m'intéresse Mais c'est encore la moindre de mes obligations envers *M. Jones*. Il a sauvé ma fille . . . Il a sauvé mon enfant . . .

il m'a sauvé moi-même !... La bonne Madame *Miller*, fondant en larmes, raconta encore (à quelques circonstances près, peu favorables à *Nancy*) toute l'histoire de son mariage avec M. *Nightingale* ; & conclut, en disant, jugez maintenant, Madame, si je fais rien de trop pour le meilleur, pour le plus chaud, pour le plus généreux des amis !

Sophie, qui jusques là avoit été pâle, devint alors du plus beau rouge. Je ne sçais que vous dire, Madame, s'écria-t-elle en soupirant, votre reconnoissance est juste... mais qu'importe pour votre ami, que je lise cette lettre ? Puisque je suis fermement résolue de ne jamais....

Madame *Miller* l'interrompit ici, pour renouveler ses instances ; & pour assurer *Sophie* qu'elle ne pouvoit absolument se résoudre à reporter la lettre à M. *Jones*.

Eh bien, Madame, lui dit *Sophie* en tremblant, je ne puis résister à la force... Je sens bien que vous êtes maîtresse de la laisser ici malgré moi....

Nous ne pouvons interpréter au juste ce que pensoit alors *Miss Vestern* : Mais, Madame *Miller*, moins embarrassée qu'elle, profita de ce moment. Elle laissa la Lettre sur un coin de la toilette, & se hâta de quitter *Sophie*, après avoir demandé une permission de revenir dans la maison, qui ne fut ni accordée, ni refusée.

Le billet ne resta sur la table, que jusqu'à ce qu'on eût perdu de vue Madame

Miller ; *Sophie* alors & l'ouvrit , & le lut.

Cette lecture ne réhabilita pourtant point notre Héros dans l'esprit de son Amante. Après mille aveux d'être peu digne d'elle , accompagnés de toutes les expressions du désespoir , l'affligé *Jones* faisoit autant de protestations d'une fidélité éternelle , & ne se justifioit pas sur la lettre de *Mylady Bellaſton*. Il juroit seulement , à supposer qu'il fût un jour assez heureux pour revoir *Sophie* , qu'il lui expliqueroit tout ce mystère de façon à se rendre digne de sa clémence. Il finissoit enfin , en désavouant fortement qu'il eût jamais songé à épouser *Mylady Bellaſton*.

Plus *Sophie* relisoit cette Lettre , plus cette Enigme s'embrouilloit à ses yeux , & moins elle trouvoit jour à excuser le pauvre *Tom*. Elle le crut , par conséquent , toujours coupable. Il est vrai , que son ressentiment se trouvoit si bien partagé entre lui & *Mylady Bellaſton* , que *Sophie* ignoroit alors lequel des deux étoit plus digne de sa haine.

Cette Dame devoit , malheureusement , dîner le jour même avec la tante *Veſtern* ; elles devoient toutes trois aller à l'Opera , & de-là à l'Assemblée chez *Mylady Ha-ehs*. *Sophie* eût bien voulu se dispenser de tout cela : mais elle craignoit de désobliger sa tante ; & la candeur de notre Héroïne , ne lui avoit pas encore permis d'imaginer que l'on pût faire la malade.

Sa toilette finie , elle descendit donc , à

peu près disposée à affronter tous les ennemis d'une telle journée, qui fut en effet bien désagréable pour elle, sur-tout par les raileries piquantes qu'elle eut plus d'une fois à essuyer de la part de *Mylady Bellaston*, & auxquelles l'abattement où se trouvoit *Sophie* lui permettoit peu de répondre.

Autre infortune plus cruelle encore ! *My-lord Fellamar* étoit à l'Opera : il vint d'abord à elle, & la suivit à l'Assemblée. Il est vrai, que la Musique d'un côté, & les Cartes de l'autre, sembloient devoir faire quelque espèce de diversion aux peines de cette tendre Amante. Mais le *Lord* étoit auprès d'elle, & telle est la délicatesse du sexe ! La présence seule d'un homme à prétentions, & qui n'est point aimé, suffit, en quelque endroit qu'elle puisse être, pour mettre une femme mal à son aise.

Là nuit vint enfin terminer les désagrémens de cette éternelle journée. Laissons notre Héroïne dans les bras du repos, si tant est qu'elle le trouve, & suivons notre Histoire, qui, si je ne me trompe, est parvenue au point de quelque grand événement.



 CHAPITRE VII.

Scène intéressante entre M. *ALWORTHY*,
& Madame *MILLER*.

MADAME *MILLER*, dans une longue conversation qu'elle eut avec M. *Alworthy*, à son retour du dîner de chez M. *Western*, trouva l'occasion de lui apprendre le malheur qu'avoit eu M. *Jones*, de perdre tout ce qu'il avoit reçu des bontés de son Bienfaicteur, dès le jour même qu'il avoit été renvoyé du Château; elle ajouta à cette relation, toutes les infortunes que cette perte avoit depuis causées à notre Héros, & dont elle avoit été amplement instruite par le fidèle Historien *Patridge*. Elle détailla ensuite toutes les obligations qu'elle devoit à *Tom*, en cachant cependant certaines particularités qui pouvoient nuire à la réputation de la petite *Nancy*, avec autant de soin que si elle eût parlé devant un Juge chargé de faire le procès à sa fille.

M. *Alworthy* répondit à tout cela, qu'il étoit peu de caractères assez décidément vicieux pour être dépourvus de toute espèce de bonnes qualités. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, quelques pervers que votre ami soit à mes yeux, j'aime votre reconnaissance, j'oublierai même le passé, mais ne m'en parlez plus. C'est sur l'évi-

dence même que j'ai cru m'en devoir détacher ; & je vous prie , pour la dernière fois , d'en être convaincue.

Eh bien , Monsieur , je vous en crois , dit Madame *Miller* ; mais le tems , si le Ciel aime la justice , dévoilera sûrement bien des choses , & vous reconnoîtrez sans doute , que ce pauvre garçon méritoit cent fois mieux vos bontés que d'autres gens que je ne nomme pas.

Madame ! s'écria M. *Alworthy* , avec émotion , je ne veux rien entendre contre la probité de mon neveu ; & s'il vous arrive jamais de vous échapper sur son compte , je quitte au même instant votre maison. J'ai bien étudié *Blifil* , Madame , son caractère est aussi bon que respectable ; je vous répète même encore qu'il a poussé les sentimens envers votre homme , jusqu'au point de se rendre coupable , en me cachant trop long-tems des faits dont la noirceur méritoit toute mon indignation. L'ingratitude , en un mot , de votre protégé , est de tous ses vices celui qui m'irrite le plus : j'ai même lieu de croire , qu'il avoit un complot formé pour supplanter mon neveu , & me forcer à le deshériter.

Soyez certain , Monsieur , s'écria Madame *Miller* , épouvantée , (car quoique la physionomie de M. *Alorthy* fût celle de la candeur même , son front irrité n'en inspirait pas moins l'effroi) soyez certain , dit-elle , que je ne vous parlerai plus d'un neveu sur le compte duquel vous pensez se

bien. D'ailleurs, cette conduite me conviendrait très-peu, sur-tout, lorsqu'il s'agit d'un homme qui vous appartient de si près : mais aussi, Monsieur, vous ne devez pas, non, vous ne devez pas trouver mauvais, que je fasse des vœux pour un pauvre garçon que j'aime. J'ose, hélas, l'appeler ainsi devant vous ! je ne l'eusse autrefois point osé. Combien de fois ne vous ai-je pas entendu l'appeler du tendre nom de fils ? Combien de fois ne m'avez-vous pas tenu, sur son sujet, tous les propos d'un père ? Non, Monsieur, non, je n'oublierai jamais tout ce que vous m'avez répété mille & mille fois de sa beauté, de ses talens, de ses vertus, de son bon cœur & de sa générosité.... Non, je ne sçaurois l'oublier : je trouve en lui tout ce que vous m'en aviez dit ; c'est dans ma propre cause, que j'en ai fait l'expérience : il a secouru, il a protégé, il a sauvé ma pauvre famille !... Pardonnez à mes pleurs : hélas, je les crois légitimes, puisqu'il a mérité votre disgrâce ; puisque votre amitié, oui je le sçais, Monsieur, & j'en suis sûre, est un bien plus précieux pour lui, que la vie même !.... Puis-je trop déplorer son sort ? Ah, dussiez-vous avoir un poignard tout prêt à me percer le cœur, non, je ne gémirois pas moins du malheur d'un homme que vous aimâtes autrefois, & que je veux aimer toujours !

M. *Alvorthy*, quoiqu'un-peu ému de ce discours, n'en marqua pourtant aucun ressentiment.... Allons, dit-il, Madame, en

la prenant affectueusement par la main , parlons de votre fille. Je ne puis condamner la joie que vous inspire un mariage , dont les apparences sont aussi avantageuses pour elle : mais , vous sçavez que tout dépend ici de la réconciliation du fils avec le pere. Je connois Monsieur *Nightingale* , nous avons eu jadis affaire ensemble , & je crois qu'il m'estime : je veux lui faire une visite , & tâcher de l'amener à la raison. Je le crois fort entier , fort affermi dans ses idées : mais , attendu qu'il s'agit ici d'un fils unique , & que le mariage est fait , peut-être pourra-t-on l'abattre ; & j'y vais employer tous mes soins.

Madame *Miller* , en exprimant l'excès de sa reconnoissance à M. *Alvorthy* , ne put se dispenser de retomber sur ce qu'elle devoit à *Jones*. C'est à lui , dit-elle , que je dois le bonheur d'éprouver encore l'effet de vos bontés pour moi , dans cette grande occasion !....

M. *Alvorthy* l'arrêta : mais le cœur de ce digne Seigneur n'étoit pas fait pour être choqué des effets du principe vraiment noble qui faisoit agir , même involontairement , cette bonne femme. Nous croyons aussi , que si le nouveau malheur qui venoit d'arriver à *Tom* , n'eût pas réveillé l'ancien ressentiment de son bienfaicteur , nous présumons , dis-je , que M. *Alvorthy* eût été beaucoup plus touché du recit d'une action , que la malice la plus noire ne pouvoit imputer à aucun motif tant soit peu suspect.

Cette conversation duroit depuis plus d'une heure, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée de M. *Blifil*, & d'un autre personnage, qui n'étoit rien moins que M. *Dowling*, ce Procureur dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, maintenant grand favori de M. *Blifil*, & que M. *Alvorthy*, à la sollicitation de son neveu, avoit depuis peu fait son Intendant. On l'avoit recommandé à M. *Vestern*, qui lui avoit promis chez lui le même office, dès qu'il seroit vacant; & il étoit, en attendant, employé à terminer quelques affaires que ce dernier avoit à Londres.

M. *Dowling* ne faisoit donc que d'arriver dans la Capitale; & il avoit saisi cette occasion, pour apporter quelque argent à M. *Alvorthy*. Mais, comme tout ceci n'est pas digne de figurer dans notre Histoire, nous laisserons ensemble l'Oncle, le Neveu, & le Procureur, pour passer à quelque chose de plus intéressant.

CHAPITRE VIII.

Matières diverses.

AVANT que de rejoindre M. *Jones*, nous avons encore un coup d'œil à jeter sur *Sophie*.

Quoique cette jeune Demoiselle eût mis sa tante au point de ne plus la gêner avec la même attention, Madame *Vestern* n'en

étoit pourtant pas moins bien intentionnée pour *Mylord Fellamar*. Son zèle, pour ce *Lord*, s'étoit même fortifié par les insinuations de *Mylady Bellafton*, qui affectant d'être très-satisfaite de la conduite mesurée de *Sophie* envers cet Amant, exhortoit la tante à profiter de ces dispositions paisibles pour précipiter le mariage, de façon que notre Héroïne se trouvât tout-à-coup engagée sans avoir eu le tems d'y réfléchir. C'étoit ainsi, suivant *Mylady Bellafton*, que les trois quarts des mariages des gens de condition se faisoient tous les jours. Proposition vraie, peut-être, & qui, en ce cas, peut servir à rendre raison de la tendresse mutuelle des heureux époux de ce siècle.

Cette Dame en avoit parlé sur le même ton à *Mylord*, qui avoit adopté son sentiment; & ce jour même avoit été choisi, du consentement de *Madame Vestern*, pour une entrevue particuliere entre les deux jeunes Amans.

Sophie, informée de la visite dont elle étoit menacée, prétendit en vain l'éviter: sa tante exigea cette preuve de son obéissance, avec un ton si supérieur, que *Miss Vestern* sentit qu'il falloit absolument se soumettre.

Si les conversations de ce genre étoient plus intéressantes, nous pourrions peut-être nous étendre sur celle-ci. Nous dirons seulement que *Mylord*, après mille protestations de la tendresse la plus pure & la plus ardente, commençoit à désespérer de pou-

voir obtenir une réponse de *Sophie*, lorsque les yeux baissés, & d'une voix entrecoupée, elle lui dit ces mots.... Rendez-vous justice, *Mylord*, rappelez-vous vos premiers procédés; & comparez-les à votre langage.

Hélas! s'écria-t-il, mes torts seroient-ils donc irréparables? Et ne me reste-t-il aucun espoir d'expier mon offense? Ce que l'excès de mon amour m'a fait entreprendre, m'a-t-il pour jamais déshonoré dans votre esprit? Ne suis-je plus à vos regards qu'un insensé, qu'un extravagant, qu'un objet méprisable? Parlez, Madame, prononcez mon arrêt.

Mylord, lui dit *Sophie*, vous pourriez encore m'obliger; vous pourriez même encore compter sur ma reconnoissance.....

Hâtez-vous, s'écria vivement l'amoureux *Lord*, hâtez-vous, Madame, de me rendre assez fortuné pour pouvoir vous obéir!...

Mylord, répliqua-t-elle, les yeux attachés sur son éventail, vous sçavez sans doute les chagrins que votre prétendue inclination pour moi m'attire depuis quelques jours..

Pouvez-vous être assez cruelle, interrompit *Fellamar*, pour la traiter de prétendue?

Oui, *Mylord*, répondit *Sophie*: on n'aime point, on ne peut en effet aimer une femme qu'on persécute; & les protestations les plus tendres, sont toujours à ses yeux de nouvelles insultes. Vos prétentions sur un cœur qui ne peut être à vous, causent tous mes malheurs? Vous ne l'ignorez pas, *Mylord*, & vous n'en abusez pas moins de vos

avantages.... Qui, moi, Madame, s'écria *Fellamar*, moi capable de vous persécuter, tandis que votre gloire & vos vrais intérêts sont les seuls objets qui m'animent? Tandis que je n'ai d'autre espoir, ni d'autre ambition, que de mettre à vos pieds mon nom, mon rang, ma fortune, & moi-même?

Eh, c'est de-là précisément, lui dit *Sophie*, que vous tirez ces avantages dont je me plains; ce sont tous ces objets, très-indifférens à mes yeux, qui ont ébloui mes parens. Encore un coup, *Mylord*, il n'est qu'un seul moyen de m'obliger, & de regagner mon estime... Devenez généreux, cessez de tourmenter une innocente créature qui ne vous offensa jamais, & de conserver un espoir, qui, dussé-je devenir cent fois plus malheureuse encore, ne peut jamais être rempli.

Au moment où *Miss Vestern* parloit avec une fermeté qui lui étoit si peu ordinaire, la tante entrant tout-à-coup dans l'appartement, le teint enflammé, l'œil brûlant de colere... Je suis honteuse, *Mylord*, s'écria-t-elle, & je gémis pour vous de la façon dont on ose ici vous traiter. Sçachez, pourtant, *Mylord*, que la famille entière est pénétrée de l'honneur que vous lui faites; & vous, Mademoiselle, qu'il vous sied mal d'être à ce point rebelle à vos parens...

Ici, Lord *Fellamar* intercéda, mais vainement pour la pauvre *Sophie*; Madame *Vestern* exhala l'aigreur de son repentiment, de façon que notre Héroïne, toute en lar-

mes , prit enfin le parti de se sauver dans son cabinet.

Mylord , aussi humilié qu'affligé de l'aventure , malgré les promesses & les encouragemens qu'il reçut de Madame *Vestern* , ne tarda pas à prendre congé de cette Dame , pour aller réfléchir un peu plus de sang froid sur le parti qu'il lui restoit à prendre.

Il seroit maintenant dans l'ordre , de faire passer Madame *Vestern* dans le cabinet de sa niece , à qui vraisemblablement elle n'a pas encore tout dit. Mais nous avons par préférence à rendre compte d'un événement fâcheux , tout fraîchement arrivé , & qui seul avoit occasionné l'entrée subite & tumultueuse de cette Dame dans la chambre de *Sophie* , au moment où cette fille , comme nous l'avons vu , parloit un peu haut à *Mylord*.

Le Lecteur sçaura donc , que la nouvelle femme de chambre de *Sophie* , avoit été recommandée par *Lady Bellaſton* , chez qui elle avoit servi. Cette fille , qui avoit eu ordre de veiller sur toutes les démarches de sa Maîtresse , & qui s'en acquittoit très-exactement , avoit reçu ses instructions , le dirons-nous ? de Madame *Honora* elle-même ! de cette fidelle suivante de *Sophie* , qui gagnée par les caresses de *Lady Bellaſton* , ne connoissoit plus qu'elle sur la terre.

Madame *Vestern* avoit donc été informée par *Betty* , de la visite de Madame *Miller* à *Sophie* , & de tout ce qui s'étoit passé par rapport à la lettre de *Jones*. Et cette fille ,
après

après avoir été louée & récompensée de son zèle, avoit eu ordre, au cas que la *Miller* revînt, de l'introduire chez la tante.

Or, l'Hôteffe étoit malheureusement revenue, dans le tems même que *Sophie* étoit aux prises avec le *Lord*; & Madame *Vestern*, en lui laissant croire que sa niece l'avoit instruite de tout ce qui s'étoit passé dans la visite de la veille, n'avoit pas eu de peine à tirer de la bonne femme tout ce qu'elle avoit voulu, concernant *Tom* & ses projets. Cette découverte n'avoit pas été plutôt faite, que la tante changeant tout-à-coup de langage, avoit congédié Madame *Miller*, en l'assurant que non-seulement *Sophie* ne répondroit point à la lettre, mais qu'elle ne prétendoit plus revoir la porteu-
se de semblables messages, &c.

Ceci avoit d'abord ému la bile de la tante; mais sa colere avoit été portée au comble, lorsque passant dans sa chambre à côté de celle où étoient les deux amans, elle avoit entendu la façon décidée dont *Sophie* parloit au *Lord Fellamar*.

Ce Seigneur ne fut pas plutôt sorti, que Madame *Vestern* retourna chez *Sophie*, & l'accabla des reproches les plus durs, sur l'abus de la confiance qu'on avoit daigné avoir en elle..... Voilà donc l'effet de vos promesses! s'écria-t-elle en entrant. C'est donc ainsi, Mademoiselle, que vous avez rompu tout commerce avec un homme, que vous juriez encore hier de ne revoir jamais?

Moi! Madame, répondit *Sophie*; ô Ciel, de quoi m'accusez-vous?

Osez-vous nier, répliqua la tante, d'avoir reçu une lettre de lui?

Une Lettre, Madame! lui dit la nièce, un peu déconcertée.

Il n'est pas trop poli, Mademoiselle, repartit la *Vestern*, de répéter ainsi mes propres mots. Oui, une lettre, oui encore un coup une lettre, Mademoiselle.... & je prétens la voir, dans le moment.

Le mensonge est indigne de moi, Madame, lui dit *Sophie*. J'ai reçu une lettre, il est vrai; mais sans l'avoir souhaité: je pourrois dire même sans mon consentement.

Vous devriez du moins rougir, s'écria la tante, en osant m'avouer de l'avoir reçue. Mais, où est-elle? Je veux enfin, & je prétens la voir.

Sophie essayée de cet ordre, voulut en vain trouver une réponse. Elle feignit ensuite de chercher la lettre; & jura, enfin, qu'elle n'étoit pas dans sa poche: ce qui étoit très-vrai. Sur quoi, la terrible *Vestern*, perdant tout-à-coup patience..... finissons, Mademoiselle, s'écria-t-elle; un mot & rien de plus: voulez-vous épouser *Mylord*?

Je vous l'ai déjà dit, Madame, répondit fermement *Sophie*, je ne l'épouserai jamais.

Eh bien, ingrate, lui dit la tante, avec un serment très-ignoble, préparez-vous à retourner demain chez votre pere.

Sophie, à ces mots effrayans, essaya vai-

nement d'appaîser, ou du moins de suspendre l'effet du courroux de Madame *Vestern*. Rien ne put la toucher.

C H A P I T R E I X.

Aventures de JONES, dans la prison.

TOM, avoit passé tristement plus de vingt-quatre heures, en attendant le retour de M. *Nightingale*. Ce n'est pourtant pas que cet aimable jeune homme eût oublié son ami malheureux : tout ce tems avoit été employé à son service.

Il avoit oui dire, que les seuls vrais témoins du combat de *Jones* avec M. *Fitz-Patrick*, étoient de l'équipage d'un vaisseau de guerre, actuellement à *Deptford*. M. *Nightingale* s'y étoit rendu ; on lui avoit dit, que ces gens étoient à terre ; il les avoit cherchés, & en avoit enfin trouvés deux, buvant avec un autre personnage dans un cabaret près d'*Aldersgate*.

M. *Nightingale*, en revenant à la prison, demanda à parler en particulier à *Tom Jones*, qui congédia *Partridge*.

Dès qu'ils furent seuls... mon ami, dit *Nightingale*, en prenant *Jones* par la main, mes nouvelles ne sont pas bonnes ; je vous le dis en gémissant : mais tel est mon devoir !.... Ah ! je l'ai bien prévu, s'écria *Tom*, le pauvre *Fitz-Patrick* est mort..... J'espère que non, répondit l'autre ; il vivoit

encore ce matin : mais j'aurois tort de vous flatter ; sa blessure, si j'en crois tout ce qu'on m'a dit, n'en est pas moins mortelle. Quoi qu'il en soit, vous n'avez rien à craindre, mon cher *Tom*, si l'affaire est exactement telle que vous l'avez racontée. Parlez-moi vrai, cher ami ; c'est un autre vous-même qui vous en prie : si vous supprimez la moindre circonstance, je tremble, je frémis de vous l'annoncer... mais vous êtes perdu !

Que vous ai-je donc fait ? cher ami, lui dit *Jones* ; ah ! pourquoi me percer le cœur, d'un si cruel soupçon ?

Calmez-vous, reprit *Nightingale*, vous allez tout sçavoir. Après les recherches les plus exactes, enfin j'ai rencontré deux de vos principaux témoins. Je vous l'apprends avec douleur : leur recit ne quadre point avec le vôtre ; ils vous chargent tous deux. C'est vous, disent-ils, qui fûtes l'agresseur ; c'est vous qui portâtes le premier coup.

En ce cas, s'écria douloureusement *Tom*, ils sont injustes envers moi ! Non-seulement, je fus frappé le premier ; mais, qui plus est, je jure sur mon ame de ne m'être pas attiré cette insulte. Quel intérêt ont donc ces malheureux, de m'accuser si fausement ?

C'est justement ce que j'ignore ; & si vous-même n'y concevez rien, si votre ami le plus sincère cherche en vain la raison qui les engage à vous calomnier, que pourra dire, que pourra croire un Juge,

dont le devoir est d'être indifférent, & de n'entendre que la Loi ? Je les ai mille fois interrogés ; celui qui étoit avec eux , & que je croyois un Courtier de Marine , leur a aussi représenté les conséquences d'une pareille déposition , les cruels ont toujours persisté : ils ont même promis de la confirmer par serment. Au nom du Ciel ! mon cher ami , rappelez-vous bien toutes les circonstances de ce funeste événement : il en est tems encore , craignez de vous y résoudre trop tard !.... Je serois au désespoir de vous choquer. Mais , la rigueur des Loix peut ne pas vous être connue. Quels que soient les motifs , elles condamnent toujours celui qui frappe le premier.

Hélas ! cher *Nightingale* , s'écria le désolé *Tom* , quel intérêt peut avoir un malheureux tel que moi , de déguiser la vérité ? eh , pensez-vous d'ailleurs , que je consentisse de vivre avec la réputation d'un infâme Affassin ? Si j'avois autant d'amis (hélas , que j'en ai peu !) serois-je assez hardi pour les prier de protéger un criminel , qui se reconnoîtroit trop indigne de leur pitié ? Croyez-moi , croyez-moi , dis-je , je n'ai point cet espoir ; le seul qui me reste , est dans un autre Juge : si j'en suis digne , il me protégera.

M. *Nightingale* , ébranlé par la fermeté de *Jones* , recommençoit à le croire innocent , lorsque Madame *Miller* parut , avec les mauvaises nouvelles que nous sçavons déjà du succès de son ambassade.

Eh bien, s'écria dans cet instant *Jones*, d'un ton véritablement héroïque, le fort peut maintenant épuiser sur moi sa colere. La vie n'est plus à mes yeux qu'un fardeau.... Calmez-vous mes amis : si le Ciel veut que je porte la peine d'un crime involontaire, je me flatte du moins, qu'il daignera peut-être un jour faire éclater mon innocence.

1. Cette scène se foutenoit dans le plus grand pathétique, lorsqu'un Guichetier vint annoncer une Dame qui vouloit parler à *Jones*.

Ce message l'étonna : il ne connoissoit pas de femme, de qui il dût attendre une visite dans un pareil endroit. Cependant, comme il n'avoit pas de raison pour se dispenser de la recevoir, Madame *Miller* & M. *Nightingale* prirent congé de lui ; & la Dame fut introduite dans le donjon du prisonnier.

Si jamais cet infortuné fut véritablement surpris, ce fut au moment que jettant les yeux sur cette femme, il la reconnut pour Madame *Vaters* ! Mais, quel que soit son étonnement, songeons d'abord à celui du Lecteur, qui probablement n'attendoit pas non plus là cette Dame.

On sçait assez qui elle est, ses galanteries sont connues ; & l'on n'a sans doute pas oublié qu'après toutes les aventures de l'hôtellerie d'*Upton*, elle étoit montée en carosse avec M M. *Fitz-Patrick* & *Maklachland*, pour se rendre avec eux à *Bath*.

Difons donc maintenant, que *M. Fitz-Patrick*, veuf à regret d'une épouse vivante, avoit trouvé *Madame Vaters* aimable; & qu'elle n'avoit pas cru devoir refuser à cet époux disgracié toutes les petites confolations qui dépendoient d'elle.

Ils étoient arrivés enfemble à Londres, depuis peu de jours; & *M. Fitz-Patrick*, qui n'avoit pas jugé à propos de lui rien dire de fes projets contre fa femme, encore moins de l'envie qu'il avoit de fe battre avec *Jones*, s'il le rencontroit, avoit gardé tous ces fecrets jufqu'au moment où on l'avoit rapporté prefque mourant de fa bleffure.

M. Fitz-Patrick étoit naturellement Orateur, mais fouverit obfcur dans fes narrations: dans une circonftance auffi critique, il s'étoit trouvé encore un peu plus embrouillé que de coutume; & il avoit fallu du tems à *Madame Vaters* pour comprendre un peu clairement, que celui qui avoit bleffé *M. Fitz-Patrick* étoit ce même *M. Jones* qui l'avoit déjà bleffé lui-même au cœur, & dont le fouverit n'étoit pas encore effacé de fa mémoire. A peine avoit-elle été inftruite de cet événement, & fur-tout de l'emprifonnement du pauvre *Tom*, que laiffant *M. Fitz-Patrick* aux foins de fa garde, elle s'étoit hâtée d'accourir à *Newgate*.

L'air de gaieté qu'elle apportoit dans cette prifon, fut tout-à-coup déconcerté par la phifionomie fombre & abattue de *M.*

Jones, qui, dès qu'il l'aperçut, recula deux pas en arrière. Je pardonne à votre surprise, lui dit-elle en s'asséyant, vous ne m'attendiez sans doute pas dans un endroit où je crois que peu d'hommes reçoivent des visites de femmes, à moins que ce ne soit de leurs Epouses..... Jugez, *M. Jones*, de ce que vous pouvez sur moi ! je n'imaginois gueres, quand nous nous séparâmes à *Upton*, que nous dussions nous retrouver ici.

Madame, lui dit le prisonnier, je sens tout ce que je vous dois : on suit rarement les infortunés, & sur-tout jusques dans ces lieux.

Je vous proteste, s'écria-t-elle, que j'ai peine à croire que vous soyez le même *M. Jones*, qui m'avoit paru si aimable. Quoi, votre visage est plus triste encore que votre appartement ! Eh, quel est donc l'état de vos affaires ?

Je pensois, Madame, en vous voyant entrer ici, que vous en étiez mieux instruite.... Bon ! interrompit-elle, vous voilà bien allarmé. Est-ce pour avoir un peu régenté un brutal ? Il n'y a pas tant de mal à cela.

Tom ne parut pas content de cette gentillesse hors de saison, & marqua le plus grand regret de ce qui lui étoit arrivé. Sur quoi la Dame, l'interrompant encore tout-à-coup : puisque la chose, lui dit-elle, vous tient si fort au cœur, je veux vous consoler. Votre homme n'est pas mort ; &

je suis à peu près sûre qu'il n'est pas en danger de mourir. Son premier Chirurgien, il est vrai (un ignorant qui vouloit se faire valoir) a fort exagéré le mal, pour que la cure lui fit sans doute plus d'honneur : mais le chirurgien du Roi, qui depuis peu voit le malade, en pense tout différemment, & nous répond presque de lui. Le hasard le plus singulier me fait trouver logée dans la maison de votre adverfaire : je l'ai vu ; il vous rend justice. Il déclare, à qui veut l'entendre, qu'il n'a rien à vous reprocher ; que vous vous êtes battu en brave homme, & qu'il fut de tous points l'agresseur.

Ces nouvelles inattendues consolèrent le prisonnier. Il informa Madame *Vaters* de bien des choses qu'elle sçavoit déjà, il lui en apprit d'autres qu'elle ignoroit : l'aventure du manchon, & autres particularités de son histoire, sans cependant jamais nommer *Sophie*. Il déplora ensuite ses égaremens passés, qui tous, s'écrioit-il, en soupirant, avoient eu de si funestes suites, qu'il se croiroit impardonnable si désormais il ne pensoit, & ne vivoit pas mieux.

Madame *Vaters*, à qui cette morale ne paroissoit pas tout-à-fait de saison, en fit d'abord quelques plaisanteries, que *Tom* ne goûta pas davantage. La visite de cette Dame, à ce que nous pouvons présumer, pouvoit avoir un autre but : il fallut se contenter d'être prêchée, & enfin congédiée avec toute la politesse dont M. *Jones* étoit capa-

ble. Elle se consola pourtant , dans l'espérance que *Tom* , hors de prison , reprendroit avec la liberté , cet ancien enjouement & cette aimable vivacité , dont le souvenir étoit encore si précieux pour elle.

Ainsi , le surcroit de chagrin que la visite de *M. Nightingale* avoit apporté au prisonnier , fut en partie effacé par celle de *Madame Vaters*. Mais il n'étoit pas moins affligé du rapport que lui avoit fait *Madame Miller*. Ce qu'elle lui avoit dit , qu'auroit si bien avec la lettre qu'il avoit reçue de *Sophie* , qu'il ne lui paroissoit plus douteux que celle dont il avoit chargé la bonne Hôtesse n'eût été livrée à la tante. Et par conséquent plus d'espérance ! *Sophie* ne l'aimoit plus , *Sophie* le méprisoit , *Sophie* l'avoit abandonné !... Tout ce que cette idée jetta de trouble & d'ennuis dans son ame , ne pouvoit être égalé que par le nouveau coup de foudre que lui réservait la fortune. Nous le verrons dans le Livre suivant.

Fin du dix-septieme Livre.



L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Contenant environ six jours.

CHAPITRE PREMIER.

Évenement Tragique.

TANDIS que *Tom* se livroit tout entier à la noirceur de ses pensées, *Partridge*, les yeux égarés, la pâleur sur le front, & se soutenant à peine, vint se présenter devant lui.

Qu'as-tu ? lui dit notre Héros ; jamais spectre n'eut, je crois, l'air plus effrayant que toi !

Monsieur, lui dit *Partridge*, d'une voix altérée & tremblante, daignez ne pas vous irriter !... Je n'ai point écouté la conversation que vous venez d'avoir : mais j'étois dans la chambre prochaine ; & plût au Ciel, que j'en eusse été loin !... Que voulez-vous ?

N. 6.

dire ? interrompit *Jones* ; de quoi donc s'agit-il ?

De quoi , Monsieur ? répondit l'autre , juste ciel ! cette femme qui sort... Ne la vîtes-vous pas à *Upton* ?

Sans doute , lui dit *Tom* : eh bien , qu'en induis-tu ?

Est-ce véritablement avec elle , que vous passâtes la nuit dans cette Hôtellerie ? lui dit le Pédagogue en frémissant... Hélas ! s'écria *Tom* , je crains bien que mon crime n'ait pas été secret... De grace , Monsieur , rep^tit *Partridge* , répondez-moi précisément... Est-il bien vrai ? Est-il constant que ce soit avec elle que mon maître ?...

Ami , que te sert-il de renouveler mes remords ? Ne t'ai-je pas tout avoué !

En ce cas , s'écria douloureusement *Partridge* , puisse le Ciel avoir pitié de nous !... ou je n'existe pas , ou cette femme est votre mère.

Glacé d'épouvante & d'horreur , *Tom* à ces mots devint plus pâle & plus défiguré que *Partridge* même. Tous deux étoient debout , tous deux se regardoient d'un œil farouche , tous deux étoient muets... *Tom* , enfin reprenant ses sens , n'articula qu'avec grand peine , ô Ciel ! ah Dieu ! quoi donc , se pourroit-il ? ... Parle *Partridge*... Explique-toi ou plutôt , tais-toi pour jamais !...

Ah , Monsieur ! s'écria *Partridge* , le cœur me manque ! Mais , hélas , ce que je

vous dis n'est que trop vrai... Cette femme... oui, la même qui sort d'ici, cette malheureuse est votre mere... Que je suis malheureux moi-même, de ne l'avoir pas vue alors ! j'aurois pu prévenir ce crime. L'Enfer seul a pu tout disposer pour l'accomplissement de cette exécrationnable aventure.

C'en est fait, ami ! s'écria *Tom Jones*, la fortune a résolu ma perte, & m'a conduit par degrés jusqu'aux portes du désespoir. Mais dois-je en excuser la fortune ? Puis-je imputer mon malheur à d'autres qu'à moi-même ? Tous ceux qui me sont arrivés, ne sont-ils pas des suites naturelles de mes égaremens, ou plutôt de mes vices ? O *Partridge* ! ce que j'apprens de toi, me confond & me désespère... Quoi, Madame *Vaters* !... Mais, hélas, puis-je en douter encore ? Sans doute, elle ne t'est que trop connue... S'il te reste quelque amitié pour moi ; ou plutôt si tu me crois digne encore de ta pitié, cours, vole je t'en prie, tâche de ramener ici cette coupable infortunée, que je n'ose appeler ma mere !... Juste ciel ! un inceste ! Ah, malheureux, à quel sort étois-je réservé ?...

Les transports de sa douleur, ou plutôt de son désespoir, furent alors si violens, que *Partridge* ne crut pas devoir le quitter. L'épuisement succédant pourtant par degrés à ce premier torrent de sa passion, il revint enfin à lui-même ; & , après avoir appris au bon *Partridge*, qu'il trouveroit Madame *Vaters* dans la maison où logeoit M. *Fitz-*

Patrick, il le chargea d'aller prier cette femme de revenir à l'instant même à la prison.

S'il plaisoit au Lecteur, pour ne pas trop fatiguer sa mémoire, de détourner pour un moment à la scène de l'Hôtellerie d'*Upton*, dans le neuvieme Livre de cette histoire, il verroit mieux par combien d'accidens aussi naturels que singuliers, le hazard avoit empêché que *Partridge* & Madame *Vaters* se rencontraient pendant un jour entier qu'ils avoient passé dans cette Hôtellerie. Que d'exemples de ce genre, on voit dans le cours de la vie ! Que d'événemens importants, naissent à chaque instant sous nos yeux des circonstances les moins remarquables ! Un œil éclairé, sans doute, en voit déjà plus d'une preuve dans cette véritable histoire.

Après deux ou trois heures de recherches, *Partridge* revint trouver son Maître, sans avoir rencontré Madame *Vaters* ; & le malheureux *Tom* retomboit dans le désespoir, lorsqu'on lui apporta cette lettre.

MONSIEUR,

Depuis que je vous ai quitté, j'ai rencontré un homme qui m'a dit des choses qui vous concernent, dont je suis aussi surprise que vivement pénétrée. Mais n'ayant pas le loisir d'entrer maintenant dans un détail d'une telle importance, daignez suspendre votre curiosité jusqu'à notre première entrevue, qui

ne sera retardée que jusqu'au moment où il me sera possible de sortir du logis. Oh, Monsieur Jones ! que je ne pensois gueres , lorsque je passai cette heureuse journée à Upton ; que je ne pensois gueres , hélas , que le souvenir de ce jour fortuné dût répandre une amertume affreuse sur tout le reste de ma vie ! Croyez , pourtant , que je serai toujours sincèrement , votre infortunée , JENNY WATERS.

P. S. De grace ne vous laissez point accabler par la douleur ! M. Fitz-Patrick va de mieux en mieux ; on ne craint plus rien pour sa vie. Ainsi , quels que soient les crimes dont vous ayez à gémir , l'homicide , du moins , ne doit plus être de ce nombre.

Tom n'eut pas plutôt parcouru cette lettre , qu'elle lui tomba des mains , & qu'il retomba lui-même dans l'état le plus affreux. Partridge , l'ayant lue à son tour , éprouva presque les mêmes mouvemens qui déchiroient son Maître. La situation déplorable de ces deux hommes , n'est point du ressort de la plume : je la laisse au pinceau.

Tandis que l'un & l'autre , également muets , également inanimés , du moins en apparence , se regardoient , peut-être sans se voir , un Guichetier entra ; qui , sans faire la moindre attention à ce que leurs physionomies auroient eu de frappant pour tout autre , annonça un homme qui demandoit M. Jones. C'étoit George , le Garde-Chasse.

Celui-ci , à qui les spectacles d'horreur

étoient moins familiers , n'eut besoin que de jeter les yeux sur *Tom* pour juger de l'état de son ame. Il l'imputa d'abord à la funeste aventure , dont les circonstances n'étoient pas racontées favorablement pour notre Héros dans la famille de *M. Vestern* ; d'où il conclut , que *M. Fitz-Patrick* , étoit sans doute mort , & que son ami *Jones* étoit par conséquent dans le cas de faire bientôt une mauvaise fin. Cette pensée allarma fort le Garde-Chasse , qui malgré la petite infidélité qu'il avoit faite à *Tom* , étoit naturellement compâtissant , conservoit encore la mémoire de tout ce que ce jeune homme avoit autrefois fait pour lui.

A ce triste spectacle , *George* eut peine à retenir ses larmes : son attendrissement se trouva même si sincère , qu'il offrit de bon cœur au prisonnier tout ce qu'il avoit d'argent comptant dans sa poche.

Tom , sensible à cette offre , l'en remercia tendrement , & l'assura qu'il ne lui manquoit rien ; sur quoi le Garde-Chasse devint bien plus pressant encore..... Allons , allons , mon cher Maître , s'écria-t-il , rappelez votre courage , tout n'est peut-être pas désespéré. Êtes-vous le premier Gentilhomme qui en ait tué un autre , & qui s'en soit fort bien tiré ?.....

Il ne s'en agit plus , lui dit *Partridge* ; *M. Fitz-Patrick* n'est ni mort ni mourant. Mon Maître a bien d'autres chagrins ; & tes offres de service n'y peuvent rien. Que fais-tu ce que je puis faire , répondit *Geor-*

ge ? s'il s'agissoit de ma jeune maîtresse , j'aurois bien quelques petites choses à dire..... Que dites-vous , M. *George* ? s'écria *Jones* , ne parliez-vous pas de ma *Sophie* ? Ma *Sophie* ! ah , malheureux , te convient-il de profaner encore ce nom ?... J'espere encore que vous l'aurez , répondit *George*..... Eh pourquoi pas ? Oui , oui , Monsieur , j'ai quelque chose à vous apprendre là-dessus. Madame *Vestern* , continua-t-il , vient de ramener Madame *Sophie* chez son pere ; & cela a produit un beau tapage. Je n'ai pu trop en démêler la cause. Mais mon Maître , & Madame *Vestern* , étoient fort en colere ; elle est même sortie de chez nous , en déclarant qu'elle n'y reviendrait jamais. J'ignore le fin de tout cela : ce que je sçais , c'est que tout est redevenu tranquille dans la maison , dès qu'elle en a eu le nés dehors. *Robin* , qui a servi le pere & la fille au souper , vient de m'apprendre qu'il n'a jamais vu notre Maître de si bonne humeur avec notre jeune Dame. *Robin* prétend même , que M. *Vestern* a embrassé plus d'une fois Madame *Sophie* , en lui jurant qu'à l'avenir elle seroit plus libre , & qu'il ne l'enfermeroit plus.

J'ai cru , Monsieur , continua *George* , que cette nouvelle pourroit vous plaire ; & je me suis dérobé de la maison quoiqu'il soit tard , pour venir vous le dire.

Je vous en remercie , lui dit *Jones*. Tout indigne que je me crois , d'oser à l'avenir lever les yeux sur cette incomparable fille ,

rien ne peut soulager mes maux comme la certitude de sa félicité.

Le reste de cette conversation , n'étant pas assez important pour être rapporté , nous ferons mieux d'apprendre au Lecteur par quel miracle imprévu le cœur de *M. Vestern* s'étoit de nouveau réchauffé pour sa fille.

Madame Vestern , en lui ramenant *Sophie* , avoit commencé par étaler tous les honneurs & le brillant de l'alliance refusée par sa niece avec le *Lord Fellamar*. *M. Vestern* , dont le goût pour les *Lords* est déjà suffisamment connu , avoit pris le parti de sa fille ; & cet affront avoit tellement choqué l'orgueil de la tante , que perdant de vue toute sa politique , elle avoit insulté son frere , jusqu'au point de se faire insulter elle-même. Dans la chaleur de cette altercation , digne des régions de *Billingsgate* * , *Madame Vestern* , un peut trop vivement poussée pour soutenir long-tems la partie , avoit oublié , ou n'avoit pas eu le tems avant son départ , d'instruire son frere de la lettre que *Sophie* avoit reçue de *Jones* : ce qui eût certainement produit un très-mauvais effet pour notre Héroïne.

Dès qu'elle fut sortie , *Sophie* , qui autant par nécessité que par inclination , avoit jusques-là gardé le silence , remercia son pere de l'avoir défendue contre sa tante. Cette démarche enchantait le bon homme. C'étoit pour la première fois , disoit-il , que

* Des Halles de Londres.

Sophie se déclaroit en sa faveur contre *Madame Vestern* : son amour-propre n'avoit jamais été flatté plus à propos. Il se rappelloit, d'ailleurs, les promesses qu'il avoit faites à *M. Alvorthy*, de ne plus violenter sa fille. Et tout ceci, joint à l'espérance qu'il avoit conçue d'être dans peu de jours défait de *Tom*, ne lui laissoit plus douter que *Sophie* ne dût enfin se laisser bientôt gagner par la douceur.

Il n'est, par conséquent, plus étonnant, que *M. Vestern*, pendant le souper qui suivit cette scène, se fût livré tout entier à la tendresse naturelle qu'il avoit pour sa *Sophie* : tendresse à laquelle elle fut si sensible, qu'elle promit en pleurant à son pere, d'employer toute sa vie à lui en marquer sa reconnoissance, en lui jurant qu'elle ne songeroit jamais à choisir un époux, sans son consentement.

C H A P I T R E II.

Visite de M. ALWORTHY au vieux M. NIGHTINGALE. Etrange découverte.

LE jour suivant, *M. Alvorthy*, conformément à la promesse qu'il avoit faite à *Madame Miller*, fut rendre visite au pere de *M. Nightingale*, sur l'esprit duquel il avoit conservé tant d'empire, qu'après une conversation très-vive, le vieux *Crésus* avoit enfin consenti de revoir son fils.

Cette visite occasionna un événement bien singulier; un de ces hazards, dont les honnêtes gens sont en droit de conclure, que la Providence intervient quelquefois dans la découverte des forfaits les plus cachés, comme pour avertir les hommes de ne pas s'écarter des sentiers de la vertu, fussent-ils être sûrs de marcher toujours avec quelque sorte de sûreté, dans les obscurs sentiers du vice.

M. *Alvorthy*, en entrant chez M. *Nightingale*, avoit entrevu dans la cour *George*, le Garde-chasse. A peine y avoit-il fait attention; & *George* ne croyoit pas même en avoir été reconnu.

Les deux vieillards étant pourtant tombés d'accord sur l'unique objet de leur conférence, M. *Alvorthy* demanda par quel hazard *George Seagrim* étoit connu de M. *Nightingale*? & quelles bonnes affaires pouvoient attirer un tel homme chez lui?

Quelles bonnes affaires? répondit *Nightingale*; les siennes ne sont parbleu pas mauvaises. Croiriez-vous que ce drole-là est parvenu, en cultivant une petite Ferme de 30 livres sterlin, à se faire un fond de 500 guinées, dont il m'a fait dépositaire?

Qu'entends-je! s'écria M. *Alvorthy*? se peut-il qu'il vous ait fait cette mauvaise histoire?

Doucement, mon ami, lui dit l'autre: l'histoire peut être mauvaise; mais je suis bien sûr moi d'avoir à lui l'argent dont je vous parle, en cinq billets de Banque que

j'ai promis de lui placer en un bon hypothèque, ou en quelque acquisition dans le Nord d'Angleterre.

Les billets, à la priere de *M. Alvorthy*, ne furent pas plutôt produits, qu'il en marqua le plus grand étonnement. Il les reconnut d'abord pour ceux qu'il avoit donnés à *M. Jones*, & en raconta toute l'Histoire au vieux *Nightingale*.

Les Fripons, les Joueurs infideles, les Banqueroutiers, les Usuriers, & autres Suppôts de cette immense Confrairie, ont toujours la probité dans la bouche : la mauvaise foi dans les affaires de la vie, n'eut jamais contre elle-même d'Orateurs plus véhémens. Le vieux Banquier devint furieux, en apprenant la trahison du Garde-Chasse; & *M. Alvorthy*, pour le calmer, eut besoin de toute son éloquence.

Il fut enfin arrêté entr'eux, que *M. Nightingale* garderoit l'argent & le secret, jusqu'à ce que *M. Alvorthy* le revînt voir : faut à amuser *George*, sous quelque prétexte, au cas qu'il revînt dans l'intervalle, soit pour employer, ou pour retirer ses billets.

À son retour chez *Madame Miller*, *M. Alvorthy* la trouva fort affligée des mauvaises nouvelles qu'elle avoit apprises de son ami *Jones*. *M. Alvorthy* lui fit part du succès de sa visite au vieux *Nightingale*, la flatta d'une réconciliation entre le pere & le fils, & par conséquent du prochain bonheur de *Nancy*. Il instruisit aussi l'hôtesse, d'un autre accident arrivé dans la même famille; c'est-à-

dire, de la fuite de Mademoiselle *Nightingale*, cousine de son gendre, avec certain jeune Ministre : événement dont le vieux *Nightingale* étoit touché, par rapport à son frere, & que l'on ignoroit encore chez Madame *Miller*.

Le Lecteur ne sçauroit douter, que cette bonne femme n'écoutât tout ceci avec autant de plaisir que de reconnoissance. Mais la peine que lui caufoit le malheur de son ami *Tom*, empoisonnoit toute sa joie. Ma fille, ma famille entiere est sur le point d'être heureuse, (répétoit à chaque instant son bon cœur) & le déplorable Auteur de notre félicité, touche au comble de l'infortune !

M. *Alvorthy*, après lui avoir laissé le tems de favouer ces premieres nouvelles, lui dit en rentrant, qu'il avoit encore quelque chose d'agréable à lui apprendre. J'ai découvert, ajouta-t-il, certain trésor assez considérable, appartenant à quelqu'un que vous aimez : Je crains pourtant, qu'il ne soit en situation de ne pouvoir en faire usage.

Ah, Monsieur ! j'ose encore espérer le contraire, s'écria Madame *Miller*, sûre qu'il s'agissoit de son ami *Jones*.

Je m'en flatte de même, & de tout mon cœur, lui dit M. *Alvorthy* : mon neveu m'a pourtant dit ce matin, que cette affaire prénoit un mauvais tour. Ah grand Dieu ! s'écria Madame *Miller*. Allons, Monsieur, je me tairai. Jugez pourtant de mon supplice ! Madame, lui

dit M. *Alvorthy*, vous pouvez parler ; vous me connoissez trop pour me croire capable d'injustice ou de haine envers qui que ce soit. Quant à ce jeune homme, je serois charmé qu'il se justifiât totalement, & sur-tout de cette malheureuse affaire. Vous avez vu, dès long-tems, ma tendresse pour lui. Le monde, vous le sçavez, m'en a même blâmé ; & si je m'en suis détaché, ce n'est en vérité pas sans cause.... Croyez-moi, Madame, je serois ravi de m'être trompé.

L'Hôteffe alloit repliquer, avec toute la vivacité qu'inspirent aux bons cœurs le zèle & la reconnoissance, lorsqu'un domestique vint l'avertir que quelqu'un l'attendoit en bas pour affaires.

M. *Alvorthy* ayant alors fait appeller *Blifil*, on lui dit, qu'il avoit été quelque-tems dans sa chambre, avec la personne qui lui tenoit ordinairement compagnie ; & M. *Alvorthy*, augurant que ce ne pouvoit être que M. *Dowling*, ordonna qu'on le fit venir.

Dès que ce Procureur fut arrivé, M. *Alvorthy*, sans nommer personne, lui proposa la question des billets volés, & lui demanda son avis sur la façon dont le coupable pouvoit être puni. *Dowling* répondit, qu'il le croyoit dans le cas d'être attaqué au criminel ; mais, qu'attendu la délicatesse de la matiere, il la trouvoit digne d'être consultée. Il ajouta, qu'étant sur le point de sortir pour une consultation qu'on alloit faire

chez M. *Vestern*, au sujet d'une affaire assez importante, il pourroit, avec la permission de M. *Alworthy*, proposer la question aux Avocats.

Ils raisonnoient encore sur cette affaire, lorsque Madame *Miller*, entr'ouvrant la porte de sa chambre, & y appercevant du monde, voulut se retirer. M. *Alworthy* la rappella, congédia le Procureur, & reçut avec l'Hôteffe, la visite & les remercimens du jeune *Nightingale*. Mais, à peine le gendre avoit-il commencé à exprimer sa reconnoissance, que la belle-mere, l'interrompant tout-à-coup, ah, Monsieur ! s'écria-t-elle ; M. *Nightingale* a de bonnes nouvelles, concernant le pauvre M. *Jones*. Il a été voir le blessé, qui non-seulement est hors de danger, mais, qui déclare que c'est lui-même qui a attaqué le prisonnier... Eût-on voulu qu'il se fût laissé battre ? M. *Alworthy* l'eût-il voulu lui-même ?... parlez, parlez mon cher *Nightingale* ; apprenez tout à M. *Alworthy*.

Le gendre, en confirmant ce qu'avoit dit sa belle-mere, raconta tout ce qu'il sçavoit, & conclut par l'éloge de M. *Jones*... le meilleur cœur, s'écria-t-il, le plus pacifique, & le plus généreux des hommes !

Ajoutez, Monsieur, ajoutez, dit Madame *Miller*, avec quelle tendresse, avec quels sentimens respectueux il nous a mille fois parlé de M. *Alworthy* ; la reconnoissance qu'il conserve de ses bienfaits, & le regret mortel que ce pauvre garçon témoigne à chaque

chaque instant d'avoir été assez malheureux pour déplaire à celui de tous les hommes qu'il chérit & respecte le plus.

M. *Nightingale*, que la vérité, l'amitié, l'estime même échauffoient à la fois, fit alors un tableau si touchant des sentimens de *Tom*, que M. *Alworthy*, qui d'abord avoit semblé ne l'écouter que par politesse, en parut enfin ébranlé. Pardon, Monsieur, s'écria *Nightingale*, (qui s'apercevoit de son trouble) pardon, si j'ose ici présumer un peu trop de moi-même, en osant toucher une matiere dont je connois toute la délicatesse..... Eh, pourquoi cela, mon cher gendre ? s'écria Madame *Miller*, faut-il craindre, faut-il jamais rougir en attestant la vérité ?

Elle a raison, Monsieur, lui dit M. *Alworthy*, & j'applaudis de tout mon cœur à la générosité du vôtre : plût au Ciel que vous me crussiez digne d'avoir un jour de pareils sentimens pour moi ! je vous dirai bien plus ; ce que je viens d'entendre, sur le compte de cet infortuné jeune homme, me touche, hélas, me plaît plus que vous ne pensez ! personne sur la terre ne seroit plus ravi que moi, de le retrouver innocent. Votre belle-mere, que dis-je ? tous ceux qui me connoissent, sont témoins que jamais un fils n'eût pu m'être plus cher. Oui, Monsieur, c'étoit un fils que je voyois en lui ; c'étoit un fils dont chaque jour je rendois grace à la fortune ! Je me rappelle encore, avec plaisir, le moment

Tome II.

○

où jè le trouvai dans mon lit. Pauvre petite créature ! Quelle étoit sa situation ! Je crois encore sentir ses innocentes mains , pressant & caressant les miennes !... Je l'aimois , Monsieur ; Oui je l'aimois bien tendrement !...

A ces mots , les sanglots couperent la voix à M. *Alvorthy* , & ses yeux se couvrirent de larmes.

Mais , comme la réponse de Madame *Miller* , peut amener quelque chose d'intéressant , nous nous interrompons nous-mêmes , pour vous rendre raison du changement visible , qui semble tout-à-coup s'être fait dans l'ame de M. *Alvorthy* , en faveur de notre Héros. Ces sortes de révolutions , qui sont véritablement assez communes dans nos Romans & dans nos Pièces de Théâtre , n'ont souvent d'autre cause que la nécessité de finir ou l'Histoire ou la Pièce ; & sont même justifiées par des autorités très-respectables. Cependant , quoique la nôtre propre puisse peut-être en valoir d'autres , nous n'userons de nos pouvoirs qu'avec modération , & jamais , que lorsque la nécessité pourra nous y contraindre : ce que nous ne prévoyons pourtant pas encore devoir arriver dans le cours de ce grand Ouvrage.

Les dispositions actuelles de M. *Alvorthy* , se trouvoient donc fondées sur une lettre qu'il avoit reçue immédiatement avant que de rentrer chez son Hôteffe , & que le Lecteur curieux peut ouvrir au commencement du Chapitre suivant.



CHAPITRE III.

Contenant deux Lettres de différent style.

Lettre de M. SQUARE à M. ALWORTHY.

Mon digne ami ,

Je vous mandai par ma dernière , que les eaux ne m'étant pas favorables , on me les avoit absolument défendues. Je vous apprens maintenant une nouvelle , qui touchera peut-être plus mes vrais amis , qu'elle ne m'a touché moi-même. Les Docteurs Harrington & Brewster m'ont notifié que je me dois disposer à la mort.

J'ai lu , je ne sçais où , que le véritable usage de la Philosophie étoit d'apprendre à mourir. Je ne démentirai donc pas la mienne , au point de marquer la moindre surprise à la vue d'une leçon , que je suis censé avoir étudiée si long-tems. J'avouerai cependant sans rougir , qu'un seul Chapitre des Livres Saints l'enseigne beaucoup mieux que tous les volumes de Philosophie , tant ancienne que moderne. L'assurance qu'ils nous donnent d'une autre vie , est bien d'un autre poids aux yeux de la raison , que toutes les consolations tirées du cours invariable de la nature , du vuide ou de la société des plaisirs d'ici bas , & de tous les autres lieux com-

muns des Déclamateurs : remèdes vraiment topiques , quelquefois capables d'armer notre ame contre la douleur & contre la mort même : mais toujours insuffisans pour élever notre courage jusqu'à mépriser l'approche du moment fatal ; & moins encore , pour vous le faire envisager comme un bien aussi réel que désirable. Mon intention n'est pas d'insinuer , que tous ceux que nous appellons Philosophes aient nié l'existence d'un Etre suprême , ou l'immortalité de l'ame. Plusieurs d'entr'eux ont entrevu , par les seules lumieres de la raison , quelque espoir d'un autre avenir. Mais , pour parler sans préventions , cette lueur étoit si foible , si incertaine , & leurs espérances par conséquent si peu fondées , qu'on peut sans injustice les regarder au moins comme douteuses. Platon , dans son Phédon , finit par déclarer que ses argumens les plus forts , rendent au plus son opinion probable ; & Cicéron lui-même , semble moins convaincu de l'immortalité de l'ame , qu'il ne paroît avoir envie de la croire. Quant à moi , pour vous parler avec franchise , je ne la crus jamais fermement , que depuis que je suis redevenu vraiment Chrétien.

Cette dernière expression vous surprendra sans doute ; mais j'ose maintenant vous assurer que c'est depuis très-peu de tems que j'ai quelque espece de droit de me qualifier ainsi. L'orgueil Philosophique avoit enivré ma raison , & la sagesse la plus sublime n'étoit à mes yeux (aussi fascinés que jadis ceux des Grecs) qu'une chimere méprisable.

Le Ciel enfin a daigné m'éclairer : tandis qu'il en est tems encore , j'ai connu mes erreurs. Sa divine lumiere , en me montrant la vérité , m'a fait voir les bords de l'abyme où j'allois me plonger ! ... Mais je sens que je m'affoiblis : je me hâte d'en venir au principal objet de cette lettre.

En parcourant des yeux ma vie passèe , rien n'excite plus mes remords , que l'injustice dont je me suis rendu coupable envers ce pauvre infortuné que vous aviez ci-devant adopté pour fils. J'ai non-seulement contribué aux infâmes projets d'autrui , mais j'ai moi-même agi contre lui avec la plus grande injustice. Croyez-moi , cher ami , croyez-en la déclaration d'un mourant , il a été indignement & lâchement trahi. Quant aux faits principaux , pour lesquels vous l'avez banni de votre présence , je vous jure solennellement qu'il n'étoit point coupable. Lorsque l'on vous croyoit mourant , c'est le seul de tous ceux qui habitoient votre maison , & qui vivoient de vos bienfaits , dont la douleur & les inquiétudes aient été véritablement sinceres : la joie seule qu'il témoigna de votre convalescence a fourni l'occasion de l'accuser auprès de vous , à quelqu'un dont l'ame ignoble étoit seule capable d'imaginer un complot aussi noir... Mais j'oublie que mon but est seulement de justifier l'innocent , & non pas d'accuser le coupable. Croyez-moi donc encore un coup , mon ami , ce jeune homme a le caractère excellent , l'ame grande & généreuse , & possède au plus haut degré toutes

Les vertus capables d'illustrer l'humanité. Il a quelques défauts, sans doute ; mais bien loin d'être ingrat, bien loin d'avoir été ou d'être jamais capable de manquer à son Bienfaiteur, je serois volontiers garant, lorsque vous le chassâtes, que son cœur saigna pour vous, & beaucoup plus que pour lui-même.

Des motifs purement humains m'ont rendu assez foible, assez criminel, pour vous avoir si long-tems caché ce secret honteux. Nul motif ne me guide aujourd'hui, que le desir de rendre hommage à la vérité, de justifier l'innocent, & de réparer autant qu'il est en moi tous les maux que je lui ai causés. Je me flatte donc, que cette déclaration non-suspecte par tant d'endroits, produira tout l'effet que je souhaite, & rendra à M. Jones toute la faveur dont il est digne. C'est la seule consolation que puisse encore espérer dans ce monde, si tant est qu'il vive assez pour la recevoir,

MONSIEUR,

*Votre très-obligé, très-obéissant & très-humble Serviteur,
THOMAS SQUARE.*

Après cette lecture, la révolution subite des sentimens de M. *Alvorthy* en faveur de notre ami *Tom*, paroîtra sans doute moins surprenante. Il avoit pourtant reçu par le même Courier, une autre lettre d'un style

différent, & dont nous croyons devoir faire part au Lecteur, avec d'autant plus de raison, que c'est selon toute apparence la dernière fois que nous aurons à parler du Personnage qui l'a écrite.

Lettre de M. TUKUM à M. ALWORTHY.

MONSIEUR,

Ce que me mande votre digne neveu, des nouvelles infamies du Pupile d'un Athée tel que M. Square, ne me surprend en aucune façon. Un meurtre, quel qu'il soit, ne m'étonnera jamais de la part d'un jeune homme infecté d'une doctrine aussi pernicieuse : & je prie ardemment le Ciel, que votre propre sang n'attire pas enfin sur ce malheureux l'arrêt d'une réprobation finale. Quelque vif que soit votre repentir, en vous rapellant vos foiblesses en faveur d'un sujet aussi indigne de vos bontés ; quels que soient vos regrets, d'avoir nourri & protégé ce monstre au préjudice de votre famille & de la dignité de votre caractère, je croirois manquer encore à ce qu'exige mon devoir, si je balançois à vous remettre sous les yeux l'effrayant tableau de vos erreurs. Souffrez donc que je vous supplie, de réfléchir sur le supplice bientôt prêt à tomber sur la tête d'un scélérat, qui ne l'a que trop mérité. Et puisse cet exemple terrible, vous tenir désormais en garde contre le mépris que vous eûtes jadis, que vous avez encore peut-être, pour les avis d'un

homme dont les vœux les plus ardens n'eurent jamais d'objet que votre félicité présente & future.

Si ma main, prête à infliger une correction légitime, n'eût pas cent fois été liée par un esprit d'indulgence mal entendu, j'eusse extirpé peut-être ces semences infernales que j'ai vu germer dès l'enfance dans l'ame de cet objet infortuné du couroux céleste. Mais de si tristes vérités ne peuvent aujourd'hui guérir le mal !

Je suis fâché que vous ayez si promptement disposé de la Cure de Westerton : je me flattois d'être du moins averti de vos desseins.... Vos réflexions ; sur la pluralité des bénéfices, sont extrêmement judicieuses : cependant, si la pratique en étoit criminelle, mille personnes respectables se garderoient sans doute de l'approuver publiquement par leur conduite. Si le Vicaire d'Adergrove mourroit aussi-tôt qu'on le pense, je me flatte, si vous êtes bien convaincu de mon sincère attachement pour vous, que vous daignerez enfin songer à moi.

Je suis, Monsieur,

Votre fidèle & humble serviteur,
ROGER TUAKUM.

C'étoit pour la première fois, que M. Tuakum avoit osé écrire avec ce ton d'autorité à M. Alvorthy : aussi ne tarda-t-il pas à s'en repentir. C'est toujours ce qu'on voit

arriver à ceux qui , comme lui , ont assez peu de discernement pour imputer à un excès de foiblesse méprisable , ce qui n'est en effet qu'un excès de bonté trop sublime pour pouvoir être senti & apprécié par certaines ames.

Il est vrai , que M. *Alvorthy* n'avoit jamais aimé *Tuakum*. Il lui connoissoit le cœur aussi mauvais que vain ; il sçavoit que la piété même du personnage avoit presque toujours la teinte de l'âpreté de son caractère. Mais , c'étoit en même-tems un excellent homme de Lettres , & d'un zèle infatigable pour l'éducation des deux jeunes gens ; ajoutons à ceci l'extrême austérité de sa vie & de ses mœurs , une probité intacte , & l'attachement le plus vif pour tout ce qui concernoit la Religion. De façon que , le tout bien pesé , quoique M. *Alvorthy* n'aimât ni n'estimât cet homme , il n'avoit pourtant pu se résoudre à renvoyer un précepteur dont le sçavoir & la vigilance ne pouvoient qu'être extrêmement utiles aux deux disciples : élevés dans sa maison , & sous ses yeux , il s'étoit en un mot cru capable de corriger , dans ces jeunes cœurs , ce que les préceptes de *Tuakum* pourroient y jeter des principes défectueux.



C H A P I T R E I V.

Continuation de l'Histoire.

MONSIEUR *ALWORTHY*, dans son dernier discours, s'étoit rappelé quelques idées tendres concernant *Jones*, qui lui avoient tiré des larmes. Madame *Miller*, qui s'en étoit apperçue, ne perdit pas l'occasion de servir son ami. Ne cachez point votre attendrissement, Monsieur ! s'écria-t-elle avec transport, vos sentimens & vos bontés, pour cet infortuné jeune homme, sont trop connus pour les dérober à nos yeux. Tout ce dont on l'accuse est faux ; ces prétendus témoins de la querelle, pour laquelle il est arrêté, sont des infâmes gagnés sans doute par un rival : M. *Nightingale* a tout découvert ; & ce rival est même un *Lord*, qui prétendoit, dit-on, faire enlever M. *Jones*, pour l'embarquer par force sur la Flotte. Celui qui commandoit ces malheureux, l'Officier même, que l'on dit être un galant homme, a tout découvert à mon gendre, & n'eût jamais prêté son ministère pour ce complot horrible, s'il n'eût pas regardé M. *Jones* comme un vagabond abandonné par ses parens. Tel est le caractère qu'on donnoit à ce pauvre garçon.

M. *Alworthy*, fort étonné de ce discours, protesta que tout en étoit nouveau pour lui.... Je le crois bien, Monsieur, s'écria

la bonne femme, cette Histoire ne ressemble gueres à celle que ces indignes faux témoins ont faite à votre Procureur.

Quel Procureur, Madame ? répondit avec vivacité M. *Alvorthy*. A quoi tend ce discours, où je ne comprends en vérité rien ?

Ah, Monsieur ! lui dit l'Hôteffe, que je vous reconnois bien-là !.... M. *Alvorthy* croit toujours devoir déguiser ses bontés... Mais M. *Nightingale*, ici présent, a vu votre homme.

Quel homme, encore un coup, Madame ? je ne vous entends pas, repliqua-t-il.

Eh, votre Procureur apparemment, Monsieur ! que vous avez envoyé pour prendre connoissance de l'affaire.

Vous me plongez dans de nouvelles ténèbres, lui dit M. *Alvorthy* ; & je ne conçois rien à tout ceci.

En ce cas, parlez donc, mon cher *Nightingale*, s'écria Madame *Miller* ; dites-lui tout ce que vous sçavez.

Oui, Monsieur, lui dit ce jeune homme, il est très-vrai que j'ai vu ce même Procureur, qui sort d'ici, dans un cabaret d'*Aldersgate*, avec deux des Soldats gagés par *Mylord Fellamar*, pour faire enlever M. *Jones* ; & qui tous deux ont été témoins du fatal combat où M. *Fitz-Patrik* a été blessé.

J'avoue, Monsieur, interrompit Madame *Miller*, qu'en voyant ici ce Procureur, il y a quelques instans, j'avoue, dis-je, de l'avoir cru chargé par vous de s'informer de cette affaire. J'ai même fait part de mes

soupçons à Monsieur *Nightingale*.

M. *Alvorthy*, de plus en plus frappé de la singularité de tout ceci, resta quelques instans muet. Ce que vous m'apprenez, Monsieur, dit-il enfin à M. *Nightingale*, est pour moi la chose du monde la plus surprenante. Êtes-vous bien certain de ne vous être pas trompé ? Est-ce bien le même homme que vous venez de voir ici ?

Oh, Monsieur, j'en suis sûr ! répondit *Nightingale*.

A *Aldersgate* ? s'écria M. *Alvorthy* ; quoi, ce même Procureur ! avec deux des prétendus témoins ! Oui, Monsieur, lui dit l'autre, j'ai même été environ trois quarts-d'heure avec eux.

Et, peut-on vous demander, continua M. *Alvorthy*, quels étoient les propos du Procureur ? sçavez-vous ce qui s'est passé entre lui & ces gens-là ?

Non, Monsieur, répondit *Nightingale* : ils étoient ensemble long-tems avant mon arrivée. Le Procureur a peu parlé en ma présence. Et je vous dirai plus : après avoir interrogé nombre de fois ces deux hommes, qui me faisoient une histoire absolument contraire à celle que je tenois de M. *Jones*, & de M. *Fitz-Patrik* même, & m'apercevant clairement que ces témoins étoient gagnés par quelques ennemis secrets, j'ai vu avec étonnement ce Procureur parler en faveur de M. *Jones*, & exhorter ces deux misérables à ne rien soutenir en justice, que la vérité pure & simple. C'est ce qui m'a

fait croire, & sur-tout en voyant ici ce même Procureur, que c'étoit par vos ordres qu'il s'étoit transporté à *Aldersgate*.

Quoi ! dit Madame *Miller* à M. *Alvorthy*, n'est-ce pas en effet vous-même, qui l'aviez chargé de cela ?

Je vous jure que non, répondit-il, vous m'en apprenez la nouvelle.

En ce cas, mes yeux s'ouvrent, s'écria l'Hôteffe : sur mon ame je suis au fait !... Je ne m'étonne plus de les avoir vus, depuis peu, si soigneusement enfermés ensemble.... O mon cher *Nightingale* ! courez, je vous en supplie, allez chercher ces malheureux témoins.... s'ils sont encore sur la surface de la terre, hâtez-vous de nous les trouver. Mais, non, restez, j'y cours moi-même....

Madame, calmez-vous de grace, lui dit affectueusement M. *Alvorthy* ? Faites seulement appeler M. *Dowling*, s'il est encore en haut ; sinon, que mon neveu descende.

Madame *Miller* vola & revint dire que le Procureur étoit sorti, mais que M. *Blifil* alloit paroître.

M. *Alvorthy* étoit moins enflammé que Madame *Miller*, dont tous les esprits étoient en l'air pour l'intérêt de son ami. Il n'étoit pourtant pas exempt de quelques soupçons assez semblables à ceux de la bonne Hôteffe.

A l'arrivée de *Blifil*, M. *Alvorthy*, d'un ton sérieux, accompagné d'un regard tel peut-être qu'il n'en avoit jamais lancé.....

avez-vous, lui dit-il quelque connoissance que M. *Dowling* ait vu quelques-uns des témoins de la querelle de *Tom Jones* avec M. *Fitz-Patrick* ?

Rien n'est si dangereux qu'une question imprévue pour un homme dont l'intérêt le plus sensible est de cacher la vérité. Le mouvement soudain & violent du sang, qu'excite la surprise, cause presque toujours un dérangement, une sorte d'altération dans la physionomie, qui force le coupable de s'accuser tacitement lui-même.

Cette révolution fut si visible dans *Blifil*, que nous n'oserions presque blâmer la vivacité de Madame *Miller*, qui s'écria dans l'instant même, Monsieur, il est coupable ! sur mon honneur, il est coupable !

Un regard de M. *Alvorthy*, fit sentir à la bonne femme, que ce zèle impétueux n'étoit pas de son goût. Puis, se retournant vers *Blifil*, qui paroissoit anéanti ; pourquoi tant hésiter, Monsieur, lui dit-il séchement ? pourquoi ne répondez-vous pas ? C'est par votre ordre, apparemment, que tout ceci s'est fait ? j'imagine, du moins, que cet homme n'eût pas été assez hardi pour agir de son chef, & sur-tout sans m'avoir consulté.

Monsieur, répondit enfin le tremblant *Blifil*, oserai-je, en m'avouant coupable, espérer mon pardon ? Votre pardon ! s'écria M. *Alvorthy*, en colere.

Oui, Monsieur, répondit le rêveu ; j'avois prévu votre courroux. Mais, mon cher

Oncle pardonnera fans doute aux effets de la plus pardonnable des foibleffes. La pitié mal placée eft un crime, je le fçais, j'en conviens : cependant, c'eft un crime dont mon Oncle même n'eft pas tout-à-fait innocent. J'avoue, que j'y fuis retombé plus d'une fois par la même raifon qui me rend en ce moment fi coupable à vos yeux. Je ne vous cacherai donc plus que j'ai chargé M. *Dowling*, non pas d'une recherche vaine ; mais de découvrir les témoins d'un forfait dont je gémis, & d'adoucir s'il étoit poffible la rigueur de leurs dépositions. Voilà la vérité, Monsieur, que je comptois pouvoir tenir fecrette, mais que je n'ofe vous nier.

Il eft vrai, dit M. *Nightingale*, que le Procureur m'a paru parler aux témoins, à peu près conformément à ce que dit M. *Bliffl*.

Eh bien ? après ceci, Madame, dit M. *Alvorthy*, conviendrez-vous enfin, d'avoir conçu légèrement de très-mauvais foupçons ? & mon neveu, que vous aviez cru fi coupable, fera-t-il toujours auffi noir dans votre efprit ?....

Madame *Miller* étoit confondue & muette. Quoiqu'elle ne pût regarder fi-tôt de bon œil un homme qu'elle croyoit toujours l'Auteur des malheurs de *Jones*, M. *Bliffl* étoit pourtant parvenu, dans le moment préfent, à lui en imposer auffi fortement qu'aux autres : tant le diable avoit, à propos, bien fervi fon ami ! Le vieux proverbe

be dit, qu'il ne les élève, que pour les faire tomber de plus haut : M. *Blifil* nous prouve le contraire. Son Protecteur trahit, il est vrai, quelquefois de petits Messieurs qu'il regarde comme simples *connoissances*, ou qui ne lui sont attachés qu'à demi : mais il tient toujours ferme du côté de ceux qui lui sont entièrement dévoués, & les secourt même avec zèle dans les plus grandes extrémités, jusqu'à l'expiration de leur marché.

Si une conjuration découverte & punie, affermit le gouvernement; si une maladie connue & bien traitée, assure du moins pour quelque tems la santé prochaine du malade : il en est de même de la colere, qui au moment qu'elle se calme, donne souvent une nouvelle vie à l'affection. C'est précisément le cas où se trouva M. *Alvorthy*, après la scène que nous venons de raconter : *Blifil* ayant trouvé le secret de dissiper le plus grand soupçon, celui qui naissoit de la lettre de M. *Square*, glifsa sur l'ame de son oncle.

M. *Tuakum*, dont les expressions peu mesurées n'avoient pas plues, porta seul tout le poids des réflexions que faisoit M. *Square*, au sujet des ennemis secrets du pauvre *Jones*.

Quant au ressentiment de M. *Alvorthy* contre le prisonnier, il diminueoit à chaque instant d'une façon sensible. Je vous pardonne, dit-il, en s'adressant à M. *Blifil*, non-seulement cet effort peu commun d'un

bon naturel, mais je prétends vous donner le plaisir de me voir suivre votre exemple..... Qu'en dites-vous, Madame *Miller* ? ferions-nous si mal de prendre un carrosse, & d'aller tous ensemble rendre visite à votre ami ?

Nous pensons assez bien de nos Lecteurs, pour croire que chacun d'eux eût répondu comme cette bonne femme ; mais il faut, avec un cœur comme le sien, avoir bien connu l'amitié comme elle, pour sentir tout ce qu'elle sentit alors. Il en est peu, au contraire, nous l'espérons du moins, capables de bien juger de ce qui se passa au même instant dans l'ame de M. *Blifil* : mais, s'il en est, ils conviendront peut-être, qu'il ne pouvoit gueres trouver d'objections vraisemblables contre ce que proposoit M. *Alvorthy*. Cependant la fortune, ou le *Monsieur* dont nous parlions tout-à-l'heure, vint au secours de son cher *Blifil*, & lui sauva une mortification si piquante : car au moment que l'on envoyoit chercher le carrosse, *Partridge* qui revenoit de la prison, ayant fait appeler Madame *Miller*, lui apprit l'affreux événement qui venoit d'arriver à *Tom*, en conséquence de la visite de Madame *Waters*.

Ciel ! ô Ciel ! s'écria l'hôtesse ! que dira M. *Alvorthy* ?.... hélas, nous allions tous partir, avec lui, pour voir ton déplorable Maître !.... Ah, Madame, lui dit *Partridge*, il faut rompre, il faut remettre ce voyage ; il faut cacher cette étrange dé-

couverte à M. *Alworthy*. S'il arrivoit maintenant à la prison, il y verroit mon maître avec sa mere, qui y entroit au moment de mon départ. Tous deux gémissent sans doute, en cet instant, du crime horrible dont leur ignorance mutuelle les a rendus coupables.

La pauvre *Miller*, saisie d'horreur, au recit de *Partridge*, n'avoit jamais été moins capable de rien imaginer pour arrêter M. *Alworthy*, que dans l'instant présent. Cependant, comme une femme, en pareil cas, a plus de ressources qu'un homme, elle crut enfin avoir trouvé une excuse; & rentrant aussi-tôt dans la chambre.... Vous vous étonnerez, sans doute, dit-elle à M. *Alworthy*, que ce soit moi qui s'oppose à ce que vous alliez voir aujourd'hui M. *Jones*? mais, j'ai réfléchi, Monsieur; & voici mes raisons. Les différens assauts, & les malheurs multipliés que ce pauvre garçon a eu à soutenir depuis quelques jours, l'ont dû jeter dans le plus grand accablement. Si nous allions, à l'improviste, fondre tous ensemble chez lui, la surprise, la joie dont je le vois déjà saisi à la vue de son cher Bienfaicteur, lui seroient probablement funestes; & ce malheur est d'autant plus à craindre, que son Domestique vient de m'assurer en rentrant, qu'il s'en faut beaucoup que son Maître soit en santé.

Son Domestique est ici? s'écria M. *Alworthy*: qu'il vienne, qu'il entre, je le veux voir, & l'interroger moi-même sur la situation de *Jones*.

Partridge fut d'abord effrayé d'avoir à paroître devant M. *Alvorthy*. Il se laissa pourtant persuader, après que Madame *Miller*, à qui il avoit déjà raconté toute son histoire, lui eut promis de l'introduire. M. *Alvorthy* reconnut *Partridge* dans le moment. Êtes-vous lui dit-il, Domestique de M. *Jones*.

Je ne sçais, Monsieur, répondit *Partridge*, en tremblant, si je suis en effet son Domestique; mais je vis avec lui.... hélas! *non sum qualis eram*, votre Grandeur le sçait.

M. *Alvorthy* lui fit alors nombre d'autres questions, & sur-tout concernant la santé de notre Héros, auxquelles le Pédagogue répondit toujours conformément, sinon à la vérité, du moins conformément aux intérêts de M. *Jones*.

Pendant ce dialogue, M. *Nightingale* prit congé, & fut bientôt suivi de Madame *Miller*, au moment qu'elle s'aperçut que M. *Alvorthy* congédioit *Blifil*.

Dès que M. *Alvorthy* fut seul avec *Partridge*, il lui parla comme vous allez voir.

C H A P I T R E V.

Continuation de l'Histoire.

IL faut, ami, que vous soyez un homme bien étrange! non-seulement, vous vous êtes perdu de gaieté de cœur en soutenant

obstinément un mensonge, mais vous poussez la chose au point de passer publiquement pour le Domestique de votre propre fils. Quels intérêts peuvent donc vous conduire ? Et quels sont vos motifs ?

Je vois, Monsieur, dit *Partridge*, en tombant à genoux, que toujours prévenu contre moi, vous avez fermement résolu de ne jamais me croire. A quoi donc serviroient mes nouvelles protestations ? Le Ciel sçait cependant, que *M. Tom* n'est pas mon fils !

Quoi ! s'écria *M. Alworthy*, osez-vous, pouvez-vous me nier encore une vérité, dont vous futes autrefois convaincu sur l'évidence la plus manifeste ! & que faut-il de plus, pour confirmer un fait avéré depuis vingt ans, que de vous retrouver aujourd'hui attaché à ce même enfant, dont vous osez nier d'être le pere ! Je vous croyois hors du pays ; que dis-je ? je vous croyois mort, depuis long-tems. . . . Par quel hazard êtes-vous encore avec ce jeune homme ? où vous êtes-vous rencontrés ? comment l'avez-vous connu ? quelle espèce de correspondance avez-vous donc toujours entretenue ensemble ? Ne me déguisez rien : votre fils ne sçauroit qu'y gagner. Ce sentiment d'amour filial pour un homme tel que vous, le soin qu'il a pris de soutenir secrètement son pere pendant tant d'années, ne peuvent qu'ajouter infiniment à l'estime que j'ai déjà conçue pour lui.

Si vous daignez être assez patient pour m'entendre, répondit *Partridge*, je vous

dirai la vérité. . . . Parlez, dit M. *Alvorthy*, je vous écoute ; mais sur-tout, tenez moi parole.

Le malheur de vous avoir déplû, Monsieur, s'écria en sanglottant le bon *Partridge*, entraîna bientôt ma ruine. Je perdis d'abord ma petite Ecole, & le Ministre de la Paroisse, jaloux sans doute de vous faire sa cour, me destitua quelques jours après de l'office de Clerc. Il ne me resta, par conséquent, pour vivre, que ma boutique de Barbier, qui, dans nôtre village, est d'un très-mince revenu.

Tant que ma femme a vécu, une pension annuelle de douze livres *sterlin*, qui nous venoit d'une main inconnue, (que je crois pourtant connoître) nous fut exactement payée. Mais, dès qu'elle fut morte, votre Grandeur ayant jugé à propos de la supprimer, je tombai tellement dans la misère, qu'ayant un beau jour fait un paquet du peu qui me restoit, je partis dès la nuit suivante pour aller chercher fortune ailleurs.

Partridge, qui dans cette première partie de son Histoire, avoit été supportable, ne le fut pas dans la seconde, dont la longueur ennuiroit sans doute le plus intrépide Lecteur autant qu'elle ennuya M. *Alvorthy* ; qui, après s'être impatienté plus d'une fois, lui ordonna d'un ton si important d'en venir au moment de sa rencontre avec *Tom*, que le prolix Historien se crut obligé d'obéir, & lui raconta tout ce que nous sçavons déjà.

Voilà la vérité, Monsieur, ajouta-t'il en finissant : M. Jones n'est, ni ne fut jamais mon fils, je vous le jure, sur tout ce que je connois de plus sacré ! & puisse le Ciel me punir à vos yeux, si je vous en impose d'un seul mot !

Que dois-je donc penser ? que puis-je donc conclure de tout ce que j'entens ; dit M. *Alvorthy*. . . . car enfin, à quel propos défavoueriez-vous si fortement un fait, qui vraisemblablement ne pourroit aujourd'hui qu'être avantageux à vos intérêts ? Quoi, Monsieur, vous doutez encore ? s'écria *Partridge*, dont la langue petilloit de parler. . . . Eh bien, puisque je ne suis point croyable, il faut enfin vous donner d'autres preuves. . . . Plaise au Ciel, cependant, que vous n'ayez pas mieux connu la mere de ce jeune homme, que vous n'en connoissez le pere ! Que veut encore dire ceci ? s'écria M. *Alvorthy*. Pourquoi cette pâleur soudaine, & ces frémissemens ?

Partridge lui raconta alors toute l'histoire de Jones avec Madame *Vaters*. . . .

Juste Ciel ! interrompit M. *Alvorthy*, touché jusqu'aux larmes, dans quel abîme de maux l'imprudence & le vice entraînent les foibles humains ! . . .

A peine achevoit-il ces mots, que Madame *Vaters* entra précipitamment dans la chambre.

Partridge ne l'eut pas plutôt reconnue, qu'il s'écria de toute sa force, la voilà ! Monsieur, je la vois elle-même ! voilà la mal-

heureuse mere de M. *Jones* : c'est à elle à me justifier devant votre Grandeur.... Ah, Madame ! daignez... Madame *Vaters*, sans faire aucune attention à ce que disoit *Partridge*, & s'approchant de M. *Alvorthy*, je crains, Monsieur, dit-elle, après une si longue absence, que mès traits ne vous soient plus connus....

Vous êtes si changée à tous égards, répondit-il, d'un air aussi sérieux qu'embarassé, que sans cet homme, qui m'apprend qui vous êtes, je vous aurois peut-être méconnue.... Auriez-vous quelques affaires particulieres à me communiquer ?

Oui, Monsieur, dit-elle, en soupirant, j'en ai d'un genre qui vous étonnera sans doute ! hélas, j'en ai d'un genre que je ne puis confier qu'à vous seul. Daignez, de grace, daignez m'entendre sans témoins.

Partridge alors eut ordre de sortir, & ne quitta la chambre qu'après avoir très-instamment supplié cette Dame de lui rendre justice, & de faire éclater son innocence aux yeux de M. *Alvorthy*.

Tranquillisez-vous, lui dit-elle, je ferai tout ce que je dois, tant envers Monsieur, qu'envers vous.



C H A P I T R E VI.

Suite de l'Histoire.

MADAME *Vaters*, restée seule avec M. *Alvorthy*, ayant gardé quelque tems le silence : Je suis fâché Madame, lui dit-il, sur-tout après ce que je viens d'entendre, du mauvais usage.... Monsieur, s'écria-t'elle, en l'interrompant, je ne connois que trop ma faute; mais ne m'accusez point d'ingratitude. Je n'oubliai, ni n'oublierai jamais tous les bienfaits que j'ai reçus de vous. Epargnez-moi maintenant les reproches; j'ai des secrets trop importans à vous dévoiler, concernant le jeune homme à qui vous donâtes autrefois le nom de *Jones*, que je portois alors....

Ah, Madame! interrompit aussi M. *Alvorthy*, hâtez vous de grace de me répondre. Ai-je, par ignorance, puni un innocent dans la personne que vous venez de voir ici? n'étoit-il pas le pere de l'enfant?

Non, Monsieur, lui dit Madame *Vaters*, non Monsieur, il ne l'étoit pas... Daignez vous rappeler mes discours; je vous promis, vous le sçavez, que ce secret vous seroit un jour dévoilé; je vous promis, de vous nommer un jour le pere du petit orphelin : & je gémirai long-tems de la fatale négligence qui m'a empêchée de remplir plutôt ce devoir.... hélas, je sçavois peu combien il étoit important!

Achevez,

Achievez, Madame, lui dit M. *Alvorthy*, d'une voix altérée, achevez.... je brûle, je crains également de vous entendre.

Vous souvient-il, Monsieur, lui dit-elle, d'un jeune homme nommé *Summer* ?

Je m'en souviens très-fort, répondit M. *Alvorthy* ; c'étoit le fils d'un homme aussi vertueux que sçavant, & le plus cher de mes amis.

Vous l'avez bien prouvé, Monsieur : c'est vous, je crois, qui fites élever son fils à l'Université, & qui l'avez retiré chez vous après ses études finies. Je crois le voir encore ; il étoit digne d'être aimé....

Pauvre jeune homme, dit, en soupirant, M. *Alvorthy*, il me fut enlevé dans son printemps.... hélas, j'étois bien éloigné de le croire coupable de ce dont je vois qu'on l'accuse : car, sans doute, c'est lui que vous allez enfin nommer pour pere de votre enfant ?

Lui, Monsieur, répondit-elle, il ne le fut jamais.

Que prétendez-vous donc, reprit M. *Alvorthy* ? à quoi tend tout ce préambule ?

A vous mettre au fait d'un événement, reprit-elle, dont je suis au désespoir d'être forcée de vous instruire.... O, Monsieur ! préparez-vous à entendre un recit, qui va vous affliger, & vous surprendre.

Parlez, parlez, Madame, qu'aurois-je à craindre, hélas ? mon cœur ne me reproche rien.

Eh bien, Monsieur, ajouta-t-elle, ce m'est
Tome II. P

me *M. Summer*, ce fils de votre ami, cet enfant nourri dans votre sein, qui après un an de séjour dans votre Château, au retour de ses études, vous fut ravi par une mort prématurée, que vous pleurâtes si amèrement, que vous regretâtes comme un fils; ce même *Sir Summer*, enfin, étoit le pere de *Tom Jones*.... Qu'entens-je, dit *Alvorthy*!... Mais non.... vous vous contredisez, Madame.

Vous le croyez, répondit la *Vaters* : il n'en est rien pourtant; il fut pere de cet enfant, & je n'en fus jamais la mere.

Prenez garde, Madame! lui dit *M. Alvorthy*, craignez d'ajouter l'imposture au crime; Songez, qu'il est un Dieu vengeur, dont l'œil perçant lit jusque dans votre ame, & qu'il sçait tôt ou tard punir les forfaits.

Je vous le répète, Monsieur, s'écria-t-elle, je ne suis point sa mere, ni ne voudrois l'être maintenant, pour l'Univers entier!

J'entrevois enfin, vos raisons, Madame, & je désire autant que vous d'être forcé de ne pouvoir le croire. Vous vous souvenez cependant, de m'avoir autrefois tenu un tout autre langage.... Pouvez-vous oublier que vous m'avez tout avoué?

Non, Monsieur, répondit Madame *Vaters* : mais ce langage, mais cet aveu quel qu'il soit, me fut expressément dicté; je fus fidèle à ma promesse, malgré ma répugnance & mes regrets; je me suis exposée à l'opprobre, & n'ai pas lieu de m'en repentir.

Quelle autre femme étoit-ce donc ? Ciel !
hâtez-vous de me le dire, interrompit M.
Alvorthy.

Je tremble, Monsieur, répondit Madame *Vaters*.... & je n'ose vous la nommer.

Ah ! tout cet embarras m'apprend, qu'elle étoit ma parente.... vous l'avez dit, Monsieur.... vous eutes une sœur....

Une sœur ? répéta-t'il, en frémissant.... qu'a de commun ma sœur, avec ce malheureux enfant ?... Elle en étoit la mere, dit en soupirant la *Vaters*.

O Ciel ! est-il possible ? s'écria douloureusement *Alvorthy*.

Calmez vos sens, mon cher Monsieur, dit Madame *Vaters*, je n'ai plus rien à vous cacher. Immédiatement après votre départ pour Londres, *Miss Brigitte* vint un jour voir ma mere. Elle étoit charmée, disoit-elle, de tout ce qu'elle avoit oui dire de la singularité de mon caractère, de ma science & de ma gentillesse. Après m'avoir autant caressée que louée, elle m'invita à la suivre au Château : j'y consentis. Je l'amusai par des lectures qui paroissoient lui plaire ; j'acquis son amitié, bientôt après sa confiance, & je me vis en peu de jours comblée de ses présens. Après m'avoir plus d'une fois fondée sur le chapitre de la discrétion, & s'être crue bien assurée par mes réponses, que j'étois capable de garder un secret, *Miss Brigitte* me fit un jour entrer, & m'enferma avec elle dans son cabinet. Chere *Jenny*, me dit-elle, en répandant des larmes,

je vais vous prouver combien je vous estime, vous allez sçavoir un secret, d'où dépend mon honneur, & par conséquent ma vie!... croyez-vous (ajouta-t-elle, à travers mille sanglots) que je puisse avec sûreté le confier à votre mere?

Je garantis sa discrétion, lui répondis-je, au péril de ma vie.

Miss Brigitte m'apprit alors tout le détail de ses amours avec feu *M. Summer*, qu'elle avoit secrettement épousé quelques jours avant qu'il mourût, & l'embarras cruel où les suites de cette inclination la plongeioient maintenant.

Il fut arrêté entre nous, que ma mere seule & moi la servirions en cette occasion; & que Madame *Debora* seroit écartée, sous prétexte de s'aller informer dans le fond du Comté de *Dorset*, des mœurs d'une femme de chambre que *Miss Brigitte* vouloit prendre. On avoit déjà mis l'autre dehors depuis trois mois, & l'on m'avoit prise à l'essai dans sa place, afin de pouvoir dire, en me renvoyant dans la suite, qu'on ne m'avoit pas trouvée assez adroite pour bien remplir ce poste.

Toutes ces précautions, & plusieurs autres encore, furent prises pour prévenir les soupçons de *Debora*, lorsque j'avouerois être la mere de l'enfant en question.

Je m'exposai donc à tout, Monsieur, ajouta Madame *Vaters*, pour sauver la réputation de votre sœur; & j'en fus réellement très-bien récompensée. Les terreurs

de *Miss Brigitte* n'avoient pour principal objet que *Debora*, qu'elle croyoit incapable de garder un secret, & sur-tout avec vous. On la retint éloignée du Château, on retarda son retour de semaine en semaine sous différens prétextes, jusqu'au moment de la délivrance de Madame votre sœur. Ma mere alors emporta l'enfant, & le garda chez elle. Ce ne fut que le soir même de votre arrivée de Londres, & après le retour de *Debora* au Château, que *Miss Brigitte* (qui ne pouvoit se résoudre de perdre son fils de vue) me chargea de le porter dans votre lit. Sa conduite à l'égard de l'enfant, qu'elle feignoit de ne voir jamais de bon œil, que par complaisance pour vous, écarta l'ombre même des soupçons qui eussent pu tomber sur elle; & la pauvre *Jenny Jones* porta seule & volontairement tout le fardeau de l'aventure.

Madame *Vaters*, en finissant son histoire, en attesta la vérité par les sermens les plus terribles, & les protestations les plus solennelles.

Ainsi, Monsieur, ajouta-t-elle, vous connoissez maintenant votre neveu : car je ne doute pas, après ceci, que vous ne le regardiez comme tel; & je doute encore moins qu'il n'en soit effectivement digne, tant par sa figure que par la noblesse de ses sentimens.

Il est inutile, Madame, dit M. *Alvorthy*, que je vous peigne l'excès de ma surprise : vous n'eussiez pas voulu, vous n'eussiez pu

même inventer & accumuler toutes les circonstances qui rendent ce fait aussi vraisemblable qu'évident à mes yeux. Je me rappelle, je l'avoue, certaines particularités touchant M. *Summer*, qui dans le tems me firent soupçonner qu'il avoit pu plaire à ma sœur : j'en parlai même à *Miss Brigitte* ; car j'aimois assez ce jeune homme, tant à cause de lui-même qu'à cause de son pere, pour consentir à ce mariage. Mais ma sœur me parut être si choquée d'une proposition, qu'elle croyoit sans doute hasardée de ma part pour l'éprouver, que je n'osai jamais en reparler. Juste Ciel ! c'est toi qui conduit tout !... Je ne puis pourtant pardonner à ma sœur, d'avoir emporté ce secret avec elle.

Je vous jure, lui dit Madame *Vaters*, que ce ne fut jamais son intention ; mais le Ministre, qui l'avoit mariée, étoit tout-à-coup disparu ; on le prétendoit mort aux *Indes* ; & la pauvre femme redoutoit vos reproches ! elle m'a pourtant dit cent fois, que son dessein étoit de vous tout déclarer un jour. Le Ciel sans doute ne l'a pas voulu. Peut-être même que *Miss Brigitte* charmée de la réussite de son complot, & de voir l'inclination naturelle que vous aviez pour cet enfant, ne croyoit pas qu'il fût bien nécessaire de précipiter une confiance qui ne pouvoit manquer de lui coûter infiniment. Ah, Monsieur ! si le Ciel eût permis qu'elle eût assez vécu pour voir ce pauvre garçon chassé de chez vous comme le

dernier des misérables ; que dis-je ? si elle eût vu M. *Alvorthy* lui-même , gager un Procureur pour lui faire imputer un homicide , dont il est innocent !... Pardon, Monsieur, si tant d'inhumanité me révolte... On vous a sans doute trompé : ce trait du moins , ne quadre pas avec votre caractère ; & M. *Jones* ne mérita jamais....

Arrêtez , Madame ! s'écria M. *Alvorthy* ; quiconque vous a fait ce rapport , m'insulte , & vous trompe vous-même.

Ah , Monsieur , dit Madame *Vaters* , c'est le plus cher de mes souhaits !... Je n'osois , je l'avoue croire M. *Alvorthy* si cruel. Que vouliez-vous pourtant que je pensasse ? Un homme qui me croit l'épouse de M. *Fitz-Patrick* , arrive chez moi : Si M. *Jones* a assassiné votre époux , me dit-il , poursuivez hardiment le meurtrier ; un digne & riche Gentilhomme , qui connoît à fond l'infâme auteur du crime , vous soutiendra de toute sa puissance , & fera tous les frais de votre poursuite.

C'est par cet homme même , continua Madame *Vaters* , que j'ai sçu qui étoit M. *Jones* : il se nomme *Dowling* ; & M. *Jones* m'apprend qu'il est votre Intendant. Cet homme avoit toujours refusé de me dire son nom : mais *Partridge* , qui l'a rencontré chez moi , à sa seconde visite , m'a dit l'avoir autrefois fort connu à *Salisbury*....

Et ce M. *Dowling* , interrompit M. *Alvorthy* , pénétré de surprise & d'horreur , a-t-il osé vous dire que c'étoit moi qui préten-

dois vous aider à poursuivre *Jones*?.....
 Non, Monsieur, répondit-elle, je ne sçau-
 rois l'en accuser. Il m'a dit que je serois puif-
 samment secourue, mais il ne vous a pas
 nommé..... Mais, attendu les circonstan-
 ces, sur quel autre pouvois-je vraisemblable-
 ment jeter les yeux?...

Attendu les circonstances!... Ah, Madame, s'écria M. *Alvorthy*, je ne le sçais que trop... grand Dieu! par quels moyens aussi foibles qu'admirables tu dévoiles enfin les plus cachés & les plus noirs des crimes!... Oserois-je vous prier, Madame, de rester ici, jusqu'à ce que l'homme dont vous venez de me parler soit arrivé? Je l'attends à chaque instant; peut-être même est-il déjà dans la maison.

M. *Alvorthy* fit alors quelques pas vers la porte, pour appeler un Domestique, & rentra l'instant après, non pas avec M. *Dowling*, mais avec le gentilhomme qui va paroître dans le Chapitre suivant.

C H A P I T R E VII.

Nouveaux progrès de l'Histoire.

C'ÉTOIT M. *Vestern*, qui à la vue de M. *Alvorthy*, & sans faire attention à Madame *Vaters*.... Ah, la belle besogne (dit-il en déployant sa voix) la belle découverte que j'ai faite!... Stupides peres! souhaitez encore, après ce trait, d'avoir des filles...

De quoi donc s'agit-il, mon cher voisin ?
lui dit doucement M. *Alvorthy*.

Des plus belles affaires du monde, répondit *Vestern* : tandis que je la croyois prête à m'obéir, comme elle me l'avoit presque promis, tandis que je croyois enfin, pour terminer cette grande aventure, n'avoir besoin que d'un Notaire, devinez à quoi nous en sommes ? La petite Coquine me jouoit ! Elle étoit en correspondance avec Monsieur votre bâtard ! Ma sœur *Vestern*, avec qui je m'étois brouillé, à cause d'elle, m'en fit avertir dès hier. J'ai fait visiter les poches de Mademoiselle pendant son sommeil ; on a trouvé la Prose de Monsieur. Ah, quelle énorme lettre ! je n'en ai pas lu la moitié : jamais l'éternel *Supple*, ne fut si long dans ses sermons. J'en ai pourtant assez vu, pour être sûr qu'il est encore question d'amour ; & je ne suis pas homme à m'y tromper... Mais, je vous l'ai de nouveau claquemurée dans sa chambre ; & je la renvoie demain au Village, à moins qu'elle ne consente d'épouser sur le champ votre neveu... Si elle osoit encore me résister, nous verrons beau jeu ; & vous sçavez, ou la peste m'étouffe, si l'on m'offense impunément.

Vous sçavez, M. *Vestern*, répondit *Alvorthy*, que les moyens violens ne furent jamais de mon goût ; vous aviez même consenti de n'y plus recourir.

A la bonne heure ! s'écria *Vestern*, mais c'étoit à condition que l'on m'obéiroit. Quoi, morbleu ! je ne serai pas maître de

ma fille ? & sur-tout quand je ne la punis que pour son bien ?

Calmez-vous de grace , répondit M. *Alvorthy* : si vous le permettez , je la verrai ; je tenterai de l'amener à la raison.

Oh ! en ce cas j'espère encore , dit *Vestern* , en baissant le ton : voilà ce qu'on appelle parler , & en bon voisin ; vous ferez peut-être plus avec elle , en deux mots , que moi en mille ; car je sçais qu'elle vous estime beaucoup..... & que l'estime..... Eh bien , dit M. *Alvorthy* , si vous voulez retourner chez vous , & la remettre en liberté , vous m'y verrez avant qu'il soit une heure.....

Mais supposons , interrompit le pere de *Sophie* , qu'elle décampe pendant ce tems-là ? Car le Procureur *Dowling* m'assure qu'il n'y a plus d'espérance de voir notre gremlin pendu : l'homme qu'il avoit assassiné , ne veut , dit-on , pas mourir ; & *Dowling* croit que *Jones* est peut-être dès-à-present hors de prison... Quoi ! interrompit M. *Alvorthy* , auriez-vous chargé ce Procureur de se mêler de cette affaire ?

Non pas que je sache , répondit *Vestern* : c'est de lui-même qu'il vient , tout-à-l'heure , de me bavarder tout ceci.

Quoi ! tout-à-l'heure ? s'écria M. *Alvorthy*. Eh , de grace , où l'avez-vous vu ? Il faut absolument que je lui parle.

Il est chez moi , répondit l'autre , ou il va y être , avec deux ou trois couples d'Avocats qui s'y assemblent ce matin , pour une con-

sultation , au sujet d'une hypothèque... Jarni j'ai peur d'en être pour deux ou trois mille livres sterling , avec cet honnête M. *Nightingale*.

Eh bien , je vous y suis dans moins d'une heure , lui dit *Alvorthy*.

Souvenez-vous , sur-tout , s'écria *Vestern* , de parler ferme à la drôlesse ; sans quoi , comptez que vous ne tenez rien..... Epouvantez-la hardiment : je vous transmets tout mon pouvoir. Apprenez-lui , à craindre enfin son pere ; & cachez-lui , sur-tout , que je l'aime encore plus que je ne veux.... Mais , je vois que vous êtes en affaires avec Madame ; ainsi , je m'en vais ; ainsi , je vous attends ; ainsi..... je suis votre serviteur.

Dès que M. *Vestern* fut sorti : J'aperçois , dit Madame *Vaters* à M. *Alvorthy* , qu'il ne m'a pas du tout reconnue. Je suis en effet bien changée depuis le jour que vous daignâtes me donner des conseils , que j'aurois bien mieux fait d'avoir suivis.... Je vous avoue , Madame , lui dit-il , que je fus très-affligé , lorsque j'appris....

Ah , Monsieur ! interrompit-elle , je fus victime du plus infâme des complots. Je n'entreprendrai point de me justifier absolument à vos yeux , vous n'avez pas le loisir de m'entendre : mais si vous sçaviez mes malheurs , peut-être me trouveriez-vous moins coupable , peut-être auriez-vous pitié de mon sort. Apprenez seulement que je fus trompée , que je fus trahie par un per-

fide, sous la foi d'une promesse de mariage en forme, & solennellement jurée!...

Madame *Vaters*, (qui comme l'on sçait fort bien, si l'on se ressouvient de *Jenny Jones*) avoit de l'esprit & même du sçavoir, tentoit déjà de démontrer que le mariage consistoit uniquement dans le consentement mutuel des Parties... Je suis fâché, Madame, dit en l'interrompant M. *Alvorthy*, de vous voir discuter des matieres si délicates : avec moins de science, peut-être eussiez-vous été moins coupable. Plaise au Ciel, cependant, que vous n'ayez à vous reprocher que ce premier égarement.

Je ne m'en reproche point d'autre, s'écria-t-elle, pendant les douze années qu'a duré ce premier engagement, que je croyois sacré. Mais, daignez considérer, Monsieur, ce que peut une femme à qui l'on a ravi l'honneur, & qui n'a plus d'appui dans l'Univers : ainsi qu'une brebis égarée, tout semble conspirer contr'elle. Un seul faux pas, dans le sentier étroit de la vertu, jette une femme, & presque toujours pour jamais dans le vaste chemin du vice. J'avois ouvert les yeux, Monsieur; j'eusse été vertueuse : mais la nécessité m'a jettée dans les bras du Capitaine *Vaters*. J'ai vécu longtemps avec lui, sous le nom de son épouse : ce n'est qu'au moment de sa marche contre les Rebelles, que nous nous séparâmes à *Vorcestre*; & c'est alors que je rencontrai M. *Jones*, qui me sauva des mains d'un scélérat.

Madame *Vaters* termina son recit par l'é-

loge de notre Héros, qui n'avoit, disoit-elle, que des foibleſſes paſſagères & momentanées; mais, dont les vertus ſolides & permanentes le rendroient toujours eſtimable aux yeux de tous les hommes aſſez heureux pour le connoître.

M. *Alvorthy*, touché du recit de Madame *Vaters*, lui promit ſon aſſiſtance, au cas qu'elle prouvât par ſa conduite la ſincérité de ſon repentir. Elle tomba à ſes genoux, & commençoit à exprimer l'excès de ſa reconnoiſſance, lorſque l'on entendit entrer quelqu'un. C'étoit M. *Dowling*.

Sa ſurpriſe & ſa confuſion éclaterent à la vue de Madame *Vaters*. Il ſe remit pourtant; & affectant de n'avoir pas de tems à perdre, pour ſe rendre à la conſultation des Avocats aſſemblés chez M. *Veſtern*, il ſe diſpoſoit déjà à ſortir, après avoir dit quelques mots concernant l'affaire des billets de Banque retrouvez chez M. *Nightingale* le pere, lorſque M. *Alvorthy* ſe leva, & pour toute répoſe, ferma la porte de la chambre.

Quelque preſſé que vous ſoyez, Monſieur, dit-il en le fixant d'un œil ſévère, commencez ſ'il vous plaît par me répondre..... Connoiſſez-vous cette Dame ?

Cette Dame, Monſieur ? répondit, en héſitant, le Procureur interdit.

Oui cette Dame, répéta l'autre, en élevant la voix..... Prenez-garde, M. *Dowling* ! ſi vous avez intérêt de me plaire, ſi vous voulez reſter à mon ſervice,

n'allez pas recourir aux détours ; répondez nettement à mes questions..... Connoissez-vous cette Dame , dis-je ? Oui , Monsieur , répondit *Dowling* ; je me souviens de l'avoir vue..... Où l'avez-vous vue ? chez elle , Monsieur... Quelles affaires vous conduisoient chez elle ? qui vous y envoyoit ? J'y fus , Monsieur , pour m'informer de l'affaire de M. *Jones*... Et qui vous avoit chargé de cette commission ? Qui m'en avoit chargé , Monsieur ? c'étoit M. *Blifil*... Comment vous expliquâtes-vous sur ce sujet , avec cette Dame ? parlez précisément. Monsieur , dit en bégayant *Dowling* , il ne m'est pas possible de me rappeler mes véritables expressions... Vous plairoit-il , Madame , dit M. *Alvorthy* à Madame *Vaters* , d'aider à la mémoire de Monsieur ?

Il m'a dit expressément , répondit-elle , que si M. *Jones* avoit assassiné mon mari , je serois abondamment pourvue de tout l'argent nécessaire pour la poursuite du coupable , par un très-digne Gentilhomme , qui connoissoit l'infâme auteur du crime , & qui en feroit tous les frais.... Têles furent mot à mot les expressions de M. *Dowling* ; & je l'affirme par serment.

Cela est-il juste , Monsieur ? s'écria *Alvorthy* , en s'adressant , à *Dowling* ; sont-ce là vos paroles ?

Ma mémoire n'est pas assez sûre pour me les rappeler exactement , répondit *Dowling* ; mais je crois avoir dit à peu près ce-

la... Et c'est M. *Blifil* qui vous avoit donné cet ordre ? reprit *Alvorthy*.

Soyez certain , Monsieur , lui dit le Procureur , que je n'eusse pas osé agir de mon chef , ni rien hazarder de moi-même , dans une affaire de ce genre. Si j'ai parlé , comme le dit Madame , je dois avoir suivi mes instructions.

Ecoutez M. *Dowling* , reprit M. *Alvorthy* , je vous promets devant Madame , d'oublier tout ce que vous avez fait en conséquence des ordres de mon neveu , pourvu que vous me disiez exactement la vérité... C'est donc M. *Blifil* qui vous a aussi chargé d'aller à *Aldersgate* ?

Oui , Monsieur , répondit *Dowling*.

Fort bien , dit M. *Alvorthy*. Et quelles étoient vos instructions ? rappelez bien votre mémoire , & rendez-moi , tout autant que vous le pourrez , ses propres expressions.

Il m'envoya , Monsieur , pour tâcher de trouver les témoins oculaires du combat , dans la crainte , me disoit-il , qu'ils ne fussent gagnés par M. *Jones* , ou par quelqu'un de ses amis. Le sang , me disoit-il , doit être acquité par le sang ; & tous ceux qui protègent un assassin , soit en cachant , soit en déguisant quelques circonstances du crime aux yeux de la justice , sont censés ses complices.

Vous-même , m'assuroit-il , désiriez fortement de voir le coupable puni ; mais la décence seule vous retenoit , & ne vous permettoit pas de le poursuivre ouvertement.

Il vous dit cela ? interrompit M. *Alvorthy*, avec autant de vivacité que d'indignation.

Oui, Monsieur, s'écria *Dowling*; & je me ferois bien garde de pousser les choses plus loin, si je n'eusse cru fermement remplir vos intentions.

Plus loin ! Monsieur, répliqua l'autre, & jusqu'où les poussâtes-vous donc ?

Monsieur, s'écria le Praticien, n'allez pas me croire coupable de parjure, encore moins de subornation.... Mais il est deux façons de mettre toutes choses en évidence. J'ai donc recommandé aux témoins de refuser toutes les offres qui pourroient leur être faites en faveur de l'accusé, en les assurant qu'ils seroient bien récompensés par l'honnête personne qui leur enjoignoit de ne dire que la vérité.

Nous étions bien certains, leur ai-je dit, par les rapports qui nous avoient été faits, que M. *Jones* avoit été le premier assaillant; & que si cela étoit vrai, il falloit qu'ils le déclarassent. J'ajoutai même qu'il le falloit absolument, & que j'étois moralement convaincu qu'ils s'en trouveroient bien...

J'apperçois maintenant, interrompit M. *Alvorthy*, jusqu'où vous avez poussé les choses.

Ah, Monsieur ! reprit le Procureur, ne croyez pas, du moins, que j'aie prétendu les engager à soutenir un mensonge. Croyez même que je n'eusse jamais osé m'exprimer ainsi, si l'espoir de vous obliger ne m'avoit pas conduit.

Cet espoir , lui dit *Alvørthy* , ne vous eût pas guidé sans doute , si vous eussiez sçu que *M. Jones* étoit mon neveu ?

Il me convenoit peu , répondit *Dowling* , de paroître avoir sçu des secrets qu'il vous avoit plu de tenir cachés.

Quoi donc ! s'écria *M. Alvørthy* , quoi ce secret étoit connu de vous ? ...

Mon sieur , reprit le Procureur , si vous m'ordonnez de parler , je vous dirai la vérité... Oui , Monsieur , je sçavois dès long-tems que *M. Jones* étoit votre neveu. C'est de Madame votre sœur que je le tiens ; ce sont presque les derniers mots qu'elle me dit en expirant : j'étois seul avec elle , à côté de son lit mortel , lorsqu'elle me chargea de la lettre que j'eus l'honneur de porter chez vous de sa part... De quoi me parlez-vous maintenant ? lui dit *Alvørthy* ; & quelle est cette lettre ?

Je parle , Monsieur , répondit *Dowling* , de celle que j'apportai chez vous de *Salisbury* , & que je remis alors entre les mains de *M. Blifil*... O Ciel ! s'écria *M. Alvørthy* : Eh bien , quel en étoit le contenu ? & que vous avoit dit ma sœur ;

Elle étoit mourante , lorsqu'elle m'en chargea , continua le Procureur... Hâtez-vous d'apprendre à mon frere (dit-elle en soupirant) que *M. Jones* est son neveu... qu'il est mon fils... que *M. Summer* étoit mon époux... & que je fais des vœux au Ciel pour tous les deux. Je crus , après ce peu de mots , qu'elle alloit expirer. J'appellai

du monde ; elle ne parla plus, & mourut quelques instans après.

M. *Alvorthy*, les yeux au Ciel & le corps immobile, sembloit avoir perdu toute espèce de sentiment. Il revint enfin à lui-même, & s'adressant au Procureur.... qui vous empêcha donc, dit-il, de m'instruire de votre message ?

Rappelez-vous, Monsieur, lui dit *Dowling*, que vous-même étiez très-malade alors. Je remis ma lettre à M. *Blifil*, qui depuis m'a plus d'une fois assuré qu'il s'étoit acquitté auprès de vous de ma commission, mais en me recommandant toujours de n'en jamais ouvrir la bouche, attendu que la réputation de Madame votre sœur vous forçoit d'ensévelir cette aventure dans le plus grand secret. Ne soyez donc plus surpris de mon silence : je me serois tû jusqu'à la mort, si vous même aujourd'hui ne m'eussiez forcé de parler.

Nous avons observé déjà quelque part, que l'on peut couvrir un mensonge, même en disant la vérité : c'est précisément ce qui arrivoit ici. *Blifil*, en effet, avoit dit à *Dowling* ce que ce dernier rapportoit à M. *Alvorthy* ; mais il ne lui avoit pas fait illusion, & ne s'en étoit même pas cru capable. Dans la réalité, les promesses que *Blifil* avoit faites à ce Procureur, étoient les seuls motifs qui l'eussent induit à garder scrupuleusement ce secret. Mais l'air menaçant de M. *Alvorthy*, la promesse du pardon, & la façon imprévue dont il venoit

d'être interrogé, tout avoit concouru à arracher de la bouche de M. *Dowling* le développement d'un myſtere qu'il ſentoit bien ne pouvoir plus cacher.

M. *Alvorthy*, très-fatisfait de cette découverte, congédia M. *Dowling*, & le conduiſit même juſqu'à la porte, de crainte qu'il ne s'abouchât avec *Blifil*, qui étoit remonté dans ſon appartement, où il s'applaudifſoit d'avoir encore pour cette fois trompé ſon oncle.

Au moment que M. *Alvorthy* remontoit chez lui, il rencontra ſur l'eſcalier Madame *Miller*, qui pâle & pénétrée d'horreur, lui dit : Ah, Monsieur ! j'ai vu paſſer cette coupable femme que vous quittez dans le moment ; vous ſçavez tout ſans doute ! daignez, pourtant, ne pas abandonner ce pauvre & malheureux jeune homme ! conſidérez, Monsieur, qu'il ignoroit que cette femme fût ſa mere ; & que cette horreur ſeule, ſi vous y joignez votre reſſentiment, va le faire périr ?

Madame, lui dit M. *Alvorthy*, je ſuis tellement ému de tout ce que je viens d'entendre, que je ne me ſens point en état de vous répondre..... Mais vous pouvez me fuivre.... J'ai fait d'étranges découvertes !... Venez, je vous en ferai part.

La pauvre femme le ſuivit en tremblant. M. *Alvorthy* courant alors à Madame *Vaters*, & la prenant par la main, ſe retourna vers Madame *Miller*. . . . quelle récompense, s'écria-t-il, avec tranſport, puis-je offrir à cette Dame, pour le ſervice impor-

tant qu'elle vient de me rendre ?.... O ,
 Madame *Miller* ! Vous m'avez entendu
 mille fois appeler *Tom* du tendre nom de
 fils : hélas ! je pensois peu qu'il appartînt
 à ma famille... Votre ami, Madame, votre
 ami *Jones*, est mon neveu !... il est le frere
 de ce serpent que j'ai si long-tems réchauffé
 dans mon sein !.... Madame *Vaters* vous
 en racontera l'histoire ; elle vous appren-
 dra par quel prodigieux concours de cir-
 constances étonnantes, elle fut si long-tems
 crue sa mere. Ah ! je suis maintenant, je
 suis trop convaincu d'avoir été indignement
 trompé par celui que vous soupçonniez avec
 tant de raison... c'est le plus lâche, le plus
 infâme, & le plus détestable des hommes.

La joie de M^{me} *Miller*, la mit hors d'état
 de parler, & lui eût peut-être été funeste, si
 un torrent de larmes secourables n'étoit pas
 venu fort à propos soulager son cœur... Quoi,
 Monsieur ! s'écria-t-elle, mon cher M. *Jones*
 est en effet votre neveu ? il n'est donc pas le
 fils de cette Dame ? & votre cœur enfin s'ou-
 vre pour lui !... O Ciel ! j'ai donc assez vécu
 pour le voir aussi fortuné que je le désirois.

Oui, Madame, lui dit tendrement M.
Alvorthy, oui, Madame, il est véritable-
 ment mon neveu. Vous m'en voyez aussi
 convaincu que charmé ; & plaise au Ciel,
 que le reste de vos vœux en sa faveur soient
 bientôt accomplis !...

Et c'est à Madame, s'écria l'Hôteffe, c'est
 à cette chere Dame, que nous devons une
 si précieuse découverte !....

Oui, ma chere *Miller*, répartit en s'effuyant les yeux *M. Alvorthy*, oui, c'est à elle-même à qui nous devons ce bonheur !

Eh bien, s'écria la bonne femme, c'est donc à deux genoux que je supplie le Ciel de répandre sur elle ses plus cheres faveurs... Puisse-t-il, pour une si digne action, lui pardonner toutes ses fautes, quelque nombreuses qu'elles soient !

Madame *Vaters* leur apprit, qu'elle avoit tout lieu de croire que la prison de *Tom* ne seroit pas longue ; attendu, que le Chirurgien de *M. Fitz-Patrick*, accompagné d'un homme de grande condition, étoit allé chez le *Juge de Paix* qui l'avoit mis en œuvre, pour lui certifier que le malade étoit hors de danger.

M. Alvorthy dit, qu'il seroit charmé, à son retour, de trouver son neveu à la maison : mais qu'il étoit absolument obligé de partir, pour affaire importante. Il ordonna alors à un domestique d'appeler des porteurs ; & laissa les deux Dames ensemble.

M. Blifil, ayant entendu arriver la chaise, se hâta de descendre, pour accompagner son cher oncle : il oublioit très-rarement ces sortes de devoirs. *M. Alvorthy*, à qui il adressa plus d'une fois la parole, ne lui répondit qu'au moment qu'il entra dans la chaise. Alors, jettant sur lui un regard fait pour terrasser le plus intrepide des fourbes.... Ayez soin, Monsieur, lui dit-il, de tenir prête pour mon retour, la lettre que m'écrivit en mourant votre mere.

M. Alvorthy disparut à ces mots & lais-

la *Blisfl* dans une situation, qui ne pouvoit guères être enviée que par un homme allant au dernier supplice.

C H A P I T R E VIII.

Nouveaux progrès de l'histoire.

MONSIEUR *ALVORTHY*, chemin faisant, lut la lettre de *Jones* à *Sophie*, que lui avoit laissée *M. Vestern* ; & y trouva plus d'une expression, relative à lui-même, qui fit couler des larmes de ses yeux. Il arriva enfin chez *M. Vestern*, & fut introduit dans l'appartement de *Sophie*.

Après les premières politesses & quelques instans de silence de part & d'autre (durant lesquels *Miss Vestern*, qui avoit été prévenue par son père, s'amusoit avec son éventail, tandis que tout en elle déceloit son trouble & sa confusion) *Alvorthy*, qui n'étoit pas trop affermi lui-même, ouvrit pourtant enfin la bouche. J'ai lieu de craindre, Madame, lui dit-il, que ma famille ne vous ait occasionné bien des peines ; & je crains plus encore, quoiqu'inocent à cet égard, que vous m'en croyiez l'unique Auteur. Soyez pourtant bien convaincue, Madame, que si j'eusse été mieux instruit de votre éloignement pour l'alliance proposée, vous seriez dès long-tems affranchie des persécutions que vous avez souffertes. **J'ose donc me flatter que le motif de ma**

visite vous sera moins suspect , puisqu'il ne tend , en effet , qu'à vous en délivrer entièrement.

Monsieur , lui répondit *Sophie* , d'un air modeste , une conduite aussi généreuse , est telle que je devois l'attendre de la part de *M. Alvorthy*. Mais , puisque vous daignez me rappeler des peines auxquelles je vous vois compâtrir , souffrez que je vous dise à quel point elle m'ont été sensibles : je n'ai besoin que d'un seul mot pour vous les peindre. J'aimois mon pere , autant que j'en étois aimée ; vos fatales propositions m'ont ôté toute sa tendresse. Je suis trop convaincue , Monsieur , de la bonté , de l'équité de votre caractère , pour que je vous soupçonne de conserver quelque ressentiment de mes refus. Nos inclinations sont indépendantes de nous ; & quel que soit le mérite de Monsieur votre neveu , je ne puis contraindre mon cœur à s'attendrir pour lui.

Ne craignez rien , trop aimable *Sophie* , lui dit *M. Alvorthy* ; *Blifil* , dût-il être mon fils , dussé-je l'estimer , mon cœur est incapable d'un ressentiment de ce genre ; je suis trop bien persuadé que la raison ne maîtrisa jamais l'amour.

Ah , Monsieur ! répondit *Sophie* , toutes vos expressions prouvent la dignité de ce sublime caractère que tout le monde reconnoît & respecte en vous. Daignez croire , du moins , que la certitude de mon malheur futur , a pu seule m'inspirer le courage de résister aux volontés d'un pere !.....

Je le crois, je le crois, Madame, répliqua M. *Alvorthy*, & je vous félicite même de cette généreuse résistance. Que de maux vous aviez prévus ! & que j'admire un discernement aussi rare ! Cet amant, que vous avez si constamment refusé, cet unique auteur de tant de larmes qu'ont versé vos beaux yeux, cet époux, enfin, que vouloit vous donner un pere, n'étoit qu'un fourbe, aussi digne de vos mépris qu'il l'est maintenant de ma haine.

Quoi, Monsieur ? s'écria *Sophie*..... O Ciel, que vous me surprenez !.....

Ma surprise a surpassé la vôtre, Madame, répondit *Alvorthy*..... Mais ce que je vous dis, n'est pas moins vrai. Ah, Monsieur, continua-t-elle, me préserve le Ciel d'en conserver le moindre doute ! La vérité seule habita toujours sur vos lèvres..... Cependant..... par quel hazard.... par quel événement imprévu avez-vous découvert ?....

Vous apprendrez assez tôt cette horrible histoire, lui dit, en frémissant, M. *Alvorthy*. J'ai maintenant d'autres propositions plus sérieuses à vous faire.....

O *Miss Vestern* ! je sçai tout ce que vous valez, & je ne puis abandonner l'espoir de vous voir illustrer ma famille..... Il me reste un parent, Madame, un jeune homme dont le caractère, j'en suis bien convaincu, est le parfait contraste de celui de *Bliss*, & dont j'égalerais la fortune à celle que je destinois au monstre qui nous trompa tous si long-tems..... Puis-je espérer, Madame, que

que vous daignerez recevoir une visite de sa part ?

Sophie, après une minute de silence, lui répondit, je ne dois ni ne puis agir que sincèrement avec M. *Alvorthy*. Son caractère, & ses bienfaits l'exigent. . . . J'ai résolu, Monsieur, du moins quant à présent, de n'écouter, de quelque part que ce puisse être, aucune proposition de cette espece. Mon seul désir, est de regagner l'affection de mon pere, & de me revoir à la tête de sa maison. Tels sont mes vœux, Monsieur ; & c'est de vous même que j'ose en espérer la réussite. Souffrez que je vous supplie, permettez que je vous conjure, au nom de cette bonté même, que tant de gens ont éprouvée, & que j'éprouve avec tant de reconnaissance, de ne point, en brisant mes fers, me replonger dans un autre esclavage encore plus douloureux !

Ah ! Madame, répliqua *Alvorthy*, me croyez-vous capable d'avoir eu de pareils desseins ? . . . Si telle est votre résolution, quoi qu'il doive en souffrir, je serai votre défenseur : cet amant doit se taire.

Je renais donc ! s'écria l'aimable *Sophie*, en prenant un visage riant : les souffrances d'un inconnu, n'auront pas droit de troubler mon repos.

Pardonnez-moi, Madame, s'écria *Alvorthy*, ce malheureux vous est connu ; trop même, hélas, pour son bonheur ! Une passion aussi vive, aussi durable, aussi sincère, ne peut qu'être fatale à mon infortuné neveu.

Tome II.

Q

A votre neveu ? s'écria , en tremblant *Sophie*. . . . O Ciel ! en auriez-vous un autre ?... Je n'en ouïs jamais parler.

Oui , Madame , lui dit en soupirant *M. Alvorthy* , j'en ai un autre ; je l'ignorois ainfi que vous. . . . Ce n'est que d'aujourd'hui , que je le ſçais. . . . Ce *M. Jones* , qui depuis fi long-tems brûle pour vous. . . . Lui-même ! lui-même est mon neveu !. . . .

Monſieur *Jones* ? Ah , Monſieur !. . . Lui , votre neveu !. . . Grand Dieu ! qu'en-tends-je ?. . . .

Il l'est , Madame. . . . Il est fils de ma ſœur : je le reconnois , je le reconnoîtrai toujours pour tel , & je n'en rougirai jamais. Je rougis ſeulement de l'excès de mon injustice envers ce malheureux jeune homme ; car ſon mérite , car ſes vertus , ne m'étoient pas auffi cachés que ſa naiſſance. . . . Ah , Madame ! je fus injuſte , je fus cruel à ſon égard. . . . Que de reproches à me faire !. . . . (Ici le bon homme ſ'eſſuya les yeux , & continua ainſi.) Je me ſens dans l'impoſſibilité de jamais m'acquitter envers lui , ſi vous me refuſez votre ſecours. . . . Daignez me croire , adorable *Sophie* , il faut que je l'eſtime , puifque j'oſe aujourd'hui vous l'offrir. Je ſçais , qu'il fut coupable de quelques erreurs : mais , il a le cœur d'un héros. . . . Je le connois. . . Je vous répons de lui , Madame , il ſe rendra digne de vous.

M. Alvorthy s'arrêta , en attendant une réponse , qu'il ne reçut de *Miſſ Vestern* qu'après qu'elle ſe fut un peu remiſe des mou-

vemens qu'avoit fait naître en elle une nouvelle aussi étrange qu'imprévue.

Je partage de grand cœur votre joie, Monsieur, lui dit-elle, & je ne doute pas de sa durée. Votre neveu a des vertus, je ne puis le nier ; je doute même qu'il vous donne jamais lieu de vous repentir des bontés que vous avez pour lui.

Je compte aussi, Madame, repartit l'oncle, qu'il est d'un caractère à rendre une épouse véritablement heureuse..... Eh, ne seroit-il pas le plus abandonné des hommes, si possesseur d'une aussi digne épouse... Pardonnez, encore un coup, interrompit *Sophie*, si je suis sourde sur ce point. *M. Jones* est très-estimable, mais il ne fera jamais mon époux.... Non, Monsieur, c'est un parti mûrement pris..... c'est moi qui vous le jure.

Madame, répondit *M. Alvorthy*, un peu interdit ; je ne m'attendois pas absolument à cet Arrêt, sur-tout après ce que m'a dit tantôt *M. Western*.... & si ce jeune infortuné mérita jamais de vous plaire, j'ignore en vérité par quel endroit il a pu mériter de perdre la bonne opinion que vous aviez conçue de lui.... Peut être l'a-t-on mal à propos noirci dans votre esprit, ainsi qu'on l'avoit noirci dans le mien : la calomnie, une fois en fureur, n'épargne guères son objet... Il n'est du moins pas assassin, comme on me l'avoit dit, Madame ; il avoit été attaqué, il a dû se défendre, il est donc innocent : c'est, du moins, un fait que je vous atteste.

Q 2

Monfieur, lui dit *Sophie*, vous connoiffez mes fentimens; de grace, ne m'en parlez plus. Ce que mon pere a pu vous dire, n'a rien de fuprenant pour moi : mais, quelles qu'aient été fes craintes, il ne m'a point rendu juftice, je ne les occasionnai jamais, puifque j'ai toujours eu & aurai toujours pour principe, de ne prendre un époux que de fa main. Voilà, je crois, ce qu'un enfant doit à fon pere; & rien ne m'en eût fait départir. Je ne croyois pas, il eft vrai, que l'autorité paternelle dût s'étendre jufqu'à nous forcer de paffer dans les bras d'un objet trop odieux. Pour me fauver de cette violence, que je n'avois, hélas, que trop à craindre! j'ai osé m'absenter de chez lui, & chercher un afyle ailleurs. Voilà la vérité de mon Hiftoire; & fi mon pere, ou peut-être le monde, me prête d'autres vues, le témoignage de mon cœur fuffit pour me juftifier à mes yeux mêmes; & c'eft affez pour moi.

Je vous écoute, *Miss Veftern*, s'écria *Alvorthy*, je vous entends avec transport! j'admire la jufteffe de vos idées, & la nobleffe de vos fentimens : mais, affurément, vous ne dites pas tout. Je vais vous offenser peut-être!... Mais, puis-je regarder comme un fonge ce que je fçais, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu? Et fe peut-il, que vous ayez fi long-tems fouffert des cruautés d'un pere, pour un homme qui vous eût été abfolument indifférent?

Je vous fupplie, Monfieur, répondit *So-*

phie, de vouloir bien ne pas insister avec tant de force sur les motifs de mes refus.... Oui, Monsieur, j'en l'avoue..... J'ai souffert : ce n'est pas à M. *Alvorthy* que je dois le cacher.... J'avois, j'en conviens, la plus haute opinion de M. *Jones*.... & cette erreur m'a coûté cher !.... Mon pere & ma tante le sçavent. Mais ces maux sont passés.... Je ne demande plus que le repos ; & ma résolution est prise..... Votre neveu a des vertus, Monsieur..... Il en a beaucoup.... & , sans doute, en vous faisant honneur dans le monde, il ne peut qu'ajouter à votre félicité.... mais....

Vous seule, hélas, pouvez faire la sienne, interrompit M. *Alvorthy* ; & c'est ce motif seul qui m'engage à vous presser si fortement en sa faveur.... On vous trompe, Monsieur, on vous trompe ! lui répondit *Sophie*..... Ce n'est pourtant pas lui que j'en accuse.... C'est bien assez qu'il m'ait trompé moi-même. Monsieur, encore un coup, ne me parlez plus de Monsieur *Jones*..... Je serois fâchée.... C'est par rapport à vous, enfin, que je l'épargne ici. Je lui souhaite, en vérité, tous les bonheurs ensemble ; je vous répète même encore, quelque droit que j'aie de m'en plaindre, qu'il a de grandes qualités. Je ne désavoue pas mes premiers sentimens pour lui ; mais rien ne sçauroit me les rendre.... & M. *Blifil* même, n'est peut-être pas maintenant à mes yeux plus indifférent que celui pour qui vous parlez.

M. *Vestern*, très-impatient du succès de

cette conférence, venoit d'arriver à la porte, d'où ayant entendu les dernières paroles de sa fille.... Elle a menti ! s'écria-t-il, en entrant, c'est un mensonge atroce : elle aime ce coquin de *Jones*, & se sauveroit encore avec lui, si je voulois la laisser faire.... Vous ne me tenez point parole, lui dit M. *Alvorthy*, en le regardant d'un air fâché : à quoi servent ces violences ? Vous ne connoissez pas encore votre fille, Monsieur, sans quoi vous l'estimeriez davantage. Pardon, pourtant, de ma franchise ; mais, je compte que nous sommes amis.... & si nous l'étions moins, vous me verriez peut-être, après ce que je viens d'entendre d'elle, envier votre sort.

Il est bon-là ! s'écria *Vestern*, écumant de colere.... C'est donc ainsi qu'on vous attrape ?..... Sortez, sortez, entêtée que vous êtes ; remontez vite à votre appartement ; & préparez-vous à m'obéir, ou nous verrons bien-tôt beau jeu.

Dès que *Sophie* fut retirée..... Tenez, Monsieur, dit le fougueux *Vestern*, en montrant une lettre, voyez ce que m'écrit *Lady Bellafton* ! Le hâtard est sorti de prison, & l'on m'avertit de trembler pour ma fille... Morbleu ! voisin, vous n'êtes pas au fait ; vous ne connoissez pas le quait des ruses de tout ce gibier-là !.....

M. *Alvorthy*, après lui avoir laissé purger sa bile, l'informa de sa découverte concernant *Jones*, de son juste ressentiment contre *Blifil*, & de toutes les particularités

dont nous avons rendu compte au Lecteur, dans les Chapitres précédens.

Les hommes les plus emportés, sont ceux qui se calment le plutôt. *Vestern*, instruit de l'infamie de son cher *Blifil*, apperçut à peine que M. *Alvorthy* adoptoit *Jones* pour son héritier, qu'il s'unit avec l'Oncle pour chanter les louanges du nouveau Neveu ; & marqua autant d'ardeur pour le mariage de *Sophie* avec notre Héros, qu'il en avoit marqué précédemment pour celui de *Blifil*.

M. *Alvorthy* lui fit alors le détail de la conversation qu'il venoit d'avoir avec *Sophie*, & en marqua tout son étonnement.

Vestern, qui n'y voyoit plus clair, se mit en tête que sa sœur étoit parvenue à disposer *Sophie* en faveur de *Lord Fellamar*. Il n'en fallut pas davantage pour irriter de nouveau le bon-homme, qui détestoit toujours cordialement tous les *Lords* d'Angleterre.

L'Oncle de *Jones*, tira cependant de lui de nouvelles promesses, de n'employer aucun moyen violent contre sa fille. Il le quitta ensuite, pour retourner chez Madame *Miller*; mais non pas sans avoir promis à M. *Vestern* de lui amener *Jones*, dès l'après-dînée même : attendu (disoit le pere de *Sophie*) qu'il ne pouvoit trop tôt se raccommoder avec son ancien ami.



C H A P I T R E I X.

*Dans lequel l'Histoire commence à tendre
vers la conclusion.*

TOM, venoit d'arriver chez Madame Miller, au moment que M. *Alvorthy* y rentra.

Il n'est pas possible d'imaginer une Scène plus intéressante & plus tendre que cette première entrevue de l'Oncle & du Neveu, (car Madame *Vaters*, comme le Lecteur le conçoit aisément, n'avoit pas manqué, dans sa dernière visite, de découvrir au prisonnier tout le secret de sa naissance.) Les premiers transports de leur joie mutuelle seroient affoiblis par mes expressions ; les cœurs sensibles se les peindront suffisamment, nous n'écrivons pas pour les autres.

Après que M. *Alvorthy* eut relevé Tom, qui s'étoit prosterné à ses pieds, & qu'il l'eut reçu dans ses bras.... ô mon enfant ! s'écria-t-il, que je suis condamnable ; que d'injustices n'ai-je pas à me reprocher !... Hélas, comment pourrai-je réparer tous les maux que mon erreur t'a fait souffrir ?

J'en suis trop bien payé ! s'écria *Jones* ; eufé-je souffert mille fois davantage, cet instant fortuné acquitte, efface tout !... O mon cher Oncle ! tant de bonté, tant de tendresse, me ravit, me transporte & m'accable..... Quoi, je suis à vos pieds ! quoi vous dai-

gnez m'aimer encore ! quoi , je me sens pressé dans les bras de mon tendre , de mon illustre , de mon généreux bienfaicteur !...

O mon cher *Tom* ! dit en soupirant *M. Alvorthy* , je fus trop cruel envers toi....

Il lui dévoila alors toutes les ruses & les noirs complots de *Blifil* ; il s'accusa cent fois lui-même , en gémissant , d'avoir été trop crédule , & d'avoir poussé trop loin son ressentiment contre un innocent opprimé...

Ah ! Monsieur , arrêtez , lui dit *Jones* : n'aviez-vous pas tout fait pour moi ? Le plus sage , le plus prudent des hommes eût été trompé comme vous ; & séduit par les mêmes prestiges , eût sans doute été plus rigoureux encore. A travers tout votre courroux , j'ai vu percer votre bonté ; je lui dois tout ce que je suis. Dans des momens si doux , ne réveillez pas mes remords ; ne me forcez point à m'accuser moi-même. Hélas ! je fus bien moins puni que je ne l'avois mérité ; & mon unique affaire , à l'avenir , sera tout le bonheur dont vous me comblez maintenant. Croyez - moi , mes souffrances n'ont pas été perdues : quoique souvent coupable , mon cœur ne s'est point endurci ; & je rends grace au Ciel d'un châtiement qui m'a ouvert les yeux sur mes erreurs. J'en ai vu , j'en ai senti vivement toutes les conséquences..... O mon cher Oncle ! Elles m'ont entraîné , par degrés , jusqu'aux bords de l'abyme : Je me suis vu prêt d'y tomber !....

Je suis ravi , mon cher enfant , lui dit *M.*

Q 5

Alvorthy, d'entendre vos regrets; car, bien convaincu que l'hypocrisie (juste Ciel à quel point ne m'en avoit-elle pas imposé !) bien convaincu, dis-je, qu'elle ne fut jamais comptée parmi vos défauts, je crois, & très-sincèrement, tout ce que vous me dites.

Vous voyez maintenant, mon cher *Tom*, dans quels dangers l'imprudence peut entraîner la vertu même. O mon ami ! la prudence est le premier de nos devoirs : si nous nous aimons assez peu pour le négliger, ne soyons point surpris que le monde ne nous en rende aucuns. Lorsqu'un homme jette les fondemens de sa propre ruine, c'est pour l'édifice d'autrui que l'imprudent travaille.... Vous avez donc reconnu vos erreurs, & vous me l'assurez : je vous en crois, mon cher enfant ; & par conséquent, à compter de ce jour, je veux, je dois les oublier. Ne vous les rappelez vous-même que pour les éviter à l'avenir. Souvenez-vous pourtant, pour votre propre consolation, que la différence est grande entre les fautes, que trop de candeur fait dégénérer en imprudence, & celles qui procèdent uniquement d'un cœur faux & gâté. Les premières, peut-être, sont souvent plus capables de conduire un homme à sa perte ; mais s'il rentre en lui-même, son caractère se changera totalement en bien : le monde, non pas d'abord, mais insensiblement, lui rendra son estime ; & il est toujours doux de réfléchir sur les dangers auxquels nous sommes échappés. Mais pour un fourbe, mais

pour un lâche, mais pour un infâme, il n'est plus de retour : les taches qui l'avilissent sont éternelles ; le tems ne peut jamais les effacer. La juste horreur du genre humain poursuit le coupable, le mépris public l'écrase ; & si la honte le force enfin de s'enterrer dans la retraite, les regrets, les remords, les craintes habitent avec lui. Plus foible qu'un enfant timide, seul dans son lit au milieu de la nuit, le sommeil fuit loin de ses yeux, le moindre bruit ajoute à ses allarmes : sûr d'être haï de tous, il se défie de tout, il déteste tout, il craint tout, & n'espère rien. L'instant même qui doit terminer son supplice, ce dernier instant après lequel un homme au comble du malheur aspire, n'offre à ses yeux que des suites horribles, & lui rend l'avenir encore plus redoutable que le présent. Consolez-vous donc, mon cher *Tom* : cette affreuse situation n'est pas la vôtre ; & bénissez l'Être suprême qui vous a deffillé les yeux, pour vous montrer le précipice où vos égaremens alloient vous conduire à grands pas. Vous avez quitté, vous détestez cette route fatale, pour rentrer dans le sentier de la vertu ; & le bonheur qui vous attend, ne dépend plus maintenant que de vous.

A ces mots, *Tom*, laissant échaper un soupir douloureux, ah Monsieur ! s'écria-t-il, je n'ai point de secrets pour vous... Il n'est plus de bonheur pour moi !... Celle de qui je l'attendois, a droit de me croire coupable... J'ai perdu son estime... Et je

ne puis la condamner !... O mon cher oncle , quel trésor j'ai perdu !...

Je vous entends , lui dit *M. Alvorthy* : n'espérez pas que je vous flatte sur ce point ; j'ai vu celle que vous aimez , & nous avons parlé de vous. Si vous voulez que je vous croie sincère , j'en exige une preuve : promettez-moi , soit qu'elle vous reçoive en grace , ou qu'elle persiste dans ses résolutions , de vous en rapporter entièrement à sa volonté. Elle n'a déjà que trop souffert par rapport à ma famille... J'en frémis , mon cher *Tom* !... Qu'elle soit libre , n'en parlons plus. Son père , je le connois , fera sans doute aussi prompt à la tourmenter désormais en votre faveur , qu'il le fut ci-devant en faveur d'un autre : mais je n'y sçaurois consentir. *Sophie* fut trop persécutée , je veux qu'elle soit libre dans son choix.

O mon cher oncle ! répondit *Jones* , imaginez des ordres qui puissent m'acquérir quelque mérite en les exécutant... Croyez , croyez , Monsieur , que si j'étois capable de vous désobéir , ce seroit pour épargner à ma *Sophie* un seul instant de peine. Non , Monsieur , si je suis assez malheureux pour lui déplaire , l'idée seule d'ajouter encore à ses maux suffiroit pour me faire étouffer jusqu'aux apparences de mon amour. Le bonheur d'obtenir *Sophie* , est le plus grand que le Ciel puisse maintenant m'accorder ; mais ce n'est que de l'amour seul que je veux le tenir.

Je vous l'ai dit , mon enfant , répliqua

Alvorthy, je ne puis vous flatter : je crains que tout espoir ne soit perdu. Je ne vis jamais de résolution plus ferme que la sienne ; & vous sçavez, peut-être mieux que moi, quel en est le motif. . . Hélas ! je ne le sçais que trop, répondit *Jones* ; je sçais combien je suis coupable, & sa colere est juste. . .

Un domestique, qui entra alors, vint annoncer que *M. Vestern* étoit sur l'escalier : l'empressement de voir *Tom*, ne lui avoit pas permis d'attendre un instant sa visite. Sur quoi notre Héros, dont les yeux étoient tout en larmes, pria son oncle de descendre, en attendant qu'il fût en état de paroître. *M. Alvorthy* donna ordre que l'on introduisît *M. Vestern* dans une chambre basse, où il alla le recevoir.

Madame Miller n'eut pas plutôt appris que *M. Jones*, qu'elle n'avoit encore vu depuis qu'il étoit élargi, se trouvoit seul, qu'elle accourut pour l'embrasser. Après les premiers transports de sa joie, dont le détail seroit un peu trop long, la bonne Hôtesse fit tomber la conversation sur *Sophie*. Elle rendit compte à son ami *Tom*, d'une nouvelle visite qu'elle avoit faite à son Amante, mais dont le succès n'avoit pas été plus heureux que ci-devant. . . Elle doit pourtant être bien éclaircie sur la lettre qui fait votre crime à ses yeux, s'écria *Madame Miller*, car je lui ai dit que *M. Nigh-tingale* en étoit l'Auteur, & qu'il étoit prêt de l'affirmer devant elle. Je lui ai dit, que

les motifs qui l'avoient fait écrire , devoient vous rendre encore plus estimable à ses yeux mêmes , puisque c'étoit pour vous rendre plus entierement à elle , en mettant fin à une intrigue qui ne vous avoit jamais plû ; & que depuis son arrivée en ville , ou du moins depuis que vous l'y avez vue , vous ne vous êtes rendu coupable d'aucune infidélité. Je crains ici , de m'être un peu trop avancée , ajouta Madame Miller : le Ciel me le pardonnera sans doute ; votre conduite future (je l'espere du moins) fera ma justification. J'ai dit , j'ai fait enfin , tout ce dont j'ai pu m'aviser : mais sans rien obtenir. Elle est inflexible , Monsieur ! elle en a , me dit-elle , déjà trop pardonné ; & son horreur pour tout ce qui sent la débauche est si grande , que je n'ai plus sçu que répondre. Je voulois cependant vous excuser ; mais la justice de ses plaintes me fermoit aussi-tôt la bouche. Sur mon honneur , c'est une femme incomparable , & l'une des plus douces & des plus sensées que je connoisse ! je l'eusse volontiers embrassée pour une de ses expressions que je n'oublierai de ma vie : c'est une sentence digne d'un *Cicéron* , ou d'un Evêque. » Je crus autrefois , me dit-elle , avoir découvert un bon cœur dans M. Jones ; c'est par-là qu'il m'a plû , c'est par-là que je l'estimois. Mais un penchant trop décidé pour le libertinage , corrompt toujours le meilleur cœur ; & tout ce qu'un vrai débauché peut espérer d'une femme sensée , c'est de lui voir mêler

» quelques sentimens de pitié au mépris
 » qu'elle conçoit pour lui.

O, Madame *Miller* ! répondit *Jones*,
 puis-je supporter la pensée de l'avoir per-
 due !....

Perdue ? Oh, que non, s'écria-t-elle, je
 vois encore de l'espérance. Changez, mon
 cher ami, changez de vie, perdez vos
 habitudes, & vous retrouverez l'espoir. Au
 surplus, si *Sophie* demeuroid inflexible, je
 connois une jeune Dame très-aimable &
 très-riche, qui meurt d'amour pour vous.
 Je ne le sçais que de ce matin, & j'en ai fait
 part à *Miss Western* ; j'ai même été un peu
 au delà de la vérité, car je lui ai dit que
 vous l'aviez refusée : mais j'étois sûre que
 vous le feriez, cela revient au même....
 Ce que cette nouvelle a produit, vous con-
 solera peut-être un peu. Lorsque je lui ai
 nommé la jeune Dame, qui n'est autre que
 l'aimable *Mistriss Hunt*, qu'elle ne connoît
 pourtant pas, mais que je lui ai peinte, j'ai
 cru la voir pâlir ; mais quand j'ai dit que
 vous l'aviez refusée, son tein, je vous le
 jure, est redevenu tout-à-coup ce qu'il
 étoit auparavant, peut-être même un peu
 plus animé. En un mot, j'ai vu que M.
Jones étoit toujours dans le cœur de *So-
 phie*.

Cette conversation fut ici interrompue
 par l'arrivée de M. *Western*, que l'autorité
 de M. *Alworthy* même, quoique très-puis-
 sante sur lui, n'avoit pu retenir plus long-
 tems.

Il se précipita sur notre Héros, en criant à plein gosier, ah, mon ancien ami *Tom* ! Je suis, morbleu ; charmé de te revoir ! plus de souvenir du passé, je t'en prie. Mon intention ne pouvoit être de t'insulter, *Alvorthy* le sçait, & tu le sçais toi-même, puisque je te prenois pour un autre. Tout bon Chrétien doit pardonner : ainsi plus de rancune entre nous.

J'espère, Monsieur, répondit *Tom*, ne jamais oublier vos bienfaits ; & je ne me rappelle pas que vous ayez jamais pu m'offenser.

Touche donc-là, lui dit *M. Vestern* : Tu es, en vérité, ajouta-t-il (en lui serrant la main de tout son cœur) le plus honnête homme que je connoisse. viens, mon cher *Tom*, je veux te présenter à ta future.

M. Alvorthy l'arrêta ; & le fit enfin consentir, à regret, de remettre à l'après-midi la visite de *Tom* à *Miss Vestern*.

C H A P I T R E X.

Où l'Histoire continue de marcher à grands pas vers la conclusion.

SITÔT que le bon homme fut sorti, *Jones* apprit à son Oncle, & à *Madame Miller*, que sa liberté lui avoit été procurée par deux *Lords*, qui suivis de deux Chirurgiens, & d'un ami de *M. Nightingale*,

avoient été chez le Magistrat par les ordres duquel il avoit été arrêté ; & qui sur leur rapport affirmé de l'état du malade , avoit ordonné son élargissement.

L'un des deux *Lords* , ajouta *Jones* , ne lui étoit pas inconnu ; mais sa surprise avoit été extrême , en voyant l'autre lui demander excuse d'une offense dont il s'avoit coupable , & qu'il disoit n'avoir commise qu'après avoir été trompé par certains ennemis secrets de *M. Jones*.

Développons dès à présent cette aventure , dont *M. Jones* ne fut bien éclairci que dans la suite.

Le Lieutenant , que *Lord Fellamar* , à l'instigation de *Lady Bellafton* , avoit employé pour faire arrêter *Tom* , en rendant compte à *Mylord* de son expédition , avoit fait un rapport très-avantageux du courage de ce jeune homme , & avoit fortement assuré ce Seigneur , que *M. Jones* , loin d'être un vagabond , comme on le lui avoit fait entendre , étoit certainement tout autre chose. Le Lieutenant , en un mot , s'étoit expliqué si affirmativement sur cet article , que *Mylord Fellamar* , dont le caractère étoit aussi noble que généreux , entrevoyant quelque mal entendu , & craignant les suites d'une action qui ne pouvoit manquer d'être généralement condamnée , sentit quelques inquiétudes sur la vérité des avis qu'on lui avoit donnés.

Le hazard l'avoit fait dîner le lendemain avec le Pair d'*Irlande* , dont nous avons

déjà parlé, qui, à propos d'une conversation sur le duel, avoit fait part à la compagnie du combat de M. *Fitz-Patrick*, auquel il n'avoit pas absolument rendu justice, & sur-tout relativement à l'épouse de cet *Irlandois*. Cette femme, suivant lui, étoit la plus à plaindre de son sexe; & il s'intéressoit d'autant plus vivement pour elle, que tout étoit à craindre pour la vie de l'épouse, si le mari la contraignoit jamais de retourner avec lui.

Le *Lord Fellamar*, qui avoit cru l'occasion très-propre pour s'éclaircir plus amplement sur ce qui touchoit M. *Jones*, avoit proposé au Pair d'Irlande de l'accompagner chez M. *Fitz-Patrick*, pour l'engager, s'il étoit possible, à se séparer volontairement d'avec son épouse; & la proposition du *Lord* Anglois avoit été d'autant plus volontiers acceptée par l'autre, qu'il étoit vraisemblable que la présence d'un *Lord* de plus, ne pourroit être que d'un très-grand poids aux yeux de M. *Fitz-Patrick*.

L'événement justifia qu'il pensoit juste; car le pauvre mari ne vit pas plutôt sa femme protégée par deux *Lords*, qu'il consentit à tout ce qu'on voulut, & signa tout de bonne grace.

Il avoit même été si bien désabusé, par Madame *Vaters*, des soupçons qu'il avoit eu contre *Jones* & contre sa femme, à cause de l'aventure d'*Upton*, que devenu totalement indifférent sur cet article, il parla hautement en faveur du prisonnier, fit son

éloge à *Mylord Fellamar*, prit tout le blâme du combat sur lui-même, & déclara que son adversaire s'étoit comporté avec toute la bravoure & tout l'honneur imaginable.

Le pauvre *Fitz-Patrick*, interrogé plus amplement par le *Lord Fellamar*, sur la personne & sur la famille du prisonnier, l'avoit assuré, conformément à ce qu'il avoit appris de *Madame Vaters*, (après l'entrevue de cette Dame avec *Dowling*) que *M. Jones* étoit neveu d'un Seigneur Campagnard, très-opulent, & très-estimé dans sa Province.

Tout ceci avoit touché le *Lord*, au point qu'il avoit cru ne pouvoir employer trop tôt tout son crédit pour rendre justice à un Gentilhomme qu'il avoit insulté si mal à propos; & , sans songer à la rivalité qui avoit subsisté entr'eux (car il avoit perdu tout espoir de jamais posséder *Sophie*) s'étoit déterminé à ne pas perdre un instant pour rendre la liberté à *M. Jones*. C'étoit même en partant de cette résolution, qu'il avoit engagé le Pair d'Irlande à l'accompagner à la prison où il s'étoit comporté avec *M. Jones*, de la façon dont nous venons de vous l'apprendre.

Revenons maintenant à *M. Alvorthy*, & à notre ami *Tom*, à qui son oncle fit alors le détail de ce qu'il avoit appris de *Madame Vaters*, & de *M. Dowling*.

Tom lui en marquoit toute sa surprise, lorsqu'un laquais envoyez par *M. Blifil* vint demander si *M. Alvorthy* permettoit que

son maître vint lui rendre ses devoirs. Le bon Gentilhomme, étonné du message, tressaillit & changea de couleur.... dites à celui qui vous envoie, s'écria-t-il, que je ne le connois pas.

Ah, Monsieur ! lui dit *Jones*, d'une voix tremblante, daignez considérer..... Tout est considéré, répondit l'oncle, & c'est vous que je charge de ma réponse à ce malheureux..... nul n'est plus propre à lui porter l'arrêt de sa condamnation, que celui dont il avoit si lâchement comploté la perte.

Pardonnez-moi, mon cher Monsieur, s'écria *Tom* : un instant de réflexion, j'en suis certain, vous convaincra certainement du contraire. Ce qui lui paroîtroit juste, en sortant de toute autre bouche, ne lui semblera qu'une insulte en sortant de la mienne. Et, d'ailleurs, qui prétendez-vous que j'opprime?... mon propre frere ! votre neveu !... il ne fut pas aussi cruel à mon égard, ... c'est même suivant moi, ce qu'il eût pu faire de moins excusable. L'amour de la fortune peut induire des caractères non décidés à tenter quelques injustices : l'insulte réfléchie ne part jamais que d'un mauvais fond, & nul motif ne sçauroit l'excuser.... Permettez que je vous supplie, Monsieur, de laisser calmer votre ressentiment avant que de rien prononcer contre lui.... Et songez, mon cher oncle, que je fus condamné moi-même, sans être entendu !

M. *Alvorthy* resta muet pendant quelques instans... Ah, mon cher *Tom* ! s'écria-t-il, en l'embrassant, les yeux baignés de larmes, que tu redoubles mes regrets !..... Ciel, quel étoit mon aveuglement, lorsque je t'ai persécuté !

Madame *Miller*, qui entra dans ce moment, trouva *Jones* dans les bras de son oncle. Rien ne put contenir les transports de cette bonne femme, qui tombant tout-à-coup à genoux, remercia le Ciel d'un événement qui rendoit, disoit-elle, tant de gens heureux !.... Courant ensuite à M. *Jones*, & l'embrassant de tout son cœur, elle l'accabla de toutes les félicitations que lui dicta l'amitié la plus vive. M. *Alvorthy* même, comme l'on peut juger, en eut aussi sa bonne part, & lui témoigna à son tour combien il étoit enchanté d'avoir retrouvé dans *Jones* un ami & un parent si digne de toute sa tendresse. Madame *Miller* les pria de descendre pour dîner, dans sa salle à manger, où ils verroient une assemblée de gens aussi satisfaits qu'eux : c'étoit M. *Nightingale* avec sa jeune épouse, & sa cousine *Henriette* avec son nouvel époux.

M. *Alvorthy* la pria de l'excuser. Il avoit résolu de dîner dans son appartement, avec son neveu, attendu quelques affaires particulières qu'il avoit, disoit-il, à terminer avec lui : mais il promit, & pour lui-même, & pour M. *Jones*, que l'un & l'autre augmenteroient le soir cette aimable société.

Madame *Miller* demanda alors ce que

M. *Alvorthy* prétendoit faire de *Blifil* ? Pour moi, dit-elle, avec chaleur, je ne suis pas tranquille avec ce méchant homme dans ma maison.

Madame, lui répondit *Alvorthy*, il m'inquiete autant que vous.

Oh bien, s'écria-t-elle, s'il en est ainsi, laissez-moi le soin de vous en défaire ; il verra bien-tôt le devant de ma porte, je vous en réponds ! j'ai là-bas deux ou trois grands gaillards.....

La violence est inutile interrompit l'oncle. Si vous voulez vous charger pour lui d'un petit message de ma part, je suis persuadé qu'il sortira à l'amiable.

Si je le veux ? s'écria l'Hôteffe, je n'aurai peut-être de ma vie, rien fait de meilleur cœur !

M. *Jones* intervint ici. J'y ai pensé plus mûrement, dit-il ; & si mon oncle le permet, je me chargerai de ses ordres. Je crois, Monsieur, ajouta-t-il, connoître assez vos intentions : accordez-moi la grace de les lui apprendre moi-même..... Le pauvre garçon est assez malheureux, sans accroître encore un désespoir qui pourroit devenir funeste. Vous êtes trop bon ! vous êtes très-bon, M. *Jones*, s'écria Madame *Miller*, en quittant la chambre ; vous n'étiez pas fait pour vivre dans ce monde-ci.

Mon enfant, dit l'oncle, attendri par ce dernier trait d'humanité, j'admire à la fois votre bon cœur & votre jugement. Me préserve le Ciel de souhaiter que ce miséra-

ble n'ait pas le tems de se repentir de ses crimes !.... Allez-y donc vous-même, & parlez lui comme vous l'entendrez. Ne le flattez pourtant pas, ou je vous défavoue, d'aucun espoir de me revoir jamais : je ne puis pardonner le crime, qu'autant que ma Religion me l'ordonne ; & cela ne s'étend pas jusqu'à m'obliger de vivre ni de converser jamais avec le criminel.

Jones alors monta chez *Blifil*, qu'il trouva dans l'état le plus déplorable. Il étoit en travers sur le lit, immobile de désespoir, & noyé dans les larmes : non pas de ces larmes que fait couler le repentir, & qui effacent les crimes de quiconque ne les commit que par séduction ou par surprise : les larmes de *Blifil*, étoient celles que verse un scélérat que ses forfaits conduisent au supplice ; de ces larmes, en un mot, que la nature arrache aux monstres mêmes, au moment de leur destruction.

Il seroit peu agréable, & peut-être ennuyeux, de peindre cette scène dans toute son étendue. Qu'il suffise de sçavoir, que *Tom* fut généreux, qu'il n'oublia rien de tout ce que son imagination put lui inspirer pour ranimer le courage abattu de *Blifil*, avant que de lui faire part des ordres qui lui enjoignoient de quitter la maison dès le soir même ; qu'il lui offrit tout l'argent dont il pouvoit avoir besoin, lui pardonna sincèrement tout ce qu'il avoit fait contre lui, l'assura qu'il le regarderoit toujours comme son frere, & qu'il seroit les

plus grands efforts pour le réconcilier bientôt avec M. *Alvorthy*.

Blifil, d'abord, avoit conservé son air sombre & silencieux, balançant dans son ame sçavoir s'il pouvoit encore tout nier. Mais l'évidence étoit trop forte, son œil même en étoit accablé, son courage l'abandonna. Il embrassa les genoux de son frere, lui demanda pardon, lui baïsa les pieds, & fut en un mot, aussi méprisable dans l'infortune, qu'il avoit été haïssable dans la prospérité.

Tom, étonné de la lâcheté de son frere, s'efforça vainement de cacher tous les sentimens qu'il en conçut. Il se hâta de le relever, le pria de se souvenir qu'il étoit homme, l'exhorta à supporter mieux ses malheurs; & après lui avoir réitéré sa promesse, de tout employer pour les adoucir, il descendit, & revint chez son oncle.

M. *Alvorthy*, en dînant avec son neveu, lui fit part de la découverte qu'il avoit faite chez M. *Nightingale* pere, des 500 liv. sterling en billets de banque. J'ai, dit-il, déjà consulté un Avocat, qui m'a dit, à mon grand étonnement, que les Loix n'ordonnent point de peine pour une fraude de ce genre. Mais quand je réfléchis sur l'effroyable ingratitude de cet homme envers vous, je crois un voleur de grand chemin moins coupable que lui.

Juste Ciel! s'écria *Jones*, se peut-il que *George* ait commis ce forfait?.... Cette horreur me confond! J'avois d'autres idées de
sa

sa vertu.... La somme étoit trop grande, la tentation fut trop forte : en de moindres occasions, je l'ai vu plus fidèle. Ah, mon cher oncle ! ce fut plutôt foiblesse, en lui, qu'ingratitude. *George* m'aimoit, j'en suis encore convaincu, j'en eus des preuves, & ne sçaurois les oublier : il s'est sûrement repenti de son crime. Il n'y a pas deux jours encore, dans le tems même où mes affaires étoient les plus désespérées, il n'y a pas deux jours, dis-je, qu'il est venu me voir, & m'offrir tout ce qu'il possédoit. Considérez, Monsieur, ce que peut sur un malheureux la tentation de s'approprier une somme assez considérable pour le mettre à l'avenir, ainsi que sa pauvre famille, au dessus des besoins !

Mon enfant, s'écria *M. Alvorthy*, vous poussez trop loin l'indulgence : de pareilles foiblesse ne sont pas moins des injustices, & sont d'autant plus pernicieuses à la société, qu'elles encouragent le crime. J'eusse pu pardonner à la cupidité ; mais, jamais à l'ingratitude. Sçachez, mon cher neveu, qu'en nous laissant toucher par un sentiment de pitié pour les foiblesse d'autrui, notre probité n'en subsiste pas moins dans tout son lustre : je l'ai senti plus d'une fois dans les *grandes Sessions* ; j'ai même compâti souvent au sort des voleurs mêmes, lorsque certaines circonstances paroissent les avoir forcés au crime, & mitigeoient l'atrocité de leur forfait. Mais, quand le crime est revêtu de circonstances odieuses, telles que la cruauté, le meurtre, ou l'ingratitude, cette

pitie devient un vice, qui déshonore celui qui cède à ses impressions. Cet homme a le cœur bas & mauvais; j'en suis convaincu : je veux qu'il soit puni.

Cet Arrêt fut prononcé d'un ton si ferme & si absolu, que *Tom* ne cru pas qu'il lui convînt de repliquer. D'ailleurs, le moment assigné pour sa visite chez M. *Vestern*, étoit si prochain, qu'il avoit à peine le tems nécessaire pour s'habiller. Il se hâta de passer dans une autre chambre, où *Partridge*, qui l'attendoit, lui servit de valet de chambre.

Partridge avoit à peine vu son maître, depuis le changement de sa fortune; le pauvre homme manquoit de termes pour exprimer tout son ravissement : Sa tête étoit trop foible pour son cœur; il entassa méprise sur méprise, en habillant *Jones* : on l'eût pris pour un extravagant.

Sa mémoire pourtant ne le trahit pas tout-à-fait. Il rappella mille présages, tout autant de pressentimens de ce qui venoit d'arriver; il n'oublia sur-tout pas le rêve, qu'il avoit fait la veille de sa première rencontre avec notre Héros; & termina cette récapitulation, en s'écriant.... Je vous l'ai toujours dit, Monsieur! je vous ai toujours dit, que mon cœur m'assuroit, qu'un jour ou l'autre, vous feriez ma fortune!

Tom l'assura, avec bonté, que ces présages seroient vérifiés pour *Partridge*, comme ils venoient de l'être pour lui-même : ce qui n'ajouta pas peu aux transports qui agitoient le pauvre Pédagogue en faveur de son cher Maître.

 CHAPITRE XI.

Où l'Histoire touche à la conclusion.

MONSIEUR *JONES*, complètement habillé; accompagna son oncle chez *M. Vestern*. Il étoit sous les armes, très-bien mis, & d'une figure à tourner la tête à la plus saine partie du genre féminin.

Sophie, quoiqu'irritée, avoit moins que jamais négligé le soin de sa propre parure: nous laissons aux Dames à en pénétrer la raison; mais, elle se montra si belle, aux yeux du sage *Alvorthy* même, qu'il ne put s'empêcher de dire à demi-voix à son neveu, que jamais femme n'avoit eu tant de charmes. Tant mieux! tant mieux pour l'ami *Jones*, s'écria *Vestern*, qui l'avoit entendu, tant mieux, voisin, pour les futurs Epoux...

Ceci fut dit un peu plus crûment, & n'étonnera pas, si l'on connoît un peu *M. Vestern*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la pauvre *Sophie* en rougit de la tête aux pieds, tandis que *M. Jones*, pâle, tremblant, & ne sçachant que faire de ses yeux, se soutenoit à peine, quoiqu'assis dans un bon fauteuil. La table à thé ne fut pas plutôôt renvoyée, que l'ardent *Vestern*, sous prétexte d'affaires, entraîna *M. Alvorthy* dans une chambre voisine.

Voilà donc enfin nos deux amans tête à tête!... Après tant de contrainte après tant de soucis & de traverses, avec tant d'amour

R 2

de part & d'autre, qu'ils ont de choses à se dire!... ils se taisent pourtant, & tous les deux sont immobiles! tous les deux ont les yeux fixés sur la terre, tous les deux enfin ont un air si gêné, qu'un spectateur indifférent n'eût jamais soupçonné qu'ils s'aimassent.

M. Jones, durant cet intervalle, tenta deux ou trois fois d'ouvrir la bouche; mais, incapable de rien prononcer, il bégayait, ou plutôt soupiroit quelques mots entrecoupés, lorsque Sophie enfin, peut-être par pitié, peut-être pour détourner le sujet de la conversation qu'elle craignoit qu'il n'entamât... En vérité, Monsieur, dit-elle, après ce que M. *Alvorthy* m'a raconté... je vous regarde comme le plus heureux des hommes!.... Pouvez-vous me le croire, Madame, dit Jones, en soupirant, tandis que je suis assez malheureux pour vous avoir déplu?

Monsieur, dit-elle... à cet égard... vous sçavez si je suis injuste.....

Je ne tenterai point de m'excuser, Madame... mes torts vous sont connus... Madame *Miller* vous a pourtant dit la vérité.... O ma Sophie! dois-je toujours désespérer de mon pardon?

Je crois Monsieur Jones assez équitable, répondit Sophie, s'il se rappelle sa conduite, pour prononcer lui-même sa sentence...

Ah, Madame! repliqua-t-il, ce n'est pas votre justice, c'est votre pitié que j'implore. Tout me condamne, je le sçais..... Ce n'est pourtant point la lettre à *Lady Bellaston*, qui me rend criminel: Je vous jure, que

sur ce point, on vous a dit la vérité.

M. Jones expliqua alors plus clairement à *Sophie* tout le mystère de la lettre, écrite par le conseil de *Nightingale*, uniquement pour rompre avec *Lady Bellaſton*. Il s'avoüa pourtant coupable de la plus grande imprudence, pour avoir laissé cette pièce importante dans les mains de la Dame.... Hélas ! s'écria-t-il, que j'ai bien payé cette faute, par tous les maux que j'ai soufferts, & par ceux que je souffre encore.... Ah, Madame ! ah ma *Sophie*, me croyez-vous un imposteur ?.... Non, Monsieur, lui dit-elle, je ne veux, ni ne puis croire sur cette lettre que ce que vous voulez ; & ma conduite (je l'espère du moins) doit vous prouver que cet objet m'intéresse très-foiblement..... Mais, M. Jones me nierait-il, que mon courroux n'ait pas d'autres motifs ? Après l'aventure d'*Upton* pardonnée, recommencer dans le moment une nouvelle intrigue avec une autre femme, tandis que je vous crois fidèle, tandis que vous feignez que votre cœur gémit, & n'est occupé que de moi.... Voilà, Monsieur, d'étranges procédés ! Après de pareils traits, puis-je vous croire encore sincère ? ou, si je suis assez aveugle pour le croire, de quel bonheur pourrois-je me flatter avec un homme aussi sujet à l'inconstance ?

O ma *Sophie* ! s'écria douloureusement *Tom*, je suis perdu, si vous soupçonnez la passion la plus pure dont le plus tendre des amans brûla jamais. Songez plutôt, Mada-

me , à la situation desespérée où se trouvoit alors le malheureux *Jones*. . . . pouvois-je , adorable *Sophie* , pouvois-je me flatter qu'il me seroit jamais permis de tomber à vos pieds , comme je fais en cet heureux instant ? si j'eusse pu fonder un tel espoir , quelle autre femme eût été digne d'occuper un instant mes regards ? *Tom* inconstant ! *Tom* infidèle à sa *Sophie* ! ah , si votre clémence extrême daignoit fermer les yeux sur le passé , ne craignez pas , unique & cher objet de ma tendresse , ne craignez pas d'avoir jamais de ces affreux reproches à me faire. . . . jamais remords ne furent plus sinceres. . . . Ah , puissent-ils toucher ce cœur , qui seul peut faire ma félicité !

Un repentir sincere , *M. Jones* , répondit-elle , peut espérer sa grace auprès d'un Juge aux yeux de qui les cœurs voudroient en vain se déguiser. Mais , on peut trop facilement en imposer aux nôtres. Attendez-vous donc , Monsieur , (si tant est que votre repentir me touche au point de me pardonner vos erreurs) attendez-vous , dis-je , à me voir exiger les preuves les plus fortes d'une tendresse que le passé ne m'a rendue que trop suspecte.

Ah , Madame , parlez ! s'écria vivement *Jones* , prescrivez-moi les plus dures épreuves : je me sou mets à tout. Mais , hélas ! Qui pourra vous convaincre de la fidélité que je vous jure ?

Le tems , repliqua *Sophie* : le tems seul pourra me convaincre que vous avez ab-

juré des erreurs, qui vous rendroient méprisable à mes yeux, si je vous croyois capable d'y retomber encore... Ah! ne le croyez pas, s'écria l'amoureux *Tom*, rendez-moi votre confiance : c'est à vos pieds, que je vous la demande ; le reste de ma vie est destiné à la mieux mériter.

Commencez donc, lui dit *Sophie*, par me prouver que c'est votre dessein. Je compte en avoir dit assez, en vous assurant que je vous croirai, dès l'instant où je pourrai vous en présumer digne. Après tout ce qui s'est passé, Monsieur, vous n'imaginez pas, sans doute, que je m'en fie à de simples promesses ?

Ne m'en croyez donc pas, repliqua *Jones* : ma constance trouve un meilleur garant ; il est irréprochable, & tous les cœurs seront de mon avis!... Quel est-il, Monsieur ? lui dit *Sophie*, un peu surprise.... Le voici, le voici, Madame, dit-il, en prenant la main de *Sophie*, qu'il entraîna vis-à-vis une glace. Regardez bien ces yeux charmans, cette taille adorable, & cette ame céleste qui perce à travers vos regards ! Le possesseur de tant de charmes, aura-t-il le pouvoir d'être inconstant ? *Rochester* * même en les voyant, eût pour jamais cessé d'être volage. Vous n'en douteriez pas, chere *Sophie*, si vous pouviez vous regarder par d'autres yeux que par les vôtres !

Sophie, en rougissant, ne put s'empêcher

* Le Lord *Rochester*, fut aussi fameux sous le règne de Charles II. par ses galanteries que par ses vers.

de sourire ; mais forçant tout-à-coup son visage à reprendre un maintien sévère. Si le passé, dit-elle, doit me garantir l'avenir, mon image, lorsque vous la perdrez de vue, ne subsistera pas plus long-tems dans votre cœur, que dans ce miroir même, quand j'aurai quitté cet appartement.

Ah Madame ! s'écria *Tom*, par tout ce que l'humanité révere, elle n'en sortit jamais un instant ! L'estimable délicatesse de votre sexe ne conçoit pas la grossièreté du nôtre, ni combien certaine espede de galanterie prend peu sur notre cœur. . . . Mais je n'épouserai jamais, non, je n'épouserai jamais un amant, interrompit gravement *Sophie*, assez peu délicat pour n'être pas aussi incapable que moi-même d'entrer dans de pareilles distinctions. J'appris de vous à l'être, je le suis déjà, lui dit *Jones* : l'heureux instant qui m'a fait entrevoir que ma *Sophie* pouvoit enfin devenir mon épouse, ce premier instant, dis-je, m'a tout appris, a tout dit à mon cœur. Le reste de son sexe entier, à compter de cet heureux moment, ne m'inspira plus rien. Eh bien, lui dit *Sophie*, le tems pourra nous le prouver. Votre situation, M. *Jones*, est bien différente de ce qu'elle étoit ci-devant, j'en suis charmée, je vous le jure, nous pouvons désormais nous voir ; & vous pourrez, en réalisant vos promesses, dissiper enfin mes soupçons.

O digne objet de toute ma tendresse ! s'écria *Tom*, (en cédant à toute la vivacité :

de ses transports) quelles seront les expressions de ma reconnoissance ? se peut-il que vous soyez assez généreuse pour être sensible à ma prospérité ?.. Croyez-moi, croyez-moi, Madame, mon cœur n'en est flatté qu'autant qu'il conçoit la chere espérance... O ma *Sophie* ! daignez ne pas la rejeter trop loin... Vos ordres, vos souhaits seront toujours des loix pour votre amant. Je n'ose vous presser, qu'autant que mon impatience pourra ne point vous irriter : permettez cependant que j'ose encore vous supplier d'abrèger une épreuve, que mes remords & mon amour rendent peu nécessaire. Laissez-moi du moins entrevoir quand je pourrai vous croire convaincue d'une vérité que mon cœur, si vous le connoissez, n'oseroit affirmer, s'il n'en étoit vivement pénétré ?

Lorsque j'ai bien voulu, repliqua-t-elle, aller volontairement jusques-là... M. *Jones* devrait supposer que mon intention n'est pas d'être pressée au delà de... Ah ! ma *Sophie*, s'écria notre amant, détournez, adoucissez ce funeste regard ! Je ne vous dis plus rien, hélas ! je n'ose vous presser... Permettez cependant, que je n'ignore pas quel terme vous fixez à mon supplice ; & daignez compâtrir à la plus vive impatience que l'amour inspira jamais.

Eh bien, lui dit *Sophie*, nous verrons, dans un an... Un an ? ah Ciel ! Madame, vous parlez d'une éternité.

Peut-être fera-ce plutôt, reprit-elle, d'un air à enchanter tout autre même qu'un amant ;

mais je ne veux point qu'on me presse. Si vos sentimens sont tels que je les souhaite, je ne compâti plus à vos peines.....

Ah! je suis trop heureux, s'écria *Tom*, je vois un terme à mes malheurs.... Vous n'êtes point inexorable.... Espoir délicieux! Je puis donc me flatter, je puis donc compter que je verrai ce jour qui me promet le plaisir ravissant de rendre ma *Sophie* aussi heureuse que mon cœur le désire!... Cette espérance me transporte.... Ah, charmante *Sophie*! O ma seule Divinité! Ces lèvres adorables, qui ont prononcé l'arrêt de mon bonheur futur, ont droit dès-à-présent à toute ma reconnoissance....

Sophie étoit dans les bras de l'amoureux *Tom*, qui pour la première fois, l'embrassoit avec une ardeur dont il n'avoit pas encore osé se croire en droit de lui exprimer tous les sentimens, lorsque M. *Vestern*, qui depuis quelque tems écoutoit aux portes, entra brusquement dans la chambre.... Courage! Courage, Enfant, s'écria-t-il, en vrai chasseur, à elle, à elle! C'est cela, mon ami!.... Eh bien, est-on d'accord? A-t-elle enfin pris jour? Sera-ce pour demain? sera-ce pour le jour suivant? Je n'attendrai pas une minute de plus, je vous en avertis....

Permettez, Monsieur, lui dit *Jones*!... Permettez que je vous baise, s'écria *Vestern*: je vous croyois moins sot, Monsieur mon gendre... Est-on dupe à votre âge? donne-t-on dans toutes ces petites ruses de fille? Va, va, cher *Tom*, sois sûr que sa bouche

dément son cœur. N'est-il pas vrai, *Sophie* ? Allons, sois bonne enfant, avoue la dette, sois une fois sincère. Quoi ! tu te tais ? Quoi, je ne sçaurai donc jamais ce que tu penses ? ...

Qu'aj-je à vous dire, Monsieur, répondit *Miss Vestern*, puisque vous croyez si bien le sçavoir ? ...

Oh ! C'est parler cela, s'écria le pere ; tu as donc enfin consenti ? ... Non pas, Monsieur, en vérité, répliqua *Sophie*.

Comment ! dit *Vestern* irrité, eh qui donc t'en empêche ? est-ce le plaisir de me faire enrager, de désobéir à ton pere, & de le rendre malheureux ?

Eh de grace, Monsieur, lui dit *Jones*... Vous êtes un nigaud, vous dis-je, s'écria *Vestern*, outré du prétendu refus de *Sophie*. Lorsque je vous étois contraire, ce n'étoient que soupirs, larmes, langueurs, billets, complots, & messages secrets : maintenant, que je consens à tout, elle ne veut rien faire. Mauvais esprit, contradiction toute pure ! Madame dédaigne d'être gouvernée par son pere, elle méprise ses conseils, elle en sçait plus que lui, voilà la vérité du fait

Que voulez-vous donc que je fasse ; lui dit, en soupirant, *Sophie*... Ce que je veux que tu fasses ? ce que déjà tu voudrois avoir fait. Donne lui la main tout-à-l'heure... Eh bien, Monsieur, lui dit la fille, vous serez obéi.... M. *Jones*, recevez ma main.

Bon cela ! s'écria le pere : mais consentu de l'épouser demain matin ? ... Voyons un peu si ta chienne de tête te permettra de

m'obliger deux fois de suite... Eh bien, parleras-tu ?...

Je vois, Monsieur, répondit-elle, en rougissant, qu'il faut absolument vous obéir.

Jones, à ces mots, tomba aux pieds de l'aimable *Sophie*; *Vestern*, après avoir étouffé sa fille dans ses embrassemens, courut en sautant de joie, chercher M. *Alvorthy*, qui étoit en conversation avec *Dowling*; & laissa, fort à propos, nos deux jeunes amans jouir de cet instant délicieux.

Il ne tarda pourtant pas à revenir avec M. *Alvorthy*, qui n'osoit encore se flatter que *Sophie* eût si-tôt cédé à son pere, sans quelque espece de contrainte. Bien rassuré sur ce sujet, l'oncle de *Jones* embrassa tendrement les futurs époux, & combla *Sophie* de caresses. *Vestern* qui ne se possédoit plus, ne vouloit pas permettre que l'oncle & le neveu soupassent ailleurs que chez lui... Vous me pardonnerez mon cher voisin, lui dit M. *Alvorthy*, je suis solemnellement engagé, & vous sçavez que ma promesse... Engagé ! & avec qui ? répondit *Vestern*, est-il quelque autre occasion plus importante que celle-ci ?

M. *Alvorthy* l'informa alors de son engagement avec Mad. *Miller*, & des aventures de la compagnie qui devoit s'y trouver.

Eh parbleu ! s'écria *Vestern*, nous en serons aussi : je ne vous quitte pas ce soir ; & nous ne pouvons, sans cruauté, séparer l'ami *Jones* d'avec sa Maîtresse.... Allons, allons, voilà tout arrangé..

Cette offre fut sur le champ acceptée par M. *Alvorthy* ; *Sophie* y consentit aussi, après avoir secrettement tiré parole de son pere, qu'il ne toucheroit pas un mot de la nœce arrêtée pour le lendemain.

CHAPITRE DERNIER.

Conclusion générale.

LE jeune *Nightingale* avoit été l'après-midi même chez son pere, de qui il avoit été beaucoup mieux reçu qu'il n'avoit osé l'espérer. Il y avoit aussi rencontré son oncle, qui étoit revenu en ville pour tâcher de déterrer sa fille & son gendre.

Ce mariage étoit l'incident le plus heureux qui pût arriver au jeune *Nightingale* : car son pere & son oncle ayant toujours été en querelle sur le gouvernement de leurs enfans, tous deux critiquant de grand cœur la méthode l'un de l'autre, chacun d'eux essayoit alors de pallier l'offense qu'il avoit reçue, pour d'autant plus aggraver celle qu'avoit reçue son frere.

Ce sentiment d'amour-propre, joint à la force des argumens qu'avoit employé M. *Alvorthy*, opéra si efficacement sur le vieux *Nightingale*, qu'il reçut son fils d'un air presque riant, & devint même assez traitable pour consentir d'aller souper dès le soir même chez Madame *Miller*.

Quant à l'autre frere, dont la tendresse pour sa fille étoit immodérée, il étoit moins difficile de l'amener à une réconciliation.

qu'il desiroit encore plus qu'elle.

Il ne fut pas plutôt informé par son neveu, que sa chère *Henriette* étoit avec son nouvel époux chez *Madame Miller*, qu'il prétendit y aller aussi. Sa foiblesse pour sa fille ne lui permettoit même point d'attendre qu'elle lui demandât pardon : il la prit dans ses bras, avec une tendresse qui toucha toute l'assemblée ; & dans moins d'un quart-d'heure, tout fut aussi paisible entre le beau-pere, le gendre & la fille, que si le mariage eût été fait dans la forme ordinaire.

Telle étoit la situation des choses, lorsque *M. Alvorthy*, arrivant avec sa compagnie, mit le comble à la satisfaction de *Madame Miller*, qui, à la vue de *Sophie* n'eût pas de peine à augurer que tout étoit réglé, & que son ami *Tom* étoit sur le point d'être heureux.

On n'en vit, je crois, jamais tant rassemblés dans une même compagnie.

Les deux jeunes épouses étoient aimables : mais leurs charmes étoient tellement éclipsés par l'éclat de *Sophie*, que tous les yeux, sans excepter ceux des jeunes époux, étoient fixés sur elle. Peut-être même en eussent-elles été jalouses, si toutes deux n'eussent eu le meilleur cœur du monde.

Le souper fut donc extrêmement gai : tous les cœurs étoient contens ; & sur-tout ceux qui, quelques jours auparavant, avoient moins lieu de l'être.

Cependant, attendu que la joie qui naît d'une révolution inattendue, est ordinairement muette, & remplit beaucoup plus le cœur

qu'elle n'opere sur la langue, *Jones* & *Sophie* sembloient moins enjoués que tous les autres.

Vestern qui s'en apperçut, & qui ne le trouvoit pas bon, crioit à chaque instant, qu'as-tu donc mon ami ? Pourquoi cet air rêveur ? Et toi, ma fille, as-tu perdu ta langue ? Buvez donc l'un & l'autre encore un coup à ma santé..... ou, parbleu ! je vais vous trahir.....

Quelques couplets très-naturels, & selon lui, très-innocens, mais qui faisoient rougir *Sophie* jusqu'aux oreilles, suivoient ces petites exhortations, & désoloient tellement *Miss Vestern*, que *M. Alvorthy*, qui jusques-là avoit été occupé par le vieux *Nightingale*, y fit attention, & pria très-sérieusement son cher voisin de donner quelque trêve à sa fille. *M. Vestern* auroit eu bonne envie de soutenir les droits paternels, & sur-tout celui de parler à sa fille comme il le trouvoit bon : mais se voyant seul de sa bande, il rentra par degrés dans l'ordre.

Cependant, à cela près, le bon homme se trouva si satisfait, qu'il invita toute la compagnie pour le jour suivant.

Sophie le lendemain fit les honneurs du festin de son pere, & s'en acquitta tout au mieux. Elle avoit été mariée dès le matin, en présence de Messieurs *Alvorthy*, *Vestern* & de la bonne Hôteffe seulement. La jeune épouse avoit obtenu de son pere, que nulle autre personne de la compagnie ne seroit instruite de son mariage. La même priere avoit été faite à *Madame Miller*, & *Tom* s'étoit rendu garant de *M. Alvorthy*.

Cette assurance mettoit *Sophie* un peu plus à son aise vis-à-vis tout ce monde.

Cependant vers la fin du souper, *M. Vestern* échauffé par le vin, & incapable de retenir plus long-tems les transports de sa joie, s'arma d'un rouge bord, & porta hautement la santé de la nouvelle épouse. Cette santé célébrée par tous les convives, déconcerta cruellement *Sophie*, que l'ami *Janes*, toujours compâtissant à ses moindres peines, tâchoit du moins de consoler par la douceur de ses regards. A dire le vrai, cette nouvelle n'avoit rien appris à personne : car Madame *Miller* l'avoit dite à l'oreille à sa fille, sa fille à son mari, le mari à sa cousine, & celle-ci à tous les autres.

Sophie saisit la première occasion de se retirer avec les femmes, tandis que son cher pere, toujours très-ferme à table, fit face à tous les hommes, qui insensiblement l'abandonnerent, à la réserve de l'oncle du jeune *Nightingale*, dont les talens Bachiques égaloient ceux du redoutable *Vestern*. Ces deux champions tinrent très-constamment la lice, & combattoient encore long-tems après l'instant délicieux où l'aimable *Sophie* s'étoit enfin laissée contraindre de livrer tous ses charmes aux vœux ardents de son heureux époux.

C'est ainsi, cher Lecteur, que grâce au Ciel nous voilà parvenus, du moins selon toute apparence, à faire de notre Héros le plus heureux de tous les hommes : car si ce monde peut produire quelque félicité préférable à la possession d'une épouse com-

me *Sophie*, nous ignorons, d'honneur, en quoi cette félicité consiste.

Quant aux autres personnages qui ont joué quelque rôle important dans tout le cours de cette Histoire, comme quelques Lecteurs pourroient desirer d'être plus amplement instruits de leur destinée, nous allons tâcher, en peu de mots, de satisfaire à leur curiosité.

M. *Alvorthy* n'a jamais pu se déterminer à revoir *Blifil* : mais, vaincu par les importunités de *Jones* & de *Sophie*, il a enfin consenti à lui faire une rente viagere de deux cens livres *sterlin*, que son frere a secretement augmentée d'un tiers. Il vit avec ce revenu dans le fond du Nord de l'Angleterre, où il se trouve enfin, par ses épargnes, au point d'être en état d'acheter les voix de son Village pour la députation au prochain Parlement. Il s'est même, dit-on, rendu depuis peu *Puritain*, dans l'intention d'épouser une très-riche veuve de cette secte, dont tous les biens sont situés dans le Canton où il a fixé sa demeure.

Square, mourut quelques jours après sa dernière Lettre à M. *Alvorthy*. Quant à *Tuakum*, il est toujours Vicaire de sa Paroisse. Il a fait vainement différentes tentatives pour regagner la confiance de M. *Alvorthy* & pour rentrer en grace avec M. *Jones*.

Madame *Fitz-Patrik*, toujours séparée d'avec son mari, a sauvé quelques débris de sa fortune, & vit en assez bonne odeur dans un quartier reculé de Londres. Elle est même aujourd'hui si singulierement rangée, qu'elle mange, dit-on, trois fois le double.

de son revenu , sans rien devoir dans son quartier. Elle est étroitement unie avec l'épouse du *Pair d'Irlande* ; & toujours très-reconnoissante envers *Mylady* , des obligations qu'elle croit devoir à *Mylord*.

Ce Lieutenant , si bon ami de *Jones* , & sous lequel nous avons vu notre Héros faire son apprentissage militaire. * Cet honnête homme , dis-je , après avoir fait des prodiges de valeur à la bataille de *Colowden* , où presque tous ses Officiers supérieurs ont été tués , a enfin obtenu la Majorité de son Régiment , & s'est vu en même-tems enrichi par la dépouille d'un *Lord Ecoffois* , qui ayant été blessé à mort , avoit été secouru par ce généreux Officier jusqu'au dernier soupir. Pour comble de bonheur , il se trouve être frere de Madame *Miller* , qu'il n'avoit point vue depuis l'enfance , étant entré jeune au Service. Le hazard les a fait rencontrer depuis peu avec M. *Jones* , chez cette bonne femme ; & le brave Major , maintenant veuf & sans enfans , en assurant sa succession à l'épouse de M. *Nightingale* , & à la petite *Betsy* , vient de combler de joie la pauvre Madame *Miller*.

Madame *Vestern* n'a pas tardé à se réconcilier avec la charmante *Sophie* , & a même passé trois mois à la campagne avec les deux jeunes époux. *Mylady Bellafton* , n'a pas été des dernières à venir , en cérémonie , complimenter les mariés ; & s'est comportée vis-à-vis M. *Jones* , ainsi qu'envers un étranger qu'elle n'eût jamais connu.

* Tome premier , Livre 7. Chap. 3.

Le vieux *Nightingale* a acheté, pour son fils, une Terre dans le voisinage de *Jones*, où ce jeune homme, son épouse, Madame *Miller*, & la petite *Betsy* sont allés depuis peu s'établir, & forment une société charmante pour *Jones* & pour *Sophie*.

Quant à nos Acteurs subalternes : Madame *Vaters*, à qui M. *Alvorthy* a fait une rente de soixante livres *sterlin*, vient d'épouser le Ministre *Supple*, à qui M. *Vestern*, à la sollicitation de sa fille, a enfin donné un très-bon Bénéfice.

George, le Garde-Chasse, aux premiers mots de la découverte de son vol, a pris la fuite & s'est retiré on ne sçait où. M. *Jones* a distribué les cinq cens livres *sterlin* à sa famille; & *Moly* (comme de raison) en a eu double part. *Partridge*, avec cinquante liv. *sterlin* de rente créée par M. *Jones*, a levé une nouvelle Ecole, où il fait des merveilles. On parle même d'un mariage entre lui & *Moly Seagrim* : c'est *Sophie*, dit-on, qui s'en mêle, & tout fait croire que cette alliance aura lieu.

Revenons, maintenant, prendre congé de *Jones* & de *Sophie*, qui deux jours après leur mariage retournerent à la campagne avec Messieurs *Alvorthy* & *Vestern*. Ce dernier a remis son Château & la meilleure partie de ses Domaines à son gendre, & s'est retiré dans une Terre plus propre pour la chasse. Il vient souvent voir M. *Jones*, qui, ainsi que sa charmante épouse, ne néglige rien pour lui plaire, & y réussissent si bien que le bon Gentilhomme ne

fut jamais, dit-il, plus satisfait ni plus heureux. Il a un appartement très-bien meublé & très-commode, où il s'enivre tant qu'il veut ; & sa fille est toujours aussi prête qu'autrefois à lui jouer tous ses airs favoris.

Notre chere *Sophie* est déjà mere de deux enfans aussi beaux qu'elle, & dont le vieux *Vestern* est si enchanté, qu'il passe avec eux la moitié de sa vie.

M. Alvorthy ne fut pas moins libéral envers son neveu que *M. Vestern* : sa tendresse pour les deux époux est vraiment paternelle ; & c'est en dire assez, puisque nous connoissons son caractere. Ce qui pouvoit rester de vicieux dans celui de *Jones*, (car quel homme est parfait ?) s'est corrigé par degrés dans son commerce habituel avec ce respectable Seigneur, & par son union avec sa chere & vertueuse épouse. Les réflexions qu'il a faites, sur ses erreurs passées, lui ont même acquis un air de discrétion & de prudence, que les gens vifs n'acquierent ordinairement qu'avec l'âge.

Ces époux, en un mot, sont heureux au delà de toute expression. Ils conservent l'un pour l'autre la tendresse la plus vive & la plus pure, & chaque jour l'augmente, ainsi que leur estime mutuelle. Tout se ressent enfin de leur bonheur ; & parmi leurs voisins, leurs Fermiers ou leurs Domestiques, il n'en est point qui ne bénisse l'heureux jour qui vit unir notre Héros à sa *Sophie*.

Fin du second & dernier Volume.

T A B L E
D E S C H A P I T R E S
Du second Volume,

LIVRE TREIZIEME.

Contenant l'espace de douze jours.

CHAPITRE PREMIER.

E <i>Xtrait d'invocation,</i>	page 1
Chap. II. <i>Jones à Londres,</i>	6
Chap. III. <i>Projet de Madame Fitz-Patrick.</i>	
<i>Sa visite à Lady Bellaston,</i>	10
Chap. IV. <i>Visites,</i>	14
Chap. V. <i>Aventure de Jones dans son nouvel appartement,</i>	18
Chap. VI. <i>Evénement du déjeuner. Observations sur l'éducation des Filles,</i>	27
Chap. VII. <i>Jones au Bal,</i>	35
Chap. VIII. <i>Scène douloureuse,</i>	44
Chap. IX. <i>Bien différent du précédent,</i>	51
Chap. X. <i>Qui quoique court, peut être attendrissant,</i>	55
Chap. XI. <i>Surprise pour le Lecteur,</i>	59
Chap. XII. <i>Conclusion du treizieme Livre,</i>	70

LIVRE QUATORZIEME.

Contenant deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

L <i>Etres, & autres Matieres galantes,</i>	74
Chap. II. <i>Matieres diverses,</i>	82

Chap. III. <i>Qui plaira, à ce qu'on espere, aux jeunes gens de l'un & l'autre sexe,</i>	88
Chap. IV. <i>Histoire abrégée de Madame Miller,</i>	93
Chap. V. <i>Scène intéressante,</i>	97
Chap. VI. <i>Entrevue de Messieurs Jones & Nightingale,</i>	102
Chap. VII. <i>Entrevue de M. Jones, & du pere de M. Nightingale. Arrivée d'un nouveau Personnage,</i>	110
Chap. VIII. <i>Evénemens surprénans,</i>	115
Chap. IX. <i>Conclusion de ce Livre,</i>	118

LIVRE QUINZIEME.

Dans lequel le progrès de l'Histoire n'est que d'environ deux jours.

CHAPITRE PREMIER

N oir complot contre Sophie,	120
Chap. II. <i>Suite du complot contre Sophie,</i>	125
Chap. III. <i>Que la langue d'une femme est quelquefois dangereuse!</i>	131
Chap. IV. <i>Fait pour intéresser & pour surprendre,</i>	134
Chap. V. <i>Par quel moyen M. Western étoit parvenu à découvrir l'asyle de Sophie,</i>	145
Chap. VI. <i>Nouvelles infortunes de Jones,</i>	152
Chap. VII. <i>Court & moins tumultueux,</i>	158
Chap. VIII. <i>Lettres galantes de différens genres,</i>	161
Chap. IX. <i>Faits & observations,</i>	171
Chap. X. <i>Désintéressement de Jones,</i>	175
Chap. XI. <i>Découverte faite par Partridge,</i>	179

 LIVRE SEIZIEME.

Contenant l'espace de cinq jours.

CHAPITRE PREMIER.

- V** *Isite peu amusante pour M. Western.*
Afflictions de Sophie, 184
 Chap. II. *Petite consolation pour Sophie,* 194
 Chap. III. *Sophie hors de prison,* 198
 Chap. IV. *Jones reçoit des nouvelles de Sophie. Il va à la Comédie avec Madame Miller & Partridge,* 206
 Chap. V. *Où l'Histoire est forcée de rétrograder,* 217
 Chap. VI. *Visite de M. Western à sa sœur, accompagné de M. Blifil.* 223
 Chap. VII. *Conjuration de Lady Bellaston contre Jones,* 227
 Chap. VIII. *Visite de M. Jones à Madame Fitz-Patrick,* 233
 Chap. IX. *Suites de la même visite,* 241
-
-

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Contenant trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

- I** *Ntroduction,* 247
 Chap. II. *Conduite généreuse de Madame Miller,* 250
 Chap. III. *Visite de M. Western à M. Alworthy,* 256
 Chap. IV. *Scène singuliere entre Sophie & Madame Western,* 265

Chap. V. *Madame Miller & M. Nightingale visitent Jones dans la prison,* 269

Chap. VI. *Visite de Madame Miller à Sophie,* 275

Chap. VII. *Scène intéressante entre M. Alworthy & Madame Miller,* 280

Chap. VIII. *Matières diverses,* 284

Chap. IX. *Aventures de Jones dans la prison,* 291

LIVRE DIX-HUITIEME.

Contenant environ six jours.

CHAPITRE PREMIER.

E *Vénement tragique,* 299

Chap. II. *Visite de M. Alvorthy au vieux M. Nightingale. Etrange découverte.* 307

Chap. III. *Contenant deux Lettres de différent style,* 315

Chap. IV. *Continuation de l'Histoire,* 322

Chap. V. *Continuation de l'Histoire,* 332

Chap. VI. *Suite de l'Histoire,* 336

Chap. VII. *Nouveaux progrès de l'Histoire,* 344

Chap. VIII. *Nouveaux progrès de l'Histoire,* 358

Chap. IX. *Dans lequel l'Histoire commence à tendre vers la Conclusion,* 368

Chap. X. *Où l'Histoire continue de marcher à grand pas vers la Conclusion,* 376

Chap. XI. *Où l'Histoire touche à la Conclusion,* 387

Chap. XII. *Conclusion générale,* 397

Fin de la Table du second & dernier Volume.

